
Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa

Classe di Lettere e Filosofia

serie 5
2023, 15/1



EDIZIONI
DELLA
NORMALE



Direttore: Luigi Battezzato

Comitato scientifico: Carmine Ampolo, Francesco Benigno, Pier Marco Bertinetto, Lina Bolzoni, Glen W. Bowersock, Horst Bredekamp, Howard Burns, Francesco Caglioti, Giuseppe Cambiano, Sabino Cassese, Michele Ciliberto, Claudio Ciociola, Gian Biagio Conte, Roberto Esposito, Flavio Fergonzi, Massimo Ferretti, Simona Forti, Nadia Fusini, Andrea Giardina, Carlo Ginzburg, Luca Giuliani, Anthony Grafton, Serge Gruzinski, Lino Leonardi, Gabriele Lolli, Michele Loporcaro, Daniele Menozzi, Glenn W. Most, Massimo Mugnai, Salvatore S. Nigro, Nicola Panichi, Mario Piazza, Silvio Pons, Adriano Prosperi, Gianpiero Rosati, Salvatore Settis, Alfredo Stussi, Alain Tallon, Paul Zanker

Comitato di redazione: Giulia Ammannati, Lorenzo Bartalesi, Emanuele Berti, Stefano Carrai, Anna Magonetto, Fabrizio Oppedisano, Lucia Simonato, Andrea Torre

Segreteria di redazione: Silvia Litterio

I contributi pubblicati sugli «Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa. Classe di Lettere e Filosofia» sono valutati, in forma anonima, da *referee* competenti per ciascuna disciplina (*double-blind peer review*).

La quinta serie è pubblicata, con periodicità semestrale, in due fascicoli di circa 300 pagine ciascuno.

In copertina: dettaglio della Tabula Peutingeriana (Konrad Miller, 1887/1888, facsimile), segmenta II-III.  Da Wikimedia Commons, the free media repository.

Accesso aperto/Open access

© 2023 Licenza Creative Commons Attribuzione – Non commerciale – Non opere derivate 4.0 Internazionale (CC BY-NC-ND 4.0).

Annali della Classe di Lettere e Filosofia
Scuola Normale Superiore
Piazza dei Cavalieri, 7
56126 Pisa
tel. 0039 050 509220
fax 0039 050 509278
edizioni@sns.it – segreteria.annali@sns.it
journals.sns.it

Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa

Classe di Lettere e Filosofia

serie 5
2023, 15/1



EDIZIONI
DELLA
NORMALE

Pubblicazione semestrale
Autorizzazione del Tribunale di Pisa n. 7 del 1964
Direttore responsabile: Luigi Battezzato

ISSN 0392-095X
E-ISSN 3035-3769

Indice

MOUVEMENTS DE PERSONNES, CIRCULATION LITTÉRAIRE
ET RAPPORTS POLITIQUES ENTRE L'ITALIE ET LA GAULE
AUX V^E-VI^E SIÈCLES AP. J.-C.
A cura di L. Furbetta, F. Oppedisano, C. Urlacher-Becht

Introduction

LUCIANA FURBETTA, FABRIZIO OPPEDISANO,
CÉLINE URLACHER-BECHT

3

I. *Frontières, échanges et relations politiques*

Désigner et concevoir les nouvelles frontières
en Gaule en Italie aux V^e et VI^e siècles
HERVÉ HUNTZINGER

41

Maritime Exchange between Italy and Gaul in Late Antiquity
SIMON T. LOSEBY

85

Simmaco, Sidonio Apollinare e la gloriosa genealogia
dei *Syagrii* di Lione
PIERFRANCESCO PORENA

137

Teoderico e gli allori dei *Magni*
FABRIZIO OPPEDISANO

167

Relazioni pericolose: i rapporti diplomatici tra gli Ostrogoti
e i Franchi durante la Guerra Gotica
MARCO CRISTINI

193

STUDI E RICERCHE

Sui *Dialogi meretricii* di Luciano
DOMITILLA CAMPANILE

225

MOUVEMENTS DE PERSONNES,
CIRCULATION LITTÉRAIRE ET RAPPORTS
POLITIQUES ENTRE L'ITALIE ET LA GAULE
AUX V^E-VI^E SIÈCLES AP. J.-C.

A cura di L. Furbetta, F. Oppedisano, C. Urlacher-Becht

Introduction

Luciana Furbetta, Università degli Studi di Ferrara
Université de Strasbourg

Fabrizio Oppedisano, Scuola Normale Superiore

Céline Urlacher-Becht, Université de Haute-Alsace

ABSTRACT The introduction articulates the themes of the study while offering some concluding remarks. After a general and methodological survey, first the fundamental historical problems behind the first panel (*Frontières, échanges et relations politiques*) are presented, and then the main cultural-historical themes of the second panel (*Circulation des écrits et regards littéraires croisés*) are discussed.

KEYWORDS: Late antique Gaul; Late antique Italy; Mobility

PAROLE CHIAVE: Tarda antichità in Gallia; Tarda antichità in Italia; Mobilità

Introduction*

Luciana Furbetta, Fabrizio Oppedisano, Céline Urlacher-Becht

1. *Problématique, approches et structure du volume*

L'idée d'engager une réflexion autour des questions du mouvement, de la circulation et des rapports politiques entre l'Italie et la Gaule aux V^e-VI^e siècles ap. J.-C. est née du constat qu'il manquait, dans le panorama des études, une enquête – pour ce cadre chronologique – centrée sur le rôle clé des contacts (au sens large du terme) et leurs multiples implications, dans les deux contextes sociopolitiques et culturels les plus actifs dans le processus de formation de l'Europe.

À la suite du colloque *Mouvements de personnes, circulation littéraire et rapports politiques entre l'Italie et la Gaule aux V^e-VI^e siècles ap. J.-C.*¹, ce dossier veut adopter une perspective novatrice qu'on peut qualifier d'« horizontale » puisque l'attention se concentre sur un petit nombre de cas d'études se rapportant au contexte gaulois et/ou italien ; ils sont abordés d'une manière pluridisciplinaire en combinant méthode historique, archéologique et philologique.

Le but recherché n'est pas l'exhaustivité. Il ne s'est ni agi de traiter de manière systématique chaque aspect, ni de produire une synthèse complète (à caractère encyclopédique) sur les rapports entre les deux contextes étudiés, mais plutôt de faire ressortir – grâce à l'analyse d'aspects et de questions circonstanciées – les modalités et le rôle des dynamiques de communication et d'échange entre l'Italie et la Gaule, l'interaction de ces

* L'introduction qui suit a été coécrite par les trois éditeurs selon la répartition suivante :

1. Luciana Furbetta ; 2. Fabrizio Oppedisano ; 3. Céline Urlacher-Becht.

¹ Le colloque a eu lieu à l'École française de Rome les 5-6 octobre 2020 avec le soutien de l'EFR, de l'UMR 7044 ArchIMéDE - Archéologie et histoire ancienne : Méditerranée - Europe (Université de Strasbourg) et de la Scuola Normale Superiore di Pisa. Nous remercions chaleureusement l'École française de Rome, et tout particulièrement son directeur, M. Pierre Savy, pour son soutien et sa sollicitude.

deux régions au niveau politique ainsi que leur implication dans le cadre de la structure et des équilibres politiques (et culturels) incertains au vu de l'évolution des relations de pouvoir au cours des V^e-VI^e siècles. De fait, ces deux siècles sont, à bien des égards, synonymes de changement/bouleversement², car l'antiquité³ (autrement dit le monde connu sous l'Empire romain) et les nouvelles données et contraintes socioculturelles ont interagi de manière complexe et ont constitué les prémices de différentes réalités politiques, institutionnelles et culturelles, formant la base d'une organisation régionale et globale de la *pars Occidentis*.

Parmi les nombreuses questions qui se posent, une attention particulière sera accordée aux dynamiques intérieures et extérieures inhérentes à la pluralité des phénomènes qui ont contribué à la perte – ou, inversement, à la consolidation – des équilibres politiques de cette partie de l'ancien Empire romain en examinant quelles formes ont pris, dans ce contexte, les relations entre l'Italie et la Gaule. De même on essayera de

² En particulier pour le V^e siècle, Delogu a souligné que : « l'epoca è ambigua, e rilascia allo studioso segnali contraddittori » (cf. DELOGU - GASPARRI 2010, p. 7) car si, d'un côté, on peut observer des phénomènes et des aspects de désintégration tels que la déconstruction des formes fondamentales de la ville hellénistique-romaine, l'abandon des monuments/établissements civils, l'occupation des espaces publics, la désorganisation des infrastructures et la consolidation de l'appauvrissement de la campagne et des structures de la ville, de l'autre : « vi sono anche consistenti aspetti di resistenza di vari elementi che costituivano quell'ordine: i rapporti formali tenuti dai barbari insediati nelle province con l'autorità imperiale, d'Occidente e d'Oriente; la tenuta dei ceti egemoni provinciali di educazione romana e la loro collaborazione con i capi barbari; la centralità dell'insediamento urbano, nonostante la perdita di monumentalità e decoro; la prosecuzione delle comunicazioni e dei trasporti attraverso il Mediterraneo, da sud a nord, da oriente a occidente; forse perfino l'idea della perennità dell'impero romano » (cf. *ibid.*). Pour d'autres réflexions à ce sujet, voir aussi DRINKWATER - ELTON 1992 et, pour le VI^e siècle, HODGE - BOWDEN 1998.

³ Pour une réflexion sur les problèmes de périodisation et les questions posées par les études historiographiques adoptant tantôt un angle d'observation centré sur l'antiquité tardive en tant que fin de l'antiquité/dernière antiquité par rapport au passé ancien, tantôt l'idée d'une antiquité tardive comme une réalité autonome, ainsi que pour la définition et l'analyse des traits concernant l'« esplosione di tardoantico », qui caractérise aussi les études sur cette période de transition, on renverra à GIARDINA 1999. Sur la question débattue de la périodisation et pour une esquisse historiographique, voir aussi MARCONE 2020 (avec bibliographie).

mettre en évidence, à travers des analyses de cas, les éléments de continuité et de rupture dans les contacts économiques, culturels et diplomatiques entre ces deux grands territoires et de voir, à travers des exemples concrets, comment les bouleversements politiques et les différentes évolutions de la société et des réseaux des élites⁴ au sein de l'Italie et de la Gaule ont concouru à la redéfinition d'un nouveau cadre global à l'aube du « monde médiéval »⁵.

La mise en valeur des dynamiques de contacts au lendemain de l'affirmation de la royauté barbare et du glissement progressif, en Gaule, vers la construction de l'identité des Francs, en Italie, vers la déconstruction et reconstruction d'un pouvoir politique, permettra d'éclairer les facteurs de changement qui ont joué un rôle fondamental dans la formation historique et politique de l'Europe occidentale même. L'analyse visera surtout à mettre en lumière et à valoriser un système de contacts et son incidence à des niveaux variés, en soulignant les éléments de continuité et de rupture dans les différentes formes et modalités de circulation entre les deux régions, dans un va-et-vient entre microcosmes et macrocosme⁶.

Au sein de la notion très générique de circulation, un cadre d'observation privilégié sont les mouvements de personnes, en tant que sujets politiques médiateurs actifs. On considérera aussi bien les acteurs séculiers, avec l'entourage des cours ou le secteur administratif, que tous les acteurs

⁴ Pour une enquête historique : LIZZI TESTA 2006 ; sur la question du rôle des élites, leur place dans la construction d'un nouveau cadre social et d'une nouvelle identité au sein de la période de transition entre l'antiquité et le Moyen Âge : BOUGARD - LE JAN - MCKITTERICK 2009 ; BOUGARD - GOETZ - LE JAN 2011.

⁵ L'expression « monde médiéval » vise à souligner que notre sujet de recherche concerne une période plus large et qu'on ne saurait séparer l'étude de l'Antiquité tardive de celle du haut Moyen Âge, en portant une attention particulière à la définition et à l'extension chronologique. Une telle réflexion autour des éléments de continuité implique, à son tour, la prise en compte de phénomènes spécifiques.

⁶ Dans tous les articles de ce dossier, à partir des cas présentés et des *specimina* de commentaire des textes proposés, le discours tend à l'évaluation globale de la dynamique des relations, de la communication et des échanges entre l'Italie et la Gaule (et vice versa), dans le but de mettre en évidence un système de contacts/relations et son incidence au niveau historique et culturel, tant au sein de la Gaule et/ou de l'Italie que sur le plan des rapports politiques externes, souvent au-delà des limites des deux régions proprement dites. Ces implications sont au centre des études de Pierfrancesco Porena, de Fabrizio Oppedisano et de Marco Cristini.

ecclésiastiques, depuis les évêques aux émissaires du pape, en passant par les ecclésiastiques en contact avec le pouvoir politique, et les espaces quotidiens comme la ville⁷. La circulation des œuvres et les échanges matériels sont évidemment à la base – et en même temps – le résultat de ces dynamiques, ils en constituent parfois même les conditions préalables⁸, et s'inscrivent dans l'étude des dynamiques socioculturelles en tant que moyens ou vecteurs, contribuant à tous les niveaux⁹ à la création de nouveaux liens socio-politiques.

Concrètement, l'enquête présentée suit deux grands axes de recherche croisant ces noyaux thématiques : *Frontières, échanges et relations politiques* (section 1.), *Circulation des écrits et regards littéraires croisés* (section 2.). Le choix de ces thèmes-clés répond à la nécessité d'identifier et de proposer des jalons au sein du concept global et assez vaste de mouvement et de circulation. À côté de la focalisation sur les déplacements des sujets participant à la création et au maintien des rapports politiques et des pratiques politiques/diplomatiques sur le double versant gaulois et italien, on

⁷ Pour une synthèse sur les changements de l'espace urbain durant la période de transition au Moyen Âge : LEPELLEY 1996 (pour le cas de Tours : PIETRI 1983). Pour les enquêtes sur les domaines agricoles, les changements affectant l'organisation des villes au regard de l'Italie surtout, ainsi que des études sur les ressources alimentaires et leurs échanges : CARRIÉ - VERA 2020.

⁸ Les échanges de biens relèvent de ce cadre, y compris la circulation de monnaie d'une région à l'autre dans le cadre des échanges commerciaux de la *pars Occidentis* et des contacts avec l'Orient et leur incidence sur les rapports politiques au sens plus large (à ce sujet et sur l'importance de l'or dans les dynamiques économiques dans l'Antiquité tardive : CARLÀ 2009). Il faut également prendre en considération le cadre juridique avec les points de contact et de divergence entre Italie et Gaule (voir ici l'étude d'Olivier Huck), ainsi que l'envoi de lettres accompagnant des cadeaux, des reliques ou de légations papales qui conditionnent des discussions et des décisions internes à l'Église de la Gaule et les actions des rois à cet égard (pour quelques exemples, on renverra à la contribution de Luciana Furbetta). Concernant la période médiévale, on trouvera beaucoup de suggestions et de pistes d'études sur la communication et les réseaux dans le Haut Moyen Âge dans CISAM 1964 et, sur les configurations sociales et culturelles en Europe, voir CISAM 1998.

⁹ Concernant ces niveaux pluriels, on peut rappeler le côté théologique-doctrinal (souvent exclu dans la réflexion historique et traité à part) et la question de la diatribe du pélagianisme en Gaule au lendemain des grands conciles, ainsi que celle de la circulation en Occident des écrits augustinien et ambrosien et leur influence dans les milieux savants au sein de et en dehors de l'Église (voir à ce sujet l'étude de Michele Cutino, *passim*).

prendra en considération les lieux de la politique et de la sociabilité, ainsi que les formes et les pratiques de l'interculturalité, en portant une attention spécifique aux stratégies littéraires et aux enjeux identitaires, à la perception et l'interprétation des rapports entre Italie et Gaule (et vice versa) tels qu'ils sont donnés à voir dans les écrits d'auteurs engagés¹⁰. Dans ce cadre, la sélection présentée dans chaque section fait la part belle à des représentants majeurs de l'Italie et de la Gaule : Sidoine Apollinaire, Léon le Grand, Avit de Vienne, Ennode, Cassiodore, Grégoire de Tours, Grégoire le Grand, avec plusieurs incursions dans les textes d'autres auteurs (comme Rutilius Namatianus). La réflexion engagée s'inscrit parfois dans des questions plus vastes comme la circulation des œuvres ambrosiennes et le cas des lettrés étrangers et leur rôle dans la formation et la transmission des pratiques politiques et diplomatiques¹¹.

L'enquête conduite sur le mouvement, le déplacement et la circulation suppose tout d'abord une réflexion sur les frontières et l'espace : c'est à ces thèmes que sont consacrés les deux premiers articles. La définition des frontières naturelles et culturelles dépasse largement la question du contrôle public du territoire et de sa viabilité (avec le système du *cursus publicus*) ou l'histoire des représentations géographiques entre littérature, transmission des savoirs et appropriation du monde connu¹², et peut être abordée à partir des termes employés par les auteurs gaulois et italiens. L'enquête, menée ici par Hervé Huntzinger, permet de démontrer comment l'idée et la perception des frontières englobe en réalité plutôt des réseaux de pouvoirs.

La considération de l'« espace » est également au centre de la réflexion sur les mouvements et les échanges de type économiques et commerciaux. À ce sujet, Simon T. Loseby a conduit une enquête sur les relations économiques et les routes commerciales entre Gaule et Italie, avec de sondages spécifiques centrés sur Marseille et ses liens avec le reste de la Méditerranée, ainsi que le rôle de l'Italie. L'analyse présentée montre l'importance des liaisons maritimes entre la Gaule et de l'Italie, tandis que les échanges de marchandises restent assez faibles. Elle éclaire aussi l'implication respective de la Gaule et de l'Italie dans le commerce méditerranéen, en

¹⁰ Voir surtout l'article de Céline Urlacher-Becht.

¹¹ Voir, sur ce dernier thème, MALASPINA 1998.

¹² Ce sont là les thèmes normalement abordés dans les études consacrées à ce sujet, cf. p. ex. MATHISEN - SIVAN 1996.

considérant dans quelle mesure les expéditions de marchandises depuis l'Afrique du Nord et la Méditerranée orientale vers la Gaule ont pu passer par les ports italiens, et comment ces contacts sont perçus dans l'historiographie de la Gaule mérovingienne et l'Italie byzantine.

Les réflexions proposées dans ces deux premiers articles permettent ainsi, d'une part, d'affiner la perception de la frontière, en particulier sa valeur idéologique et sociopolitique ; de l'autre, de mettre en lumière le système commercial exploité entre les deux régions au fil des siècles, offrant ainsi un cadre documenté propice à la comparaison avec le côté oriental.

2. Contexte et enjeux politiques

Les trois autres articles de la première section se concentrent sur les mouvements de personnes et les relations politiques, deux questions tout à fait essentielles dans le contexte de l'époque. On en voudra pour preuve un célèbre passage du cinquième livre du *De gubernatione Dei* dans lequel l'évêque Salvien brosse un tableau sombre de la vie des citoyens romains de la Gaule au milieu du V^e siècle de notre ère : « pendant ce temps les pauvres sont ruinés, les veuves gémissent, les orphelins sont foulés aux pieds ». Même les hommes libres, élevés selon les modèles traditionnels de la culture classique, étaient incapables de résister à l'oppression de l'administration publique : « si bien que la plupart d'entre eux, issus de familles connues et éduquées comme des personnes libres, fuyaient chez les ennemis pour ne pas mourir sous les coups de la persécution publique ». Pour ces individus, Rome ne s'est jamais montrée sous les traits bienveillants d'une patrie accueillante, mais avec le visage cruel des agents du fisc, qui semaient la terreur et poussaient les citoyens à fuir vers les barbares ou les brigands : « Ils émigrent donc de tous côtés chez les Goths, chez les Bagaudes ou chez les autres barbares qui dominent partout, et ils n'ont point à se repentir d'avoir émigré. Ils préfèrent en effet vivre libres sous une apparence d'esclavage que d'être esclaves sous une apparence de liberté ». Si donc à une certaine époque les hommes des périphéries de l'empire aspiraient à obtenir la citoyenneté romaine pour racheter leur condition, désormais ils la rejettent : « ainsi le titre de citoyen romain, autrefois si estimé et si chèrement acheté, on le répudie maintenant et on le fuit ; on le regarde non seulement comme vil mais encore comme abominable ».¹³

¹³ Salv., *Gub.*, 5, 21-22 « Inter haec vastantur pauperes, viduae gemunt, orphani pro-

Le registre du récit de Salvian est dramatique, les tonalités pleines de pathos, mais cela n'enlève rien à la valeur symbolique de ces gestes¹⁴. Le fait de renoncer à la citoyenneté pour vivre en dehors de l'oïkoumène romain implique un bouleversement des paradigmes enracinés dans la culture antique, comme si la vision de la relation entre l'espace de la *civilitas* et l'espace de la barbarie avait changé en même temps que l'aversion croissante des provinciaux pour l'autorité impériale¹⁵. Déjà au cours du III^e siècle, dans un contexte de régression progressive de la culture hellénistique-romaine depuis les périphéries de l'empire¹⁶, des épisodes de rébellion sociale, de tentatives de sécession et d'usurpation avaient agité les provinces gauloises¹⁷. Au V^e siècle, ces phénomènes prennent des contours différents, car les migrations massives à travers le *limes* rhénan ouvrent des scénarios nouveaux et complexes auxquels les princes de la dynastie théodosienne ne peuvent faire face, peu désireux, dans l'isolement de leurs palais, de répondre aux demandes émanant des provinces¹⁸. Les villes de

culcantur, in tantum ut multi eorum et non obscuris natalibus editi et liberaliter instituti ad hostes fugiant, ne persecutionis publicae afflictione moriantur [...]. Itaque passim vel ad Gothos, vel ad Bacaudas, vel ad alios ubique dominantes barbaros migrant, et commigrasse non poenitet [...]. Itaque nomen civium Romanorum, aliquando non solum magno aestimatum, sed magno emptum, nunc ultro repudiatur ac fugitur; nec vile tantum, sed etiam abominabile pene habetur » (la traduction des passages cités est de G. Lagarrigue).

¹⁴ Pour la question de la valeur historique du témoignage de Salvien, voir LAMBERT 2013 (voir aussi MINOR 2010).

¹⁵ Sur la perception de l'univers barbare, voir DAUGE 1981, spéc. partie II ; sur le paysage barbare, TRAINA 1986-1987 ; sur les clichés, ISAAC 1994. Certains des phénomènes mis en évidence par Salvien sont connus dans d'autres régions de l'empire et par d'autres sources. Au sujet de la fuite chez les barbares, le témoignage le plus connu est celui de Priscus (fr. 11, 1) : lors d'une mission à la cour d'Attila, il avait rencontré un ancien marchand romain qui avait pu refaire sa vie chez les Huns (voir, par exemple, HEATHER 2012, p. 110-2). Au sujet de l'oppression des autorités fiscales et des tribunaux, le témoignage de l'*hermeneumata de Sponheim* est particulièrement important : voir à ce sujet GIARDINA 1985.

¹⁶ MAZZARINO 1974.

¹⁷ Sur les *Bagaudæ* en Gaule voir récemment MINOR 1997-2015 ; DE DECKER 2005 ; COUPER 2016 ; BIANCHI 2017 ; NERI 2019 ; sur les usurpations voir en particulier URBAN 1999 ; SZIDAT 2010.

¹⁸ Sur le *princeps puer*, après HARTKE 1951, voir par exemple LIPPOLD 1998 (1989) ; MOLÈ VENTURA 1992 ; sur le *princeps clausus* : STROHEKER 1970 ; CHASTAGNOL 1985 ; KOLB 1987 ; BLECKMANN 1997 ; GOLTZ 2002 ; HUMPHRIES 2003 ; chez Sidoine, nom-

Gaule – dont le niveau moyen de romanisation était supérieur à celui des autres districts de l'Empire romain d'Occident – ressentait un sentiment croissant d'isolement : dans la première moitié du V^e siècle, les empereurs romains ne franchissaient jamais les Alpes et le nombre de citoyens gaulois appelés à occuper des postes élevés dans l'administration centrale diminuait considérablement par rapport aux normes du IV^e siècle¹⁹. Ce processus n'était pas linéaire, et le gouvernement a parfois fait des efforts pour renforcer la présence romaine : Aetius a mené des actions militaires prolongées dans les provinces les plus exposées aux pressions barbares, tentant de stabiliser la position des fédérés, de réprimer le brigandage et de contrôler le *limes*²⁰ ; Majorien rétablit l'autorité impériale en Provence contre les Wisigoths et les Burgondes et encourage les nobles gaulois à occuper des postes importants dans son gouvernement²¹ ; Anthémius confie à son fils Anthemiolus la tâche de repousser les Goths d'Euric, en vue de rétablir le contrôle de l'empire non seulement sur l'Afrique romaine mais aussi sur le sud de la Gaule²². Cependant, ces manœuvres doivent faire face à une disponibilité réduite des ressources, à d'énormes difficultés de recrutement, et à la pluralité des fronts à combattre, notamment après la conquête vandale de l'Afrique. Au fil des ans, leur champ d'action se restreint de plus en plus, avec un repli progressif sur la défense des grandes villes du centre-sud de la Gaule (Lyon, Arles, Narbonne, Marseille)²³ – une stratégie vouée à l'échec avec les revers d'Anthémius et l'effondrement de l'Empire romain d'Occident.

Face à une situation aussi complexe, ce ne sont plus seulement les masses rurales, traditionnellement opprimées et exclues des privilèges de la citoyenneté²⁴, qui refusent la *res publica*, mais des segments de plus en

breuses sont les références à l'ineptie des princes de la dynastie théodosienne (voir en particulier *Carm.*, 7, 359 ; 534 ; 557-598 : CONSOLINO 2011, p. 322-9).

¹⁹ Cadre prosopographique dans HEINZELMANN 1982.

²⁰ ZECCHINI 1983, p. 211-39 ; STICKLER 2002, p. 48-70 ; 155-223.

²¹ OPPEDISANO 2013, ch. 8.

²² JANNIARD 2020, p. 233-8.

²³ Après 461, en particulier, on observe un recul rapide de Rome de ce côté des Alpes ; voir ANDERS 2010, en particulier p. 418-26.

²⁴ Le thème de l'opposition entre les masses rurales et la population recensée dans les villes est lié au problème de la diffusion de la citoyenneté après la *constitutio Antoniniana*. Ce lien, mis en évidence par Mazzarino sur la base de l'idée de Mommsen, a été récemment repris par LICANDRO 2020.

plus larges de la population. Les classes dirigeantes, qui, dans les panégyriques du IV^e siècle, semblaient engagées dans un dialogue avec la cour impériale fondé sur des schémas traditionnels, se tournent à partir de l'époque d'Honorius vers des modèles différents, marqués tantôt par une redéfinition de l'équilibre avec le gouvernement, tantôt par des solutions plus radicales, qui impliquent un retrait du contrôle de Rome²⁵. Les usurpations de Constantin III et de Jovinus²⁶, l'élection d'Avitus, la *coniuratio Marcellana*²⁷, sont autant de ruptures montrant la volonté de ramener la Gaule au centre de la vie politique de l'empire, au prix d'un conflit avec le gouvernement, tandis que les accords des sénateurs lyonnais avec les Burgondes, en 457, et la conspiration d'Arvandus, en 468, sont des projets aux ambitions plus nettement autonomistes²⁸.

Le rôle prépondérant joué par les élites romaines dans ces initiatives est l'expression d'inclinations et de sentiments complexes, parfois ambivalents, dans lesquels coexistent un fort sens d'appartenance au pays d'origine, une adhésion aux valeurs fondamentales de la *res publica*, une vision pragmatique de la réalité qui exigeait l'établissement de relations positives avec les populations barbares installées dans ces régions. Les incertitudes liées à une situation changeante font que ces sphères s'entremêlent, conduisant les nobles gaulois tantôt vers la collaboration avec le gouvernement impérial, tantôt vers des ruptures volontaires. L'expérience biographique et politique de Sidoine Apollinaire en est un exemple : face à l'impasse du sac des Vandales et à la mort de Petronius Maximus, Sidoine soutient l'alliance entre Avitus et les Wisigoths ; après la mort d'Avitus, il est probablement impliqué dans le projet de partage des terres de Lyon avec les Burgondes ; par la suite, il se rapproche du gouvernement, profitant de l'ouverture de Majorien vers le monde transalpin, puis revient pour relancer le dialogue avec les barbares dans les années de Ricimer et Libius Severus, lorsque le

²⁵ Sur la relation entre les cités gauloises et l'empire à travers le témoignage des panégyriques voir notamment HOSTEIN 2012. La distance entre l'*adventus* impérial décrit dans ces ouvrages et celui prononcé par Sidoine pour l'entrée de Majorien à Lyon en 458 est particulièrement évidente (le défilé de Majorien prend les contours d'un triomphe sur l'ennemi vaincu : OPPEDISANO 2013, p. 19-23).

²⁶ Cf. en particulier DRINKWATER 1998. Sur la différence entre ces usurpations et celles du IV^e siècle, voir SZIDAT 2010, notamment p. 132-3.

²⁷ Sur Avitus et la *coniuratio Marcellana*, voir OPPEDISANO 2013, p. 71-96.

²⁸ Sur les Bourguignons à Lyon, OPPEDISANO 2013, p. 97-101 ; maintenant WOOD 2021, en particulier p. 7-9 ; sur Arvandus, TEITLER 1992 ; PIETRINI 2015 ; DE LUCA 2017.

gouvernement impérial semble renoncer à une politique interventionniste en Gaule ; enfin, il est retourné à Rome, avec Anthémios, parce qu'une nouvelle conjoncture semblait lui offrir de nouvelles opportunités, à lui et, peut-être, à d'autres de ses concitoyens²⁹ ; son épitaphe nous parle d'un homme « tranquille au milieu des vagues impétueuses du monde », qui « modérant constamment les mouvements des causes, donnait des lois à la fureur barbare »³⁰. Même durant les décennies suivantes, alors que le pouvoir des *gentes* se renforce dans la majeure partie de la Gaule, les élites romaines continuent d'exprimer leurs liens avec Rome, qu'elles perçoivent comme un facteur indispensable de distinction sociale. Dans les épitaphes du VI^e siècle, les termes liés à la sphère d'*origo*, à la noblesse et à l'exercice de fonctions publiques reviennent avec insistance³¹. Ce sont les mêmes thèmes qui caractérisent la rhétorique du régime de Théodoric au lendemain de la victoire sur les Francs, célébrée comme la réunification attendue de la Gaule avec l'Italie (bien que la portion du diocèse d'origine qui avait été reconquise soit extrêmement réduite)³². Pour le roi Amale, la

²⁹ Sidon., *Epist.*, 1, 3 ; 4 ; 6 ; cf. OPPEDISANO 2020, p. 116-9, avec une discussion sur la chronologie.

³⁰ *Epitaphium Sidonii* : « illustris titulis potens honore,/rector militie forique iudex,/mundi inter tumidas quietus undas,/causarum moderans subinde motus,/leges barbarico dedit furori./Discordantibus inter arma regnis/pacem consilio reduxit amplo ». L'épitaphe est connue par le ms. Madrid, Biblioteca Nacional de España, 9448, et le ms. Paris, IRHT, Collection privée, CP 347, et par le fragment épigraphique RICG 8, 21 ; pour l'identification du défunt avec Sidoine Apollinaire voir notamment FURBETTA 2015 (*contra* MONTZAMIR 2017). WOOD 2019 y a vu une preuve des relations intenses entre Sidoine et des personnages importants du monde barbare.

³¹ Parmi les épitaphes où l'on perçoit le mieux la fierté d'avoir exercé des *honores*, voir par exemple CIL 12, 338, 3 = CLE 1369 = ILCV 149 (Innodius, peut-être le Felix Ennodius, envoyé à Byzance par Childebart II en 584 : BUCHNER 1933, p. 93 ; HEINZELMANN 1976, p. 205, n. 132) ; Le Blant, ICG 641, 7 (épitaphe de Dynamius et de sa femme, fin du VI^e siècle : PLRE IIIA, p. 429-30 ; cf. aussi Le Blant, ICG 425, 25) ; Ven. Fort., *Carm.*, 4, 1 (épitaphe d'Eumerius : PLRE IIIA, p. 461). Dans ces textes, outre le terme *stemma*, on trouve des mots liés à l'*origo* (*ortum*, *ab origine*) qui affirment une continuité de sang avec un passé qui fut, dans le cas d'Innodius comme dans celui de Felix, marqué par des *fascas trabeati*. Pour un aperçu de ce type de textes dans la Gaule de l'Antiquité tardive, voir notamment HEINZELMANN 1976, p. 33-59 (sur le terme *stemma*, p. 135) ; BADEL 2005, p. 388-90.

³² Sur la guerre de Théodoric en Provence, voir en particulier SCHWARCZ 1993 ; DELAPLACE 2000 (cf. DELAPLACE 2003 et 2005).

restitutio Galliarum a été un moment clé dans la réaffirmation de sa légitimité à régner sur les territoires de l'Empire romain d'Occident, indiquant que le monde gaulois était toujours perçu comme une partie naturelle de l'oïkoumène romain³³.

Ces grands thèmes constituent la toile de fond de l'ensemble de ce livre et interagissent de manière particulière avec les trois derniers articles réunis dans la première section, consacrés précisément au thème des relations politiques entre l'Italie et la Gaule aux V^e et VI^e siècles. Les articles rédigés par Pierfrancesco Porena et Fabrizio Oppedisano analysent le rôle des grandes familles du monde gaulois dans leur interaction avec le pouvoir central, en observant leur évolution au cours du temps et leurs stratégies d'adaptation aux changements de situation : le premier cas est celui des Syagrii, entre la fin du IV^e et le milieu du V^e siècle ; le second est celui des Magni, dont on suit l'évolution entre le milieu du V^e et le début du VI^e siècle. Le chapitre de Marco Cristini, quant à lui, porte sur les relations entre les Ostrogoths et les Francs pendant la guerre gréco-gothique, dans une phase décisive pour la définition des équilibres entre ces deux zones qui marqueront la géographie politique de l'Europe médiévale.

3. *Stratégies littéraires et enjeux identitaires*

La troisième section du dossier porte plus spécifiquement sur la circulation des écrits entre l'Italie et la Gaule aux V^e-VI^e siècles ainsi que le regard que portent des lettrés sur les relations entre ces deux territoires. Les acteurs et témoins de ces interactions sont essentiellement des hommes d'Église de noble origine, par ailleurs engagés dans la vie politique de leur temps ; certains sont passés d'une région à l'autre comme Ennode dit de Pavie, même si ses écrits datent presque tous de son diaconat à Milan, ou le Ravennate Venance Fortunat qui a passé plus de trente ans à la cour mérovingienne.

À cet égard, Olivier Huck s'est concentré sur la diffusion de la *Collectio Sirmondiana* : le chapitre permet d'entrevoir l'utilisation et l'incidence des lois romaines dans la Gaule des V^e et VI^e siècles. Quant à Michele Cutino, il s'est intéressé à la circulation en Gaule, et plus spécifiquement en Provence, d'un fragment inédit de la fin du IV^e siècle attribué à Ambroise : si le Mila-

³³ ARNOLD 2014, ch. 10.

nais ne saurait en être l’auteur, toujours est-il que la notoriété de son nom, son autorité doctrinale et l’actualité du sujet – la virginité *in partu* de Marie – ravivée par les controverses doctrinales consécutives au concile d’Éphèse en 431, ont favorisé sa réception. Comme le montre ce cas d’étude, la question de la circulation des textes est éminemment complexe, d’autant plus que les sources manuscrites tardo-antiques sont très rares. La circulation d’une œuvre ne peut, le plus souvent, être reconstruite qu’à partir de témoins indirects : des parallèles textuels précis ne laissent ainsi aucun doute sur le succès immédiat que connut Sidoine auprès de toute une génération d’écrivains, tant en Gaule qu’en Italie (Ruricius de Limoges, Avit de Vienne, Gélase, Ennode, Grégoire de Tours, Venance Fortunat, Arator, etc.)³⁴. On soulignera l’importance de ce type de confrontation textuelle car des affinités purement thématiques peuvent indiquer la dépendance d’une source commune, qui peut être orale. C’est le cas des rapprochements établis entre les *Miracula sancti Iuliani* de Grégoire de Tours et les *Dialogues* de Grégoire le Grand, jugés « difficilement explicables » par B. Judic « par une diffusion de l’œuvre de Grégoire de Tours jusqu’à Rome » : l’hypothèse d’une « connaissance indirecte par des messagers, par exemple le diacre Agiulf qui a rapporté à Grégoire de Tours le récit de l’élection de Grégoire le Grand » est plus vraisemblable ; « on peut aussi penser à une inspiration hagiographique commune à cette période de la seconde moitié du VI^e siècle³⁵ ». On rappellera par ailleurs que la circulation d’un auteur dépend fortement de sa notoriété, de la nature et de l’objet de ses *opera*, ainsi que de l’ampleur et de l’étendue de son propre réseau de diffusion. Pour reprendre l’exemple de Grégoire le Grand, sa diffusion en Gaule méridionale dès son vivant fut grandement facilitée par la position de celle-ci par rapport à la Gaule du Nord, plus éloignée de Rome, mais aussi par le fait que Grégoire y ait eu des correspondants³⁶. Enfin, il faut évidemment prendre en considération la date de constitution et de mise en circulation des *opera* considérés, certains écrits, à l’instar de ceux d’Ennode, ayant été réunis bien après la mort de leur auteur, peut-être durant le Haut Moyen Âge seulement³⁷. Bref,

³⁴ Voir les études synthétiques de MASCOLI 2004 et HERNÁNDEZ-LOBATO 2020 (avec bibliographie récente).

³⁵ Tous les passages précités sont empruntés à JUDIC 2010, p. 89-90.

³⁶ Cf. JUDIC 2010, p. 90 avec références complémentaires n. 3. Voir aussi sur Grégoire le Grand la contribution de Luciana Furbetta.

³⁷ La constitution de la collection des *opera* d’Ennode à l’époque carolingienne seulement a été affirmée avec force par GIOANNI 2006b et 2006a, p. CXXXIII-CLIV.

même si la circulation entre l'Italie et la Gaule, *a fortiori* le sud de la Gaule, fut sans doute plus aisée qu'entre d'autres parties de la *pars occidentalis*, chaque cas est particulier et demande à faire l'objet d'une étude propre.

La représentation stylistiquement travaillée des échanges entre l'Italie et la Gaule est au centre de deux autres contributions de cette partie. Céline Urlacher-Becht s'est concentrée sur trois épistoliers de la fin du V^e/du début du VI^e siècle mentionnant nommément l'*Italia* et la *Gallia* : elle montre que Sidoine célèbre leur fragile *concordia* en même temps que son propre rôle d'ambassadeur ; Ennode s'avère relativement distant à l'égard de sa contrée d'origine, la *Provincia*, et s'en dissocie même lorsque sa réputation de clerc ou de lettré est menacée ; quant à Avit, son regard se porte vers l'Italie principalement dans le cadre d'échanges de prisonniers avec la Gaule : les autres missives à destination de la péninsule sont adressées au Pape ou ont trait aux affaires de l'Église. Alors que Rome incarne encore chez Sidoine et Ennode une ville de culture, les épîtres d'Avit laissent ainsi entrevoir une évolution de la symbolique attachée à la Ville, corollaire à l'affirmation d'une *Romanitas* désormais subsumée par la foi en une Église universelle. Luciana Furbetta s'est, quant à elle, concentrée sur deux autres types de sources littéraires : pour la Gaule, l'historiographie notamment représentée par les *Libri historiarum* de Grégoire de Tours et, pour l'Italie, les écrits de la chancellerie papale relatifs au pontificat de Léon le Grand et ainsi que le *registrum* de Grégoire le Grand. Toutes ces sources font l'objet d'une étude systématique, avec un classement raisonné de tous les passages remarquables permettant de déterminer quelle connaissance et quelle image des relations entre l'Italie et la Gaule émergent de ces sources ; l'article met aussi en évidence les implications narratives et idéologiques inhérentes à la construction littéraire. En fait de relations sont privilégiés les récits de contacts ainsi que les échanges diplomatiques (souvent accompagnés d'échanges matériels : objets, reliques ou messages).

Tout particulièrement les correspondances constituent en effet une source d'informations importante sur les réseaux sociaux (*social networks*) ainsi qu'en témoigne le récent développement des études prosopographiques sur Sidoine et Ennode³⁸. Elles offrent par ailleurs une documentation de premier plan sur la circulation même de ces lettres³⁹ ainsi que

³⁸ Voir en dernier lieu, sur Sidoine, MATHISEN 2020 et, sur Ennode, KNOX 2017 et 2019.

³⁹ Les lettres de Sidoine recèlent le plus grand nombre d'allusions à la circulation de ses

d'autres œuvres littéraires dont elles accompagnaient l'envoi⁴⁰ ; certaines attestent aussi indirectement la vitalité des échanges littéraires en traitant de cas de plagiat ou de copies non autorisées⁴¹. Cela étant, on devine aussi, en creux, à la lecture de ces missives, les difficultés de communication auxquelles se sont heurtés leurs auteurs à des degrés variables selon les époques et les régions : il n'est que de penser à la facilité du voyage de Lyon à Rome décrit par Sidoine dans l'*Epist.*, 1, 5, tandis que la Ville lui apparaîtrait très lointaine après la rupture du *foedus* par Euric⁴². Certains porteurs occasionnels semblent par ailleurs avoir été peu soucieux du transport du courrier et ont pu entraîner la perte de lettres⁴³.

Pour mettre en perspective ces témoignages littéraires et souligner leur lien étroit avec les contributions plus historiques des deux premières parties de ce dossier, nous aimerions considérer plus avant leur dimension littéraire et mettre en lumière quelques aspects majeurs de leur écriture raffinée : on verra ainsi, à partir d'exemples variés, comment la stylisation opérée altère ou oriente la représentation à des fins variées, dignes d'intérêt. Si ce type de stylisation n'est évidemment pas propre aux œuvres considérées mais se retrouve dans la littérature tardo-antique d'autres siècles et d'autres régions, nous espérons prouver combien une lecture avisée des textes, attentive à leurs codes et subterfuges, peut être instructive sur la complexité des relations entre l'Italie et la Gaule aux V^e-VI^e siècles, ainsi que les subtilités et les précautions rhétoriques qu'impliquent

propres écrits : cf. MATHISEN 2013 et 2014 ; en général, sur la circulation ses correspondances antiques : SOGNO *et al.* 2017 et MATHISEN 2018.

⁴⁰ Voir p. ex. l'*Epist.*, 7, 29 (= 362 V.) adressée par Ennode au jeune Béatus afin qu'il fasse connaître l'une de ses pièces poétiques dans les cercles lettrés de Rome, en particulier au sein de la *domus* de dame Barbara où il logeait alors. Plus spécifiquement sur les « ca-deaux de livres » aux V^e-VI^e siècles, on consultera REICH 2018, p. 289-310.

⁴¹ Voir p. ex. Sidoine, *Epist.*, 9, 7 et 9, 9 ; Rurice, *Epist.*, 1, 8 (à Sidoine, qui lui a répondu par l'*Epist.*, 4, 16). On consultera, sur ce type de copies, BARDY 1949.

⁴² Voir l'épître 9, 14 évoquée par contraste avec l'épître 1, 5 par Céline Urlacher-Becht. L'article évoque aussi l'isolement de la Gaule durant le schisme laurentien à partir du témoignage d'Avit de Vienne.

⁴³ Voir p. ex. l'*Epist.*, 3, 28, 2 d'Ennode qui évoque, outre « les malheurs des provinces » (*provinciarum malis*), « l'incurie des hommes » (*hominum inmissione*) nuisant aux échanges ; commentaire de GIOANNI 2010, p. 99, n. 3.

les échanges lettrés en une période de bouleversements politiques, religieux et sociaux majeurs.

La première série d'observations portera sur ce qu'on appellera le « voile » ou le « filtre » de la rhétorique. Comme on le sait, les écrits tar-do-antiques présentent une forte empreinte rhétorique diversement jugée selon les époques⁴⁴. Les enjeux même de ces ornements littéraires font l'objet d'une réévaluation depuis quelques décennies maintenant. Depuis les travaux de P. Brown et R. Kaster entre autres⁴⁵, on s'accorde à dire que la rhétorique n'était pas seulement une source de perfection littéraire, mais qu'elle jouait, plus que jamais dans l'Empire d'Occident finissant puis dans les royaumes romano-barbares, un rôle politique et socio-culturel de premier plan : devenue l'apanage de l'élite lettrée, elle était, pour les membres des familles aristocratiques, un moyen d'affirmation identitaire et un instrument au service de la conservation du pouvoir. Cette « efficacité » de la rhétorique est sensible dans bien des textes de l'ère temporelle et de l'aire géographique au centre de ce dossier.

Les exemples sont particulièrement nombreux dans les discours d'éloge ou de propagande et dans les écrits adressés au souverain qui omettent, par souci de plaire ou par choix idéologique, des événements pourtant majeurs concernant, en l'occurrence, les relations entre l'Italie et de la Gaule : c'est le cas, par exemple, de ladite guerre de Provence (507-511) qui, selon l'expression de Ch. Delaplace, « n'existe pas dans l'œuvre de Grégoire de Tours, car ce dernier réécrit les événements avec, à l'esprit, la perspective déformante des succès futurs de la dynastie mérovingienne », dans une « vision [...] toute tournée vers <sa> glorification religieuse »⁴⁶.

Non contente de voiler certains événements, la rhétorique épидictique

⁴⁴ La réception de Sidoine est emblématique de ces oscillations : voir, sur sa réception de la fin de l'Antiquité au XIV^e siècle, HERNÁNDEZ LOBATO 2020 et, sur sa réception contrastée en France, en Allemagne et en Grande-Bretagne du XV^e au XIX^e siècle, VAN WAARDEN 2020.

⁴⁵ Cf. entre autres BROWN 1992 et KASTER 1997.

⁴⁶ DELAPLACE 2000, p. 78-9. Un autre exemple de « silence » historique a été mis en lumière récemment par CRISTINI 2019 dans son étude des sources relatives à la bataille d'*Horreum Margi* (505) : il souligne à juste titre l'importance de la rhétorique dans les relations diplomatiques au début du VI^e siècle. Cf. aussi l'opportunisme des panégyristes du V^e siècle au centre de l'article de DESTEPHEN 2015, au point d'affirmer que, dans leurs discours, « il importe peu de distinguer le vrai du faux, de dégager l'essentiel du superflu, de séparer l'information historique de l'amplification rhétorique » (p. 19). Nous espérons

recourt par ailleurs souvent, conformément aux normes antiques de ce 'genre', à « l'éloge à l'appui du conseil⁴⁷ ». Un cas de figure particulièrement intéressant dans le cadre de la réflexion engagée sont les lettres de « conseil politique⁴⁸ » apparues en même temps que la dynastie mérovingienne car elles connurent un grand succès sous la plume des « Italiens romanophiles⁴⁹ » fréquentant les cours gauloises. En lien direct avec la question des relations diplomatiques entre le royaume franc et les terres conquises à la faveur de la décomposition du royaume ostrogoth, l'une desdites *Epistolae Austrasicae* adressée par un certain évêque Aurélien à Théodebert I^{er}, roi d'Austrasie et petit-fils de Clovis, offre une bonne illustration des stratagèmes employés pour conseiller, voire blâmer sous couvert de flatterie⁵⁰. On ignore le siège épiscopal occupé par Aurélien ; mais si l'on admet, comme c'est fort vraisemblable, qu'il s'agissait d'un prélat provençal ou italien⁵¹ qui s'adressa au roi suite à sa conquête d'une grande partie de la Provence et de l'Italie du Nord vers 540, sa lettre s'avère chargée d'une grande ambiguïté. De fait, après une profession d'humilité, Aurélien commence par rappeler au roi ses responsabilités à l'égard de tous ses sujets, même la « petite partie » qui « désir<e> obtenir la complète totalité de <son> indulgence souveraine⁵² ». On devine qu'il faisait manifestement partie de cette minorité appelant le roi à la clémence, peut-

justement, par ces réflexions préliminaires, montrer tout le prix de ces ornements dans une perspective non seulement littéraire, mais aussi socio-politique et idéologique.

⁴⁷ Cf. PERNOT 1993, II, p. 711-4.

⁴⁸ Voir, sur ces lettres, DUMÉZIL 2010. Un autre exemple bien connu est la lettre envoyée par Avit à Clovis suite à l'annonce de sa conversion. De fait, si l'on admet à la suite de REYDELLET 1981, p. 94-113 qu'Avit y répond au dessein de Clovis de tirer profit de son adhésion à la vraie foi notamment en s'attirant la sympathie des catholiques des royaumes voisins dans le cadre d'un « front anti-arien », il « devient facile de relever les passages de la lettre où, sous le couvert du compliment, la critique se fait jour » (REYDELLET 1981, p. 99).

⁴⁹ L'expression est de DUMÉZIL 2010, p. 236.

⁵⁰ L'analyse proposée reprend assez largement DUMÉZIL 2010, p. 233-4. Le texte latin est cité d'après l'édition de MALASPINA 2001 (*Epistolae Austrasicae*, 10, p. 106-111, avec une traduction italienne en regard).

⁵¹ Voir les différentes hypothèses d'identification signalées par MALASPINA 2001, p. 247-8, n. 295.

⁵² Trad. Dumézil 2010, p. 233, cf. *Epistolae Austrasicae*, § 3 « nos tamen, etsi exigua portio obsequii vestri, plenitudinem nobis principalis indulgentiae ad integrum vindicamus ».

être en référence aux engagements qu'il avait pris lors sa conquête⁵³. Suit une réflexion empreinte de flagornerie sur la plus grande des vertus de Théodebert. Si celle-ci est difficile à déterminer tant les *virtutes* du souverain sont nombreuses, celles que valorise le plus le prélat, en particulier « la miséricorde envers les miséreux » et « l'équité envers les sujets »⁵⁴, permettent toutefois d'une autre manière d'attirer l'attention du roi sur les qualités attendues de lui dans le contexte à l'arrière-plan de l'épître. L'exhortation finale est plus ambivalente puisqu'Aurélien n'hésite pas à rappeler au « souverain très sacré » qu'il n'en sera pas moins un homme ordinaire le jour du Jugement⁵⁵ – autrement dit, « si le souverain n'accomplit pas cette mission, il n'a plus de raison d'être⁵⁶ » ; de l'éloge à l'exhortation, voire à la critique voilée, il y a qu'un pas.

Les lettrés ont recouru à ce type de stratagèmes dans d'autres contextes où les détours et les leurres de la rhétorique peuvent s'avérer encore plus retors car ses filets ne sont pas déployés dans un cadre codifié, comme dans le cas de l'éloquence épideictique. On pense notamment, dans un contexte de critique littéraire, à la subtile stratégie développée par Ennode dans une lettre au rhéteur et abbé Pomère d'Arles pour se défendre des reproches dont fut victime l'une de ses épîtres mal limée : la célébration de la faconde de son destinataire, l'exaltation des riches échanges littéraires entre la Gaule et l'Italie débouchent sur le vœu d'Ennode de bénéficier à l'avenir d'un autre type de leçon, portant sur les matières ecclésiastiques ; cette valorisation des sujets religieux est évidemment ici une habile manière de détourner les critiques stylistiques en dénonçant, en filigrane, leur inanité⁵⁷. Le contraste est saisissant avec la virulence de certaines épîtres familières, à l'instar des lettres envoyées par Ennode à sa sœur Euprécie,

⁵³ Cf. DUMÉZIL 2010, p. 234.

⁵⁴ Trad. DUMÉZIL 2010, p. 234 ; cf. *Epistolae Austrasicae*, 10, 6 « Quae de primis prima dicenda sunt, quae potissimum de cumulo praesumenda? Quid, inquam, potius aut prius dicimus, misericordiam in miseris, temperantiam in subiectis... ».

⁵⁵ Cf. § 9 « Cogita semper, sacratissime praesul, diem iudicii [...] ubi non erit discretio natalium, sed meritum, ubi non servus et liber, pauper et potens, sed omnia et in omnibus Christus ».

⁵⁶ DUMÉZIL 2010, p. 234.

⁵⁷ Il s'agit de l'*Epist.*, 2, 6 (= 39 V.) étudiée dans ce dossier par Céline Urlacher-Becht. En général, sur les « pièges de la rhétorique d'Ennode », voir URLACHER-BECHT 2014, p. 31-65.

restée en Gaule⁵⁸. Le principal grief est l'indifférence de cette dernière à l'égard de son fils Lupicinus, orphelin de père, dont elle n'avait cure depuis qu'elle l'avait envoyé en Ligurie et confié à Ennode son éducation. Dans l'épître 3, 15 (= 84 V.), la véhémence de ces reproches fait l'objet d'une justification notable, sur fond de réflexion politique : « En vérité, je déclare, en vertu de ma vocation, que récemment surtout lorsque tu lui as même refusé des correspondances – alors que, grâce à Dieu, la paix a été solidement consolidée entre les maîtres de nos régions – tu as surpassé la tigresse par ta cruauté⁵⁹. » Dans ces lignes, Ennode justifie sa liberté de parole en invoquant son *propositum*, autrement dit son engagement religieux, sans doute en référence à l'engagement des clercs en faveur des orphelins à travers, notamment, la prise en charge leur éducation⁶⁰. Par contraste, l'indifférence de sa propre mère est dénoncée, d'une part, à travers l'*exemplum* aggravant de la tigresse, plus « maternelle » qu'Euprémie alors qu'il s'agit de l'un des animaux les plus cruels ; de l'autre, à travers l'effet de contraste ménagé entre les relations politiques apaisées entre les deux contrées où vivent Ennode et sa sœur⁶¹, et le différend qui les oppose l'un et l'autre sur le plan personnel. Les deux procédés aboutissent au même résultat : la déshumanisation d'Euprémie qui contrevient tant aux lois naturelles qu'à la situation socio-politique. Il est difficile de déterminer précisément la situation politique qui était alors celle de la Provence à partir des allusions faites par Ennode, même s'il est fort vraisemblable que l'épître soit postérieure à l'annexion de la Provence au royaume ostrogoth en 507⁶². En tout cas, la stylisation de l'épître est nette et atteste, dans un contexte privé, l'utilisation d'une rhétorique sans détours visant à renforcer l'accusation.

⁵⁸ Voir, sur ces épîtres, DI PAOLA LO CASTRO 2020, p. 503-6 (l'*Epist.*, 3, 15 est évoquée p. 504-5).

⁵⁹ « Vere fateor sub libertate propositi, modo maxime quando ei a te et conloquia denegantur pace Deo propitio inter regionum nostrarum dominos omni radice solidata, tigridem te immanitate superasse » (texte et trad. GIOANNI 2010).

⁶⁰ Ennode invoque fréquemment dans des contextes similaires son *propositum* : voir notamment, sur cette stratégie discursive, SCHRÖDER 2007, p. 277-82 et, sur le rôle de *tutor* ainsi joué par Ennode, p. 111-8. MARCONI 2020 va jusqu'à envisager qu'Ennode ait pu exercer la fonction d'enseignant au sein de la *domus* épiscopale.

⁶¹ Cf. l'emploi de la première personne du pluriel (*regionum nostrarum*).

⁶² GIOANNI 2010 reste très circonspect à ce sujet p. 86, n. 7, tandis que DI PAOLA LO CASTRO 2020 (p. 505) prend clairement parti en faveur de l'hypothèse avancée.

L'appréhension des textes littéraires est également compliquée par un autre type de voile ou de filtre qu'on ne saurait considérer comme un simple moyen d'élévation du discours – celui du mythe et/ou de la littérature qui permet, là encore, de donner une représentation détournée et, en même temps, orientée de la réalité. Cette fonction du mythe trouve sa meilleure illustration dans les *Panegyriques* de Sidoine. Dans le cadre de la réflexion engagée sur les relations entre la Gaule et l'Italie, le discours le plus intéressant est l'éloge d'Avitus⁶³, un noble Arverne illégalement couronné à Arles par ses confrères gaulois le 10 juillet 455, à l'instigation du roi wisigoth Théodoric. Il fut prononcé devant le sénat et le peuple romain le 1^{er} janvier 456, à l'occasion de l'élévation du nouvel empereur au consulat – ce qui, pour être conforme à l'usage lors de la première d'un règne, était une manière d'entériner le coup d'État. Dans ce contexte délicat, la mythologie, loin d'être un artifice précieux, fait partie, au même titre que la flatterie, des stratégies visant à rendre ce discours d'investiture « audible » par un public divisé et, au moins en partie, rétif⁶⁴. Sans entreprendre l'étude détaillée du texte, on notera l'intérêt du dispositif énonciatif choisi par Sidoine à travers la mise en scène d'une assemblée des dieux. De fait, la présentation des figures mythologiques ou allégorisées prenant part au *convivium* permet de dramatiser l'arrivée d'une Rome explorée qui s'avance d'un « pas traînant, la tête baissée, les yeux à terre », en se heurtant à ses propres armes qui ne sont plus « qu'un poids mort, non plus un objet d'effroi »⁶⁵. Elle permet aussi et surtout de placer dans la bouche même de Rome⁶⁶ le vœu adressé à Jupiter de pouvoir se relever grâce à un empereur de la trempe de Trajan, « à moins que la Gaule ne nous envoie encore quelqu'un qui le surpasse⁶⁷ ». Le coup de force est ainsi escamoté, et l'avènement d'Avitus présenté sous un jour divin. C'est en effet le roi des dieux, et non le poète, qui prend en

⁶³ Nous nous référons à l'édition de Loyer 1960 (*Carm.*, 7) en attendant la publication de la thèse de doctorat de FURBETTA 2010. Pour une présentation d'ensemble des panégyriques de Sidoine, voir STOEHR-MONJOU 2020 (avec bibliographie) et, de manière plus générale, sur l'utilisation de la rhétorique à des fins de « communication politique » dans les panégyriques latins, SABBAGH 1984.

⁶⁴ Voir à ce sujet GOSSEREZ 2009, p. 39. Les lignes qui suivent doivent beaucoup à son analyse.

⁶⁵ *Carm.*, 7, 46-49 « pigros Roma gradus, curvato cernua collo ora ferens [...] et pondus non terror fertur in hasta ».

⁶⁶ Voir BONJOUR 1982, p. 5-17.

⁶⁷ Vers 117-188 « ni fors iterum tu, Gallia, mittas/qui vincat ».

charge l'éloge topique d'Avitus en réponse aux interrogations de Rome. Ce nouveau discours enchâssé caractéristique de la manière de Sidoine ne permet pas seulement d'élever le discours, d'autant plus qu'on risquait d'y voir l'œuvre d'un vil courtisan, étant donné qu'il était le propre gendre d'Avitus et donc son « héritier présomptif »⁶⁸ ; le procédé sert aussi à donner une vision providentielle et prophétique de l'histoire puisque l'Averne a été choisie par Jupiter lui-même pour incarner un nouvel « Auguste » (*Augustum* v. 586) destiné à restaurer la grandeur de Rome⁶⁹. La mise en scène choisie permet également d'offrir, dès les premiers vers, une « sorte de reflet sublimé de l'échiquier politique »⁷⁰. De fait, au sein du « panthéon composite »⁷¹ convoqué par le poète, les anciens dieux fleuves énumérés dans les v. 40 à 44 donnent à voir une représentation symbolique de la géographie du pouvoir : « il fut même donné aux fleuves de siéger en ce lieu, mais seulement aux anciens : à toi, Éridan, au cours majestueux, à toi, Rhin impétueux, que les blonds Sicambres brisent pour emplir leur coupes, à toi, Ister, que foulent sur leurs chevaux les hordes errantes de la Scythie, à toi enfin, Nil, connu surtout pour ta source inconnue⁷². » Comme l'a fait observer L. Gosserez, « cet élargissement de l'assemblée suggère le poids politique de nouvelles contrées géographiques, et l'ouverture des sphères du pouvoir à de nouvelles nations symbolisées par les fleuves des régions exotiques où ils habitent⁷³ ». L'ambiguïté de l'Éridan, confondu tantôt avec le Pô, tantôt avec le Rhône, est particulièrement digne d'attention car elle suggère, en filigrane, « la proximité de la Gaule et de l'Italie », et légitime ainsi le fait que le nouvel empereur soit un Gaulois d'Auvergne. En donnant à voir « le déplacement des rapports de forces, les alliances et les affrontements des peuples », le mythe joue donc pleinement son rôle de filtre, selon le système allégorique en usage sur les sculptures ou les monnaies.

⁶⁸ Voir à ce sujet GOSSEREZ 2009, p. 41.

⁶⁹ Voir la dimension prophétique dont est chargée la péroration du discours de Jupiter (v. 588-598). - Avant même le discours de Jupiter, l'ample fresque historique mise dans la bouche de Rome vise également à convaincre l'auditoire que celui qui accède au pouvoir est bien l'homme providentiel qu'on attendait : cf. GUILLAUMIN 2013.

⁷⁰ GOSSEREZ 2009, p. 41.

⁷¹ GOSSEREZ 2009, p. 40.

⁷² Vers 40-44 « fluviis quoque contigit illo,/sed senibus, residere loco, tibi, maxime fluctu/ Eridane et flavis in pocula fracte Sygambris,/Rhene tumens, Scythiaequae vagis equitate catervis/Hister et ignotum plus notus, Nile, per ortum ».

⁷³ GOSSEREZ 2009, p. 41. Les citations qui suivent sont extraites de la même page.

La mémoire littéraire joue à maintes reprises un rôle comparable⁷⁴, y compris dans des écrits plus personnels, à l'instar du récit de voyage composé par Ennode au retour d'une mission officielle en Gaule à la demande d'un *vates* non spécifié – l'évêque Laurent de Milan ou Épiphanes de Pavie⁷⁵. Le poème n'évoque guère, d'un point de vue factuel, les différentes étapes du trajet ayant conduit Ennode depuis le fortin de Briançon jusqu'aux *limina sanctorum* de Turin⁷⁶ : il se présente comme une succession de tableaux dépeignant les impressions négatives ressenties par l'*ego* à diverses étapes de son voyage, jusqu'à la sérénité trouvée *in fine* sur la tombe des martyrs turinois. La succession de ces tableaux permet d'opposer les images et les expressions de deux traditions présentées comme antithétiques, qui orientent l'interprétation vers une lecture symbolique. De fait, si les références chrétiennes éclairent l'ultime étape du périple en lui donnant l'allure d'un pèlerinage, les scènes précédentes sont dramatisées par un subtil jeu de réminiscences littéraires conviant le lecteur à un voyage dans la tradition païenne⁷⁷. Chaque tableau emprunte son style à un genre différent (épopée, poésie didactique, élégie, épopée mythologique et évocations fluviales). Par ailleurs, il est introduit par une apostrophe à un « référent païen » ou frappé du sceau de la « vétusté », à l'exemple de la *sacra Vetustas* invoquée au v. 27. Les *Matronae* au centre des v. 23-26 font l'objet d'un traitement (littéraire) particulièrement digne d'intérêt :

*Matronas taceo scopulos atque invia dictas,
in foribus blandas, cetera difficiles.
Inlexit miseros facies depicta viantes.
Calcatae diras mox peperere neces*⁷⁸.

⁷⁴ Voir p. ex. la lettre 1, 5 de Sidoine étudiée par C. Urlacher-Becht.

⁷⁵ Voir au sujet des circonstances de composition de ce texte, sujettes à caution, URLACHER-BECHT 2014, p. 55-56.

⁷⁶ Voir notamment, sur la part réduite de la narration dans les poèmes de voyage d'Ennode et, de manière générale, leur caractère non référenciel au profit de la peinture d'une nature hostile, face à laquelle l'*ego* ressent des impressions hypertrophiées, ROTA 2004 et BRUNO 2012. L'ensemble des trois *carmina* ont été édités et commentés par PERINI 2012 dans sa thèse inédite de doctorat : voir ses premières conclusions dans PERINI 2011.

⁷⁷ Cf. PERINI 2012, p. 209-12 ; l'analyse en question a été discutée par URLACHER-BECHT 2014, p. 56-7 : c'est à ces dernières pages que sont empruntées les citations qui suivent.

⁷⁸ Le texte est cité dans l'édition de VOGEL 1885. Trad. pers. : « Je ne dis rien des Ma-

Ces vers relatifs au col du Montgenèvre ne sont pas dénués de tout fondement topographique. On sait, grâce au témoignage de l'épigraphie, que les *Matronae* étaient des divinités celtiques particulièrement vénérées sur le chemin de la Gaule⁷⁹. L'oronyme n'est toutefois attesté qu'au singulier. Et, de fait, l'emploi du pluriel et surtout le dense réseau sémantique lié à l'idée de beauté et de séduction invitent à voir derrière les insidieuses matrones locales dont l'apparence envoûte les malheureux passants un autre type de « tentatrices » : les femmes à la *facies depicta* – en référence aux apprêts des cosmétiques – que la tradition poétique, *a fortiori* érotique et élégiaque, présente souvent comme *blandae* et *difficiles*, notamment dans la scène topique du *paraclausithyron* où l'amant éconduit attend devant la porte close de sa belle (cf. *in foribus* v. 24)⁸⁰. L'évocation des *scopuli* permet d'aller plus loin encore, puisqu'on peut y voir, sur la base du commentaire de Servius glosant Virgile, *Aen.*, 5, 864 (*scopulos sirenum*), une allusion aux rochers des Sirènes, qui sont l'incarnation même du pouvoir de séduction féminin⁸¹. Par-delà le trajet géographique, la charge négative des tableaux païens et l'effet de contraste ménagé avec la scène finale de recueillement esquissent donc un autre type d'itinéraire, qui tient à la fois de la conversion spirituelle et du voyage pénitentiel eu égard aux larmes versées par Ennode sur la tombe des martyrs. Notamment le motif des *matronae* développé dans les vers cités est en effet emblématique d'un choix de vie : en passant avec force et détermination à travers les flatteries et les dangers du « monde féminin », Ennode montre symboliquement la voie conduisant vers la sécurité de la vie ecclésiastique – manière, peut-être, de rejeter la littérature légère au profit de la littérature chrétienne ou de signifier la conversion d'une vie dissolue (ou inadaptée) à un style de vie chrétien, voire religieux⁸².

Si la construction d'un *ethos* chrétien passe ici par la convocation puis

trones, pour reprendre le nom de ces rochers et de ces endroits impraticables, attrayants de prime abord mais, du reste, périlleux. Leur aspect séduit, en peinture, les pauvres voyageurs ; à peine touchés du pied cependant, ils sont cause de morts sinistres. » Ces vers ont récemment fait l'objet d'une étude attentive à leurs enjeux littéraires par GASTI 2019-2020.

⁷⁹ Cf. GASTI 2019-2020 p. 141 qui se réfère également au témoignage d'Ammien Marcellin 15, 10.

⁸⁰ Cf. GASTI 2019-2020, § 4, p. 144-5.

⁸¹ GASTI 2019-2020, § 4, p. 145.

⁸² C'est là l'interprétation fort « séduisante » avancée par GASTI 2019-2020, p. 148. Voir aussi, pour une lecture spirituelle du *carmen*, PERINI 2011, p. 117-30.

le rejet affiché de réminiscences païennes, l'utilisation de références bibliques offre une autre clé de lecture chrétienne, spécialement affectivée par les évêques dans leurs œuvres. Grégoire de Tours a ainsi construit ses *Histoires* en prenant notamment comme modèle le *Livre des Rois* et identifié les rois francs, même s'ils n'ont pas reçu l'onction, aux rois de l'Ancien Testament⁸³. Cependant, le procédé peut aussi passer par des références plus ponctuelles à un épisode biblique et/ou la reprise d'une citation biblique. On songe par exemple, dans le *Carm.*, 7, 22, 5-6 de Venance Fortunat, au souhait « que le Créateur Suprême, du haut du ciel, dans sa bonté, tende la main au sérénissime roi, comme il le fit jadis pour Pierre⁸⁴ » : l'image de Pierre marchant sur les eaux permet de célébrer la collaboration entre le pouvoir temporel et spirituel. De même, on pense, dans un autre genre, à la *Vita Caesarii* où les clercs provençaux évoquent l'annexion d'Arles par Childeberrt I^{er} en 537 en citant un passage du Psaume 105 : « ils passent de peuple en peuple, d'un royaume à l'autre, et Dieu ne permet pas qu'il soit fait du mal⁸⁵ ». En invoquant la volonté divine, ils suggèrent une lecture religieuse de cet événement politique.

Il reste à considérer un dernier cas de figure : celui où la littérature n'offre plus seulement une vision biaisée ou stylisée de la réalité, mais aboutit à la construction d'une véritable fiction éclairant, par le détour de l'invention littéraire, les relations entre la Gaule et l'Italie. L'exemple retenu est emprunté à la tradition hagiographique⁸⁶, en l'occurrence l'énigmatique *Vita*

⁸³ Voir notamment, sur le modèle vétérotestamentaire chez Grégoire, HEINZELMANN 1994 et, de manière plus générale sur les « structures typologiques de l'histoire » dans ses *Histoires*, HEINZELMANN 2004.

⁸⁴ Texte et trad. REYDELLET 2003 (avec le commentaire de REYDELLET 1981, p. 342) : « sic placido regi summus plus auctor ab alto/qui dedit ante Petro porrigat ipse manum » (cf. Mt., 14, 31). Le roi en question est sans doute Sigebert si Boson, le destinataire du *Carm.*, 7, 22, fut bien son référendaire. Cf. aussi p. ex. le vœu formulé à la fin de la consolation à Chilpéric pour la mort de ses fils que le roi obtienne un autre fils « de Celui qui a fait lever l'astre de Salomon sur le trône de David ». L'image religieuse suggère, selon l'expression de REYDELLET 1981, p. 338, qu'« une descendance est marque de bénédiction divine ». Voir notamment, sur les intertextes bibliques chez Fortunat, NAZZARO 1993 et, sur la royauté de plus en plus mystique et contemplative exaltée dans ses vers, REYDELLET 1981, p. 320 sqq.

⁸⁵ *Vita Caesarii*, 1, 34 (Ps., 105, 13-14), éd. B. Krusch, Hanovre 1896, MGH SRM 3, p. 470. La référence est empruntée à DUMÉZIL 2009, p. 133.

⁸⁶ Cf. p. ex. sur les « vrais-faux messages diplomatiques mérovingiens », DUMÉZIL 2016.

Antoni consacrée par Ennode à un dénommé Antoine, qui a fait le choix d'une vie consacrée à Dieu en devenant moine de la fameuse abbaye de Lérins. On sait, depuis les travaux d'H. Delehaye⁸⁷, la part de la légende inhérente aux textes relatant la vie des martyrs et des autres saints chrétiens : souvent bien postérieurs aux faits qu'ils sont supposés relater, ces récits recèlent de nombreuses réminiscences littéraires, et reprennent largement des traditions populaires et des situations ou des motifs topiques. La question de la véracité historique se pose néanmoins avec une acuité particulière dans le cas de *Vita Antoni*. De fait, les études récentes s'inscrivent en faux contre l'idée selon laquelle la *Vita* serait une biographie monastique typique de la Gaule, *a fortiori* la Provence lérinienne : il s'agirait en réalité d'une fiction hagiographique rédigée par Ennode à un stade relativement avancé son engagement ecclésiastique et politique – après 506, peut-être durant son épiscopat (513-521)⁸⁸. La figure d'Antoine de Lérins, non attestée avant le Moyen Âge, semble en effet avoir été construite de toute pièce par Ennode, dans une libre « imitation » de la célèbre vie d'un homonyme, lui aussi en quête de perfection spirituelle à travers le choix d'une vie en retrait du monde : la *Vie d'Antoine* d'Athanase d'Alexandrie. Les raisons de cette fiction ont fait l'objet de deux reconstructions indépendantes sensiblement divergentes, qui s'accordent néanmoins sur le caractère subalterne de la référence au monastère de Lérins : Antoine n'y passa que les deux dernières années de sa vie, sans concourir du reste à son rayonnement. Sa mention tiendrait plutôt à sa renommée en tant que haut-lieu de vie monastique, propice à une réflexion sur un modèle de sainteté de type cénobitique, hostile aux excès ascétiques⁸⁹. Quant à son public de destination, plutôt qu'en Gaule, il serait à chercher en Italie, dans le secteur du lac de Côme où il passa la plus grande partie de sa vie. Aussi cette dernière aurait-elle, selon F. Ausbüttel, été commandée à Ennode par le membre d'une communauté religieuse locale désireux de diffuser, à travers la célé-

⁸⁷ Cf. le titre fort suggestif de l'ouvrage publié pour la première fois en 1905 : « Les légendes hagiographiques ». Sur les origines et le développement du genre de l'hagiographie fictive dans l'Antiquité tardive, voir BUSINE 2018 et, sur les liens entre hagiographie et politique, FONTAINE 1976. Voir aussi, dans ce dossier, sur la valeur des textes hagiographiques dans la création d'une conscience, d'une perception et même d'une interprétation d'événements objectifs, l'article de Luciana Furbetta.

⁸⁸ Cf. GIOANNI 2007 et AUSBÜTTEL 2016, p. 23.

⁸⁹ C'est là une différence essentielle avec Antoine l'Ermite, cf. déjà BRUNERT 1994, p. 289-301.

bration d'un moine exemplaire, le mode de vie ascétique-monastique en Ligurie⁹⁰. S. Giovanni défend, pour sa part, l'idée que la *Vita* recèlerait de discrets éléments de propagande ostrogothique notamment dirigés contre les Francs, si bien qu'elle pourrait faire partie des œuvres d'Ennode favorables au pouvoir ravennate : de manière plus subtile qu'un texte d'apparat à l'instar du *Panegyrique de Théodoric*, cette fiction hagiographique aurait, dès lors, encouragé la collaboration des élites gallo-romaines avec le roi de Ravenne et favorisé l'expansion contemporaine du royaume de Théodoric en Provence⁹¹. Même les œuvres de fiction ne seraient donc pas si étrangères qu'on pourrait le croire, lors d'une lecture naïve ou superficielle, aux débats d'idées voire aux conflits de l'époque engageant, en l'occurrence, la *Provincia*. C'est là l'ultime preuve que même les textes les plus littéraires sont susceptibles de nous apporter un éclairage indirect, voilé ou biaisé, sur les relations et les échanges entre l'Italie et la Gaule aux V^e-VI^e siècles. Si une telle lecture « éclairée » n'est possible qu'à condition que le lecteur moderne ne soit pas complètement ébloui par l'éclat de ces textes à la rhétorique ornée, il reste que ce goût pour la *lux*⁹² de la langue latine, communs à tous les textes très divers évoqués, atteste par-delà les frontières physiques, politiques et idéologiques, la permanence d'une identité culturelle largement partagée au sein de l'élite italienne et gauloise à l'époque considérée. Et si ses feux flamboient autant, ce n'est sans doute pas seulement pour filtrer ou voiler la réalité, mais aussi pour permettre à cette culture même et à ses nobles détenteurs de continuer de briller avec la même intensité qu'au cours des siècles passés.

Bibliographie

- ANDERS 2010: F. ANDERS, *Flavius Ricimer. Macht und Ohnmacht des weströmischen Heermeisters in der zweiten Hälfte des 5. Jahrhunderts*, Frankfurt a. M.-Berlin-Bern-Bruxelles-New York-Oxford 2010.
- ARNOLD 2014: J.J. ARNOLD, *Theoderic and the Roman imperial restoration*, Cambridge 2014.

⁹⁰ Cf. AUSBÜTTEL 2016, p. 25-6.

⁹¹ Cf. GIOANNI 2007, p. 165-6 ; AUSBÜTTEL 2016 n'avait manifestement pas connaissance de cet article majeur.

⁹² Voir notamment, sur cette « écriture éblouissante de la Romanité après la chute de Rome », GIOANNI 2009.

- AUSBÜTTEL 2016: F. AUSBÜTTEL, Ennodius. *Heiligenviten. Epiphanius von Pavia/Antonius von Lérin. Lateinisch und deutsch*, eingeleitet, übersetzt und kommentiert, Darmstadt 2016.
- BADEL 2005: C. BADEL, *La noblesse de l'Empire romain. Les masques et la vertu*, Paris 2005.
- BARDY 1949: G. BARDY, *Copies et éditions au V^e siècle*, dans RSR, 23, 1949, p. 38-52.
- BIANCHI 2017: E.A. BIANCHI, *La concezione materialistica dei Bagaudi: un'eredità preziosa*, dans RSI, 85, 2017, p. 151-82.
- BLECKMANN 1997: B. BLECKMANN, *Honorius und das Ende der römischen Herrschaft in Westeuropa*, dans HZ, 265, 1997, p. 561-95.
- BONJOUR 1982: M. BONJOUR, *Personnification, allégorie et prosopopée dans les Panégyriques de Sidoine Apollinaire*, dans *Micellanea di Studi in memoria di Francesco Arnaldi*, Vichiana, n.s. 11, Naples 1982, p. 5-17.
- BOUGARD - GOETZ - LE JAN 2011: F. BOUGARD, H.W. GOETZ, R. LE JAN (dir.), *Théories et pratiques des élites au Haut Moyen Âge. Conception, perception et réalisation sociale*, Turnhout 2011.
- BOUGARD - LE JAN - MCKITTERICK 2009: F. BOUGARD, R. LE JAN, R. MCKITTERICK (dir.), *La culture du Haut Moyen Âge. Une question d'élites ?*, Turnhout 2009.
- BROWN 1992: P. BROWN, *Power and persuasion in Late Antiquity: towards a Christian Empire*, Madison (Wisc.) 1992.
- BRUNERT 1994: M.-E. BRUNERT, *Das Ideal der Wüstenaskese und seine Rezeption in Gallien bis zu Ende des 6. Jahrhunderts*, Münster 1994.
- BRUNO 2012: E. BRUNO, *Lettura degli Itineraria di Magno Felice Ennodio*, dans RCCM, 54-2, 2012, p. 301-15.
- BUCHNER 1933: R. BUCHNER, *Die Provence in merowingischer Zeit. Verfassung-Wirtschaft-Kultur*, Stuttgart 1933.
- BUSINE 2018: A. BUSINE, *L'hagiographie fictive : origines et développement d'un genre littéraire dans l'Antiquité tardive*, dans S. Peperstraete, M. Weis (dir.), *Des saints et des martyrs. Hommage à Alain Dierkens*, Bruxelles 2018, p. 39-47.
- CARLÀ 2009: F. CARLÀ, *L'oro nella tarda antichità: aspetti economici e sociali*, Turin 2009.
- CARRIÉ - VERA 2020: D. VERA, *I doni di Cerere. Storie della terra nella tarda antichità. (Strutture, società, economia)*, Textes réunis par J.-M. Carrié, dans *Bibliothèque de l'Antiquité Tardive*, 36, Turnhout 2020.
- CHASTAGNOL 1985: A. CHASTAGNOL, *Autour du thème du princeps clausus*, dans J. Straub (dir.), *Bonner Historia-Augusta-Colloquium 1982/1983*, Bonn 1985, p. 149-61.
- CISAM 1964: *Centri e vie di irradiazione della civiltà nell'alto medioevo*. Settimane di studio del centro italiano di studi sull'alto medioevo, XI, Spoleto 1964.

- CISAM 1998: *Morfologie sociali e culturali in Europa fra tarda antichità e alto medioevo*, Settimane di studio del centro italiano di studi sull'alto medioevo, XLV, Spoleto 1998.
- CONSOLINO 2011: F.E. CONSOLINO, *Panegiristi e creazione del consenso nell'Occidente latino*, dans G. Urso (dir.), *Dicere laudes. Elogio, comunicazione, creazione del consenso. Atti del convegno internazionale (Cividale del Friuli, 23-25 settembre 2010)*, Cividale del Friuli 2011, p. 299-336.
- COUPER 2016: J.G. COUPER, *Gallic insurgencies?: annihilating the Bagaudae*, dans T. Howe – L.L. Brice (dir.), *Brill's companion to insurgency and terrorism in the ancient Mediterranean*, Leyde-Boston (Ma.) 2016, p. 312-43.
- CRISTINI 2019: M. CRISTINI, *Graecia est professa discordiam. Teoderico, Anastasio e la battaglia di Horreum Margi*, dans *ByzZ*, 112, 2019, p. 67-84.
- DAUGE 1981: Y.A. DAUGE, *Le barbare. Recherches sur la conception romaine de la barbarie et de la civilisation*, Bruxelles 1981.
- DE DECKER 2005: D. DE DECKER, *À quelles langues, contrées, religions rattacher le mouvement social des bagaudes*, dans *AAAH*, 45, 2005, p. 423-66.
- DE LUCA 2017: S. DE LUCA, *Il processo di Arvando e il ruolo del senato tra Antemio e Ricimero*, dans *Historia*, 66, 2017, p. 483-508.
- DELAPLACE 2000: CH. DELAPLACE, *La « Guerre de Provence » (507-511), un épisode oublié de la domination ostrogothique en Occident*, dans F. Prévot (dir.), *Romanité et cité chrétienne. Permanences et mutations, intégration et exclusion du I^{er} au VI^e siècle. Mélanges en l'honneur d'Yvette Duval*, Paris 2000, p. 77-89.
- DELAPLACE 2003: CH. DELAPLACE, *La Provence durant la domination ostrogothique (508-536)*, dans *AM*, 244, 2003, p. 480-99.
- DELAPLACE 2005: CH. DELAPLACE, *La Provence dans la géostratégie des royaumes wisigoth et ostrogoth (418-536) : une occupation décisive pour la Gaule du Sud à l'époque mérovingienne*, dans X. Delestre, P. Périn, M. Kazanski (dir.), *La Méditerranée et le monde mérovingien : témoins archéologiques. Actes des XXIII^e Journées internationales d'archéologie mérovingienne (Arles, 11-13 octobre 2002)*, Aix-en-Provence 2005, p. 45-51.
- DELEHAYE 1905: H. DELEHAYE, *Les légendes hagiographiques*, Bruxelles 1905.
- DELOGU - GASPARRI 2010: P. DELOGU, S. GASPARRI (dir.), *Le trasformazioni del V secolo. L'Italia, i barbari e l'Occidente romano*. Atti del Seminario di Poggibonsi, 18-20 ottobre 2007, Turnhout 2010.
- DESTEPHEN 2015: S. DESTEPHEN, *Rhétorique et politique au V^e siècle : éloge de la réforme, éloge de la restauration ou éloge de la réaction ?*, dans U. Roberto, L. Mecella (dir.), *Governare e riformare l'Impero al momento della sua divisione: Oriente, Occidente, Illirico*, Rome 2015, p. 15-50.
- DI PAOLA LO CASTRO 2020: L. DI PAOLA LO CASTRO, *Ancora sulle figure femminili nell'Epistolario di Ennodio di Pavia*, dans *KOINONIA*, 44-1, 2020, p. 493-514.

- DRINKWATER - ELTON 1992: J. DRINKWATER, H. ELTON (ed.), *Fifth-century Gaul: a crisis of identity?*, Cambridge 1992.
- DRINKWATER 1998: J.F. DRINKWATER, *The Usurpers Constantine III (407-411) and Jovinus (411-413)*, dans *Britannia*, 29, 1998, p. 269-98.
- DUMÉZIL 2009: B. DUMÉZIL, *La royauté franque et la christianisation des Gaules : le "moment" Childebert I^{er} (511-558)*, dans D. Paris-Poulain, S. Combescur, D. Istria (dir.), *Les premiers temps chrétiens dans le territoire de la France actuelle, Hagiographie, épigraphie et archéologie*, Rennes 2009, p. 41-9.
- DUMÉZIL 2010: B. DUMÉZIL, *Écrire pour le bien de tous. Définition et éloge du bien commun dans les correspondances de l'époque mérovingienne*, dans *RFHIP*, 32, 2010, p. 231-43.
- DUMÉZIL 2016: B. DUMÉZIL, *Les vrais-faux messages diplomatiques mérovingiens*, dans B. Dumézil (dir.), *Épistolaire politique. 2. Authentiques et autographes*, Paris 2016, p. 19-34.
- FONTAINE 1976: J. FONTAINE, *Hagiographie et politique, de Sulpice Sévère à Venance Fortunat*, dans *Revue d'histoire de l'Église de France*, 168, 1976, p. 113-40.
- FURBETTA 2010: L. FURBETTA, *Sidonio Apollinare e l'Imperatore Eparchio Avito. Testo, traduzione e commento dei carmi 6, 7 e 8*, thèse inédite de doctorat soutenue à l'Università degli studi di Roma « La Sapienza », 2010.
- FURBETTA 2015: L. FURBETTA, *L'epitaffio di Sidonio Apollinare in un nuovo testimone manoscritto*, dans *Euphrosyne*, 43, 2015, p. 243-254.
- GASTI 2019-2020: F. GASTI, *Le insidiose matrone di Ennodio*, dans *RET*, 9, 2019-2020, p. 137-149.
- GIARDINA 1985: A. GIARDINA, *L'impero e il tributo (gli hermeneumata di Sponheim e altri testi)*, dans *RFIC*, 113, 1985, p. 307-27.
- GIARDINA 1999: A. GIARDINA, *Esplosione di tardontico*, dans *Studi storici*, 1, 1999, p. 157-80.
- GIOANNI 2006a: S. GIOANNI, *Ennode de Pavie. Lettres (livres I-II)*, I, Texte établi et traduit par S. G., Paris 2006 (CUF).
- GIOANNI 2006b: S. GIOANNI, *Nouvelles hypothèses sur la collection des œuvres d'Ennode*, dans F. Gasti (dir.), *Atti della terza Giornata Ennodiana (Pavia, 10-11 novembre 2004)*, Pise 2006, p. 59-76.
- GIOANNI 2007: S. GIOANNI, *Une figure suspecte de la sainteté lérinienne. Saint Antoine d'après la Vita Antoni d'Ennode de Pavie*, dans *RecAug*, 35, 2007, p. 133-87.
- GIOANNI 2009: S. GIOANNI, *La lux romana dans la correspondance d'Ennode de Pavie (473-521). L'écriture éblouissante de la romanité après la chute de l'Empire romain d'Occident*, dans S. Gioanni, R. Delmaire, J. Desmulliez, P.-L. Gatier (dir.), *Correspondances. Documents pour l'histoire de l'Antiquité tardive*.

- Actes du colloque international, Université Charles-de-Gaulle-Lille 3, 20-22 novembre 2003, Lyon 2009, p. 293-310.
- GIOANNI 2010: S. GIOANNI, Ennode de Pavie. *Lettres (livres III-IV)*, II, Texte établi et traduit par S. G., Paris 2010 (CUF).
- GOLTZ 2002: A. GOLTZ, *Das Bild der barbarischen "Kaisermacher" in der Kirchengeschichtsschreibung des 5. Jahrhunderts*, dans *MedAnt*, 5, 2002, p. 547-72.
- GOSSEREZ 2009: L. GOSSEREZ, *Mythe et politique dans le panégyrique d'Avitus*, dans *VL*, 180, 2009, p. 39-52.
- GUILLAUMIN 2013: J.-Y. GUILLAUMIN, *Rappel de l'histoire et invitation à l'action dans les Panégyriques de Sidoine Apollinaire*, *DHA*, Suppl. 8, 2013, p. 93-107.
- HARTKE 1951: W. HARTKE, *Römische Kinderkaiser. Eine Strukturanalyse römischen Denkens und Daseins*, Berlin 1951.
- HEATHER 2012: P. HEATHER, *Empire and barbarians. The fall of Rome and the birth of Europe*, Oxford 2012.
- HEINZELMANN 1976: M. HEINZELMANN, *Bischofsherrschaft in Gallien. Zur Kontinuität römischer Führungsschichten vom 4. bis zum 7. Jh.; soziale, prosopographische und bildungsgeschichtliche Aspekte*, Zürich 1976.
- HEINZELMANN 1982: M. HEINZELMANN, *Gallische Prosopographie (260-527)*, dans *Francia*, 10, 1982, p. 531-718.
- HEINZELMANN 1994: M. HEINZELMANN, *Gregor von Tours (538-594), Zehn Bücher Geschichte. Historiographie und Gesellschaftskonzept im 6. Jahrhundert*, Darmstadt 1994.
- HEINZELMANN 2004: M. HEINZELMANN, *Structures typologiques de l'histoire d'après les Histoires de Grégoire de Tours. Prophéties – accomplissement – renouvellement*, dans *RecSR*, 92, 2004, p. 569-96.
- HERNÁNDEZ LOBATO 2020: J. HERNÁNDEZ LOBATO, *Sidonius in the Middle Ages and the Renaissance*, dans G. Kelly, J. van Waarden (dir.), *The Edinburgh companion to Sidonius Apollinaris*, Edinburgh 2020, p. 665-85.
- HODGE - BOWDEN 1998: R. HODGE, W. BOWDEN (ed.), *The sixth century: production, distribution and demand*, Leyde 1998.
- HOSTEIN 2012: A. HOSTEIN, *La cité et l'empereur. Les Éduens dans l'Empire romain d'après les Panégyriques latins*, Paris 2012.
- HUMPHRIES 2003: M. HUMPHRIES, *Roman senators and absent emperors in Late Antiquity*, dans *AAAH*, 17, 2003, p. 27-46.
- ISAAC 1994: B. ISAAC, *The invention of racism in Classical Antiquity*, Princeton 1994.
- JANNIARD 2020: S. JANNIARD, *Objectifs et moyens de la politique militaire d'Anthémius*, dans F. Oppedisano (dir.), *Procopio Antemio imperatore di Roma*, Rome 2020, p. 229-55.

- JUDIC 2010: B. JUDIC, *La diffusion des œuvres de Grégoire le Grand en Gaule méridionale jusqu'à l'époque carolingienne*, dans A. Dubreucq, Ch. Lauranson-Rosaz, B. Sanial (dir.), *Brioude aux temps carolingiens*. Actes du colloque international organisé par la ville de Brioude (13-15 septembre 2007), Le Puy-en-Velay 2010, p. 89-99.
- KASTER 1997: R.A. KASTER, *Guardians of language: the grammarian and society in Late Antiquity*, Berkeley 1997.
- KELLY - VAN WAARDEN 2020: G. KELLY, J. VAN WAARDEN (dir.), *The Edinburgh companion to Sidonius Apollinaris*, Edinburgh 2020.
- KNOX 2017: D.K. KNOX, *Measuring the correspondence of Ennodius of Pavia: an initial social network analysis*, *Annual of Medieval Studies at CEU*, 23, 2017, p. 20-34.
- KNOX 2019: D.K. KNOX, *The impact of the Laurentian schism on Ennodius of Pavia's participation in episcopal networks*, dans C.A. Cvetković, P. Gemeinhardt (dir.), *Episcopal networks in Late Antiquity. Connection and communication across boundaries*, Berlin-Boston 2019, p. 207-26.
- KOLB 1987: F. KOLB, *Untersuchungen zur Historia Augusta*, Bonn 1987.
- LAMBERT 2013: D. LAMBERT, *Salvian and the Bacaudae*, dans S. Diefenbach, G.M. Müller (dir.), *Gallien in Spätantike und Frühmittelalter: Kulturgeschichte einer Region*, Berlin-Boston (Ma.) 2013, p. 255-76.
- LEPELLEY 1996: C. LEPELLEY (dir.), *La fin de la cité antique et le début de la cité médiévale de la fin du 3^e siècle à l'avènement de Charlemagne*. Actes du Colloque à l'Université de Paris X-Nanterre, les 1-3 avril 1993, Bari 1996.
- LICANDRO 2020: O. LICANDRO, *La constitution Antoniniana del 212 d.C. e il paradigma urbano. Una "diversa" lettura di P. Gissen 40.I*, dans ASAA, 98, 2020, p. 467-94.
- LIPPOLD 1998 (1989): A. LIPPOLD, *Principes pueri - parens principum. Timesitheus = Stilico?, Constantius?, Aetius?*, dans G.H. Waldherr (dir.), *Die Historia Augusta. Eine Sammlung römischer Kaiserbiographien aus der Zeit Konstantins*, Stuttgart 1998, p. 145-59 (= in W. Dahleim, W. Schuller, J. von Ungern-Sternberg [éd.], *Festschrift Robert Werner zu seinem 65. Geburtstag, dargebracht von Freunden, Kollegen und Schülern*, Constance 1989, p. 213-27).
- LIZZI TESTA 2006: R. LIZZI TESTA (dir.), *Le trasformazioni delle élites in età tardoantica*. Atti del Convegno Internazionale. Perugia, 15-16 marzo 2004, Rome 2006.
- LOYEN 1960: A. LOYEN, Sidoine Apollinaire. *Poèmes*, Texte établi et traduit par A. L., Paris 1960 (CUF).
- MALASPINA 1998: E. MALASPINA, *Letterati forestieri a servizio della corte austroasica (511-596)*, dans M. Rotili (dir.), *Incontri di popoli e culture tra V e*

- IX secolo. Atti delle V giornate di studio sull'età romanobarbarica (Benevento, 9-11 giugno 1997), Naples 1998, p. 59-88.
- MALASPINA 2001: E. MALASPINA, *Il Liber epistolarum della cancellaria austrasica*, Rome 2001.
- MARCONI 2020: A. MARCONI, *Tarda Antichità. Profilo storico e prospettive storiografiche*, Rome 2020.
- MARCONI 2020: G. MARCONI, *L'insegnamento della cultura cristiana nell'Italia ostrogota: l'apporto di Ennodio, diacono della chiesa di Milano*, dans KOINΩNIA, 44-2, 2020, p. 973-1001.
- MASCOLI 2004: P. MASCOLI, *Per una ricostruzione del Fortleben di Sidonius Apollinare*, dans *InvLuc*, 26, 2004, p. 165-83.
- MATHISEN - SIVAN 1996: R.W. MATHISEN, H.S. SIVAN (dir.), *Shifting frontiers in Late Antiquity*, Aldershot 1996.
- MATHISEN 2013: R.W. MATHISEN, *Dating the letters of Sidonius*, dans J.A. van Waarden, G. Kelly (dir.), *New Approaches to Sidonius Apollinaris*, Louvain, 2013, p. 221-48.
- MATHISEN 2014: R.W. MATHISEN, *La création et l'utilisation de "dossiers" dans les lettres de Sidoine Apollinaire*, dans R. Poignault, A. Stoeher-Monjou (dir.), *Présence de Sidoine Apollinaire*, Clermont-Ferrand, 2014 p. 205-14.
- MATHISEN 2018: MATHISEN, R.W., *The "publication" of Latin letter collections in Late Antiquity*, dans G.M. Müller (dir.), *Zwischen Alltagskommunikation und literarischer Identitätsbildung: Studien zur lateinischen Epistolographie in Spätantike und Frühmittelalter*, Stuttgart 2018, p. 63-84.
- MATHISEN 2020: R.W. MATHISEN, *A prosopography of Sidonius*, dans G. Kelly, J. van Waarden (dir.), *The Edinburgh companion to Sidonius Apollinaris*, Edinburgh 2020, p. 76-154.
- MAZZARINO 1974: S. MAZZARINO, *La democratizzazione della cultura nel "basso impero"*, dans Id., *Antico, tardoantico ed era costantiniana*, I, Bari, 1974, p. 74-98.
- MINOR 1997-2015: C.E. MINOR, *Reclassifying the Bacaudae: Some Reasons for Caution*, dans *AncW*, 28, 1997, p. 167-83 ; 30, 1999, p. 29-43 ; 31, 2000, p. 74-95 ; 33, 2002, p. 105-25 ; 35, 2004, p. 39-63 ; 65-91 ; 38, 2007, p. 39-56 ; 41, 2010, p. 115-43 ; 46, 2015, p. 1-24.
- MINOR 2010: C.E. MINOR, *Reclassifying the Bacaudae: some reasons for caution. 7 : Salvian and the Bacaudae*, 41, 2010, p. 115-43.
- MOLÈ VENTURA 1992: C. MOLÈ VENTURA, *Principi fanciulli. Legittimismo costituzionale e storiografia cristiana nella tarda antichità*, Catane 1992.
- MONTZAMIR 2017: P. MONTZAMIR, *Du nouveau sur l'építaphe attribuée à Sidoine Apollinaire*, dans XXXIX^e réunion Association pour l'Antiquité Tardive, Juin 2017, Clermont-Ferrand, France. halshs-02275957.

- NAZZARO 1993: A.V. NAZZARO, *Intertestualità biblico-patristica e classica in testi poetici di Venanzio Fortunato*, dans T. Ragusa (dir.), *Venanzio Fortunato tra Italia e Francia*. Atti del convegno internazionale di studi, Valdobbiadene, 17 maggio 1990 - Treviso 18-19 maggio 1990, Trévis 1993, p. 99-135.
- NERI 2019: V. NERI, *I Bagaudae e l'identità celtica*, dans T. Gnoli, V. Neri (dir.), *Le identità regionali nell'impero tardoantico*, Milan 2019, p. 43-63.
- OPPEDISANO 2013: F. OPPEDISANO, *L'impero d'Occidente negli anni di Maioriano*, Rome 2013.
- OPPEDISANO 2020: F. OPPEDISANO, *Sidonio, Antemio e il senato di Roma*, dans F. Oppedisano (dir.), *Procopio Antemio imperatore di Roma*, Bari 2020, p. 97-119.
- PERINI 2011: E. PERINI, *Considerazioni sulla poesia "odeporica" di Ennodio*, dans S. Condorelli, D. Di Rienzo (dir.), *Quarta Giornata ennodiana*. Atti della sessione ennodiana del convegno *Auctor e auctoritas in latinis Medii Aevii litteris*, Benevento, 12 novembre 2010, Cesena, 2011, p. 99-145.
- PERINI 2012: E. PERINI, *I carmi odeporici di Magno Felice Ennodio* [carm. 1, 6 = 2 V. ; 1, 1 = 245 V. ; 1, 5 = 423 V.]. *Edizione critica, traduzione e commento*, thèse inédite de doctorat soutenue à l'Università degli studi di Salerno 2012.
- PERNOT 1993: L. PERNOT, *La rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain*, I : *Histoire et technique* ; II : *Les valeurs*, Turnhout 1993 (réimpr. 1994).
- PIETRI 1983: L. PIETRI, *La ville de Tours du IV^e au VI^e siècle : naissance d'une cité chrétienne*, Rome 1983.
- PIETRINI 2015: S. PIETRINI, *Il processo di Arvando. Il racconto di Sidonio Apollinare*, dans G. Bassanelli (dir.), *Ravenna capitale. Giudizi, giudici e norme processuali in Occidente nei secoli IV-VIII*, I, Saggi, Santarcangelo di Romagna 2015, p. 301-21.
- REICH 2018: F. REICH, *Cadeaux et communication dans les correspondances latines d'Occident (IV^e-VI^e siècles)*, thèse inédite de doctorat soutenue à l'Université de Strasbourg 2018.
- REYDELLET 1981: M. REYDELLET, *La royauté dans la littérature latine de Sidoine Apollinaire à Isidore de Séville*, Rome 1981.
- REYDELLET 2003: M. REYDELLET, *Venance Fortunat. Œuvres*, II : *Poèmes : livres V-VIII*, Texte établi et traduit par M.R., Paris 2003 (CUF).
- ROTA 2004: S. ROTA, *Antiquum credit adesse chaos. Ein Deutungsversuch der Itineraria des Ennodius*, dans *RhM*, 147-3/4, 2004, p. 355-89.
- SABBAH 1984: G. SABBAH, « De la rhétorique à la communication politique : les Panegyriques latins », dans *BAGB*, 43, 1984, p. 363-88.
- SCHRÖDER 2007: B.-J. SCHRÖDER, *Bildung und Briefe im 6. Jahrhundert: Studien zum Mailänder Diakon Magnus Felix Ennodius*, Berlin-New York 2007.
- SCHWARCZ 1993: A. SCHWARCZ, *Die Restitutio Galliarum des Theoderic*, dans

- Teoderico il Grande e i Goti d'Italia. Atti del XIII Congresso internazionale di studi sull'Alto Medioevo* (Milano, 2-6 novembre 1992), Spolète 1993, p. 787-98.
- SOGNO et al. 2017: C. SOGNO, B.K. STORIN, E.J. WATTS (dir.), *Late antique letter collections. A critical introduction and reference guide*, Oakland 2016 (online 2017).
- STICKLER 2002: T. STICKLER, *Aëtius: Gestaltungsspielräume eines Heermeisters im ausgehenden Weströmischen Reich*, Munich 2002.
- STOEHR-MONJOU 2020: A. STOEHR-MONJOU, *Sidonius' Panegyrics*, dans G. Kelly, J. van Waarden (dir.), *The Edinburgh companion to Sidonius Apollinaris*, Edinburgh 2020, p. 317-40.
- STROHEKER 1970: K.F. STROHEKER, *Princeps clausus. Zu einigen berührungen der Literatur des fünften Jahrhunderts mit der Historia Augusta*, dans J. Straub (dir.), *Bonner Historia-Augusta-Colloquium 1968/1969*, Bonn 1970, p. 273-83.
- SZIDAT 2010: J. SZIDAT, *Usurpator tanti nominis. Kaiser und Usurpator in der Spätantike (337-476 n. Chr.)*, Stuttgart 2010.
- TEITLER 1992: H.C. TEITLER, *Un-Roman activities in late antique Gaul: the cases of Arvandus and Seronatus*, dans J. Drinkwater, H. Elton (dir.), *Fifth-Century Gaul: a Crisis of Identity ?*, Cambridge 1992, p. 309-17.
- TRAINA 1986-1987: G. TRAINA, *Aspettando i barbari. Le origini tardoantiche della guerriglia di frontiera*, dans *RomBarb*, 9, 1986-1987, p. 247-79.
- URBAN 1999: R. URBAN, *Gallia Rebellis. Erhebungen in Gallien im Spiegel antiker Zeugnisse*, Stuttgart 1999.
- URLACHER-BECHT 2014: C. URLACHER-BECHT, *Ennode de Pavie, chantre officiel de l'Église de Milan*, Paris 2014.
- VAN WAARDEN 2020: J. VAN WAARDEN, *Sidonius Reception : Sixteenth to Nineteenth Centuries*, dans G. Kelly, J. van Waarden (dir.), *The Edinburgh companion to Sidonius Apollinaris*, Edinburgh 2020, p. 686-704.
- VOGEL 1885: F. VON VOGEL, *Magni Felicis Ennodi Opera*, Berlin 1885 (MGH AA 7).
- WOOD 2019: I. WOOD, *Sidonius and the Burgundians*, dans D. Moreau, R. Gonzales Salinero (dir.), *Academica Libertas. Essais en l'honneur du professeur Javier Arce – Ensayos en honor del profesor Javier Arce*, Turnhout 2019, p. 365-71.
- WOOD 2021: I. WOOD, *The making of "the Burgundian kingdom"*, dans *RM Rivista*, 22-2, 2021, p. 1-30.
- ZECCHINI 1983: G. ZECCHINI, *Aezio: l'ultima difesa dell'Occidente romano*, Rome 1983.

I. Frontières, échanges et relations politiques

Désigner et concevoir les nouvelles frontières en Gaule et en Italie aux v^e et vi^e siècles

Hervé Huntzinger, Université de Lorraine

ABSTRACT Different interpretations of the frontier and its evolution between the classical period and the Middle Ages have been proposed. By reviewing the terms designating frontiers by Gallic and Italian authors of the 5th and 6th centuries, this paper arrives to the conclusion that the general terms (*fines*, *confinia*, *limes*) as well as the vocabulary of boundaries (*terminus*, *meta* or referring to the rivers) tell us very little about the material or institutional realities of the frontier. After giving up the idea of linear borders, it is necessary to take into account cities, roads and the importance of barriers to control the territory, in order, in the end, to state that late-antique frontiers did not enclose spaces but networks.

KEYWORDS: Frontiers; Late antique Gaul; Late antique Italy

PAROLE CHIAVE: Frontiere; Tarda antichità in Gallia; Tarda antichità in Italia

Désigner et concevoir les nouvelles frontières en Gaule et en Italie aux v^e et vi^e siècles

Hervé Huntzinger

Deux modèles structurent les études sur l'évolution de la conception de la frontière politique entre la fin de l'Empire romain et l'établissement des royaumes successeurs. Chacun s'appuie sur une vision différente de la frontière romaine. Le premier part du postulat d'une frontière romaine linéaire et militarisée, souvent identifiée au *limes*, en tant que structure de défense militaire qui non seulement défend la frontière, mais incarne celle-ci¹. Dans ce schéma, la transition vers le Moyen Âge aurait signifié une déterritorialisation de la frontière au profit d'une personnalisation des structures de pouvoir². L'autre modèle intègre les travaux de remise en cause de la linéarité de la frontière romaine et de son adéquation avec le système militaire de défense pour envisager une conception bien plus ouverte et zonale de la frontière romaine³. La fragmentation du pouvoir sub-séquente à la disparition de l'Empire en Occident et à l'instauration des

¹ Cette vision a été celle développée à partir de 1949 par les *Congresses on Roman Frontiers*. Une délimitation nette entre mondes romain et barbare, séparés par des fleuves, y apparaît notamment chez ALFÖLDI 1949. Plus récemment on a pu rappeler l'intérêt de porter la recherche sur la « ligne » de frontière elle-même (BREEZE 2018), voire insister sur le caractère d'une frontière correspondant précisément aux ouvrages militaires destinés à bloquer les mouvements (HANSON 2014). Il va de soi néanmoins, que les travaux innombrables de cette série de 25 congrès depuis 1949 jusqu'à 2022 ne se limitent pas au modèle tel qu'il est présenté ici, mais ont été le lieu de son développement.

² COMPATANGELO-SOUSSIGNAN - SANTINELLI 2003a, p. 503 : « Chez les peuples germaniques qui se sont installés dans l'empire, le pouvoir repose davantage sur le contrôle des richesses et des hommes que sur la maîtrise du territoire. Il tend cependant à se territorialiser, au cours du vi^e siècle ».

³ ELTON 2013, p. 113 : « Frontiers are zones, rather than lines ». Il reprend en cela FEBVRE 1922, p. 331. TROUSSET 1993, p. 31 insiste sur la notion de territoire frontalier en opposition au concept de linéarité de la frontière : « Les *fines imperii* sont donc une notion floue et contradictoire, excluant tout bornage ». À noter que Whittaker, qui a insisté sur la

royaumes successeurs auraient alors, au contraire, fait glisser la conception ouverte de la frontière vers une conception plus fermée et linéaire, processus qui aurait abouti à l'époque carolingienne⁴.

L'alternative à cette contradiction passe par la reconnaissance d'un certain nombre de nuances. La première concerne les échelles. Tant à l'époque impériale que dans le contexte des monarchies wisigothiques, burgondes, ostrogothiques, franques ou lombardes, le pouvoir et son ancrage territorial se déclinent à de multiples échelles, en particulier l'État (*imperium* ou *regnum*) et la cité, y compris dans sa dimension épiscopale. La délimitation et la formalisation des frontières politiques ne suivent pas forcément les mêmes rationalités et les mêmes méthodes selon les échelles. On a pu relever la contradiction apparente, à l'époque impériale, entre un bornage assez précis des frontières entre les provinces et le flou des frontières de l'Empire, car elles suivent des rationalités différentes⁵.

De cela découle une deuxième nuance. Des conceptions multiples de la frontière coexistent à chaque époque. Ernst Kornemann avait, sans renoncer au concept de frontière linéaire, distingué les « frontières impériales visibles » (*sichtbaren römischen Reichsgrenzen*), linéaires et militarisées, car incarnées par l'Océan, les fleuves et les *limites*, et « les frontières invisibles de l'Empire romain » (*die unsichtbaren Grenzen des Römerreiches*), qui délimitent de façon plus floue l'extension de l'influence romaine sous différentes formes, notamment les royaumes-clients⁶. De fait, le contexte de

profondeur de la frontière (« zones »), des deux côtés, ne nie pas l'existence d'une frontière formelle (« formal frontiers ») et linéaire (WHITTAKER 1994, p. 130).

⁴ GOETZ 2001 a tenté de percevoir une évolution dans la conception de la frontière entre la fin de l'Empire et l'Empire carolingien en comparant des considérations sur les frontières chez Orose, Grégoire de Tours et dans les chroniques carolingiennes. Il propose alors de voir une transition progressive d'une conception romaine d'un empire dont on nie les frontières (p. 75), à un monde mérovingien dans lequel on accepte l'existence des frontières entre les royaumes et les peuples (p. 77), avant que le concept de frontière ne devienne une idéologie consciente à l'époque carolingienne (p. 81). L'auteur ne s'applique qu'à cerner la conception même de la frontière, qu'il distingue de la réalité. Ainsi, il n'ignore pas qu'Orose lui-même reconnaît la finitude des frontières impériales.

⁵ ISAAC 1990, p. 396-7 relève deux bornes provinciales, l'une entre la province d'Osrhoène et le royaume d'Abgar et l'autre entre la Syrie et la Palestine : « Boundary-stones between administrative units within provinces-cities, villages, and other communities are common all over the empire ».

⁶ KORNEANN 1934, p. 3.

formalisation de la frontière tout autant que le contexte de production des sources sont des facteurs essentiels dans le choix d'un terme ou d'un autre. Si les frontières antiques donnent le sentiment d'échapper continuellement à toute réduction théorique, il faut bien admettre, comme point de départ, qu'il n'y a jamais une seule frontière pour une population prise dans son ensemble, mais une multitude d'actes sociaux fondant la dichotomisation des espaces avec de multiples moyens sémiotiques, allant du langage à l'architecture⁷. On « désigne » des frontières entre deux espaces dans un contexte politique et social donné avec des objectifs particuliers. Ainsi la frontière de l'Empire romain a pu aussi bien être niée au profit d'un empire sans limites et, à la même époque, décrite comme un mur entourant l'Empire⁸.

Par conséquent – et c'est le troisième élément de nuance –, puisqu'il n'est pas possible de postuler une seule conception de la frontière, il faut se garder de chercher une évolution linéaire et unidirectionnelle conduisant, entre la fin de l'Empire et le Haut Moyen Âge, d'une conception romaine classique unique à une conception médiévale unique. Il convient plutôt de déterminer comment chaque auteur, selon les réseaux de pouvoirs dans lesquels il s'inscrit (et inscrit son propos), articule les différentes conceptions de la frontière.

Dans les dernières décennies, plusieurs ouvrages collectifs ont spécifiquement ambitionné de retracer ces évolutions complexes et de reconsidérer la question de la frontière. On peut classer ces travaux en deux grands groupes, associés pour le premier aux antiquisants et pour le second aux médiévistes. La première série de travaux s'est, de fait, attachée à reconsidérer le problème de la frontière romaine et en particulier à remettre en question la notion de *limes* telle qu'elle avait été forgée par la *Reichs-Limeskommission* et les *Congresses of Roman Frontier Studies* à partir de 1949⁹. Ces travaux ont abouti découpler les traces matérielles de

⁷ On peut sur ce point considérer la mise en œuvre de processus identiques à ceux permettant de dichotomiser les groupes ethniques dans la théorie des interactions de Fredrik Barth (POUTIGNAT - STREIFF-FENART - BARTH 2012, p. 172-3). Il n'y a pas de frontière figée, mais des actes sociaux de production de la frontière et le contexte de ceux-ci est aussi changeant que fondamental dans la définition de cette frontière.

⁸ Verg., *Aen.* I, 278-279 ou Prudent., *C. Symm.* I, 541-542 pour la proclamation d'un empire sans fin. Au contraire, Tac., *Ann.* I, 9,7 ou Aristid., *Rom.* 26 pour une vision de Rome enclose par des frontières.

⁹ L'historique est retracé par BRAUN 1992 dans le premier cas et BIRLEY 2002 dans le second cas.

la défense militaire de l'Empire de la notion de frontière¹⁰. Une seconde série de travaux s'est plutôt attachée à déceler à travers la lecture de l'historiographie franque comment les monarchies du Haut Moyen Âge ont progressivement territorialisé leur pouvoir et produit les premières frontières médiévales d'Europe¹¹.

Il reste qu'une synthèse cohérente de l'ensemble de ces travaux n'est pas possible à l'heure actuelle et la matière reste encore largement fuyante. C'est pourquoi nous proposons l'hypothèse d'un réservoir de conceptions des différentes modalités de frontières présent dès l'époque romaine impériale et reflété à la fois par la grande diversité du lexique de la frontière et par la polysémie de certains de ces termes. Cette diversité a permis la cohabitation de nombreuses conceptions qui sont mises en jeu simultanément selon les échelles, les intentions et le contexte d'énonciation. Les évolutions, forcément nuancées et complexes, n'apparaissent réellement qu'à l'intérieur de ce cadre lexical relativement permanent à travers les siècles.

Pour ce faire, les espaces gaulois et italiens présentent la particularité d'avoir été entièrement intégrés dans le territoire de l'Empire d'Occident au début du v^e siècle, puis d'être divisés en une mosaïque de « royaumes successeurs » au siècle suivant. Ils offrent donc une matière pertinente à la question de la production et de la perpétuation des frontières, d'autant plus que les auteurs gaulois et italiens de la fin de l'Empire d'Occident et du début des royaumes wisigothique, franc, burgonde et ostrogothique héritent du vocabulaire latin des frontières romaines. Les transformations politiques et l'émergence des royaumes successeurs les conduisent alors à employer ce réservoir lexical ancien pour désigner des réalités nouvelles. C'est pourquoi seuls les auteurs gaulois et italiens des v^e et vi^e siècles sont pris en compte et uniquement dans les passages mentionnant la Gaule et l'Italie dans cette période. Si les outils à disposition permettent d'em-

¹⁰ ISAAC 1988 ; BRUN - LEEUW - WHITTAKER 1993 ; ROUSSELLE 1995 ; WHITTAKER 1997 ; GENET 2007 ; GRAHAM 2018. La série des colloques *Shifting Frontiers* initiés en 1995 s'attache précisément à élargir l'angle de vue à toutes les modalités de frontière, au-delà des frontières géographiques, en prenant en compte les « frontières spirituelles, religieuses, intellectuelles, psychologiques, mentales, sociales et culturelles » (MATHISEN - SIVAN 1996, p. 2).

¹¹ MARCHAL 1996 ; BROGIOLO - GAUTHIER 2000 ; POHL - WOOD - REIMITZ 2001 ; GOETZ - JARNUT - POHL 2003 ; COMPATANGELO-SOUSSIGNAN - SANTINELLI 2003b ; CURTA 2005 ; DAVIES - HALSALL - REYNOLDS 2007 ; ABULAFIA 2017.

brasser de nombreux auteurs et œuvres, il est entendu que cet article de prétend pas s'appuyer sur un corpus exhaustif¹².

On accordera alors une attention particulière à Sidoine Apollinaire, Ennode de Pavie, Cassiodore et Grégoire de Tours, en raison de leurs positions respectives. La chronologie particulière de la vie et de la carrière de Sidoine s'articule précisément sur les dernières décennies de l'intégration de la Gaule dans l'Empire romain autour du conflit entre 469 et 475 qui aboutit à la séparation des deux et à la création de nouvelles frontières. D'ailleurs son ancrage géographique est remarquable en ce qu'il se place dans une position médiane entre le Sud de la Gaule et la vallée du Rhône qui échappe progressivement à l'autorité impériale puis italienne, le royaume Burgonde sur la rive gauche du Rhône et le royaume wisigothique à l'Ouest. Son aire d'activité se situe aux confins mouvants de ces trois territoires. Enfin, son appartenance à la plus haute aristocratie gallo-romaine le place auprès d'Avitus et d'Anthémios, de sorte qu'il séjourna à Rome à deux reprises, franchissant, en des contextes différents la frontière entre Gaule et Italie. De l'autre côté des Alpes, Cassiodore, et dans une moindre mesure Épiphanes de Pavie, offrent un regard italien sur la question dans un royaume ostrogothique dont l'essentiel des frontières sont maritimes, mais doit gérer les passes alpines et des extensions territoriales dans le sud de la Gaule. Grégoire de Tours, enfin, témoigne du point de vue plus tardif des élites franques dans le cadre de royaumes en perpétuelle recomposition territoriale, mais dont les frontières extérieures, du moins en Gaule, sont relativement stabilisées.

Comme point de départ, nous considérerons l'usage fait à cette époque des termes désignant la frontière au sens général : *finēs*, *confinia*, *confines* pour constater qu'ils désignent surtout le territoire plus que la frontière elle-même. Le terme de *limes*, étudié ensuite, a une dimension fortement militaire, parfois mal comprise à l'époque impériale. Il se perd aux ^v^e et ^{vi}^e siècles sauf pour désigner le *limes* d'époque impériale ou pour insister sur la militarisation de la frontière. Son usage en lien avec les fleuves conduit

¹² Outre les outils traditionnels, comme le *Thesaurus Linguae Latinae*, l'auteur a utilisé plusieurs bases de données en ligne permettant de faire des recherches de termes dans la littérature ancienne, notamment la *Patrologia Latina Database*, le *Corpus Corporum* de l'Université de Zürich, les *dMGH* et les Sources Chrétiennes Online (Brepols). La méthode a consisté à restreindre la recherche aux auteurs italiens et gaulois des deux siècles considérés et à les rechercher dans leurs différentes formes. Malgré la puissance de ces outils, l'exhaustivité reste hors d'atteinte.

ensuite à s'intéresser à la désignation des frontières par les cours d'eau. On constatera alors que ceux-ci, pour commodes et fréquents qu'ils soient, ne correspondent pas, à l'échelle des royaumes, à une délimitation institutionnelle. On y voit plutôt un moyen simple de désigner des regroupements de cités. Ces dernières sont la clé de compréhension de la territorialité du pouvoir et, partant, de la nature des frontières. Il semble, en effet, que la nature des frontières tardo-antiques en Gaule et en Italie apparaît essentiellement par l'examen des obstacles (*cl[a]usurae, ianua, obices*) en ce qu'ils portent l'attention sur l'importance des routes reliant les cités et les centres de pouvoir. Les conceptions de la frontière doivent alors être replacées dans la réalité de structures politiques qui fonctionnent comme un réseau de centres urbains reliés par des routes. La frontière n'a de sens que dans le contrôle de ces routes et une conception linéaire de celle-ci n'a aucune pertinence.

1. *La frontière au sens général : fines, confinia, confines*

L'un des termes les plus plastiques pour désigner les frontières est celui de *finis/fines*. Il s'emploie à toutes les échelles et dans tous les contextes. Il peut désigner les limites d'un domaine privé¹³, du territoire civique, mais aussi, à une autre échelle, les limites de la terre. On trouve ce dernier usage chez Sulpice Sévère¹⁴, Salvien de Marseille¹⁵ ou Grégoire le Grand, qui l'affectionnait particulièrement¹⁶. Désignant à l'origine l'extrémité d'un

¹³ Ennod., *Opusc.* III, 22 : « Summias vocitatur ager qui in eo loci situs est in quo terrenum marginem gulosus Padani gurgitis morsus adrodit, et flexuose serpens fluuius largitur in compendio alterius quod furatur ab altero, simulque fit lucrum finitimi aliena calamitas. De huius praedii finibus antiqua cum clericis Burco quidam lite certabat ». « On appelle Summias cette terre qui se trouve dans le lieu où la morsure vorace du tourbillon du Pô rogne la rive terrestre et le fleuve, serpentant de façon sinueuse, enrichi l'un de ce qu'il dérobe à l'autre, et en même temps la calamité de l'un devient la richesse de son voisin. Un certain Burco menait un combat judiciaire avec les clercs au sujet des frontières de ce domaine ». Ici, l'intérêt est nettement porté sur la limite elle-même.

¹⁴ Sulp. Sev., *Dial.* 2, 6, 6 : « a finibus terrae ».

¹⁵ Salv., *Gub.* 7, 12, 52 : « ab ultimis terrae finibus gentes ».

¹⁶ Greg. M., *In I reg.* 1, 89, 4 : « omnibus finibus terrae »; *ibidem* 1, 89, 6 : « uiderunt omnes fines terrae salutare dei nostri » (citation du Ps. 97 : 3 ; il s'agit d'une formule antérieure à la Vulgate, qui utilise « omnes termini terrae », par exemple dans le psautier ambrosinien, Magistretti 1905, p. 108) ; *ibidem* 3, 88, 1 : « a finibus terrae » ; et surtout 1,

territoire, le pluriel *finēs* est souvent employé pour désigner le territoire inclus dans les « limites » initialement désignées par ce terme avec des attestations remontant à l'origine de la littérature latine¹⁷. Ainsi, *finēs* prend volontiers le sens de territoire d'une cité¹⁸, ou d'un domaine¹⁹. Sans surprise, la variété de ces usages classiques se retrouve dans la documentation gauloise et italienne des v^e et vi^e siècles sans qu'on puisse distinguer une tendance. De fait, on peut classer les attestations en trois catégories : celles qui désignent assurément un territoire ; celles qui restent ambiguës ; celles qui désignent la frontière. Mais cette dernière catégorie est, à l'examen des sources, on ne peut plus incertaine.

Dans un certain nombre d'attestations on ne peut discuter le fait que le pluriel *finēs* désigne un territoire. Sidoine Apollinaire, par exemple, écrit au sujet de Magnus, préfet du prétoire des Gaules en 458-459 : « veut-on connaître l'homme éminent qui remplit la charge de préfet sur toute l'étendue des vastes territoires de la Gaule (*patulos finēs*)²⁰ ? » Le contexte de la phrase avec *tendit* et *patulos* implique nécessairement de comprendre *finēs* comme le territoire gaulois dans son ensemble. Un tel usage apparaît aussi dans les *Variae* de Cassiodore. La lettre envoyée par Athalaric aux gouverneurs de province en 533 (pour faire appliquer l'édit de la même année), envisage la possibilité que les tribunaux ne soit pas « répartis sur l'ensemble du territoire d'Italie (*per uniuersos finēs Italiae*) »²¹. La préposition *per* renvoie ici aussi à l'extension territoriale, de sorte qu'il faille entendre sans l'ombre d'un doute par *finēs* le territoire italien du royaume. Grégoire de Tours utilise lui aussi le terme de *finēs* au sens de territoire. Lorsque Gundéric, roi des Vandales en Espagne, est vaincu par les Suèves

110, 1 : « Dominus iudicabit finēs terrae. Qui sunt finēs terrae, nisi ultima huius mundi ? ». La même formule apparaît en 2, 27, 1 ; *in euang.* 27, 2 : « finēs terrarum » ; *in Ezech.* 3, 5 : « in finēs orbis terrae » (citation du Ps. 18[19]:5).

¹⁷ *ThLL*, s.v. « finis », VII, col. 789 : « finēs id quod finibus includitur ». Les attestations de ce sens remontent à Plaute. D'ailleurs le singulier n'apparaît pas dans nos sources tardives, sauf pour désigner la fin au sens temporel.

¹⁸ Hil. Arel., *Vita Honorat.* 15, 2 : « et suis illum occupare finibus fidei ambitione certabant ». Sid. Apoll., *Epist.* 8, 12 : « ubi fixa tentoria in occiduis finibus Gaditanorum ? ». « Quand vos tentes avaient-elles été plantées aux frontières occidentales de Gadès ? ».

¹⁹ Greg. M., *Epist.* 1, 9 : « finēs fundi Gerdinnae ».

²⁰ Sid. Apoll., *Carm.* V, 558-559 : « si praefectura quantus moderetur honorem/uir quaeras, tendit patulos qua Gallia finēs ».

²¹ Cassiod., *Var.* IX, 19 : « nec desint iudicia per uniuersos finēs Italiae distributa ».

en 428, il promet de « s'éloigner des territoires d'Espagne » (*se a finibus Hispaniae remouerit*)²². Étant donné qu'il s'agit de passer de la péninsule ibérique en Afrique du Nord, il est difficile d'imaginer que cette promesse désigne la frontière elle-même plutôt que le territoire. Lorsque Grégoire de Tours mentionne le *terminus Turonicus* (le « territoire de Tours »)²³ il indique que Berulfus a stationné ses troupes dans les *fines* après avoir pénétré dans le territoire²⁴. On ne peut comprendre *fines* que dans le sens d'une étendue, car il n'a assurément pas stationné ses troupes sur la frontière du territoire de la cité de Tours. De même l'évocation des catholiques « dans les territoires gaulois »²⁵ n'aurait pas de sens s'il fallait comprendre « sur les frontières gauloises »²⁶.

Dans d'autres cas, un examen attentif de l'usage du terme *fines* exclut de pouvoir trancher entre la désignation des frontières au sens de ce qui délimite un territoire et la désignation du territoire dans son ensemble. Ainsi, Sidoine écrit-il qu'il « n'avai[t] pas le courage de maintenir l'assiduité de [s]on ancien office, une fois que les affres de l'exil [l]'avaient brisé, [lui] qui était chassé loin des frontières du sol de [s]es pères (*solī patrii finibus eliminatum*)²⁷ ». L'ablatif de lieu indiquant l'éloignement ne permet pas de déterminer si les *fines* désignent les frontières (du *solus patrius*) ou, dans une formule un peu redondante, le territoire de celui-ci. On peut mentionner un autre exemple chez Ennode de Pavie. À l'occasion de la prise du pouvoir en Italie par Jules Népos, Euric tente à l'été 474, de porter la guerre en Italie. L'expédition est dirigée par Vincentius, ancien général

²² Greg. Tur., *Franc.* II, 2. Robert Latouche préfère toutefois traduire par « s'éloigner des frontières de l'Espagne » (LATOUCHE 1963, p. 77). À noter que Grégoire de Tours attribue cette victoire à Thrasamond (450-523) et non Gundéric. Hyd. *Chron.* 89 [428]. Sur ce point KULIKOWSKI 2004, p. 178 défend l'idée d'un projet africain antérieur à la mort de Gundéric.

²³ Sur le mot *terminus* voir *infra*.

²⁴ Greg. Tur., *Franc.* VI, 12 : « Berulfus uero dux, cum Bitorigus musitare, quod Toronicum terminum ingrederentur, audisset, exercitum commouet et se in ipsos fines statuit ».

²⁵ Greg. Tur., *Franc.* IX, 39 : « Gallicanis in finibus ». S'il faut comprendre « à l'intérieur des frontières gauloises » on peine à saisir la différence avec le « territoire » lui-même.

²⁶ Ajoutons que si l'on comprend *in* au sens de *intra* (*fines*), on doit bien admettre que la différence avec l'interprétation de *fines* comme surface (enclose par les frontières) ne fait aucune différence.

²⁷ Sid. Apoll., *Epist.* 4, 10 : « frequentiam ueteris officii seruare non audens, post quam me soli patrii finibus eliminatum peregrinationis aduersa fregerunt ».

rallié à Euric. Le royaume des Burgondes, qui devait servir de tampon²⁸, n'a manifestement pas joué ce rôle et ceux-ci ont laissé le passage aux Wisigoths. Dans ce cadre, Ennode de Pavie évoque les *italici fines imperii*, « frontières de l'Empire italien » (ou le « territoire de l'Empire italien » ?). La mention selon laquelle Nepos l'aurait étendu au-delà les Alpes gauloises (*quos trans Gallicanas Alpes porrexerat*) ne permet pas de trancher, *porrexerat* supportant les deux solutions comme complément d'objet²⁹. Plus loin ces frontières sont qualifiées par Ennode de « limite de [son] règne attribuée par Dieu » (*commisum sibi a deo regnandi terminum*). *Terminus* semble renvoyer à une frontière précisément bornée, mais nous verrons plus loin que le sens de « territoire » convient aussi.

Une telle ambiguïté apparaît encore dans la lettre envoyée par Théodoric à Clovis en 506 par laquelle il lui demande de ne pas poursuivre les fugitifs francs réfugiés dans son royaume : « Consentez à ce qu'ils soient libres, ceux qui, terrifiés, sont cachés par nos frontières » (*finibus nostris* : « dans notre territoire »³⁰ ?). Soit on considère qu'il s'agit des frontières elles-mêmes et on relèvera avec intérêt que les frontières, en ce qu'elles empêchent l'information de passer, justifient le fait d'être cachés (*celantur*) de ceux qui résident de l'autre côté de la frontière. Soit on considère qu'il s'agit du territoire en entier et à ce moment-là, les fugitifs sont cachés par l'espace du territoire. Mais, encore une fois, la distinction n'est pas nécessaire pour la compréhension du passage. Grégoire de Tours aussi fournit des usages ne permettant pas d'établir clairement si les *fines* désignent une frontière ou un territoire. Il indique, par exemple que la réputation d'Ilidius de Clermont atteignait les « frontières étrangères » ou les « territoires étrangers » (*extraneos fines*)³¹.

Les attestations de *fines* au sens de frontière elle-même délimitant un territoire se trouvent uniquement dans les *Variae* de Cassiodore. Dans

²⁸ HENNING 1999, p. 232.

²⁹ Ennod., *Opusc.* III, 80 : « dum illi Italici fines imperii quos trans Gallicanas Alpes porrexerat ». Il est difficile de placer précisément ces frontières. Selon la chronologie de la *Chronica gallica a. 511*, l'expédition se situe après la conquête de la Tarraconaise par les Wisigoths, mais avant la prise d'Arles par Euric (DEMOUGEOT 1979, p. 653, n. 152). L'hypothèse déjà ancienne que cette extension au-delà des Alpes de l'« Empire italien » considère simplement le parti pro-romain identifié par Sidoine Apollinaire dans la vallée du Rhône reste crédible. Sid. Apoll., *Epist.* V, 16. YVER 1896, p. 34-5.

³⁰ Cassiod., *Var.* II, 41, 1 : « estote illis remissi, qui nostris finibus celantur exterriti ».

³¹ Greg. Tur., *Franc.* I, 45. On peut aussi mentionner Greg. Tur., *Franc.* VII, 14 : *repellatur a finibus nostris*.

la lettre adressée vers 507-511 par Théodoric à Domitianus et Wilia, le roi y ordonne d'exiler ceux qui ont agressé leur frère, mais ne l'ont pas tué, hors de la province (*finibus prouinciae abigantur*)³². La nécessité de clarté n'exige pas de faire la différence entre l'ablatif d'éloignement, qu'on appliquerait plutôt au territoire, et l'association avec *provincia* qui orienterait plutôt la compréhension vers la désignation des frontières de cette province. Force est d'admettre que la nuance n'est pas définitivement convaincante. D'une manière similaire, Grégoire de Tours, lorsqu'il évoque l'avarice de Cautin, évêque de Clermont, indique que « quelle que fût la possession qui était limitrophe de la sienne » (*cuiuscumque possessionis fines eius termino adhaesissent*), il cherchait à en rogner une partie. On peut considérer que le complément *possessionis* invite à comprendre *fines* comme les frontières. Mais à nouveau, le sens se satisferait aussi d'une traduction de *fines* par territoire.

Il faut prendre en considération le dérivé *confinium* pour, enfin, déceler un sens qui pointe plus résolument vers la frontière elle-même. Une lettre du préfet du prétoire de Théodoric adressée aux tribuns maritimes d'Istrie pour qu'ils s'assurent de l'envoi de marchandises à Ravenne rappelle que les navires sont nombreux dans « les frontières » (de la province ?) : *in eius confinio*³³. Le singulier désigne dans ce cas la frontière en tant que zone (et non le territoire inclus dans la frontière, sinon l'auteur aurait préféré un pluriel), d'autant que les navires sont forcément sur la frontière maritime. On peut trouver encore la variante *confines* pour nommer les frontières entre deux provinces. La lettre formulaire instituant les gouverneurs (*praesides*) de l'Italie ostrogothique recourt à cet adjectif pour désigner la limite entre deux provinces voisines (franchies par la réputation d'un homme)³⁴. À noter qu'Eugippe, qui évoque le Norique mais écrit en Italie, utilise aussi le terme de *confinia* (substantivé) pour désigner les provinces frontalières du Danube³⁵.

Au final, il est extrêmement difficile de faire la part des choses et on ne peut qu'aboutir à la conclusion que les *fines* désignent le territoire du point de vue de son extension maximale, peu importe qu'on se préoccupe

³² Cassiod., *Var.* I, 18, 4.

³³ Cassiod., *Var.* XII, 24, 1 : « qui numerosa nauigia in eius confinio possidetis ». C'est aussi l'interprétation de Shane Bjornlie : « who have numerous ships on the border of the province ». BJORNIE 2019, p. 492.

³⁴ Cassiod., *Var.* VII, 2, 3 : « per confines ire prouincias ».

³⁵ Eugipp., *Sev.* I, 1 : « utraque Pannonia ceteraque confinia Danuuii ».

de la délimitation exacte de celui-ci ou de son extension depuis le centre. Le passage en revue des usages confirme que la distinction n'a pas d'importance et que le terme ne peut nous aider à cerner la conception tar-do-antique de la frontière. On peut illustrer cela par un dernier exemple plus tardif. Le neuvième canon du concile de Chalon (en 650) indique que « personne ne doit jamais vendre un esclave hors des limites ou des frontières du royaume de notre seigneur Clovis (*extra finibus uel terminibus [sic] qui ad regnum domni Chlodouei regis pertinent*) »³⁶. Soit les *termini* (bornes) sont une redondance des *fines*, qui désignent la frontière, soit ils complètent le terme de *fines*, qui désigne le territoire.

2. La frontière militaire : limes

Un autre terme a largement été associé à l'idée de frontière à l'époque romaine : le *limes*. La tradition historiographique des *Limes Forschungen* et *Congresses of Roman Frontier Studies* s'est forgée sur l'idée d'une frontière de l'Empire romain conçue comme un réseau de fortifications militaires d'aspect plutôt linéaire et qui aurait contenu la pression des populations barbares, notamment au nord de l'Europe et le long du Rhin³⁷. Ce *limes* aurait été « rompu » à différentes reprises, entraînant la dislocation du territoire impérial, cristallisant ainsi toute cette vision de la frontière romaine. À rebours de celle-ci Benjamin Isaac a réalisé une étude détaillée et diachronique des usages du terme *limes* pour la période impériale jusqu'à l'Antiquité tardive³⁸. Selon lui ce mot désignait d'abord les routes entre deux domaines, puis les routes militaires permettant de contrôler une région frontalière, sachant que ces routes étaient plutôt perpendiculaires à la frontière. Par la suite, il désigna le ressort d'un *dux* dirigeant les troupes chargées de la défense d'une frontière, après la division de l'armée entre *comitatus* et troupes frontalières. Enfin, ce sens se modifie pour désigner une région frontalière. L'idée centrale de son article réside dans la démonstration que jamais ce terme n'a désigné un système linéaire de fortifications de la frontière.

De fait, dans nos sources gauloises et italiennes tardive, le terme reste difficile à associer clairement avec une hypothétique ligne de frontière.

³⁶ *Conc. Cabilonense* 9.

³⁷ Voir *supra* les notes 1 et 8.

³⁸ ISAAC 1988.

Au contraire deux tendances principales se laissent deviner. D'une part, le *limes* renvoie à une réalité romaine ancienne qui relève, après le milieu du v^e siècle du passé glorieux de l'Empire et non de l'époque des auteurs considérés dans cette étude, tout en désignant spécifiquement le système militaire de défense de l'Empire. D'autre part, lorsque le terme est employé dans un contexte post-impérial, on peut déceler la volonté de conférer une dimension fortement militaire à la frontière considérée sans plus renvoyer à Rome.

Considérons en premier lieu l'évocation au passé du système de défense de l'Empire romain. L'auteur de l'*Appel à toutes les nations*, par exemple, emploie le terme en référence à la frontière impériale :

À cet effet, nous croyons que l'étendue de l'Empire romain (*Romani regni*) a été préparée par la Providence divine. Alors que les Nations étaient appelées à l'unité du Corps du Christ, elles furent associées par le droit d'un seul empire. La Grâce chrétienne n'était pas réduite à avoir les mêmes frontières (*eosdem limites*) que Rome. Elle soumit par le sceptre de la Croix du Christ de nombreux peuples, que les armes de cette dernière n'ont pas dominés³⁹.

Dans ce passage le sens de *limites* (au pluriel) est intéressant parce qu'il qualifie à la fois les limites de Rome du point de vue de la domination militaire « quos armis suis ista non domuit » et les limites, différentes, de l'espace christianisé, mais aussi désigné par une métaphore guerrière « sceptro crucis Christi illa subdiderit ». D'une certaine façon, cette formule relativise la signification du reflux militaire romain. Cela dit, peu après, Paulin de Périgueux emploie le terme *limes* (au singulier) pour évoquer le franchissement du Rhin par les Alamans et les Francs en 452⁴⁰. Il

³⁹ Ps. Prosp., *Vocat. Gent.* II, 16 : « Ad cuius rei effectum credimus prouidentia Dei Romani regni latitudinem praeparatam: ut nationes uocandae ad unitatem corporis Christi, prius iure unius consociarentur imperii: gratia Christiana non contenta sit eosdem limites habere quos Roma; multosque iam populos sceptro crucis Christi illa subdiderit, quos armis suis ista non domuit ». Dans une autre œuvre dont l'attribution à Prosper d'Aquitaine a été discutée, on retrouve un *limes* qui « contient le ciel, les terres et le monde entier ». Ps. Prosp., *Carm. de Prou.* 181-182 : « et caelum et terras et totum denique mundum/limes habet ».

⁴⁰ Pavl. Petric., *Mart.* 1, 140-143 : « interea effractis irrupto limite claustris/Gallica rura ferus populari coeperat hostis ». « Pendant ce temps, ayant brisé les barrières et enfoncé la frontière, un ennemi barbare avait commencé à ravager les campagnes gauloises ».

écrit que le *limes* a été rompu (*irrupto limite*), indiquant plus précisément que ses forts ont été détruits (*effractis claustris*), ce qui renvoie spécifiquement à la dimension militaire du *limes*. Il est intéressant de relever que ce passage est une amplification de Sulpice Sévère qui, pour sa part, se contente d'une formule d'inspiration biblique faisant l'omission de la désignation de la frontière elle-même et du terme *limes* (*inruentibus barbaris*)⁴¹. On voit ainsi que l'usage qu'en fait Paulin de Périgueux reste caractéristique du v^e siècle, puisqu'il est seul responsable du choix du terme *limes*. L'usage du verbe *inrumpere* évoque la pénétration violente dans une enceinte militaire. L'auteur conçoit le système de défense impérial du siècle qui le précède comme une forteresse qui protège l'Empire.

D'une façon similaire Sidoine Apollinaire emploie le terme *limes* dans un sens qui renvoie aux défenses militaires de l'Empire. Dans une lettre de 471 à Arbogast, comte de Trèves sous l'autorité de Syagrius, Sidoine Apollinaire loue chez son destinataire la romanité préservée, puisqu'il « parle la langue du Tibre, vivant certes au milieu des barbares [...] quand les lois latines (*latina iura*), elles, ont péri à la frontière (*limitem ipsum*) »⁴². Certes, on peut se demander ce que désigne, dans ce passage très rhétorique, le terme de frontière (*limitem ipsum*), voire de quoi ce terme désigne-t-il la frontière. André Loyer crut utile d'ajouter l'« Empire », ce que semble suggérer le contexte des « lois latines ». Mais peut-être s'agit-il ici plus vraisemblablement des territoires considérés sous contrôle romain par Sidoine, puisqu'Arbogast est un comte de Syagrius. Dans ce cas, on peut se dire que l'omission du complément du nom n'est pas fortuite, étant donné la gêne qu'il y aurait à désigner la structure ainsi délimitée⁴³. Il faut alors relever l'expression singulière de *latina iura*, qui est un apax à l'époque tardive et ne désigne manifestement pas le « droit latin » d'époque classique, mais bien plutôt le droit romain en tant qu'émanation de la culture véhiculée par le latin que maîtrise Arbogast⁴⁴.

⁴¹ Sulp. Sev., *Mart.* 4, 1 : « interea inruentibus intra Gallias barbaris ». « Cependant les barbares envahissaient les Gaules ». L'usage biblique du verbe *inruere* est relevé par FONTAINE 1968, p. 515.

⁴² Sid. Apoll., *Epist.* IV, 17, 2 : « etsi apud limitem ipsum Latina iura ceciderunt, uerba non titubant ». André Loyer surtraduit un peu : « [vous chez qui] les mots ne trébuchent point, quand les lois romaines, elles, ont péri aux frontières de l'Empire » (LOYEN 1970, p. 149).

⁴³ HARRIES 1996, p. 35.

⁴⁴ La même image apparaît au profit de Johannes (*Epist.* VIII, 2, 1), « seul professeur

Dans le *Panegyrique d'Avitus*, plus précisément dans le passage de la prosopopée de Rome, la ville se lamente ainsi : « Et alors qu'autrefois je me plaignais des limites trop étroites du monde, aujourd'hui la ville même de Rome n'est plus pour moi un [*limes*] »⁴⁵. Le terme désigne assurément la capacité de Rome à défendre son territoire, la ville de Rome ne peut évidemment pas être elle-même une frontière, malgré la figure stylistique. La traduction par André Loyer de *limes* par « rempart » (voir note 43) entend préserver l'ambiguïté entre la notion de défense du territoire et celle d'une ligne de fortification incarnant, en elle-même, la frontière. Benjamin Isaac ayant démontré que cette dernière idée est une construction historiographique, il nous semble ici que Sidoine entend surtout souligner l'effondrement de la capacité militaire de l'Empire à se défendre, au point que la ville elle-même ne puisse plus être défendue⁴⁶. Une difficulté similaire surgit dans un passage un peu postérieur du même *Panegyrique d'Avitus* : « D'un geste, tu immobilises dans leurs cantonnements des milliers d'hommes et ton prestige est la seule barrière (*limes*) qui contienne les peuples goths »⁴⁷. Il serait à nouveau plus prudent de traduire « barrière » par « défense », de façon à acter l'abandon de l'idée d'un *limes* comme ligne de frontière. Quoi qu'il en soit, l'image poétique consiste ici à comparer le prestige d'Avitus à une défense militaire et à renvoyer le

sur toute l'étendue de la Gaule, au milieu des tempêtes de la dernière guerre et c'est toi qui a permis à la langue des Latins de gagner le port, alors que leurs armes avaient fait naufrage ». Il semble donc renoncer, en 478, à considérer la romanité de Syagrius. Cela dit, la « dernière guerre », désigne manifestement la prise de Clermont par les Wisigoths.

⁴⁵ Sid. Apoll., *Carm.* VII, 96-97 : « Cumque prius stricto quererer de cardine mundi, nec limes nunc ipsa mihi ». André Loyer traduit *limes* par « rempart » (LOYEN 1960, p. 58). Cette traduction nous semble relever d'une interprétation datée de la notion de *limes*. La phrase fait référence au sac de Rome par Alaric en 410 (LOYEN 1960, p. 182, n.21) et suit une tirade dans laquelle Rome se plaint d'avoir conquis tellement de peuples qu'elle n'en trouvait plus au-delà. L'idée est que Rome a atteint les frontières du monde. S'il fallait trouver une dénomination de celles-ci dans le poème de Sidoine, ce serait les noms des peuples les plus éloignées, qui permettraient ainsi de formuler l'idée de « frontières du monde ».

⁴⁶ On peut ici se référer à l'usage du terme dans un contexte proche par Ennode de Pavie lorsqu'il écrit, dans le *Panegyrique de Théodoric* que « la cité de Sirmium était jadis le *limes* de l'Italie ». Ennod., *Opusc.* 12, 1 : « Sermiensium ciuitas olim limes Italiae fuit ».

⁴⁷ Sid. Apoll., *Carm.* VII, 341-342 : « Inclusa tenes tot milia nutu, / et populis Geticis sola est tua gratia limes ».

comparer au prestige du système romain de défense, opposant un monde romain au monde barbare⁴⁸.

À côté de ces occurrences, qui renvoient explicitement à l'Empire romain, d'autres emplois relèvent plutôt d'une volonté d'insister sur la dimension militaire de la frontière. Ainsi Sidoine Apollinaire désigne par ce mot, dans une lettre adressée au printemps 475 à l'évêque d'Aix Basilus, les limites du royaume wisigothique d'Euric. Dans cette lettre Sidoine entend peser sur la négociation que Basilus menait avec une commission de quatre autres évêques (Leontius d'Arles, Graecus de Marseille, Faustus de Riez, et Epiphane de Pavie) dans les discussions entre Euric et Jules Népos. L'évêque de Clermont espère, en vain, que les Arvernes seront épargnés par ce traité. Lors de la paix, finalement conclue en juin 475, Jules Népos cède au roi wisigoth les provinces espagnoles, la Narbonnaise I et l'Aquitaine I (dont le territoire des Arvernes). Le Burgonde obtient la Viennoise au sud de la Durance, à l'exception d'Aix et de Marseille. Jules Népos conserve aussi la Narbonnaise II et les Alpes Maritimes. Dès lors, Sidoine, qui est le perdant de cette histoire, souligne bien que ce traité rompt celui de 418 et que le nouvel ordre des choses procède du *ius armorum*, formule évocant le *ius belli* mais dans une formulation moins conventionnelle visant à en minorer la légitimité⁴⁹ :

Que le roi des Goths, Euric, après avoir rompu et brisé l'ancien traité, défende ou étende par le droit des armes les limites de son royaume (*limitem regni sui*), il

⁴⁸ Dans un autre registre on peut encore rapprocher de cette conception impériale du *limes* toutes les références intervenant dans le cadre d'une géopolitique cosmique entre le royaume de Dieu et la terre où les hommes sont au pouvoir du Diable. Il s'agit ici d'un élément de la théologie de la Rédemption développée chez Augustin, qui oppose le *regnum Dei* au monde sous la *potestas* du Diable (Avg., *Nupt. et concup.* 1[20], 22 ou 2[3], 8 et *Epist.* 217, 8.) dans un schéma similaire en bien des points à l'opposition entre l'Empire romain et le *Barbaricum*. On en trouve un écho dans l'*Histoire spirituelle* d'Avit de Vienne : « De plus, la frontière, marquée par un redoutable tracé qui, par un abîme profond, délimite l'enfer qui est en face, ne permet ni la réunion ni le contact des âmes ainsi divisées et interdit à vous comme à elles, pour toujours, toute communication ». Alc. Avit., *Carm.* III, v. 292-295 : « Insuper horrendo currit qui tramite limes/chaos obiectum lato distinguit hiatu/non sinit abiunctas misceri foedere partes/accessumque negat, sic uobis semper ut istis ».

⁴⁹ DEMOUGEOT 1979, p. 604-5 et 639-640.

n'a été permis, en ce domaine, ni à nous, qui sommes un pécheur, d'accuser, ni à vous, qui êtes un saint, de trancher⁵⁰.

La frontière désignée dans ce passage n'est pas forcément une frontière militarisée, puisqu'elle est légitimée par le traité de 475, mais le fait que Sidoine renvoie au *ius armorum* et à une légitimité qui serait plus militaire qu'historique explique probablement le choix du terme de *limes*, dont la dimension militaire résonne avec le *ius armorum*. D'ailleurs dans les dernières lignes de cette lettre, alors que Sidoine demande à Basilius de faire en sorte que les chrétiens catholiques des zones intégrées dans le royaume gothique puissent dépendre d'évêques catholiques et que ces derniers puissent être ordonnés, il emploie à nouveau le terme de *limes* en conjonction avec l'expression de *sors Gothica* :

Visez donc à obtenir – et précisez qu'il s'agit là d'un accord capital pour rétablir l'amitié – qu'on nous permette de procéder à des ordinations d'évêques, afin que les populations des Gaules qui seront englobées dans les limites de la zone gothique (*populos Galliarum, quos limes Gothicae sortis incluserit*), restent sous notre dépendance en vertu de leur foi, même si elles ne dépendent plus de nous en vertu du traité⁵¹.

André Loyen avait postulé la transformation de la *sors Gothica* en *regnum Gothicum*⁵². Assurément, cette hypothèse est une surinterprétation, puisque la lettre de Sidoine n'hésite pas à employer le terme de façon flottante. D'ailleurs, dans une autre lettre à Léon datée de la fin de l'année 476 ou du début de l'année 477, Sidoine emploie toujours le terme de *sors* en relation avec celui de *limes* pour désigner le royaume d'Euric après agrandissement :

Laisse de côté pour un instant les discours si applaudis [...] grâce auxquels ton illustre roi en personne [...] tantôt dans les limites de son territoires agrandi (*per*

⁵⁰ Sid. Apoll., *Epist.* VII, 6, 4 : « Euarix, rex Gothorum, quod limitem regni sui rupto dissolutoque foedere antiquo uel tutatur armorum iure uel promouet, nec nobis peccatoribus hic accusare nec uobis sanctis hic discutere permissum est ».

⁵¹ Sid. Apoll., *Epist.* VII, 6, 10 : « Agite, quatenus haec sit amicitiae concordia principalis, ut episcopali ordinatione permissa populos Galliarum, quos limes Gothicae sortis incluserit, teneamus ex fide, etsi non tenemus ex foedere ».

⁵² LOYEN 1934, p. 406.

promotae limitem sortis) soumet ses armes au joug des lois, comme il a soumis les populations à ses armes⁵³.

Le territoire, après agrandissement, est toujours qualifié de *sors*. Sa frontière est toujours un *limes*. On notera aussi que la référence aux armes est à nouveau présente dans des termes assez proches et permet d'établir une association d'idée entre le contrôle militaire et la notion de *limes*. L'explication de l'usage répété du terme de *limes* pour désigner la frontière du royaume wisigothique, puisqu'elle ne peut se justifier par une réminiscence impériale, s'explique alors par la volonté polémique de Sidoine d'en souligner la seule légitimité militaire au détriment d'une légitimité morale ou juridique⁵⁴. La dimension militaire transparaît aussi de l'analyse d'un passage de la *Confession* du pseudo-Prosper. Celui-ci décrit sa situation de captivité spirituelle dans le péché et indique, comparant la mort, liée au péché, et un ennemi barbare : « Et la possibilité de revenir n'existe plus guère, car je suis au milieu d'un peuple ennemi, et le barbare protège les frontières de son royaume (*regni sui limites*) par des sentinelles bien ordonnées »⁵⁵. Dans ce dernier cas se confond la réminiscence impériale et la dimension militaire du *limes*⁵⁶.

Au VI^e siècle, toutefois, le terme disparaît quasiment. On ne le trouve que trois fois chez Grégoire de Tours dans l'*Histoire des Francs*, les deux

⁵³ Sid. Apoll., *Epist.* VIII, 3, 3 : « Sepone pauxillulum conclamatissimas declamationes, qua oris regii uice conficis [...], modo per promotae limitem sortis ut populos sub armis, sic frenat arma sub legibus ». Sur le contexte juridique de cette remarque voir HARRIES 1994, p. 222-3.

⁵⁴ Cette opposition entre la légitimité des armes et celle de la morale n'est pas sans rappeler la réponse de Gondebaud à Épiphanes de Pavie, telle que l'a rapportée Ennodius : « Les combattants ont des lois pour autoriser ce qui n'est pas autorisé ». Ennod., *Opusc.* III, 165 : « statuta sunt dimicantium, quicquid non licet tunc licere ».

⁵⁵ Ps. Prosper., *Conf.* (PL XXXIX, col. 610) : « Ac ne me reuertendi moretur facultas, quia in medio gentis alienae sum, et regni sui limites barbarus dispositis seruat excubiis ».

⁵⁶ À noter que Prosper d'Aquitaine, lorsqu'il évoque la persécution des catholiques par Geiseric en Afrique vandale en 437, applique aussi le terme de *limites* pour circonscrire le royaume vandale dans un contexte de guerre d'un roi arien contre le clergé catholique. Prosper., *Chron.* 1327 : « in Africa Gisiri rex Wandalorum, intra habitationis suae limites uolens catholicam fidem Arriana impietate subuertere [...] » ; « En Afrique Geiseric, roi des Vandales, voulant renverser la foi catholique dans les limites de son territoire « intra habitationis suae limites » à cause de son impiété arienne [...] ». FOURNIER 2017, p. 22-5.

premières occurrences dans le chapitre II, 9 qui est une citation explicite de Sulpice Alexandre, et la troisième dans le chapitre II, 25. Dans le premier passage, le texte donne la formule *limite inrupto* :

En ces temps les Francs, qui avaient pour ducs Génobaude Marcomer et Sunnon firent irruption dans la Germanie (*in Germaniam prorupere*) et lorsqu'ils eurent envahi la frontière (*limite inrupto*) bien des mortels furent massacrés⁵⁷.

Si l'on considère que le *limes* ne désigne pas une ligne frontière (ce qu'*inrumpere* n'implique pas forcément) mais le territoire frontalier (voire l'ensemble de la province de Germanie en tant que province chargée de la défense de la frontière), il faut tout de même relever que quelques lignes plus loin l'auteur (en l'occurrence Sulpice Alexandre) considère que la rive gauche du Rhin est un territoire romain, par opposition à la rive droite⁵⁸. Un peu plus loin on lit :

Ensuite dit-il [Sulpice Alexandre], le tyran Eugène, ayant entrepris une expédition guerrière, gagne la frontière du Rhin (*Rheni limitem*) pour renouer avec les rois des Alamans et des Francs de vieilles alliances traditionnelles et faire parader une armée qui à cette époque était immense devant les peuples barbares⁵⁹.

Dans tous les cas, ces deux occurrences relèvent assurément d'un usage emprunté à Sulpice Alexandre et non d'un choix imputable à Grégoire de Tours. La troisième occurrence est un peu plus problématique et la source n'est plus Sulpice Alexandre, mais la lettre VII, 6 de Sidoine Apollinaire⁶⁰

⁵⁷ Greg. Tur., *Franc.* II, 9 : « eo tempore Genobaude, Marcomere et Sunnone ducibus Franci in Germaniam prorupere, ac pluribus mortalium limite inrupto caesis ».

⁵⁸ Greg. Tur., *Franc.* II, 9 : « sed onusti praeda hostes, prouinciarum opima depopulati, Rhenum transierunt, pluribus suorum in Romano relictis solo ». La question des fleuves comme frontière symbolique est développée plus loin.

⁵⁹ Greg. Tur., *Franc.* II, 9 : « Ait : dehinc Eugenius tyrannus, suscepto expetitionale procincto, Rheni limitem petit, ut, cum Alamannorum et Francorum regibus uetustis foederibus ex more initis, inmensum ea tempestate exercitum gentibus feris ostentaret ». La mention *ait* indique la citation de Sulpice Alexandre. Alors que ZECCHINI 1993, p. 245 considère que Sulpice Alexandre adopte une *prospettiva gallica*, François Paschoud considère que ce « point de vue gaulois » est une déformation causée par une transmission limitée à des citations d'auteurs gaulois (PASCHOUD 1998, p. 314).

⁶⁰ Greg. Tur., *Franc.* II, 25 : « Extat hodieque et pro ac causa ad Basilium episcopum nobilis Sidoni ipsius epistola, quae haec ita loquitur ». « Il subsiste encore aujourd'hui sur

(voir *supra*) : « En ce temps Euric, roi des Goths, franchissant la frontière hispanique (*Hispanum limitem*), déchaîna dans les Gaules une grave persécution »⁶¹. Le choix du mot est ici problématique. Il ne s'agit pas d'une réminiscence impériale, les Pyrénées n'ayant jamais été un *limes*. Comme nous l'avons vu plus haut, la lettre de Sidoine emploie le terme *limes* à deux reprises dans cette lettre, la première fois pour désigner le *limes regni sui* (c'est-à-dire du royaume wisigothique d'Euric), la seconde pour désigner le *limes Gothicae sortis* qui inclut des populations catholiques de Gaule, et s'étend donc au nord des Pyrénées. L'explication la plus logique serait, qu'après la bataille de Vouillé en 507, Grégoire de Tours considère que ce « *limes Gothicae sortis* » aurait été porté sur les Pyrénées. Bien que Grégoire de Tours ne puisse nier la présence wisigothique en Septimanie, une certaine simplification lui aurait peut-être permis cette inexactitude. Dans tous les cas, rien n'autorise à penser que Grégoire ait introduit de lui-même ce terme pour désigner la frontière entre l'Aquitaine franque et l'Espagne wisigothique.

Au final, le souvenir du système de défense militaire de l'Empire véhiculé par le mot *limes* appartient, dans ce monde gaulois et italien des v^e et vi^e siècles au passé. Il est néanmoins fortement associé à sa dimension militaire et, peut-être, à l'image d'une opposition entre le monde romain et le *Barbaricum* en tant que territoire hostile. Par contre, il ne permet en rien de figurer la frontière elle-même, *a fortiori* les nouvelles frontières entre les *regna*, et n'est guère plus utilisé pour un tel usage. Les termes *finis/fines* et *limes* n'étant pas satisfaisants pour désigner la frontière elle-même, existe-t-il des termes plus concrets et précis pour la délimiter ? Une première piste se trouve du côté des fleuves.

3. *Fleuves, bornes (terminus, meta) et territoires (territorium, terminus)*

L'idée du fleuve comme frontière entre deux ensembles politiques existe au moins depuis César, qui a structuré la Gaule à partir de ses fleuves⁶². On peut aussi songer à Tacite décrivant l'Empire romain « bordé de tous

ce sujet une lettre du susdit noble Sidoine à Basilius évêque qui parle de tout cela ». Il s'agit de la lettre VII, 6.

⁶¹ Greg. Tur., *Franc.* II, 25 : « Huius temporis et Euarix rex Gothorum, excidens Hispanum limitem, gravem in Galliis super christianis intulit persecutionem ».

⁶² Caes., *BGall.* I, 1 : « Gallos ab Aquitanis Garumna flumen, a Belgis Matrona et Sequana diuidit ».

côtés par l'Océan et les fleuves éloignés »⁶³. Plus tard le rhéteur autunois Eumène formule en 298 une théorie des frontières fluviales selon laquelle le Rhin, le Danube et l'Euphrate protègent l'Empire de ses ennemis⁶⁴. Si cette conception existe dans la littérature antique, il a depuis longtemps été établi qu'un fleuve représente un bien piètre obstacle militaire⁶⁵, mais son usage comme ligne de frontière s'explique de deux façons. La première relève du discours symbolique, qui porte une dimension rassurante et facile à exprimer⁶⁶ (sinon comment exprimer dans le discours le tracé complexe d'une frontière ?). La seconde raison est d'ordre pratique et militaire. Si un fleuve ne représente en aucun cas une barrière militaire efficace, il fournit, au contraire, une voie navigable commode pour relier les camps militaires frontaliers⁶⁷.

Sans considérer que le fleuve lui-même est institutionnalisé comme ligne-frontière, l'expression des frontières entre les ensembles politiques par des fleuves, essentiellement à l'échelle des royaumes, est particulièrement commode. Sidoine Apollinaire, dont la lecture d'Eumène n'est pas établie mais probable à la fois pour des raisons de proximité géographique et culturelle avec ce haut lieu de la rhétorique gallo-romaine, semble adhérer à la vision d'un monde délimité par des cours d'eau. D'ailleurs, lorsqu'il décrit en 469 son trajet de Lyon à Rome, il évoque le Rubicon comme ancienne frontière entre l'Italie et la Gaule Cisalpine :

Poursuivant notre route, nous arrivâmes au Rubicon qui tire l'origine de son nom de la couleur rouge des graviers de son lit et qui était autrefois la limite (*terminus*) entre la Gaule cisalpine et l'ancienne Italie, lorsque les villes de la mer Adriatique étaient partagées entre les deux peuples⁶⁸.

⁶³ Tac., *Ann.* 1, 9.

⁶⁴ Paneg. V, 18, 4 (en 298 ap. J.-C.).

⁶⁵ WHITTAKER 1997, p. 61 cite la remarque du duc de Wellington en 1808 concernant le positionnement de la frontière des Indes britanniques sur l'Indus : « L'art de traverser les cours d'eau est si bien compris et a été pratiqué tellement fréquemment [...] que nous ne pouvons pas espérer défendre l'Indus comme s'il s'agissait d'une barrière ». Cette règle est aussi pertinente pour l'Antiquité. Pour des exemples, voir ci-dessous.

⁶⁶ CARRIÉ 1995, p. 48. H. Elton relève que le Rhin est une frontière militaire et politique commode, mais en aucun cas une frontière culturelle. ELTON 1996, p. 128.

⁶⁷ WHITTAKER 1989, p. 54-5 et WHITTAKER 1993, p. 134 concernant l'importance de l'axe Rhin-Rhône pour l'approvisionnement des armées du Rhin.

⁶⁸ Sid. Apoll., *Epist.* I, 5, 7 : « Vnde progressis ad Rubiconem uentum, qui originem

Dans ce passage la rivière fonctionne explicitement comme un *terminus*, comme une borne marquant matériellement la limite entre deux territoires. Le mot *terminus* désigne originellement la borne d'un terrain privé⁶⁹ ou du territoire public de la cité de Rome⁷⁰. C'est en ce sens qu'il en est arrivé à désigner, par métonymie, les limites d'un territoire en général. Ainsi Orose indique-t-il que « l'Océan occidental tient lieu de borne (*terminus*) à l'Europe en Espagne »⁷¹. Ennode de Pavie en fait un usage similaire pour désigner les limites de l'Italie :

Comment est-il possible que l'ensemble de l'Alamanie fut enfermé dans les limites de l'Italie (*Italiae terminos*) sans dommage pour la propriété des Romains (*romanae possessionis*)⁷² ?

Il n'y a donc pas de limite particulière d'échelle associée à l'usage du mot *terminus* et son usage est indépendant de l'existence de bornes matérielles. Il semble toutefois qu'au fil des v^e et vi^e siècles il se soit plus particulièrement appliqué aux limites entre cités. Ainsi les *termini* apparaissent dans le célèbre 9^e canon du concile de Tours (461), qui interdit à un évêque de franchir les « bornes fixées par les pères » (*terminos a patribus constitutos*) entre les ressorts de chaque siège épiscopal⁷³.

nomini de glarearum colore puniceo mutuabatur quique olim Gallis cisalpinis Italisque ueteribus terminus erat, cum populis utrisque Hadriatici maris oppida diuisui fuere ».

⁶⁹ Dig. 10, 1, 4, 4 (Paulus *ad edictum*) : « Si dicantur termini deiecti uel exarati, iudex, qui de crimine cognoscit, etiam de finibus cognoscere potest ». Les *termini* correspondent aux *fines* en tant qu'elles en marquent matériellement la position. Mais aussi Dig. 10, 1, 8, pr. (Ulp., *lib. Opinonum*) : « Si irruptione fluminis fines agri confudit inundatio ideoque usurpandi quibusdam loca, in quibus ius non habent, occasionem praestat, praeses provinciae alieno eos abstinere et domino suum restitui terminosque per mensorem declarari iubet ». Voir encore Dig. 10, 1 12 (Paulus, *liber responsum*) ; Dig. 19, 1, 39 (Modestinus, *liber responsum*) ; Dig. 41, 2, 3 (Paulus *ad edictum*) ; Dig. 47, 21 (Callistratus, *de cognitionibus*).

⁷⁰ Dig. 1, 12, 3 (Ulp. *ad edict.*) : « Praefectus urbi cum terminos urbis exierit, potestatem non habet: extra urbem potest iubere iudicare ».

⁷¹ Oros., *Hist.* 1, 2, 7 : « Europae in Hispania occidentalis oceanus termino est ». Orose utilise aussi ce terme au pluriel. Oros., *Hist.* 7, 2, 6 : « in Hispaniam regni terminos ».

⁷² Ennod., *Opusc.* 12, 15 (72) : « Quid quod a te Alamanniae generalitas intra italiae terminos sine detrimento Romanae possessionis inclusa est ? ». Sur cet épisode voir aussi Cassiod., *Var.* 2, 41 et Agathias, *Hist.* 1, 6.

⁷³ Cité par MÉRIAUX 2003, p. 603, qui mentionne plusieurs de cas de litiges connus dans

C'est alors avec cette conception d'une frontière linéaire fluviale à l'esprit qu'on peut lire la lettre que Sidoine adresse à Avitus en 471 et dans laquelle il évoque la possibilité qu'auraient les Wisigoths d'étendre leurs frontières jusqu'au Rhône et à la Loire, possibilité réfrénée par l'action d'Anthemius, du moins c'est ce qu'espérait encore Sidoine :

Mais il est permis sous la conduite de Dieu, de concevoir des jours plus tranquilles, si tu es le médiateur entre la République et les Goths. Même si ces derniers, violant les frontières de leur ancien territoire (*ueterum finium limitibus effractis*), parviennent avec tout leur courage ou toute leur masse à reculer jusqu'au Rhône et jusqu'à la Loire les bornes de leur domaine (*possessionis [...] metas [...] proterminant*) en effervescence, l'autorité que vous tirez du prestige de votre avis maintiendra les deux partis dans de justes limites : le nôtre apprendra à connaître ce qu'il doit refuser de ce qu'on lui demande, tandis que le parti adverse cessera de réclamer ce qui lui est refusé⁷⁴.

On remarquera avec intérêt le recours aux termes désignant les bornes conjointement à la mention des fleuves. À côté du mot *terminus* sous la forme *proterminare* apparaît le mot *meta*, qui désigne les pyramides ou cônes qui délimitaient anciennement les domaines romains. On peut expliquer l'usage de ce mot de trois manières. Tout d'abord, par assimilation aux *termini* qui délimitent les domaines (et en lien avec l'usage du verbe *proterminare*). *Meta* serait alors simplement un synonyme moins fréquent de *terminus*. Les deux termes permettent ainsi d'exprimer la même idée sans répétition. À cela s'ajoute la possibilité que Sidoine, dans sa logique d'aristocrate gallo-romain, conçoive le *regnum* des Wisigoths comme un domaine foncier, ce qui explique l'association avec *possessio* (*possessionis [...] metas*). Enfin, on ne peut exclure une réminiscence virgilienne des célèbres vers de l'*Énéide* rapportant la promesse de Jupiter pour les Romains : « Je n'assigne de borne ni à leur biens (*metas rerum*)

le nord de la Gaule. Il en déduit une « une bonne connaissance des limites diocésaines en Gaule mérovingienne, non pas conçues comme des frontières linéaires, mais matérialisées par certains points : éléments naturels, stations routières, bornes, etc. ».

⁷⁴ Sid. Apoll., *Epist.* III, 1, 5 : « Sed fas est praesule deo uobis inter eos et rempublicam mediis animo quietiora concipere, quia, etsi, illi ueterum finium limitibus effractis omni uel uirtute uel mole possessionis turbidae metas in Rhodanum et Ligerimque proterminant, uestra tamen auctoritas pro dignitate sententiae sic partem utramque moderabitur ut et nostra discat quid debeat negare cum petitur et poscere aduersa desinat cum negatur ».

ni à leur durée : je leur ai donné un empire sans fin »⁷⁵. Dans tous les cas, Sidoine Apollinaire associe l'idée d'une frontière fluviale avec l'expression de la frontière par des bornes.

Cette conception du fleuve comme « borne » matérielle à un territoire est bien éloignée de l'idée plus ancienne du fleuve comme axe d'un système de défense, voire d'une circonscription militaire. De cela, le Danube était le modèle à l'époque impériale, car, plus qu'une limite, il est en fait l'axe de communication d'un système de défense plus vaste, qui déborde d'ailleurs sur les deux rives. On parle alors de *ripa* pour indiquer ce type de frontière fluviale, qu'il faut surtout comprendre comme une zone frontalière dont le système de défense est articulé autour du fleuve⁷⁶. Or, dans le cas évoqué par Sidoine dans sa lettre à Avitus de 471, l'expansion des Goths s'est heurtée au nord à Ægidius et à ses alliés Francs, qui ont pris Orléans et tué le commandant des troupes wisigothiques, Frédéric, le frère de Théodoric en 463 à la bataille d'Orléans⁷⁷. Dès lors, il n'est pas question pour les Wisigoths de pousser plus au nord que la Loire. Le fleuve devient ainsi la limite explicite entre le territoire franc et le territoire wisigothique, sans représenter un système de défense en lui-même. L'enjeu se porte alors à l'Est, vers la vallée du Rhône où se trouve le royaume burgonde de Gundioc, dont le verrou était Clermont et le territoire arverne, ce que Sidoine a extrêmement bien compris. Dans un premier temps, l'Italie se porte encore au secours de la Gaule en envoyant en 471 l'armée d'Anthemiolus. Mais celle-ci est écrasée à Arles par Euric, qui avait franchi le Rhône⁷⁸. Celui-ci craint toutefois de pousser l'avantage et revient sur la rive droite du Rhône, à nouveau considérée comme une limite (provisoire dans ce cas) à sa propre expansion.

Sidoine Apollinaire, raisonne certainement en des termes qui correspondent pour lui à une façon de concevoir un État, ou du moins un pou-

⁷⁵ Verg., *Aen.* I, 278-279 : « His ego nec metas rerum nec tempora pono :/imperium sine fine dedi ».

⁷⁶ ISAAC 1988, p. 131 Le terme de *ripa* apparaît fréquemment dans des commandements frontaliers comme le « *praefectus ripae fluminis Danuvii* » (*ILS* 2737 pour la Pannonie et *AE* 1926, 80 pour la Mésie) à partir du II^e s.

⁷⁷ HARRIES 1994, p. 223.

⁷⁸ *Gall. Chron.* a. 511, n° 649 : « Antimolus a patre Anthemio imperatore cum Thorisario, Euerdino et Hermiano com. Stabuli Arelate directus est : quibus rex Euricus trans Rhodanum occurrit occisisque ducibus omnia uastavit ». Sur ces événements voir HENNING 1999, p. 227, BECKER 2020, p. 91 et JANNIARD 2020, p. 233-8.

voir territorial, dans un cadre rappelant les termes décrivant les frontières de l'Empire. La *ripa* et son pendant terrestre, le *limes*, résonnent certainement avec ces échos lointains dans le *Panegyrique d'Anthémius*, dont il écrit qu'« investi de l'autorité du *comte*, il parcourt les rives du Danube (*Danubis ripas*) et une vaste étendue de frontières (*tractum limitis ampli*) »⁷⁹. Ces vers mêlent les notions de *ripa* et de *limes*, qui, combinées représentaient deux formes de contrôle militaire de la frontière. La *ripa* indique une frontière fluviale, mais il faut surtout comprendre une zone frontalière dont le système de défense est articulé autour du fleuve. Le *limes* indique, lui aussi, une « région frontalière », un district de défense, plus qu'une ligne de délimitation, mais sans se confondre avec la *ripa*⁸⁰.

Cela dit, la lettre que Sidoine écrit au printemps 473⁸¹ à Mamert de Vienne, et envoyée au moment où une ambassade d'évêques menée par Épiphrane de Pavie négocie à Toulouse les termes de la paix avec Jules Népôs, semble attribuer à Euric un projet territorial délimité par des fleuves. En effet, à côté d'une série de mots, que nous avons analysés précédemment, on remarquera que l'Océan, le Rhône et la Loire sont voués à devenir des *termini*, des limites similaires à des bornes, indiquant par-là, qu'au moins aux yeux de Sidoine, Euric avait un projet territorial inscrit dans la topographie fluviale. Mais peut-être la remarque que nous avons fait concernant la conception romaine impériale des frontières fluviales imprégnait-elle aussi l'entourage gallo-romain d'Euric⁸².

La matérialisation des frontières par des fleuves peut-elle alors être institutionnalisée ? Autrement dit, les fleuves peuvent-ils juridiquement être des bornes, comme les bornes des terrains privés ? Une telle vision doit être modérée. Si l'on considère l'usage que Grégoire de Tours fait des fleuves dans sa géographie politique de la Gaule, on constate que la fré-

⁷⁹ Sid. Apoll., *Carm.* II, 199-200 : « comitis sed iure recepto/Danubii ripas et tractum limitis ampli ».

⁸⁰ ISAAC 1988, p. 142. Selon Benjamin Isaac : « Ripa and limes are not mutually interchangeable ».

⁸¹ La lettre est datée du printemps 473. Voir LOYEN 1970, p. xvii-xviii à partir des éléments de STEVENS 1933, p. 197-207.

⁸² À noter qu'une même conception apparaît chez Alc. Avit., *Carm.* I, 260-261 : « Euphraten Tigrinque uocant, qui limite certo/longa sagittiferis faciunt confinia Parthis » ; « On appelle Euphrate et Tigre ceux qui délimitent d'une frontière bien visible les confins des Parthes armés de flèches ». Les fleuves sont toutefois des *confinia*, terme désignant la frontière de façon plus générale et non en référence à un bornage.

quence de leur usage n'implique en rien une institutionnalisation. De fait, l'œuvre de Grégoire de Tours atteste d'une connaissance géographique essentiellement structurée par l'hydrographie⁸³. On peut alors imaginer que ces fleuves fonctionnent comme des frontières symboliques :

On rapporte également que Clodion, qui était alors un homme capable et très noble dans sa nation, a été roi des Francs ; il habitait dans la forteresse de *Dispar-gum*, qui est dans le territoire des Thuringiens. Dans ces contrées, mais au midi les Romains habitaient jusqu'au fleuve de la Loire. Au-delà de la Loire, les Goths dominaient. Les Burgondes qui suivaient aussi la secte d'Arius habitaient de l'autre côté du Rhône qui coule près de la cité de Lyon. Quant à Clodion, il envoya des éclaireurs dans la ville de Cambrai, et quand tout fut exploré lui-même les suivit. Il écrasa des Romains et s'empara de la cité où il ne résida que peu de temps, puis occupa le pays jusqu'au fleuve de la Somme⁸⁴.

La géopolitique de la Gaule, dans ce passage, est clairement structurée par des fleuves. Toutefois, la signification de ceux-ci, en tant que frontière, doit être considérée avec prudence. Fabrice Guizot-Duchamp remarque que Grégoire de Tours multiplie les prépositions supposant le franchissement des fleuves, mais n'y associe quasiment jamais de terme désignant la frontière, ce qui aurait été, selon lui, une « institutionnalisation » de ces frontières fluviales⁸⁵. On peut illustrer cette réflexion par un épisode riche d'enseignement sur la signification frontalière des fleuves. L'affaire se passe en 571 à la suite de la guerre du patrice Mummole contre les Lombards. Une bande de Saxons, qui avaient combattu pour les Lombards et souhaitaient faire la paix avec les Francs, se présenta sur le Rhône

⁸³ GUIZARD-DUCHAMP 2003, p. 584. Grégoire de Tours cite 22 cours d'eau différents (39 mentions au total) pour seulement cinq forêts et trois massifs montagneux cités au plus deux fois chacun.

⁸⁴ Greg. Tur., *Franc.* II, 9 : « Ferunt etiam, tunc Chlogionem utilem ac nobilissimum in gente sua regem fuisse Francorum, qui apud Dispargum castrum habitabat, quod est in terminum Thoringorum. In his autem partibus, id est ad meridianam plagam, habitabant Romani usque Ligerem fluuium. Ultra Ligerem uero Gothi dominabantur. Burgundiones quoque, Arrianorum sectam sequentes, habitabant trans Rhodanum, quod adiacit ciuitate Lugdunense. Chlogio autem, missis exploratoribus ad urbem Camaracum, perlustrata omnia, ipse secutus, Romanus proteret, ciuitatem adpraehendit, in qua paucum tempus resedens, usque Sumenam fluuium occupauit ».

⁸⁵ GUIZARD-DUCHAMP 2003, p. 588.

dans l'intention d'entrer dans le royaume de Sigisbert. Celui-ci possédait, en effet, des territoires en Auvergne, entre Clermont et Avignon. C'est à proximité de cette cité que les Saxons avaient l'intention de traverser le Rhône pour se mettre au service de Sigebert. Mais, comme ils avaient pillé les terres agricoles de la rive gauche du Rhône, leur venue n'était pas perçue favorablement :

Mais lorsqu'après avoir épuisé les fruits ils parvinrent sur la rive du fleuve du Rhône pour se rendre dans le royaume du roi Sigebert une fois le torrent franchi, Mum-mole vint au-devant d'eux en leur disant : « Vous ne traverserez pas ce torrent »⁸⁶.

Le fleuve matérialise la confrontation militaire. Pour autant, il ne fonctionne pas comme un obstacle, puisque la menace du combat n'intervient qu'après l'éventuel franchissement du fleuve. Le texte ne semble d'ailleurs pas envisager celui-ci comme une difficulté, le rendant par un simple ablatif absolu (*transacto turrente*). Finalement, le paiement d'une compensation aboutit à l'autorisation de traverser le fleuve. Le franchissement du cours d'eau revêt donc un aspect plutôt symbolique. Comme l'écrit Frabrice Guizart-Duchamp : « Parce que l'entreprise n'est pas toujours aisée, le franchissement des rivières manifeste réellement l'intention de l'adversaire »⁸⁷. Dès lors, les fleuves, deviennent une formalisation com-mode de la frontière en termes symboliques. Ce sont les signifiants opératoires d'une limite entre des entités qui n'ont pas forcément un ancrage territorial précis. Mais dans le cas d'un mouvement militaire, l'entité est visée dès lors que le fleuve est franchi. Les fleuves sont donc des frontières symboliques⁸⁸.

De fait, les fleuves délimitent les *regiones*, c'est-à-dire des regroupements de cités. Seule ces dernières possèdent une frontière institutionnalisée (c'est-à-dire explicitement liée à l'exercice d'un pouvoir) et des éléments matériels de délimitation. Michel Ruche a montré à quel point la cité est importante dans la géographie politique de Grégoire de Tours⁸⁹. Elle est

⁸⁶ Greg. Tur., *Franc.* IV, 42 : « Verum postquam, expensis fructibus, ad litus Rhodani amnis accesserunt, ut, transacto turrente, regno se regis Sigyberthi conferrent, occurrit eis Mummolus, dicens: "Non transibitis turrentem hunc" ».

⁸⁷ GUIZARD-DUCHAMP 2003, p. 587.

⁸⁸ CARDOT 1987, p. 113 : « C'est donc un obstacle naturel clairement perçu mais facilement surmontable ».

⁸⁹ RUCHE 1997, p. 179-80.

l'élément central au détriment de la province, dont l'usage n'apparaît plus qu'au sud de la Gaule comme une survivance floue de l'administration romaine. Ailleurs, un regroupement de cités est appelé une *regio*, sans encore désigner l'Austrasie ou la Neustrie en tant qu'ensemble uniforme⁹⁰. Dès lors, c'est au niveau de la cité qu'il faut raisonner pour approcher plus finement la conception tardo-antique de la frontière. À cette échelle Grégoire de Tours semble avoir une vision précise reflétée par deux termes devenus synonymes : *territorium* et *terminus*.

L'usage de *territorium* comme ressort d'une cité est extrêmement bien attesté dans la littérature italienne et gauloise des v^e et vi^e siècles⁹¹, mais aussi dans un usage assurément institutionnel et technique dans les canons des conciles qui définissent le ressort des évêques. On peut citer le concile d'Orléans qui associe le *territorium* à la *potestas* de l'évêque (511) :

Quant à toutes les basiliques qui ont été construites en divers lieux et se construisent chaque jour, il a paru bon, conformément à la règle des canons antérieurs, qu'elles demeurent sous l'autorité de l'évêque sur le territoire (*territorium*) duquel elles sont situées⁹².

Ce sens s'appuie sur une conception déjà présente à l'époque classique qui rapproche ce terme du ressort du magistrat à partir d'une étymologie (erronée)⁹³ le reliant à *terreo* :

Un territoire (*territorium*) est l'ensemble des terres situées dans les li-

⁹⁰ ROUCHE 1997, p. 182-4.

⁹¹ Constantivs, *Vita Germ.* 2, 20 : « territorium suae ciuitatis »; 6, 30 : « territorium Augustodunense »; Sid. Apoll., *Epist.* VI, 10 ; IX, 9 : « territorium Aruernum »; Ven. Fort., *Vita Germ.* 1, 1 : « territorii Augustidunensis indigena »; Cassiod., *Var.* II, 21 : « in Spoletino territorio »; IV, 50 : « ad Nolanum siue Neapolitanum territorium »; V, 9, 2 : « territorii paruitas »; VIII, 27, 2 : « per Faventinum territorium »; Greg. M., *Epist.* I, 9 : « Panormitano territorio »; IV, 22 : « praeonominatae ciuitatis et territorii eius ». Ces occurrences se limitent à celle où le terme s'applique à une cité.

⁹² Conc., *Aurel. a. 511*, can. 17 : « Omnes autem basilicae, quae per diuersa constructae sunt uel cotidie construuntur, placuit secundum priorum canonum regulam, ut in eius episcopi, in cuius territorio sitae sunt, potestate consistant ». Voir aussi Conc., *Epaon. a. 517*, can. 5 : « ne presbyter territorii alieni sine conscientia sui episcopi in alterius ciuitatis territorio praesumat basilicis aut oratoriis obseruare ».

⁹³ *Territorium* provient du proto-italique *tersā et distinct de *terreo*, qui provient du proto-italique *tros-eje. De VAAN 2016, p. 616-7.

mites d'une cité, dont certains disent qu'il est ainsi nommé parce qu'on considère que le magistrat de ce lieu a le droit de terroriser (*terrendi*), c'est-à-dire d'exclure, à l'intérieur de ces limites⁹⁴.

Dans la même logique Grégoire de Tours utilise abondamment le terme de *territorium* (*territorium*), pour désigner le territoire d'une cité : à treize reprises dans l'*Histoire des Francs* et encore dans d'autres œuvres⁹⁵. La géographie de la Gaule, si elle est structurée par des fleuves à l'échelle générale, est ancrée localement dans les cités. Cette tendance est largement amplifiée par le recourt au *terminus* (dont nous avons déjà relevé le sens de « borne » précédemment) dans un sens équivalent au *territ[ori]um* pour désigner le territoire de la cité dans son ensemble. Il évoque, en effet, le *terminus* de Poitiers⁹⁶, le *terminus Arvernus*⁹⁷, les *termini* de Bourges⁹⁸, d'Angers⁹⁹, de Tours¹⁰⁰, de Paris¹⁰¹, de

⁹⁴ Dig. 50, 16, 239, 8 : « territorium est uniuersitas agrorum intra fines cuiusque ciuitatis, quod magistratus eius loci intra eos fines terrendi id est summouendi ius habent ».

⁹⁵ Greg. Tur., *Franc.* II, 37 : « per territorium turrionicum » ; III, 15 : « intra Treuerici termini territorio » ; III, 35 : « in Diuionensi territorio » ; IV, 42 : « infra territorium Regensim » ; IV, 44 : « Auennici territorii » ; IV, 46 : « in Villauo territorio » ; V, 3 : « in territorio Sessionico » ; V, 14 : « per Audisiodorensim territorium » ; VI, 21 : « infra Toronicum territorium » ; IX, 5 : « ab urbis Carnotinae territorio » ; IX, 19 : « territorii Biturigi pagum » ; X, 3 : « in ipso Mediolanensis urbis territorio » ; X, 8 : « in huius ciuitatis territorio » ; *Glor. Conf.* 1, 1 : « dum in Aruerni territorio commorarer » ; *Glor. Mart.* 60 : « in territorio quoque urbis ipsius [Nantes] ».

⁹⁶ Greg. Tur., *Franc.* II, 37 : « infra terminum Pictauensim ». À traduire par le « territoire de Poitiers » plutôt que le « territoire poitevin » (traduction proposée par R. Latouche). VII, 3 : « infra Pectauum terminum » ; VII, 24 : « infra terminum » ; IX, 13 : « in urbis Pectauae [...] termino » ; IX, 35 : « infra Pectauo termino ».

⁹⁷ Greg. Tur., *Franc.* V, 9.

⁹⁸ Greg. Tur., *Franc.* V, 10 : « in Biturigo termino » ; VI, 31 : « ad terminum Bitoricum » ; VII, 42 : « in hoc termino » ; VIII, 43 : « infra territorii Biturigi termino ».

⁹⁹ Greg. Tur., *Franc.* V, 13 : « inter terminum Toronicum et Andecauum » ; IX, 18 : « infra Andegauensis territorii terminum » ; X, 31, 8 : « infra terminum Andecauum ».

¹⁰⁰ Greg. Tur., *Franc.* V, 13 : « inter terminum Toronicum et Andecauum » ; VI, 12 : « Toronicum terminum » ; VII, 12 : « infra terminum Toronicum » ; IX, 6 : « extra urbis terminum » ; X, 5 : « inrupto Toronicae urbis termino » ; X, 31, 18 : « infra Turonicum terminum ».

¹⁰¹ Greg. Tur., *Franc.* VI, 14 : « in termino ciuitatis illius » ; IX, 6 : « a termino Parisiacae

Rouen¹⁰², d'Agen¹⁰³, de Limoges¹⁰⁴, de Toulouse¹⁰⁵, de Bordeaux¹⁰⁶, de Nantes¹⁰⁷, de Cahors¹⁰⁸, de Strasbourg¹⁰⁹, de Sens¹¹⁰ et du Puy-en-Vellay¹¹¹, soit au moins 31 occurrences concernant 16 cités¹¹². La grande fréquence de cet usage indique clairement que le terme désigne le ressort de la cité (et à l'époque de Grégoire du siège épiscopal). On peut mentionner encore la situation du concile réuni en 590 « aux confins des territoires (*termini*) des Arvernes, du Gévaudan et des Rutènes »¹¹³. Le mot *terminus* connaît manifestement une évolution significative de son sens, depuis le sens classique, restreint à celui de « borne »¹¹⁴, jusqu'au sens médiéval de « territoire », le seul attesté dans le Blaise médiéval, alors que le Blaise patristique reconnaît déjà le sens de territoire, en particulier chez Grégoire de Tours, tout en relevant encore celui de borne¹¹⁵. Au final, on constate

urbis »; IX, 20 : « illam tertiam portionem de Parisius ciuitatem cum terminibus et populo suo ».

¹⁰² Greg. Tur., *Franc.* VII, 19 : « In Rhodomagensie termino ».

¹⁰³ Greg. Tur., *Franc.* VII, 35 : « infra terminum Agenninsis Urbis ».

¹⁰⁴ Greg. Tur., *Franc.* VIII, 15 : « Limouicino in termino ».

¹⁰⁵ Greg. Tur., *Franc.* VIII, 43 : « in termino Tholosano ».

¹⁰⁶ Greg. Tur., *Franc.* IX, 5 : « usque Burdegalensem terminum ».

¹⁰⁷ Greg. Tur., *Franc.* IX, 18 : « in termino Namnitico ; infra terminum Namneticae urbis ».

¹⁰⁸ Greg. Tur., *Franc.* IX, 20 : « Cadurcus ciuitatem cum terminibus et cuncto populo suo ».

¹⁰⁹ Greg. Tur., *Franc.* IX, 36 : « infra terminum urbis quam Strateburgum uocant ».

¹¹⁰ Greg. Tur., *Franc.* X, 11 : « usque ad terminos Sinonicae urbis ».

¹¹¹ Greg. Tur., *Franc.* X, 25 : « Vellauae urbis terminum ».

¹¹² Ce décompte se limite à l'*Histoire des Francs*. On trouve d'autres occurrences dans *La Gloire des Confesseurs*. Greg. Tur., *Gor. Conf.* 11 : « infra terminum autem Ternoderensis castris » pour Tonnerre.

¹¹³ Greg. Tur., *Franc.* X, 8 : « in confinio vero termini Aruerni, Gabalitani atque Ruteni ».

¹¹⁴ Le seul attesté dans les dictionnaires de latin classique (en l'absence de notice dans le *ThLL*).

¹¹⁵ On y trouve aussi une occurrence dans la *Vie d'Eptadius*, indiquant qu'il a été « nourri et élevé dans le *terminus* ou le *castrum* de Nevers ou de Lormes ». *Vita Eptadii* 1 : « intra terminum uel castrum Neuernensem siue Lobremense nutritus uel eruditus est », *MGH SS rer. Merov.*, III, p. 190. La datation de cette *Vita* a varié, bien qu'on retienne récemment une datation plutôt haute à la fin du VI^e siècle (KREINER 2020, p. 13), et donc contemporaine de Grégoire.

que la structuration territoriale de la Gaule de Grégoire, soit par le *territorium*, soit par le *terminus*, pour un total de 44 occurrences indiscutables, s'articule résolument autour du ressort de la cité.

Certes, il faut bien admettre que, même chez Grégoire de Tours, le *terminus* désigne aussi des ensembles plus vastes. Ainsi, lorsque Grégoire évoque l'antique roi franc Clodion, il indique qu'« il habitait dans la forteresse de *Dispargum*, qui est dans le « territoire des Thuringiens » (*terminum Thoringorum*) »¹¹⁶. *Dispargum* n'a jamais pu être situé avec certitude, bien qu'on ait proposé Duysborch (Belgique) ou Duisburg (Allemagne). Ce territoire pourrait éventuellement être assimilé à celui d'une cité. Mais plusieurs autres occurrences du terme désignent indubitablement le territoire d'un royaume. On trouve ainsi le *Burgundionum terminus*¹¹⁷, le *terminus* des Saxons¹¹⁸, celui de Alémanie¹¹⁹, celui des Wisigoths¹²⁰, celui d'Italie¹²¹ ou, encore, celui d'Arménie¹²². Dans ce cadre, une occurrence vient conforter l'idée d'un sens territorial et non frontalier à *terminus*. Lors de l'usurpation de Rauching en 584, celui-ci feint de faire la paix « de façon à ce qu'il n'y ait aucun différend ni aucun pillage entre le territoire de chaque royaume (*inter terminum utriusque regni*) »¹²³.

Pour autant, l'écrasante majorité des emplois de *territorium* et *terminus* renvoie à la cité. On peut donc en déduire que le modèle du « territoire délimité » (*territorium* ou *terminus*) est celui de la cité dans la continuité du monde antique. Deux points revêtent alors une grande importance.

¹¹⁶ Greg. Tur., *Franc.* II, 9 : « qui apud Dispargum castrum habitabat, quod est in terminum Thoringorum ».

¹¹⁷ Greg. Tur., *Franc.* II, 37 : « Qui abiens, urbes illas a finibus Gothorum usque Burgundionum terminum patris sui dicionibus subiugavit ». Ce passage fait référence à une campagne secondaire menée par le fils de Clovis dans le sillage de la victoire de Vouillé et de la prise de Toulouse par les Francs, sans doute dans les premiers mois de l'année 508 et qui avait pour objectif de prendre les cités d'Albi, de Rodez et de Clermont. DEMOUGEOT 1979, p. 668-9.

¹¹⁸ Greg. Tur., *Franc.* IV, 14 : « terminum illorum ».

¹¹⁹ Greg. Tur., *Vit. Patr.* I, 2 : « intra Alemanniae terminum ».

¹²⁰ Greg. Tur., *Franc.* VII, 9 : « ad terminum Gothorum ». Mais aussi « infra terminum Galliarum » par opposition au royaume wisigothique (Greg. Tur., *Franc.* VIII, 38).

¹²¹ Greg. Tur., *Franc.* X, 3 : « adpropinquantes autem ad terminum Italiae ».

¹²² Greg. Tur., *Franc.* X, 24 : « inrupto Arminiorum termino ».

¹²³ Greg. Tur., *Franc.* IX, 9. Il s'agit des royaumes de Soissons et d'Orléans. On ne saurait comprendre cette phrase, si *terminus* signifiait une borne. GOETZ 2001, p. 77.

D'une part, le territoire des cités mérovingienne est hérité, non sans évolutions, des cités romaines¹²⁴. Surtout, la conception d'un territoire occupé par une communauté politique et ancré autour d'un centre urbain (serait-il devenu épiscopal) reste pertinente¹²⁵, même si la question est plus celle de l'allégeance juridique que de l'inscription territoriale¹²⁶. D'autre part, le territoire de la cité est assez précisément délimité¹²⁷. On peut donc considérer, à l'arrivée, que les ensembles territoriaux sont des agglomérats de *ciuitates*¹²⁸. S'il doit exister une frontière institutionnelle, celle-ci suit la frontière du ressort juridique des cités, puis progressivement des sièges épiscopaux et ne peut être indépendante de celle-ci. En d'autres termes, il ne peut y avoir une frontière à l'échelle des *regna* qui ne suive pas le détail des frontières des cités.

4. *Les obstacles frontaliers* : clausurae, obices

Si les ressorts des cités permettent d'envisager une frontière institutionnelle, ils ne nous renseignent pas forcément sur la matérialité des frontières ou le contrôle de celles-ci. Dès lors, une dernière approche, centrée sur les obstacles, permet de cerner comment les réalités pratiques orientent la spatialisation de l'espace et, partant, la conception de la frontière. Nous avons mentionné plus haut le fait qu'Ennode de Pavie décrive les Alpes comme les « frontières de l'empire italien » (*Italici fines imperii*)¹²⁹ en 474, sans qu'on puisse précisément placer ces frontières¹³⁰. À l'automne de la même année, Sidoine Apollinaire place aussi clairement sur les Alpes la frontière entre la Gaule et l'Italie au moment où Julius Népos, nouvelle-

¹²⁴ MÉRIAUX 2003, p. 596-8.

¹²⁵ GROS 2007, p. 100 : dans le monde romain « *L'humanitas* commence quand un peuple est définitivement fixé en un endroit, et cet endroit ne peut être que celui qu'occupe une ville ».

¹²⁶ LAUWERS - RIPART 2007, p. 121-8.

¹²⁷ FIXOT 2000, p. 54-6. Lorsque le *territorium* de la cite devient celui du siège épiscopal, le contrôle du territoire et de ses marges est toujours effectif : CARDOT 1987, p. 157-8.

¹²⁸ Le terme de *regiones* apparaît dans ce sens chez Grégoire de Tours. ROUCHE 1997, p. 182.

¹²⁹ Ennod., *Opusc.* III, 80 : « dum illi Italici fines imperii quos trans Gallicanas Alpes porrexerat ».

¹³⁰ Voir *supra* note 16.

ment empereur, envoie son questeur du palais sacré pour négocier la paix avec les Wisigoths. Il écrit, en effet : « le questeur Licinianus, venant de Ravenne, avait à peine franchi les Alpes (*Alpe transmissa*) et touché le sol de la Gaule (*tetigit Galliae solum*) [...] »¹³¹. Une lettre un peu plus ancienne de Sidoine à Herennius vient, peut-être, éclairer mieux la nature de cette frontière alpine. Il y raconte le trajet de son second voyage à Rome en 467, à l'appel d'Anthémius¹³² :

C'est ainsi que j'atteignis la chaîne des Alpes ; leur ascension fut pour moi rapide et aisée, un chemin ayant été creusé dans la neige pour faciliter la traversée, entre les parois de précipices effrayants des deux côtés¹³³.

Dans ce passage, alors que les Alpes sont encore à l'intérieur du territoire romain, qui à ce moment-là s'étend clairement des deux côtés, la traversée est rendue aisée par l'entretien de la route. Comme ce n'est pas la difficulté du passage qui crée le sentiment de franchir une frontière, il faut alors chercher d'autres éléments.

Il existe, de fait, un système de contrôle des passages alpins par des forts (*clausurae*), assez ancien mais assez robuste pour être encore utilisé par les Ostrogoths de Théodoric. On a pu penser que ces *clausurae* formaient un système de défense frontalier et linéaire¹³⁴. Toutefois, Joëlle Napoli et René Rebuffat ont démontré que le terme, qui désigne à l'origine un défilé entre deux montagnes en est venu à désigner les forts qui gardaient ces défilés, forts abritant une soixantaine d'hommes, plus que les *burgi*, mais moins que les *castra*. Ces forts n'apparaissent pour les Alpes, à la fin de l'Antiquité, qu'en trois endroits de nos sources (sous la forme *clusurae*) : dans deux lettres de Théodoric transmises par Cassiodore dans les *Variae* et dans une

¹³¹ Sid. Apoll., *Epist.* V, 16, 1 : « Rauenna ueniens quaestor Licinianus, cum primum tetigit Alpe transmissa Galliae solum, litteras aduentus sui praeuias misit ». « Le questeur Licinianus, venant de Ravenne, avait à peine franchi les Alpes et touché le sol de la Gaule, qu'il m'adressait une lettre annonciatrice de son arrivée ». La lettre est datée d'octobre ou novembre 474 selon André Loyen (LOYEN 1970, p. 256).

¹³² WOLFF 2016, p. 193.

¹³³ Sid. Apoll., *Epist.* I, 5, 2 : « Sic Alpium iugis appropinquatum ; quarum mihi citus et facilis ascensus et inter utrimque terrentis latera praerupti cauatis in callem niuibz itinera mollita ».

¹³⁴ Sur la généalogie de cette idée NAPOLI - REBUFFAT 1993, p. 35.

mention de la *Chronique* de Prosper d'Aquitaine¹³⁵. Dans cette dernière, l'auteur indique qu'Attila, alors qu'il cherchait à entrer en Italie, choisit la voie de la Pannonie parce qu'il considérait que les *clusurae* alpines empêchaient les ennemis de passer¹³⁶. Plus tard, Théodoric, dans une lettre au préfet du prétoire Faustus lui ordonnant d'assurer le paiement de l'annone aux soldats cantonnés dans les *claustra* alpins, en particulier ceux de la *cl(a)usura* (« forteresse ») Augustana (probablement Augusta Praetoria, aujourd'hui Aoste), décrit une frontière fermée, puisqu'elle empêche le passage des *prouvinciales*, et militaire, puisqu'elle retient les barbares (*barbaros prohibere*)¹³⁷. La frontière est même fermée dans les deux directions, dans la mesure où la lettre II, 19 des *Variae* s'adresse « à tous les Goths et les Romains qui commandent les ports et les frontières (*clusurae*) » pour leur demander de veiller à empêcher un esclave fugitif de partir. Dans ce cas, une *clusura* désigne une forteresse commandant une frontière terrestre. En s'adressant aux commandants des postes de frontière terrestre et maritime, le document projette la conception d'un territoire fermé et donc définit par le système de défense militaire, puisqu'il suppose que l'esclave cherche à quitter le royaume, c'est-à-dire le territoire en tant que lieu délimité d'exercice du pouvoir.

Pour mettre en cohérence ces *clausurae* et la conception ostrogothique de la frontière italienne on peut se référer au formulaire de nomination du *dux Raetiae* par Théodoric :

Car la Rhétie est le rempart (*munimina*) de l'Italie et les barrières (*claustrae prouvinciae*) des provinces, que nous considérons appelées ainsi à bon droit, dès lors qu'elles sont disposées contre les peuples farouches et sauvages comme des sortes d'obstacles aux catastrophes (*quaedam plagarum obstacula*). Car ici est subie (*excipitur*) l'attaque barbare et l'impudence furieuse est lacérée par les jave-

¹³⁵ Prosp., *Chron.* 1367 ; Cassiod., *Var.* II, 5, 2 et II, 19, pr.

¹³⁶ Prosp., *Chron.* 1367 [a. 452] : « Attila redintegratis uiribus, quas in Gallia amiserat, Italiam ingredi per Pannonias intendit, nihil duce nostro Aetio secundum prioris belli opera prospiciente, ita ut ne clusuris quidem Alpium, quibus hostes prohiberi poterant, uteretur, hoc solum spebus suis superesse existimans, si ab omni Italia cum imperatore discederet ».

¹³⁷ Cassiod., *Var.* II, 5 : « et quasi a quadam porta prouvinciae gentiles introitus probatur excludere ». Le texte évoque à la phrase suivante l'idée d'éloigner les barbares « barbaros prohibere ».

lots¹³⁸. [...] 3. Et c'est pourquoi par cette notification, puisque nous admettons que tu es capable, par ton intelligence et tes forces, nous te confions le duché de Rhétie, pour que tu commandes ses soldats en temps de paix et qu'avec eux tu arpentés avec le zèle habituel nos frontières (*fines nostros*), car tu constates qu'on ne t'a pas confié une mince affaire, lorsque la tranquillité de notre royaume (*regni nostri*) repose sur le soin que tu mets à la garder. [...] 4. Par conséquent, répond à notre injonction, que nous soyons satisfait par ta fidélité et ton zèle, de sorte qu'aucun étranger ne soit admis sans examen attentif et que tu n'envoies pas nos hommes traverser [la frontière] (*transmittas*) vers les barbares de façon négligente¹³⁹.

Les frontières (*fines*) du royaume ostrogothique sont décrites comme des obstacles (*munima, claustrae, obstacula*), de telle façon à ce qu'elles opposent une barrière physique à toute volonté d'entrer en Italie par les passes alpines de Rhétie. On peut, certes, se référer au système frontalier des *limites* tel qu'il a été décrit par Benjamin Isaac autour d'un ressort militaire confié à un *dux*, comme c'est le cas ici pour le *dux Raetiae*. Mais ce qui frappe ici est que le contrôle de la frontière consiste en un contrôle des déplacements, et donc des routes. Les éléments de la frontière sont considérés comme des barrières qui fonctionnent dans les deux sens et qui séparent le *regnum* des *gentes*. Cela dit, rien n'indique que ce sont les *clausurae* elles-mêmes qui matérialisent la frontière institutionnelle. Dans une lettre de 508-511 Théodoric organise l'approvisionnement en grain des

¹³⁸ Il y a là une idée qui réapparaît en d'autres points des *Variae*, à savoir la conception d'un voisinage hostile, avec l'idée que des provinces sont situées à la frontière et, partant, bien plus exposées aux incursions. Ainsi l'expédition burgonde contre l'Émilie et la Ligurie est décrite par un édit de 535-536 comme « une guerre furtive de voisinage » (Cassiod., *Var.* XII, 28, 2 : « bellum de uicinitate furtium »).

¹³⁹ Cassiod., *Var.* VII, 4, 2-4 : « Raetiae namque munimina sunt Italiae et claustra prouinciae : quae non immerito sic appellata esse iudicamus, quando contra feras et agrestissimas gentes uelut quaedam plagarum obstacula disponuntur. Ibi enim impetus gentilis excipitur et transmissis iaculis sauciat furibunda praesumptio. [...] 3. Ideoque ualidum te ingenio ac uiribus audientes per illam indictionem ducatum tibi cedimus Raetiarum, ut milites et in pace regas et cum eis fines nostros sollemni alacritate circueas, quia non paruam rem tibi respicis fuisse commissam, quando tranquillitas regni nostri tua creditur sollicitudine custodiri. [...] 4. Quapropter responde nostro iudicio, fide nobis et industria placiturus, ut nec gentiles sine discussione suscipias nec nostros ad gentes sub incuriositate transmittas ».

forteresse ostrogothique sur la Durance (*ad castella supra Druentiam*)¹⁴⁰, frontière avec le royaume burgonde. Les forts sont « sur » la Durance, ce qui ne nous renseigne pas sur la situation des forts sur la rive gauche ou droite (ou les deux)¹⁴¹. Le parallèle avec les frontières fluviales apparaît ici dans toute sa pertinence. Ce n'est pas tant l'obstacle naturel (fleuve ou montage) qui crée une frontière, mais la capacité à organiser sur cet élément naturel un système de contrôle des points de passages (ponts, gués, cols ou vallées). Ce sont donc les obstacles sur les routes qui incarnent le mieux la matérialité de la frontière.

Sidoine Apollinaire en donne l'exemple même lorsqu'il dessine le portrait de Clermont comme « verrou » de la route menant de Toulouse à Lyon en contournant le Massif Central par le nord :

C'est toujours nous, malheureux Arvernes, qui sommes sur le chemin de telles invasions (*irruptioni ianua*). Ce qui fournit en effet à la haine de nos ennemis des motifs particuliers, c'est qu'ils rencontrent dans la barrière que nous leur opposons (*de nostra obice*) avec l'aide du Christ, le seul obstacle à l'ambition qu'ils n'ont pas encore réalisée, de donner pour limites à leur territoire (*terminos suos*), entre l'Océan et le Rhône, le cours de la Loire. Or les vastes étendues des régions situées autour de nous ont été depuis longtemps englouties par le cruel assaut d'une royauté menaçante¹⁴².

Il emploie dans la deuxième phrase le terme d'*obex*, qui désigne le « verrou » et, plus généralement à l'époque tardive l'« obstacle ». On peut le rapprocher de la comparaison de Clermont à une « porte » (*ianua*) dans la première phrase. Le terme d'*obex* n'est pas habituellement associé à la frontière sauf chez Ammien Marcellin, lorsqu'il déplore le fait que les Romains eux-mêmes aient enlevé toute barrière sur le *limes* danubien : « *nostri limitis reseratis obicibus* »¹⁴³. Nous savons par d'autres éléments

¹⁴⁰ Cassiod., *Var.* III, 41.

¹⁴¹ Pour un relevé ancien mais complet des sources littéraires sur la frontière du second royaume burgonde consulter BINDING - WACKERNAGEL 1868, p. 306-9.

¹⁴² Sid. Apoll., *Epist.* VII, 1, 1 : « Huic semper irruptioni nos miseri Aruerni ianua sumus. Namque odiis inimicorum hinc pecularia fomenta subministramus, quia, quod necdum terminos suos ab Oceano in Rhodanum Ligeris aluo limitauerunt, solam sub ope Christi moram de nostra tantum obice patiuntur. Circumiectionum uero spatia tractumque regionum iam pridem regni minacis importuna deuorauit impressio ».

¹⁴³ Amm. Marc. 31, 4, 9. Stéphane Ratti a montré que l'image du verrou face à une

que Sidoine a lu Ammien Marcellin et que la correspondance n'est probablement pas fortuite¹⁴⁴. Le terme d'*obex* est encore employé par Sidoine dans sa lettre à Félix, ancien Préfet du Prétoire des Gaules, envoyée vers la fin 471 ou en 472. Clermont y est une barrière qui limite l'extension du royaume wisigothique :

« Les armées des nations répandues autour de nous épouvantent en effet notre ville, qu'elles regardent comme une sorte de barrière limitant leur territoire « quasi quandam sui limitis obicem ». Ainsi, placés au milieu de peuples rivaux, nous sommes pour eux une proie pitoyable, suspects aux Burgondes, trop proches des Goths, et nous ne sommes exempts ni de la colère de ceux qui nous attaquent, ni de l'envie de ceux qui nous défendent »¹⁴⁵.

Il s'agit, bien sûr, de la situation de Clermont, défendue par les Burgondes, dont Sidoine se méfie, et convoitée par les Wisigoths. La cité elle-même est considérée comme un obstacle (*obex*) appartenant au système de défense (*limes*) dans une formule qui n'est pas sans rappeler Ammien Marcellin, lorsqu'il déplore l'absence de « verrous » sur le *limes* danubien¹⁴⁶.

Cette conception de Clermont comme obstacle à l'extension du territoire, renvoie à l'importance des routes dans le contrôle effectif des frontières, point déjà relevé par Benjamin Isaac dans son étude du terme de *limes*. De fait, la question des frontières ne se pose pas tant en termes de lignes sur une carte, qu'en terme de contrôle des routes¹⁴⁷. On le constate dans la lettre que Sidoine Apollinaire envoie à Faustus de Riez en 476. Le contexte est particulièrement délicat, puisqu'il s'agit précisément du

invasion a été utilisé par Ammien Marcellin (Amm. Marc. 16, 12, 38), mais renvoie surtout à l'épisode d'Horactius Coclès dans Tite-Live (RATTI 2007, p. 192). On constate en l'espèce qu'un fleuve n'est pas une barrière en l'absence de « verrous » en général placés sur les ponts et les gués.

¹⁴⁴ La célèbre description des Huns par Ammien (31, 2, 1-10) a vraisemblablement inspiré Sidoine (*Carm.* II, 260-269).

¹⁴⁵ Sid. Apoll., *Epist.* III, 4, 1 : « Oppidum siquidem nostrum quasi quandam sui limitis obicem circumfusarum nobis gentium arma terrificant. Sic aemulorum sibi in medio positi lacrimabilis praeda populorum, suspecti Burgundionibus, proximi Gothis, nec impugnatum ira nec propugnatum caremus invidia ».

¹⁴⁶ Voir *supra* n. 101.

¹⁴⁷ CARDOT 1987, p. 115 rappelle comment Gontran ferme l'accès à son royaume à Chilbert II en bloquant l'accès à la route de Marseille et à la route d'Espagne.

moment où les Wisigoths et les Burgondes se disputent la Provence. Un passage évoque les « sentinelles des routes publiques » (*custodias aggerum publicorum*), qui ne manqueraient pas de questionner les porteurs de lettres¹⁴⁸. Il s'agit des anciens postes de gardes romains que les Burgondes et les Wisigoths ont repris à leur compte¹⁴⁹. Ces sentinelles ne sont pas forcément placées à un point de frontière, mais plutôt dans les zones qui permettent de contrôler les routes¹⁵⁰. On voit bien par-là comment les nouvelles frontières deviennent un obstacle au voyage et même à la communication sur fond de suspicion réciproque.

Conclusion

Au terme de ce passage en revue des principaux termes désignant les frontières aux v^e et vi^e siècles en Gaule et en Italie, il apparaît que l'am-bivalence du lexique de la frontière ne change pas fondamentalement entre l'Antiquité classique et le Haut Moyen Âge. La raison réside dans une structuration spatiale des États antiques assez identique, même si elle diffère de la nôtre en ce que la projection du pouvoir n'est pas cartographique (au sens d'une photographie satellite), mais fonctionne selon un réseau de cités reliées par des routes¹⁵¹. Et toute conception de la frontière ne peut être opérationnelle (et compréhensible) que selon un tel schéma.

Dès lors, la frontière des nouveaux États n'existe matériellement que de deux manières. D'une part, des individus et des communautés rassemblés par des allégeances et donc délimités par des sphères juridiques. Il

¹⁴⁸ Sid. Apoll., *Epist.* IX, 3, 2 : « Cæterum ad præsens, petita uenia prius impetrataque, cautissimum reor ac saluberrimum, per has maxime ciuitates quæ multum si tu segreges agunt, dum sunt gentium motibus itinera suspecta, stylo frequentiori renuntiare ; dilataque tantisper mutui sedulitate sermonis, curam potius assumere conticescendi. [...] Quarum ista calculo primore numerabitur, quod custodias aggerum publicorum nequaquam tabellarius transit irrequisitus : qui etsi periculi nihil, ut pote crimine uacans, plurimum sane perpeti solet difficultatis ; dum secretum omne gerulorum peruigil explorator indagat ».

¹⁴⁹ WOLFF 2016, p. 194.

¹⁵⁰ MASCOLI 2019, p. 198.

¹⁵¹ CARDOT 1987, p. 121 : « Les Mérovingiens appréhendent l'espace comme une succession de lieux plutôt que comme un vaste ensemble complètement parcouru et maîtrisé ». Nous pourrions appliquer cette définition à l'ensemble du monde ancien.

existe donc des frontières juridiques très précises en ce qu'elles incluent ou excluent des individus ou des communautés. Ces communautés elles-mêmes sont ancrées dans le territoire de la *ciuitas*, qui est relativement précisément délimité. D'autre part, des emprises militaires, qui se manifestent essentiellement comme des obstacles le long des routes, qu'il s'agisse d'un pont ou d'un gué sur un fleuve, d'un fort commandant une vallée ou tout simplement d'une cité ou d'un camp militaire contrôlant une route. De la même façon qu'à l'époque romaine, il existe après la disparition de l'Empire en Occident un contrôle efficace des déplacements lié aux sujétions juridiques des individus. Mais cela ne nécessite pas une ligne frontière fixe et définie sur toute sa longueur impliquant une occupation rationnelle et maximaliste de l'espace, dont on peut douter de la pertinence avant l'époque moderne. En d'autres termes, il n'y a pas de « frontière » au singulier, mais des modalités de contrôle des déplacements et des communautés dont l'expression et la territorialisation suivent, selon des rationalités diverses, le réseau des routes et des cités.

Bibliographie

- ABULAFIA 2017: D. ABULAFIA, *Medieval Frontiers: Concepts and Practices*, Londres 2017.
- ALFÖLDI 1949: A. ALFÖLDI, « The moral barrier on Rhine and Danube », dans E. Birley (dir.), *The Congress of Roman Frontier Studies*, Ann Arbor 1949, p. 1-16.
- BECKER 2020: A. BECKER, « Le pouvoir impérial entre Orient et Occident. *Concordia* retrouvée et redéfinition des équilibres diplomatiques », dans F. Oppediasiano (dir.), *Procopio Antemio. Imperatore di Rome*, Santo Spirito 2020, p. 73-94.
- BINDING - WACKERNAGEL 1868: K. BINDING, W. WACKERNAGEL, *Geschichte des burgundisch-romanischen Königreichs*, Leipzig 1868.
- BIRLEY 2002: A.R. BIRLEY, « Fifty years of Roman frontier studies », dans P. Freeman (dir.), *Limes XVIII. Proceedings of the XVIIIth International Congress of Roman Frontier Studies held in Amman, Jordan (September 2000)*, Oxford 2002, p. 1-12.
- BJORNLIIE 2019: M.S. BJORNLIIE, *Cassiodorus. The variae. The complete translation*, Oakland 2019.
- BRAUN 1992: R. BRAUN, « Die Geschichte der Reichs-Limeskommission und ihre Forschungen », dans G. Süsskind (dir.), *Der Römische Limes in Deutschland*, Stuttgart 1992, p. 9-32.

- BREEZE 2018: D. BREEZE, « The Value of Studying Roman Frontiers », dans *Theoretical Roman Archaeology Journal*, 1, 1, 2018.
- BROGIOLO - GAUTHIER 2000: G.P. BROGIOLO, N. GAUTHIER, *Towns and their territories between late antiquity and the early Middle Ages*, Leiden 2000.
- BRUN - LEEUW - WHITTAKER 1993: P. BRUN, S.E. VAN DER LEEUW, C.R. WHITTAKER, *Frontières d'empire: nature et signification des frontières romaines*, Nemours 1993.
- CARDOT 1987: F.A. CARDOT, *L'espace et le pouvoir: étude sur l'Austrasie mérovingienne*, Paris 1987.
- CARRIÉ 1995: J.-M. CARRIÉ, « 1993 : ouverture des frontières romaines ? », dans A. Rousselle (dir.) *Frontières terrestres, frontières célestes dans l'Antiquité*, Paris 1995, p. 31-54.
- COMPATANGELO-SOUSSIGNAN - SANTINELLI 2003a: R. COMPATANGELO-SOUSSIGNAN, E. SANTINELLI, « Introduction », dans *Revue du Nord*, 351, 3, 2003, p. 503-8.
- COMPATANGELO-SOUSSIGNAN - SANTINELLI 2003b: R. COMPATANGELO-SOUSSIGNAN, E. SANTINELLI, *Territoires et frontières en Gaule du Nord et dans les espaces septentrionaux francs*, *Revue du Nord*, 351, 3, 2003.
- CURTA 2005: F. CURTA, *Border, barriers and ethnogenesis: frontiers in late Antiquity and the Middle Ages*, Turnhout 2005.
- DAVIES - HALSALL - REYNOLDS 2007: W. DAVIES, G. HALSALL, A. REYNOLDS, *People and space in the Middle Ages, 300-1300*, Turnhout 2007.
- DE VAAN 2016: M. DE VAAN, *Etymological dictionary of Latin and the other Italic languages*, Leiden-Boston 2016.
- DEMOUGEOT 1979: E. DEMOUGEOT, *La formation de l'Europe et les invasions barbares*, Paris 1979.
- ELTON 1996: H. ELTON, « Defining Romans, Barbarians, and the Roman Frontier », dans *Shifting Frontiers in Late Antiquity*, Aldershot 1996, p. 126-35.
- ELTON 2013: H. ELTON, *Frontiers of the Roman Empire*, Hoboken 2013.
- FEBVRE 1922: L. FEBVRE, *La terre et l'évolution humaine*, Paris 1922.
- FIXOT 2000: M. FIXOT, « La Cité et Son Territoire : L'Exemple du Sud-Est de la Gaule », dans *Towns and their Territories Between Late Antiquity and the Early Middle Ages*, Leiden 2000, p. 37-61.
- FONTAINE 1968: J. FONTAINE, *Sulpice Sévère. Vie de saint Martin. Tome II. Commentaire (jusqu'à Vita 19)*, Paris 1968.
- FOURNIER 2017: É. FOURNIER, « The Vandal Conquest of North Africa: The Origins of a Historiographical Persona », dans *The Journal of Ecclesiastical History*, 68, 4, 2017, p. 687-718.
- GENET 2007: J.-P. GENET (dir.), *Rome et l'État moderne européen*, Rome 2007.

- HENNING 1999: D. HENNING, *Periclitans res publica: Kaisertum und Eliten in der Krise des Weströmischen Reiches 454/5-493 N.Chr.*, Stuttgart 1999.
- GOETZ 2001: H.-W. GOETZ, « Concepts of Realm and Frontiers from Late Antiquity to the Early Middle Ages: some Preliminary Remarks », dans *The Transformation of frontiers from late antiquity to the Carolingians*, Leiden 2001, p. 73-82.
- GOETZ - JARNUT - POHL 2003: H.-W. GOETZ, J. JARNUT, W. POHL, *Regna and gentes: the relationship between late antique and early medieval peoples and kingdoms in the transformation of the Roman world*, Leiden-Boston 2003.
- GRAHAM 2018: M.W. GRAHAM, *News and Frontier Consciousness in the Late Roman Empire*, Ann Arbor 2018.
- GROS 2007: P. GROS, « Le concept d'espace à Rome », dans *Le concept d'espace à Rome*, Rome 2007, p. 97-114.
- GUIZARD-DUCHAMP 2003: F. GUIZARD-DUCHAMP, « Fleuves, forêts et territoire dans les sources narratives des VI^e et VII^e siècles », dans *Revue du Nord*, 351, 3, 2003, p. 573-94.
- HANSON 2014: W.S. HANSON, « The nature and function of Roman frontiers revisited », dans *Life in the Limes: Studies of the people and objects of the Roman frontiers*, Oxford 2014, p. 4-10.
- HARRIES 1994: J. HARRIES, *Sidonius Apollinaris and the fall of Rome AD 407-485*, Oxford 1994.
- HARRIES 1996: J. HARRIES, « Sidonius Apollinaris and the Frontiers of Romanitas », dans *Shifting Frontiers in Late Antiquity*, Aldershot 1996, p. 31-44.
- ISAAC 1988: B. ISAAC, « The Meaning of the Terms *Limes* and *Limitanei* », dans *The Journal of Roman Studies*, 78, 1988, p. 125-47.
- ISAAC 1990: B. ISAAC, *The limits of empire: the Roman army in the East*, Oxford 1990.
- JANNIARD 2020: S. JANNIARD, « Objectifs et moyens de la politique militaire d'Anthémios », dans F. Oppediasiano (dir.), *Procopio Antemio. Imperatore di Rome*, Santo Spirito 2020, p. 229-55.
- KORNEMANN 1934: E. KORNEMANN, *Die unsichtbaren Grenzen des Römischen Kaiserreiches*, Budapest 1934.
- KREINER 2020: J. KREINER, « Merovingian Hagiography », dans B. Effros, I. Moreira (dir.), *The Oxford Handbook of the Merovingian World*, Oxford 2020, p. 508-30.
- KULIKOWSKI 2004: M.A. KULIKOWSKI, *Late Roman Spain and its cities*, Baltimore 2004.
- Latouche 1963: R. Latouche, *Grégoire de Tours. Histoire des Francs, t. I*, Paris, 1963.

- LAUWERS - RIPART 2007: M. LAUWERS, L. RIPART, « Représentation et gestion de l'espace dans l'Occident médiéval (V^e-XIII^e siècle) », dans *Rome et l'État moderne européen*, Rome 2007, p. 115-71.
- LOYEN 1934: A. LOYEN, « Les débuts du royaume wisigoth de Toulouse », dans *Revue des études latines*, 12, 1934, p. 406-15.
- LOYEN 1960: A. LOYEN, *Sidoine Apollinaire. Tome I. Poèmes*, Paris 1960.
- LOYEN 1970: A. LOYEN, *Sidoine Apollinaire. Tome II. Lettres 1-4*, Paris 1970.
- MARCHAL 1996: G.P. MARCHAL (dir.), *Grenzen und Raumvorstellungen (11.-20. Jh.)*, Zürich 1996.
- MASCOLI 2019: P. MASCOLI, « Il recapito della corrispondenza nella Roma imperiale », dans *Classica et Christiana*, 14, 2019, p. 188-200.
- MATHISEN - SIVAN 1996: R. MATHISEN, H. SIVAN, « Introduction », « Defining Romans, Barbarians, and the Roman Frontier », dans *Shifting Frontiers in Late Antiquity*, Aldershot 1996, p. 1-7.
- MÉRIAUX 2003: C. MÉRIAUX, « De la cité antique au diocèse médiéval. Quelques observations sur la géographie ecclésiastique du Nord de la Gaule mérovingienne », dans *Revue du Nord*, n° 351, 3, 2003, p. 595-609.
- NAPOLI - REBUFFAT 1993: J. NAPOLI, R. REBUFFAT, « Clausurae », dans *La Frontière. Séminaire de recherche sous la direction d'Yves Roman*, Lyon 1993, p. 35-43.
- PASCHOUD 1998: F. PASCHOUD, « Note sur les relations de trois historiens des IV^e et V^e siècles : Sulpicius Alexander, Renatus Profutur Frigeridus et Olympiodore », dans *Antiquité Tardive*, 6, 1998, p. 313-6.
- POHL - WOOD - REIMITZ 2001: W. POHL, I.N. WOOD, H. REIMITZ, *The Transformation of frontiers from late antiquity to the Carolingians*, Leiden-Boston 2001.
- POUTIGNAT - STREIFF-FENART - BARTH 2012: P. POUTIGNAT, J. STREIFF-FENART, F. BARTH, *Théories de l'ethnicité. Suivi de Les groupes ethniques et leurs frontières de Fredrik Barth*, Paris 2012.
- RATTI 2007: S. RATTI, « La traversée du Danube par les Goths : La subversion d'un modèle héroïque (Ammien Marcellin 31. 4) », dans J. den Boeft (dir.), *Ammianus after Julian. The Reign of Valentinian and Valens in Books 26-31 of the Res Gestae*, Leiden-Boston 2007, p. 181-200.
- ROUCHE 1997: M. ROUCHE, « Entre civitas et sedes regni : Grégoire de Tours et les espaces politiques de son temps », dans *Supplément à la Revue archéologique du centre de la France*, 13, 1, 1997, p. 179-84.
- ROUSSELLE 1995: A. ROUSSELLE (dir.), *Frontières terrestres, frontières célestes dans l'antiquité*, Perpignan 1995.
- STEVENS 1933: C.E. STEVENS, *Sidonius Apollinaris and his age*, Oxford 1933.
- TROUSSET 1993: P. TROUSSET, « La frontière romaine et ses contradictions », dans

- La Frontière. Séminaire de recherche sous la direction d'Yves Roman*, Lyon 1993, p. 25-33.
- WHITTAKER 1989: C.R. WHITTAKER, *Les frontières de l'Empire romain*, Paris 1989.
- WHITTAKER 1993: C.R. WHITTAKER, « What happens when frontiers come to an end? », dans P. Brun, S. van der Leeuw, C.R. Whittaker (dir.), *Frontières d'empire. Nature et signification des frontières romaines*, Nemours 1993, p. 133-41.
- WHITTAKER 1997: C.R. WHITTAKER, *Frontiers of the Roman Empire: a social and economic study*, Baltimore 1997.
- WOLFF 2016: É. WOLFF, « Sidoine Apollinaire voyageur », dans *Antiquité Tardive*, 24, 2016, p. 193-201.
- YVER 1896: G. YVER, « Euric, roi des Wisigoths (466-485) », dans *Études d'Histoire du Moyen Âge : dédiées à Gabriel Monod*, Paris 1896, p. 11-46.
- ZECCHINI 1993: G. ZECCHINI, *Ricerche di storiografia latina tardoantica*, Rome 1993.

Maritime Exchange between Italy and Gaul in Late Antiquity and its Mediterranean Contexts

Simon Loseby, University of Sheffield

ABSTRACT *Maritime exchange between Italy and Gaul in late Antiquity*

This paper looks at traffic across the northern Tyrrhenian Sea in late antiquity first from the perspective of travel and communications, and then in more detail at the movement of goods. Although maritime links between Italy and Gaul remained routine from c. 400-c. 700, textual and archaeological evidence for the shipment of Italian merchandise to Gaul, or vice versa, remains quite scarce. Such traffic can, however, be set within the wider context of the involvement of the two regions in the interregional Mediterranean exchange-system. This allows us to consider how far the shipment of goods from North Africa and the eastern Mediterranean to Gaul may have been mediated through Italian ports, and to explore some of the different ways in which these same imports have often been perceived within the historiography of Merovingian Gaul and Byzantine Italy.

KEYWORDS: Maritime Exchange; Late antique Gaul; Late antique Italy

PAROLE CHIAVE: Scambio marittimo; Tarda antichità in Gallia; Tarda antichità in Italia

Maritime Exchange between Italy and Gaul in Late Antiquity and its Mediterranean Contexts

Simon Loseby

On 17 April 418, the Emperor Honorius issued from Ravenna a ‘most salutary’ ordinance embracing the suggestion of Agricola, the praetorian prefect of Gaul, that the Council of the Seven Provinces, a recent innovation which had swiftly fallen into desuetude ‘either because of the indifference of the times or the neglect of the usurpers’, be revived¹. Unsurprisingly, the imperial chancery preferred not to dwell on these recent miseries, choosing instead to concentrate its rhetorical firepower on extolling the manifold qualities of Arles, the city in which the council was annually to meet, which is dignified here as *Constantina urbs*, and had been the capital of the Gallic prefecture since the late 390s²:

For such is the convenience of the site, such the wealth of its traffic, such the number of travellers at that place that whatever is produced anywhere is more readily exchanged there... Already, indeed, it is naturally the case that the descent of the Rhône and the ascent of the Tyrrhenian Sea make neighbouring and almost coterminous the one which flows past and the other which flows around. Since, therefore, all the best that the earth has to offer maintains this city, anything produced in each part of it is brought to it by sail, oar, cart, land, sea, river: how should one not believe the great benefit to our Gaul when we order that an assembly be held in that city in which such great opportunity for traffic and trading is made manifest by some divine gift³.

¹ *Ep. Arel.* 8: «interpolatum vel incuria temporum vel desidia tyrannorum». It has become conventional to call this document the *Constitutio saluberrima*, though its opening adjective in fact refers to the wisdom of Agricola’s suggestion: «saluberrima magnificentiae tuae suggestione».

² The transfer of the prefecture from Trier to Arles is more likely to have occurred shortly after 395 than in 407: see most recently Mathisen 2013.

³ *Ep. Arel.* 8: the style hardly lends itself to literal translation, but the thrust is clear.

Given that the decree was announcing what was essentially a political decision, designed to reassure the local *possessores* of the restoration of regional order (and perhaps to curb their anxieties at the imminent concession of part of Aquitania to the Goths), its prolonged emphasis on the role played by Arles in mediating commercial relations between Gaul, the Mediterranean, and the Arab and Assyrian lands beyond appears somewhat superfluous⁴. Perhaps the drafters of the constitution were taking the opportunity to draw attention from more immediate concerns by offering their own, particularly grandiloquent variation on an established late antique theme. A few decades earlier Ausonius had similarly stressed the role of the Rhône in bringing the trade of the Roman world to Arles⁵. At much the same time, the author of the *Expositio totius mundi* succinctly summed Gaul up from his Levantine perspective as a province where, thanks to the imperial presence, one could get everything, albeit at a price. He encapsulated this by reference to two cities, the imperial capital at Trier, somewhat confusingly described as ‘mediterranean’ (in the literal sense of being in the midst of the land), and its helpmeet Arles, ‘situated by the sea’, which ‘receives the merchandise of the whole world and sends it on to the aforesaid city’⁶. Even before Arles reached the peak of its political importance in the early fifth century, the idea of its significance as a hub of interregional exchange and communications was already firmly implanted in the minds of contemporaries around the Mediterranean.

None of these sources make specific reference to Italian trade in their praise of Arles: Ausonius and the *Expositio* couch their praise of its traffic in global terms, and although the imperial constitution picks out five regions as illustrations of the varied sources of the imports to be found there, Italy is not among them⁷. The authors of these texts also focus primarily on

⁴ For the historical context, see MATTHEWS 1975, p. 329–51.

⁵ Auson., *Ordo nob. urb.*, 73–80; cfr. *Ordo nob. urb.*, 124–8, for the arrival of cargoes from ‘the whole world’ at the port of Narbonne.

⁶ *Expos. Mundi* 58: «Post Pannoniam Gallia provincia, quae, cum maxima sit et imperatorem semper egeat, hunc ex se habet. Sed propter maioris praesentiam, omnia in multitudine abundat, sed plurimi pretii. Ciuitatem autem maximam dicunt habere quae uocatur Triueris, ubi et habitare dominus dicitur, et est mediterranea. Similiter autem habet alteram ciuitatem in omnibus ei adiuuantem, quae est super mare, quam dicunt Arelatum, quae ab omni mundo negotia accipiens praedictae ciuitati emittit».

⁷ The regions highlighted are Oriens, Arabia, Assyria, Africa, and Hispania: «quidquid

the utility of Arles and the Rhône in funnelling seaborne imports into Gaul rather than as an outlet for Gallic exports across the Mediterranean. The problems of isolating Italian traffic amid the wider maritime influx of commodities into late antique Gaul, and of identifying the goods which might conceivably have been flowing in the opposite direction from Gaul to Italy will recur throughout this paper. Back in the late republican and early imperial period, trade across the Ligurian Sea had run decidedly hot, first as Italian merchants looked to exploit emerging Gallic markets in tandem with the expansion of Roman power, and then when Gallic wares proved appealing to consumers around the western Mediterranean, and particularly at Rome⁸. By late antiquity, however, those days were long gone. In contrast with widely-distributed commodities such as Baetican oil, African pottery, or Palestinian wine, traffic in Italian and Gallic foodstuffs and pottery had since the third century been largely confined within regional exchange-circuits rather than enjoying wider circulation around the Mediterranean. The disintegration of the western empire did nothing to change this, as we shall see. While our textual sources for maritime communications between Gaul and Italy are sufficiently rich and consistent to indicate the existence of regular seaborne traffic between the two regions between the fifth and seventh centuries, regardless of seismic political shifts, it is therefore more challenging to specify the nature of these exchanges, let alone the evolution of their volume and significance over time.

Although these difficulties cannot be wholly circumvented, the question of the character and scale of exchange between Gaul and Italy in late antiquity presents an interesting problem not only in its own right, in counterpoint to the various other forms of political and cultural contact considered in this volume, but also methodologically. It brings out the persistent limitations in our understanding of the role in interregional Mediterranean exchange played by those regions that did not export ceramic material on a significant scale, in effect forcing us to fall back on the more evanescent indications provided by the written sources. These texts are at their most informative about aspects of the route, and our exploration of maritime traffic between Gaul and Italy can logically begin there. We will find ourselves in less well-charted waters in considering what can be said

enim dives Oriens, quidquid odoratus Arabs, quidquid delicatus Assyrius, quod Africa fertilis, quod speciosa Hyspania...».

⁸ TCHERNIA 1983, 2016, ch. 18; WOOLF 1998, p. 169-205; LAUBENHEIMER 2001.

of the shipment of Italian merchandise to Gaul (and vice versa), but we can at least look to situate such traffic within the better-known context of the late antique Mediterranean exchange-system as a whole. In particular, with the aid of shipwreck evidence, and of an assortment of textual vignettes that hint at the vitality of the maritime route, we can consider the role that Italian ports might have played in mediating the movement of goods from other regions of the Mediterranean to Gaul, and the potential significance of this traffic, particularly from the Gallic perspective.

Setting sail

The route across the northern Tyrrhenian and Ligurian Seas between Italy and Gaul can lay claim to being one of the best-documented of late antiquity, both by a comparative abundance of incidental references to maritime communications between the two regions, and, less happily, by the evidence of the shipwrecks that mark unsuccessful attempts to negotiate its dangers. Two very different textual sources even dedicate themselves to delineating it, wholly or in part, in highly specific detail. One is a composite nautical itinerary preserved within the collection known as the *Itinerarium Maritimarum*, which sets out the coastal route from Rome's harbour at Portus to Arles in its entirety. This itinerary, plausibly dated to the decades around 500, lists in sequence 58 halts along the coasts of Tuscany, Liguria, and Provence, variously categorised as ports, landings, rivers, beaches, and, in the case of Lérins, islands⁹. We leap from pithy prose to ekphrastic poetry with the second source, the *De Reditu Suo*, in which Rutilius Namatianus purports to take the reader with him on his return voyage to his native Gaul from Rome's harbour at Portus in the autumn of 417. In its extant state, however, the poem gets only as far as the dazzling cliffs of Luni (the twenty-sixth of the stops listed in the *Maritime Itinerary*) before breaking off, having covered around a third of the distance given by the cumulative (if slightly erratic) mileages of the *Itinerary*. Two further fragments afford us a fleeting glimpse of what looks like Liguria, but sadly we never see the southern Gallic coast through Rutilius' eyes,

⁹ UGGERI 2002 puts the compilation of the text between 511 and 535, when the Ostrogoths controlled both Provence and Italy; ARNAUD 2004 emphasises the composite and dynamic character of the text in placing it within a wider fifth- or sixth-century date bracket.

nor reach the poet's ultimate destination, whether that was Narbonne, Marseille, or most probably Arles.

Rutilius' recreation of his voyage is sufficiently meticulous to lend it a verisimilitude that has encouraged numerous efforts to treat it as some sort of ship's log, but his narrative is too artfully varied in its progress, too providential in its opportunities, and too infeasible in some of its details for it to be treated as a work of documentary realism rather than considered artifice¹⁰. Nor is trade one of the themes that crosses the poet's literary horizon, and even if a *mercator* and some shipwrecks make tantalising appearances at the end of the first fragment, these impenetrable references could as easily be metaphorical as literal¹¹. Similarly, Rutilius' nods to the iron mines of Elba and to salt-pans near Vada show no concern for the exchange of these commodities, but serve instead as vehicles for scientific digression, intertextual allusion, and the recurring leitmotif of change over time, while the poet's recognition of Pisa's reputation for its merchandise and maritime wealth is as perfunctory as it is enthusiastic¹². But the poet's powers of description do vividly implicate the reader in his journey, offering a series of insights into the maritime route which, hazardous as it would be to trust them in every particular, take us as close as we can hope to get to the experience of sailing across the 'blue Etruscan Sea' in late antiquity¹³. Admittedly, unlike most late antique voyagers between Italy and Gaul, Rutilius did not have to find a berth on a trade ship. He travelled in a bespoke convoy of *parvae cymbae*, light and manoeuvrable craft that could be propelled by sail or oar, draw up on beaches and in river-mouths as well as in formal harbours, and were well-adapted, as he explicitly emphasises, to finding shelter from the vagaries of autumn wind and weather among the numerous crevices along the shore¹⁴. Even so, some of the navigational parameters he describes would have applied

¹⁰ PRYOR 1989 offers a particularly considered example of the ship's log approach, but the perils of taking Rutilius too literally are sardonically brought out by PASCHOUD 1978.

¹¹ Rut. Namat., frag. A, 17, 20, the context of which is irretrievable.

¹² Rut. Namat., 1, 350-368 (Elba's iron, perhaps to be taken seriously, as MCCORMICK 2001, p. 46, but also inspired by Virgil), 1, 475-491 (salt-pans, with theme of cyclical renewal), 1, 531-532 (the maritime wealth of Pisa). For full commentary on these and other passages, see FO 1992, WOOLF - LANCEL - SOLER 2007.

¹³ «caerula ... Etrusca»: Rut. Namat., 2, 30.

¹⁴ Rut. Namat., 1, 219-222.

equally to commercial traffic, and can set a course for us to follow in considering various aspects of the voyage.

We might start with Rutilius' decision to go by sea at all, which was not so obvious as to be left unexplained. The alternative was the land route around the coast along the via Aurelia, but this, we are told, was in a state of disrepair; the recent Gothic depredations had led to the desertion of the countryside, leaving the roads flooded, the bridges down, and the passes blocked¹⁵. Such hyperbole was no doubt in keeping with some of the poet's wider purposes, but the sea journey did have the obvious advantage, at least in principle, of being far quicker. Around two decades earlier, a certain Martinianus, charged with taking a letter from a friend of Sulpicius Severus to Paulinus of Nola, had felt little appetite for the tedious foot-slogging of the land route, and opted instead for the 'leisurely nausea of the waves' by taking ship from Narbonne¹⁶. Modern calculations suggest that in normal circumstances this could have shaved weeks off the journey time, but, as we shall see, Martinianus' trip proved anything but relaxed; his misfortunes epitomise how the vast savings in time and effort promised by the maritime route were offset by the increased risks. For commercial traffic between Italy and Gaul, of course, there was no real choice to be made. The transport of goods by sea was not only much cheaper, but offered easy access to the natural axes of communication into the interior of Gaul that were seen by ancient writers as providential in their arrangement, compared with which the land routes through the Alps were always far better suited to the movement of armies, or low-volume, high-value items, than to the conveyance of merchandise on any substantial scale¹⁷. Rutilius' concerns about the land route were, moreover, a harbinger of things to come. For much of the sixth and seventh centuries, during which landward communications were repeatedly disrupted by warfare and political instability, travel by sea became the default option for the vast majority of documented journeys between Gaul and Italy¹⁸.

¹⁵ Rut. Namat., 1, 37-42.

¹⁶ Paul. Nol., *Carm.*, 24, 23-26: «sed longa secum spatia terrarum putans/vertit viae sententiam/et otiosam fluctuandi nauseam/pedum labori praetulit». For Martinianus' voyage, see ROUGÉ 1986.

¹⁷ Strabo, 4, 1, 14.

¹⁸ CLAUDE 1985, p. 134-44, McCORMICK 2001, p. 77-81, for the dominance of the maritime route for travel between north-western Europe and Italy until the later seventh

Rutilius' decision to go by sea must, nevertheless, have been complicated by the season. The timing of his voyage in late October and November has long caused some consternation among historians because it slips well into the period of *mare clausum*, between 11 November and 10 March, when the Mediterranean supposedly became too dangerous for shipping, and maritime traffic went into hibernation¹⁹. Even a seasoned traveller such as the ex-soldier Victor, a veteran of five trips between Gaul and Italy as the regular courier of communications between Severus and Paulinus, was forced to abandon his latest journey to *Primuliacum* in autumn 405 and retrace his steps to Nola 'since winter shut down sailing and fear the roads'²⁰. Rutilius would soon be echoing Victor's anxieties about the land route, but his voyage shows the sea was never fully closed. Indeed, sailings between Rome and southern Gaul could conceivably go on all year round, as demonstrated by fifth- and sixth-century papal correspondence. Gregory the Great's *Register* preserves 63 letters to recipients in Gaul between 591 and 602, which judging from their dates and references to their bearers appear to have been sent in sixteen batches, more or less evenly distributed across the months between April and November (fig. 1)²¹. The letters despatched between 417 and 557 by various of Gregory's predecessors to the bishops of Arles and others in Gaul that have come down to us in the collection known as the *Epistulae Arelatenses* are even more indiscriminate in their month of writing, extending the potential communications window throughout the year (fig. 2). Although some of the correspondence sent 'out of season' could have been conveyed overland for all or part of the route, in some cases political considerations made this impossible; Pelagius I, for example, certainly sent letters to Sapaudus of

century. For a recent overview of eastern goods in Merovingian Gaul, including items that could readily have been transported overland, see DRAUSCHKE 2019.

¹⁹ CARCOPINO 1928 went so far as to suggest that Rutilius' poem broke off at Luni because his journey was halted there by the winter closure of the sea but, quite apart from literary considerations, this notion foundered on the discovery of the fragments that confirm his onward voyage.

²⁰ Paul. Nol., *Ep.* 43, 1: «cum hiems navigationem et itinera metus clauderet». For his other trips, see PCBE IV,1, Victor 9. It remains unclear whether Victor preferred to travel by sea or by land.

²¹ For Gregory's communications with regions of the western Mediterranean other than Gaul and Sicily, compare CONTU 2002, which similarly shows that winter contacts, though rare, were possible.

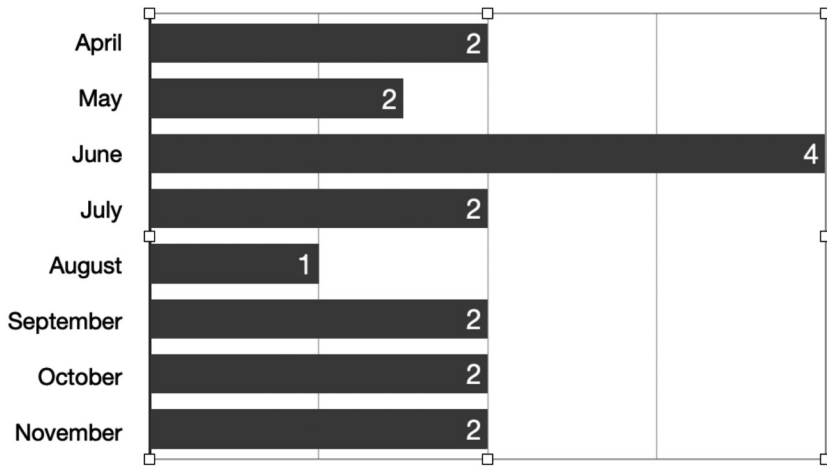


Fig. 1: Letters of Pope Gregory I to recipients in Gaul by month of dispatch, 591-602 (batches of letters sent at the same time counted as one)

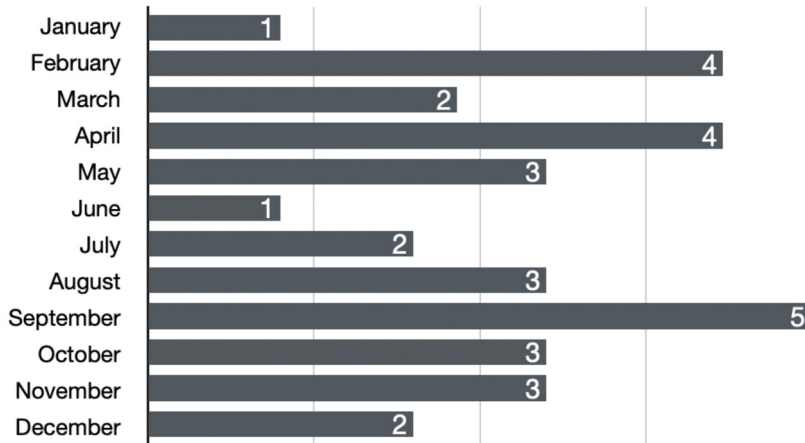


Fig. 2: Papal letters to Gallic recipients in *Epistulae Arelatenses* by month of dispatch, 417-557 (batches of letters sent at the same date counted as one)

Arles in December 556 by sea, and hoped for a rapid response by the same means²². While it has lately been demonstrated how the winter season was no necessary barrier to Mediterranean communications between the seventh and tenth centuries, this was no novelty, at least not between Italy and Gaul²³. In the absence of a papal fleet, moreover, the couriers of these letters were presumably reliant, like most travellers, on ships that were sailing from Rome to Gaul, even in the depths of winter, for primarily commercial motives²⁴. Although cargo ships no doubt preferred to ply the 'summer waves', as Rutilius says, it is now thought unlikely that the Mediterranean was entirely closed to shipping at any time of year, and certainly not in this quadrant²⁵. Even so, the increased dangers presumably meant that sailing outside the normal window was not undertaken without good reason, whether by traders in pursuit of commercial advantage, or by travellers in response to personal or political imperatives, and with all parties keeping a particularly watchful eye on the weather²⁶. Outside high season we can also reasonably assume that vessels of all types will, like those of Rutilius and his crew, have been more dependent on short hops between ports to minimise risk and reassess conditions, accepting some delays as necessary, and probably inevitable.

The manoeuvrability of Rutilius' *cymbae* combined with the risky season to ensure he exploited the full variety of landings available along the Tuscan coast. This gave him the opportunity to evoke a hierarchy of possibilities akin to those listed in the *Maritime Itinerary*, elevating its prosaic categories into a series of memorable vignettes. Working up from *plagia*

²² Pel. I, *Ep.* 4, 4-6, dated 14 Dec 556, to which Sapaudus replied by 3 Feb 557 (*Ep.* 5, 8-9).

²³ MCCORMICK 2001, p. 453, charts late seventh- to late tenth-century Mediterranean communications by month to prove winter sailing, but mistakenly contends that this was something new at p. 79-81.

²⁴ Greg. I, *Ep.* 1, 70, implies the lack of a papal fleet; Pel. I, *Ep.* 9, of 557, was explicitly conveyed to Sapaudus by an Italian *negotiator* heading for Gaul.

²⁵ «aestivos ... fluctus»: Rut. Namat., 1, 221. For recent highlighting of the potential for ancient and early medieval sailing outside the high season, see ARNAUD 2005, p. 26-8; BERESFORD 2013; HORDEN - PURCELL 2000, p. 137-43; MCCORMICK 2001, p. 444-68.

²⁶ Rutilius' own reasons for hurrying back so late in the year are usually linked with either the Gothic settlement or the re-establishment of the Council of the Seven Provinces – or both; the chronology suits the former better, but neither motive is entirely compelling.

to *portus*, we might begin with the safe entrance to the mouth of the Umbro, where Rutilius had hoped to halt before being persuaded to press on, only to be forced by the dying wind and light to draw up on a beach and improvise camp²⁷. At Vada, laurel trees embedded in the mud-banks allowed the lookout to spot the shifting entrance channel, whereas only a wall of seaweed sheltered Pisa's exposed harbour from the swell of the sea²⁸. Populonia looked past its best, but still offered safe haven, notwithstanding the derelict state of its protective fort and beacon²⁹. Only Trajan's foundation at Centumcellae, the northernmost extension of the Roman port-system, is depicted by Rutilius as a fully-functioning port, with towers, docks, an island to secure its entrance, and harbour waters so calm that even a weary swimmer could feel at ease in them³⁰. Unwise though it would be to take these pleasing sketches entirely at face value, the overall impression of variety that they convey fits not only with the *Maritime Itinerary*, but also with the changing character of the coastline, and, in broad terms at least, with the available geomorphological and archaeological data³¹.

Beyond Pisa, Rutilius' poem breaks off just before coming into Luni, and the ensuing fragments offer the merest indications of the Ligurian leg of his voyage, including an allusion to his landing at a port that might be Genoa and a less ambiguous reference to Albenga³². Although we are denied his ensuing impressions of the ports of the Provençal coast, the *Maritime Itinerary* suggests it would have offered a similar selection of prospective halts ranging from rudimentary or natural landings equipped with only the bare minimum of facilities (like the steps up from the shore

²⁷ Rut. Namat., 1, 337-348; the mouth of the Umbro features as an (uncategorised) halt in the *Maritime Itinerary*.

²⁸ Rut. Namat., 1, 453-462 (Vada), 1, 531-540 (Pisa).

²⁹ Rut. Namat., 1, 401-414.

³⁰ Rut. Namat., 1, 237-248. For Centumcellae and the Roman port-system, see KEAY 2012.

³¹ The syntheses of PASQUINUCCI - DEL RIO - MENCHELLI 2002 and BALDASSARRI 2011 include discussion of Vada Volterrana, Populonia, and Pisa. For the shifting geomorphology of the port-complex at Pisa, see ALLEINE *et al.* 2016.

³² WOOLF - LANCEL - SOLER 2007, 109-10, summarise opinion on the nature and identity of Rutilius' Ligurian halt. Albenga is very likely to be the 'new city' favoured by Constantius in Fragment B, 7.

that give *escales* their name), through minor ports, to fully-equipped and extensive port-complexes³³. On this leg of his voyage the poet's eye could again have alighted on once important harbours, such as Fréjus, that were in manifest decay in late antiquity, as well as lesser landings such as the Lérins islands nearby which, by virtue of the monastic community recently founded by Honoratus, had just begun to assume new significance for passing traffic as a 'port of religion and peaceful harbour' (upon which it is tempting to imagine Rutilius might well have cast one of his baleful sidelong glances)³⁴.

It was only on his eventual arrival at one of the major ports of southern Gaul, however, that Rutilius would finally have encountered facilities equivalent in type, if not quite in scale, to those he had ruefully bid farewell along the Tiber. Here it is worth bearing in mind that, just as Rome relied on Ostia and Portus, so Narbonne and Arles, the two major Mediterranean ports of Roman Gaul, were both polyfocal fluvio-maritime-complexes that required significant organisational and infrastructural apparatus to cater efficiently for bulk cargoes³⁵. Although Roman writers routinely regarded Arles, for example, as a seaport, its location some 25 kilometres inland at the head of the Rhône delta meant that it operated in tandem with substantial break-ports closer to the river mouths, whether in the vicinity of Fos, close to the eastern mouth of the delta, or in the holding lagoon at the entry to its western arm marked by a substantial cluster of early imperial wrecks off Saintes-Maries-de-la-Mer, not to mention a shifting array of lesser landings such as the fifth- and sixth-century site lately discovered at La Montille d'Ulmet in the Camargue³⁶. The local *navicularii* and boatmen would then have combined to tranship goods

³³ ARNAUD 2010. The *Maritime Itinerary* dignifies fourteen Provençal halts as *portus*, but its preferred terminology varies between sections, and some of these were probably minor.

³⁴ Fréjus: GÉBARA - MORHANGE 2010, p. 14-23. 'Port of religion': Vincent. Ler., *Comm.* 1.1. Hil. Arel., *V. Honorat.*, 20, 1, shows travellers looking to halt at Lérins, or being prevented from doing so by the caprices of wind and weather.

³⁵ For the workings of fluvio-maritime ports, see ARNAUD 2016.

³⁶ For the Fos and Saintes-Maries zones, see LONG 1997, LONG - SPADA 2015, LONG - DUPERRON 2016, FONTAINE *et al.* 2019. La Montille: LANDURÉ - VELLA 2014, DUPERRON - LANDURÉ 2019. DJAOUI 2017 and MARLIER 2018 discuss the port-system in the delta from the perspectives of ceramic finds and shipping respectively.

across the bars at the river-mouths, through the low-lying delta zone, and up to the city's river-port, enabling Arles to function as a trade-hub in the manner so enthusiastically celebrated by the imperial constitution of 418³⁷. With the breakdown of the western empire, however, a gradual decline of investment in the requisite facilities is likely, over time, to have reduced the capacity of these complexes to handle bulk traffic so efficiently, particularly in a period when the environmental data suggests the many hazards of the delta zone would have been exacerbated by deteriorating hydrological conditions³⁸. It is no coincidence therefore, as we shall see, that in the sixth and seventh centuries it was Marseille, blessed with a superb natural harbour close enough to the Rhône corridor to mediate access to it, but at one remove from the logistical challenges of the delta area, that resumed its pre-Roman hegemony over traffic between southern Gaul and ports in Italy and across the Mediterranean³⁹.

Despite such changes over time, ships trading between Italy and Gaul throughout late antiquity could thus have exploited substantial ports and their associated transshipment facilities at either end of the route, as well as many potential halts of varied sophistication along the way. Here the contrast that Rutilius explicitly draws between his nippy, coast-hugging *cymbae*, hopping from one landing to the next, and the cargo-ships, *oneraria*, that could safely plough the high seas, plotting a more linear course between major ports, at least in summer, is perhaps deceptively sharp. While it is undoubtedly the case that the huge vessels which had once plied the route between Italy and Gaul, including two of the largest known from Antiquity, the Madrague de Giens and Albenga wrecks, must have sailed directly between those few ports with sufficient depth, manpower, and infrastructure to cope with vessels with capacities of close to 400 tonnes, ships of such size were always scarce, and largely belonged back in the heyday of Gallic thirst for Italian wine⁴⁰. By the fifth century, few cargo-ships were carrying more than 75 tonnes, extending the number

³⁷ AE 2009, p. 822-3 for a recently-discovered epigraphic reference to a college of *lenuncularii* of Arles. For the city's river-port and its wrecks, see LONG - SPADA 2015, p. 126-37, LONG - DUPERRON 2016, p. 208-13.

³⁸ ARNAUD - FASSETTA 2004; VELLA *et al.* 2016.

³⁹ LOSEBY 1992.

⁴⁰ The same goes for the specialised *dolia* tankers peculiar to this quadrant of the Mediterranean: MARLIER 2009, HESLIN 2011.

of prospective landings available to them. Meanwhile, the locations and homogeneous cargoes of some ancient shipwrecks of lesser tonnage imply that the assumption smaller craft were restricted to tramping from port to port is excessively reductive⁴¹. Instead, we should probably reckon that even if size of ship was one significant factor in choosing a maritime route between Gaul and Italy in late Antiquity, it was by no means the only nor necessarily the most decisive one; the course selected for any given crossing would also be shaped by circumstantial variables of weather, season, and commercial obligation or advantage, or, in short, the weighing up of the anticipated gains in time and profit against mitigation of the likely risks. So while larger vessels venturing in high season between, for example, the port-complexes of Rome and Arles probably took to the open seas north of Corsica, whereas smaller trading vessels, like Rutilius' *cymbae*, stopped more often and stayed inshore, the distinction between open sea and coastal sailing in many sectors of the Mediterranean was perhaps neither that simple, nor always that meaningful⁴². It is the case, even so, that most of the information we have for voyages between Gaul and Italy in our period tends to emphasise sailing close to the coast or via offshore islands. These are not only the areas where shipwrecks were most likely to occur, and be discovered, but also where the incidents that made a trip worthy of narrative record tend to take place, leaving less eventful and perhaps more linear voyages to pass unremarked⁴³.

Such sailing stories often involve disaster, because while all ancient voyages came freighted with a measure of uncertainty, those undertaken along the Provençal coast appear especially prone to misadventure, and perhaps stimulated more anxiety than most. The waters off the coasts and islands of southern Gaul have produced an exceptional number of shipwrecks of all periods, including around a fifth of those known from the late antique Mediterranean⁴⁴. It has become conventional to emphasise that this profusion is more a reflection of the precocious and sustained

⁴¹ ARNAUD 2005, esp. p. 5-60; BOETTO 2012.

⁴² ARNAUD 2005, p. 107-26; ARNAUD 2007, p. 324-9.

⁴³ For the coastal distribution of ancient Mediterranean wreck data, see PARKER 1992, p. 548, fig. 2.

⁴⁴ PARKER 1992, maps 4 and 5, depicting pre-1500 wrecks off southern France; the vast majority lie east of the Rhône delta, but this is partly a function of coastal morphology. DAHM 2018, p. 289, fig. 5 maps western Mediterranean wrecks of 300-500, assigning 24%

achievements of French underwater archaeology than of peculiarly high concentrations of traffic hereabouts (as is borne out by the unevenness of Mediterranean shipwreck distributions), but it is indubitably the case that this sector has always been particularly hazardous for shipping. Average wind-speeds off Marseille are the highest in the Mediterranean, and while the winds along the Provençal coast mainly blow offshore, their prevailing direction is less consistent than in other sectors, and their character more capricious⁴⁵. Although the combination of fierce and unpredictable winds with sharp storms is more likely to occur here outside the sailing season, perilous conditions can whip up at any time of year with startling rapidity⁴⁶. The shelter that sailors might be driven to seek amongst the rocky capes and offshore islands scattered along the Provençal coast was also a prime source of danger; superimposed wrecks show how ships often went down, hundreds of years apart, on the same low reefs. However well-plotted the maritime route might be, conditions for sailing between Italy and Gaul were prone to be more unstable than in calmer corners of the Mediterranean.

The concern for safety that lingers within Rutilius' narrative was thus more than just a dramatic topos. Alongside the archaeological evidence for shipwrecks along this route, discussed below, late antique Gallic sources preserve a particularly rich array of references to trouble at sea and anxiety about maritime travel. John Cassian dedicated the second set of his *Conferences* to Eucherius to spare him the risks of his intended trip to see the desert fathers in the flesh; his fellow-dedicatée Honoratus had first-hand experience of the dangers, having lost his brother on a similar and probably uncompleted voyage, dramatised by Hilary of Arles as tantamount to an ascetic act⁴⁷. Paulinus of Pella claims that he never embarked on his projected return from Gaul to his estates in Macedonia because his wife flatly refused to undertake the sea journey in light of her 'excessive fear'⁴⁸. Such concerns were perhaps triggered by experiences

of them to southern Gaul (p. 288, n.30); the overall proportion falls slightly if one extends the time-frame to c.700.

⁴⁵ HODGE 1983; ARNAUD 2005, p. 15-23, 151-2.

⁴⁶ As I know from experience, having been waist-deep in a flash flood that hit Marseille in September 2000.

⁴⁷ Cassian., *Conl.* 11-17, pf.; Hil. Arel., *V. Honorat.*, 14.

⁴⁸ Paul. Pell., *Euch.*, 482-88.

such as those of the aforementioned Martinianus, who took ship at Narbonne in around 400 to convey a letter to Paulinus of Nola. The vessel fell apart on the high seas and went down with all hands; Martinianus and a few other passengers escaped a watery grave by jumping into the ship's boat (another *cymba*), and were eventually washed up on a beach near Marseille⁴⁹. In this case the mishap appears more attributable to the ship's unseaworthiness than to meteorological conditions, but other anecdotes across our period repeatedly blame similar incidents on storms and bad weather. Grain-ships sent from Sicily by the Ostrogothic regime to relieve famine in southern Gaul lost all their cargo in a storm when out in the open seas, although the unlucky *frumentarii* survived to petition for their losses to be covered⁵⁰. In the late sixth century, the envoys of the Frankish king Chilperic had almost made it home from Byzantium when they were hit by a storm and driven aground near Agde; most survived by clinging to planks, but some of their *pueri* were lost, and the locals made off with treasures they were carrying that were washed ashore⁵¹. Soon afterwards, ambassadors from the Visigothic king Reccared to Pope Gregory in Rome were virtually in sight of Italy when they were hit by the force of the sea, ending up clinging to rocks near Marseille⁵². Similar disasters were only averted by miracles. Greg. Tur. offers a characteristically vivid account of how his deacon saved the ship on which he was returning from Portus to Marseille from being driven to its doom on a looming coastal cliff by brandishing his newly-acquired relics of Roman saints, whose power promptly whistled up an offshore wind⁵³. In around 700, the ship upon which Bonitus of Clermont was travelling down the Italian coast to Rome was saved by the bishop's prayers from having to jettison its supplies and cargo to stay afloat⁵⁴. As one might expect, several of these stories, from Paulinus of Nola onwards, associate salvation with pious demonstrations

⁴⁹ Paul. Nol., *Carm.* 24, discussed from a nautical perspective by ROUGÉ 1986.

⁵⁰ Cassiod., *Var.* 4, 7.

⁵¹ Greg. Tur., *Hist.* 6, 2.

⁵² Reccared, *Ep. ad Greg.*, *apud* Greg. I, *Ep.* 9, 229a. The gifts they were carrying did reach the pope; he was less impressed that the envoys had preferred to return to Spain (*Ep.* 9, 229b).

⁵³ Greg. Tur., *Glor. Mart.*, 82. The deacon was probably Agiulf, who recalls ploughing through the sea waves in *Vit. Patr.* 8.6. For a similar miracle in which a ship sailing from Gaul to Italy was saved by invoking Bishop Nicetius of Trier, see *Vit. Patr.*, 17, 4.

⁵⁴ V. Boniti, 24; V. Amandi, 11-12, describes a very similar episode that would have

of orthodox Christian faith in the midst of heretics and unbelievers, but not all good Catholics were spared. Bishop Romanus of Rochester in Kent was drowned in the 'Italian sea' when his ship sank on the way to Rome in the late 620s⁵⁵.

Such shipwrecks, whether experienced or miraculously averted, are obviously over-represented by our sources, to the extent that the examples above constitute a significant proportion of the surviving textual references to late antique and early medieval maritime traffic between Italy and Gaul. Not one of these accounts mentions trade directly, but, besides preserving some incidental nautical detail, they do confirm the persistent use of the sea route throughout our period, as traders and their passengers continued to undertake such voyages regardless of the risks, whether out of convenience or necessity, or simply in pursuit of profit. Martinianus recovered from his traumatic experience swiftly enough to board another ship that took him as far as Centumcellae before proceeding by road to Nola, where Paulinus immortalised the courier's misadventures⁵⁶. In a tub-thumping passage from a late fifth-century sermon, Valerian, bishop of the seaside see of Cimiez-Nice, enquired rhetorically as to the motive that led people to gamble their lives at sea, and found it, unsurprisingly, in greed, but while many of the audience in his maritime community may have winced at his graphic invocation of a shipwrecked sailor's dying curses, the grinding of his body against the rocks, and the tossing of his rock-torn, bloated corpse upon the shore, no doubt they saw it as the risk inherent in making a living⁵⁷.

To judge by the numbers of recorded wrecks, our only quantifiable measure, Mediterranean traffic was falling back to pre-Roman levels by late antiquity, but the Ligurian Sea and its associated port-complexes remained busy with ships that might have lacked the massive capacities of some early imperial vessels, but were still capable of handling substantial cargoes from around the Mediterranean⁵⁸. While one might not go so far

occurred around the 630s, during a return voyage of Amandus from Italy to Gaul, shortly after a halt at Centumcellae.

⁵⁵ Bede, *HE*, 2, 20.

⁵⁶ Paul. Nol., *Carm.*, 24.

⁵⁷ Val. Cem., *Hom.*, 20.7; cfr. Caes. Arel., *Serm.* 72,1 for merchants taking risks for gain.

⁵⁸ The classic graph of recorded wrecks by century in PARKER 1992, p. 549, fig. 3 has

as Pierre Battifol once did in suggesting that connections between Rome and Marseille ran ‘quotidiennes’ in the time of Gregory the Great, one has the impression that information flows between the papacy and Gaul were still more or less as regular in the 590s as they had been back in Rutilius’ generation, when close ties between the Christian communities of Provence, Rome, and Africa are just as evident in disputes about episcopal primacy or the workings of grace as they are in currents of long-distance exchange⁵⁹. Whether the flow of goods between Italy and Gaul remained equally lively is the problem to which we should now turn, beginning with the evidence for the shipment of commodities produced in one region to the other.

Intangible exchanges: Italian exports to Gaul and Gallic exports to Italy

The political disintegration of the western Roman empire during the fifth century had various ramifications for the interregional Mediterranean exchange-system in which both Italy and Gaul were implicated, but wrought no devastating impact upon it. It should be emphasised at the outset that the operation of this system has to be traced primarily through ceramic finds, which provide the quantifiable and serial data that we otherwise lack⁶⁰. While this captures only traffic in pottery, whether as a traded item in its own right, or, more usefully, in those foodstuffs that were commonly shipped in amphorae – especially, though not exclusively, oil, wine, and various fish products – it seems reasonable to assume that this ceramic evidence can serve, *grosso modo*, as a viable proxy for the overall scale and sophistication of Mediterranean interregional exchange, even if it gives no direct insight into the circulation of other important merchandise such as grain and textiles. The volume and complexity of the flows of traffic revealed by the ceramic data have, moreover, tended to refute older, more pessimistic understandings of the scale and significance of ancient

since been updated and recalibrated in WILSON 2011, p. 36, but still features a sharp tail-off in their number from the third century onwards. The prorating method adopted by MCCORMICK 2012, p. 84, defers the sharpest drop to the sixth century. DAHM 2018, p. 266-8, purposefully queries some aspects of the counting of late antique western wrecks, but the downward trend in their number is not in dispute.

⁵⁹ BATTIFOL 1928, p. 164.

⁶⁰ WICKHAM 2005, esp. p. 700-6; LOSEBY 2012.

maritime exchange. More specifically, the role of the Roman state, often seen as driving this system by directing staple foodstuffs in bulk to Rome, Constantinople, and the military, has been relativised through the work of Domenico Vera and others, retaining imperial demands on producers and shippers as a key factor in shaping the contours of such traffic, whilst at the same time assigning considerable importance to the movements of goods that either span off from the fiscal supply-system or, as the ceramic data abundantly indicates, circulated on a commercial basis alongside and, to a significant extent, independently of it⁶¹.

The general parameters of the late antique system established by pioneering syntheses of the ceramic data such as those of Clementina Panella have largely been sustained by subsequent studies, even as our understanding of the production and distribution of pottery and amphorae and their evolution over time has been progressively sharpened through the accumulation of new data and advances in the analysis and dating of ever-proliferating classes of ceramic types and sub-types⁶². In late antiquity, the dominance of African products within networks of interregional Mediterranean exchange was already well-established; its amphorae and pottery had supplanted their Italian and Gallic equivalents on overseas markets, and were coming to eclipse Iberian exports as well. By the fifth century, the main competition for African wares visible in western ceramic assemblages, including those of Gaul and Italy, was instead coming to be provided by the various types of amphorae – and, to a far lesser extent, pottery – shipped west from almost all the regions of the eastern Mediterranean seaboard, from the Aegean round to Egypt⁶³. The Vandal conquest of Carthage and the resulting withdrawal of the fiscal underpinning of African production and supply disrupted this pattern, probably lending further impetus to eastern exports as well as stimulating regional pottery production in some areas of Italy and Gaul as import substitutes, but it brought no lasting or systemic change. Instead, the interregional tier of western Mediterranean exchange, insofar as it can be captured through ceramic data, continued to be dominated by African and eastern

⁶¹ VERA 2010.

⁶² PANELLA 1993, updated in reference to Rome by PANELLA - SAGUÌ 2001, PANELLA *et al.* 2010, PANELLA 2013, CASALINI 2015. Among many other regional studies with wide implications, see BONIFAY 2004, PIERI 2005, 2012; REYNOLDS 2010; ZANINI 2004.

⁶³ PIERI 2007.

Mediterranean goods throughout the sixth and seventh centuries, until the progressive involution of long-established networks of production and distribution culminated in their final demise in or soon after 700⁶⁴. For as long as it continued to exist, however, settlements all along the western Italian and Provençal seaboard remained integrated into this system, and indeed contexts from Rome, Naples, S. Antonino di Pertini in Liguria, Marseille, and now Arles have provided many of the ceramic assemblages that have been crucial in developing our understanding of its dynamics⁶⁵. In particular, they have shown how politics is a less reliable guide to participation in such networks of exchange than demand. For although ongoing shipments of African and eastern goods to Rome and the western Italian seaboard after the Justinianic reconquests can in part be explained by the restoration of the state-backed supply line from Carthage to Rome, the same did not apply to Merovingian southern Gaul, which continued to obtain a very similar repertoire of imported amphorae and pottery to that seen in ceramic assemblages on sites in Byzantine Italy. In western Italy, Rome remained the primary focus of such traffic throughout, despite the impact that the vertiginous decline in its population over the period must have had upon local demand. In southern Gaul, meanwhile, the evidence points to a significant shift in emphasis away from Arles and Narbonne, the two major port-complexes of the imperial era, to Marseille, upon which references to interregional traffic between the Mediterranean and Frankish Gaul in the post-Roman period are consistently concentrated⁶⁶. Along the coasts between the twin poles of Rome and Marseille, meanwhile, the ceramic data shows how even small coastal communities such as Noli in Liguria or Olbia in Provence continued to enjoy access to Mediterranean imports for as long as they remained in widespread circulation⁶⁷.

In contrast to the serial and quantifiable, if partial, characteristics of the

⁶⁴ This summary is expanded on in LOSEBY 2005; 2012. See also WICKHAM 2005, p. 708-59.

⁶⁵ Rome: see n. 62; Naples: ARTHUR 2002, p. 122-33; CARSANA - D'AMICO - DEL VECCHIO 2007; Marseille: BONIFAY - CARRE - RIGOR 1998; S. Antonino: MANNONI - MURIALDO 2001; Arles: DUPERRON - HEIJMANS 2019, MUKAI *et al.* 2017.

⁶⁶ LOSEBY 1992.

⁶⁷ For the thriving community at Noli, see FRONDONI 2018. The character of sixth- and seventh-century Olbia is more elusive, but its inhabitants had access to a wide range of imports: TRÉGLIA 2006a, 2006b.

archaeological data, the evidence of the written sources for the involvement of Italy and Gaul in late antique Mediterranean exchange consists largely of assorted anecdotal references to trade and traders in historical, hagiographical, and epistolary works, supplemented by a handful of charters regulating access to imported goods. These texts cumulatively provide a broader sense of the range of commodities in circulation, but they are never written from a mercantile perspective, and their indications of exchange remain few in number, allusive in nature, and random in their emphases and their distribution over time. They function best as indices of commercial possibility. As a representative sample of how the evidence for Gallic involvement in Mediterranean exchange is generally more suggestive of its socio-economic significance than precise about its details, we can consider a scatter of references from across the period to the *catapulus* of Marseille, a term that can refer to incoming cargoes, or, by extension, to the regulated quayside at which they were landed⁶⁸. In the 460s and early 470s, Amantius, a lector of the church of Clermont, travelled regularly to Marseille, where he appears to have made a living by buying cargoes arriving at the *catapulus* on behalf of backers in his native Auvergne, who included intimates of Bishop Sidonius, his patron⁶⁹. His repeated journeys show how, even in a period of supposedly overwhelming political crisis, an ambitious young man from central Gaul could hope to make his fortune by brokering the traffic of its Mediterranean ports, but leave us none the wiser as to the nature or origin of the goods in which he was dealing. A century later, Greg. Tur. offers slightly more information in a sensationalised account of the theft from the same *catapulus* of seventy vessels 'which they commonly call *orcae*' (a type of amphora, as Isidore confirms) that contained oil and *liquamen* imported on 'ships from across the sea'⁷⁰. This episode became a *cause célèbre* because, in a demonstration of official concern for the security of imported cargoes, the *patricius* of Marseille arrest-

⁶⁸ VERCAUTEREN 1926, modified by CLAUDE 1985, p. 121-2. Cfr. *Lex Visig.* 12, 2, 18 (693) for *catapulus* as the regulated setting for overseas trade.

⁶⁹ *PCBE* IV, 1, Amantius 2. Sidon., *Ep.* 7, 7, 1: «Ecce iterum Amantius ... Massiliam suam repetit, aliquid, ut moris est, de manubiis civitatis domum reportaturus, si tamen ... [lacuna] aut catapulus arriserit». Cfr. Sidon., *Ep.* 6, 8; 7, 2; 7, 10; 9, 4. For late antique clerics engaging in trade, see ECK 1980.

⁷⁰ Greg. Tur., *Hist.* 4, 43: «Igitur advenientibus ad cataplum Massiliensim navibus transmarinis, Vigili archidiaconis homines septuaginta vasa quas vulgo orcas vocant olei liquaminisque furati sunt». Isid., *Etym.*, 20, 6, 5: «orca est amphorae species».

ed the city's archdeacon during Mass on Christmas Day for his complicity in the theft, and later fined him the enormous sum of 4000 solidi⁷¹. The port's *cataplus* – or *catabolus* – then makes its final appearance in grants made to the monastery of St-Denis by successive Merovingian monarchs between the 630s and 716 of the right for its agents to collect goods to the value of 100 *solidi* each year from the warehouse of the royal fisc at Marseille and transport them north free from toll⁷². The first of these grants made provision for the collection of oil, whereas its later confirmations leave the goods unspecified, but a startling idea of the supermarket-style range of options that might be on offer is provided by a similar concession to Corbie, again in 716, of rights at another *cellarium fisci* located just along the coast at Fos, and conceivably still a part of the port-system of Arles. This stipulated the amounts of twenty different items to which the monastery's agents were annually entitled including oil, *garum*, papyrus, Cordoban skins, and a delectable selection of nuts, herbs, and spices, most of which would have come from the eastern Mediterranean, Arabia, and beyond⁷³. Ironically, our richest insight since the – far vaguer – imperial constitution of 418 into the variety of goods coming into Provençal ports via the late antique interregional Mediterranean exchange-system arrives in a period when such traffic was in its death throes, and again it makes no reference to items of Italian provenance. But it broadens the potential range of Mediterranean imports to Gaul during the intervening period far beyond that which can be deduced from the ceramic evidence upon which we are otherwise forced largely to rely.

Despite the very different character of the two data-sets, the combination of the serial and ever-increasing mass of archaeological evidence with the static corpus of incidental textual testimony has often proved rewarding. The identification of the early eighth century as the nadir of western Mediterranean exchange, a claim originally founded on texts, but now

⁷¹ Greg. Tur., *Hist.* 4, 43: the patrician was forced to pay fourfold compensation on appeal to the royal court. Cfr. Cassiod., *Var.* 6, 23, 4, where the count of Naples is explicitly instructed to protect the interests of overseas merchants.

⁷² *Gesta Dagoberti* 18 (630s), KÖLZER 2001, D138 (693), D170 (716), all with variations on the tricky phrase *iuxta quod ordo cataboli fuerit*, more likely 'at market price', as CLAUDE 1985, p. 122, than 'subject to availability in port', as GANSHOF 1960, p. 132.

⁷³ LEVILLAIN 1902, no. 15; KÖLZER 2001, no. 171. These various grants are discussed in LOSEBY 2000. For goods warehouses at Classe, see AUGENTI 2019.

strikingly reinforced by a sharp break in the archaeological data, is a case in point⁷⁴. But for present purposes, it is a matter for regret that the two data-sets are equally in harmony in offering only scant indications of the movement of Italian goods to Gaul, or of the export of Gallic merchandise to Italy. In the written sources, moreover, such references as do exist are generally either context-specific or non-commercial, and cannot be assumed to indicate normal trading relations. The programme of relief measures for war-torn Provence mounted in the immediate aftermath of Theoderic's takeover of the region in 508, which included provision for the supply of grain from Italy to both exhausted provincials and Ostrogothic forces, is one such example⁷⁵. These shipments look more suggestive of an emergency response to shortages than of the routine export of grain from Italy to Gaul, particularly since the *navicularii* of Campania, Lucania, and Tuscany needed some encouragement from the court to exploit the crisis to their commercial advantage; the aforementioned grain-shippers who set out for Gaul from Sicily only to lose their cargo at sea were probably responding to the same appeal⁷⁶. The only documented Gallic exports to Italy, meanwhile, are clothing and slaves. Pope Pelagius I asked Bishop Sapaudus of Arles to spend some of the income of the papal patrimony in Provence on various types of garment urgently needed by the Roman poor; these were presumably basic items, perhaps produced locally from the wool of sheep brought down annually to the nearby Crau plain⁷⁷. Four decades later, Pope Gregory I issued a similar request for clothing to Candidus, his newly-appointed administrator of the Provençal patrimony; he also sent Eulogius, patriarch of Alexandria, six 'smaller Aquitanian pallia', presumably from south-western Gaul, which were of sufficient quality to make them suitable as presents⁷⁸. But while such incidental references are intriguing, they hardly seem sufficient to infer the existence of a significant export trade in Gallic textiles.

⁷⁴ McCORMICK 2001, part I; LOSEBY 2005.

⁷⁵ Cassiod., *Var.* 3, 44, 3 (provisions to be sent by sea to Arles); *Var.* 3, 41 (Italian grain supplies to be moved up from granaries at Marseille to troops on the Durance).

⁷⁶ Cassiod., *Var.* 4, 5; 4, 7.

⁷⁷ Pel. I, *Ep.* 4 (14 Dec 556), seeking «saga tumentacia, quae pauperibus erogari possint, et tunicas albas aut cucullas vel colobia». *Ep.* 9 (13 Apr 557) reiterates the request: *vestes, quae pauperibus erogentur, id est cucullas et tunicas atque saga*. Crau sheep: Honoratus, *V. Hil. Arel.*, 32, BADAN - BRUN - CONGÈS 1995.

⁷⁸ Greg. I, *Ep.* 6, 10 (Sept 595), 7, 37 (July 597): «sex minora Aquitanica pallia».

This leaves the evidence for traffic in slaves between Gaul and Italy, which is rather more compelling. Besides telling him to purchase clothing, Gregory famously commissioned Candidus to use the papal patrimony's funds to procure Anglian *pueri* who could be trained to assist in his prospective mission to the Anglo-Saxons. The pope's precise request for 17 or 18 year-olds could suggest a confidence derived from market information, not least because Gregory's letters also indicate that Jewish traders in Naples were importing slaves from Gaul at the behest of local *iudices*⁷⁹. Their mistake had been to deal in Christians as well as pagans, provoking Bishop Fortunatus of Naples to protest to the pope; the issue had clearly simmered for some years, and Gregory's typically pragmatic resolution of it suggests that the traffic was allowed to continue⁸⁰. The Gallic port of origin of this traffic is left unstated, but it was presumably Arles or more probably Marseille, which emerges in seventh-century hagiographical sources as a cosmopolitan slave-market where one could apparently acquire Romans, Gauls, Britons, Moors and, especially, Saxons in large numbers⁸¹. It is also worth noting that the bishops of these two cities had previously been warned by Pope Gregory to desist from forcibly baptising local Jews after numerous Italian Jews regularly travelling on business in the region of Marseille had complained to him about it⁸². Although nothing directly links the Jewish communities of the two Gallic ports with the slave-trade, this cluster of references makes it tempting to wonder whether the Jewish community in Naples may have been working with their co-religionists in shipping slaves across the Ligurian Sea⁸³.

⁷⁹ Greg. I, *Ep.* 6, 10. The traffic may well have been reciprocal, since Gregory had complained to the Emperor Maurice just three months earlier about Lombards carrying off Romans for sale in Gaul (*Ep.* 5, 35); the ebb and flow of traffic in slaves was, of course, a byproduct of warfare.

⁸⁰ Greg. I, *Ep.* 9, 105 (Feb 599) looks to settle Fortunatus' long-standing concerns (cfr. *Ep.* 6, 29, of April 596, with reference to prior correspondence) while protecting the interests of the protesting traders. For Gregory's pragmatic approach to slavery, see SERFASS 2006.

⁸¹ V. *Eligii*, 1.10; cfr. V. *Boniti*, 3.

⁸² Greg. I, *Ep.* 1.45 (June 591): «*plurimi siquidem Iudaicae religionis viri in hac provincia commanenetes ac subinde in Massiliae partibus pro diversis negotiis ambulantes*».

⁸³ Jews in Marseille: Greg. Tur., *Hist.* 5, 11; 6, 17, cfr. *Glor. Conf.* 95, for a ship with a Jewish crew sailing from Nice to Marseille. Arles: Honoratus, V. *Hil. Arel.* 29; V. *Caesarii* 1.29, 1.31, 2.49; Caes. Arel. *Serm.* 1.8, 104.6, 183.6; V. *Rusticulae*, 25. Gregory's

These explicit textual references to the movement of just three commodities between Italy and Gaul, grain, textiles, and slaves, all usually archaeologically intangible (see below for a rare exception), evidently offer a very incomplete impression of contemporary items of exchange. We might hope to flesh this out with material evidence for the presence of Italian products in Gaul, or vice versa, but because the archaeologically-visible participation of the two regions in the late antique Mediterranean exchange-system was predominantly as consumers rather than producers, the data available is equally meagre. In southern Gaul, the various pottery types that emerged during late antiquity in succession to the industrial-scale productions of earlier periods included the fine-ware known as DSP (*dérivées des sigillées paléochrétiennes*), manufactured from the late fourth century onwards in distinct regional subgroups corresponding roughly to Aquitaine, Languedoc (and the Massif Central), and Provence (and the Rhône valley). Production of these wares peaked in the later fifth century before declining in both quality and quantity from around the 530s, after which they gradually became indistinguishable from the local common ware production into which they were eventually subsumed⁸⁴. In its heyday, nevertheless, the grey Provençal variant, made at various ateliers including some in the vicinity of Marseille, was distributed fairly widely along the adjacent Mediterranean coasts, especially to sites in Catalonia and western Italy. However, it only appears in any quantity in ceramic assemblages from neighbouring Liguria, and never constitutes more than a marginal presence at Rome⁸⁵. Its capillary distribution suggests small-scale maritime traffic in what was essentially a regional production, not a significant item of long-distance exchange.

The export of Italian products to Gaul is likewise represented primarily by one main ceramic type, the rather extended family of amphorae known as Keay 52, supplemented on coastal sites in Gaul by sporadic finds of a variety of Italian cooking wares deriving mainly from nearby Liguria and

correspondence with Fortunatus is, however, the only explicit contemporary evidence of Jewish involvement in trading slaves, as TOCH 2014 rightly emphasises.

⁸⁴ RIGOI 1998; BONIFAY - REYNAUD 2007, p. 115-8 (Y. Rigoir: overview), p. 159-61 (T. Mukai: the Marseille ateliers).

⁸⁵ REYNOLDS 1995, p. 35-6 (overview); DE VINGO 2010, 2018 (Liguria); PANELLA - SAGUI 2001, p. 786 (Rome). The *luisante* ware of the upper Rhône achieves a similar distribution, but in even smaller quantities.

Tuscia⁸⁶. Although the association of individual amphora types with specific commodities has frequently proved insecure, these small amphorae, now known to have been produced at various kiln sites along the coasts of Calabria and, especially, north-eastern Sicily, can confidently be assumed to have transported wine, presumably including the vintages from Bruttium that enjoy some renown in late antique sources⁸⁷. The distribution of these amphorae further shows that these wines were shipped mainly to consumers close at hand along the Tyrrhenian coast, and in particular at Rome, where the proportion of southern Italian containers rises significantly in the mid- to late fifth-century to as much as 17% of amphora assemblages⁸⁸. In this period, these vessels were also exported more widely around the Mediterranean, and especially to Marseille, where they comprise a very similar percentage of the amphorae present in mid-fifth century contexts. But while this would suggest that traffic in southern Italian wine to Gaul was temporarily of some significance, this conjuncture was short-lived. Whereas amphorae of southern Italian origin remained present in similar quantities at Rome and Ostia down to the late seventh century (and beyond), at Marseille they were already tailing off by c.500, after which they hardly appear at all in subsequent contexts, in a pattern repeated on other Gallic sites⁸⁹. Although one might have expected the reunification of Provence with Italy under the Ostrogoths between 508

⁸⁶ The evolution of our understanding of Keay 52 can be traced through ARTHUR 1989, PACETTI 1998, CORRADO - FERRO 2012, FRANCO - CAPELLI 2014. For Italian cooking wares in Gaul see MENCHELLI 2017, p. 204-6, CATHMA 1991, p. 38-42, BONIFAY - RAYNAUD, 2007, 129-31 (E. Pellegrino).

⁸⁷ *Expos. Mundi* 53, for the «vinum multum et optimum» of Bruttium (the only Italian export it mentions). Cassiod., *Var.* 12, 12, 3, compares one prized Bruttian wine to those of Gaza and the Sabina. The rise of southern Italian amphora exports is probably linked to state-subsidised supplies of wine to Rome: PANELLA 1993, p. 646-8.

⁸⁸ CASALINI 2015, p. 543.

⁸⁹ For consistently high levels (15-25%) of southern Italian amphorae in sixth and seventh-century Rome – including Cripta Balbi 2 amphorae as well as late variants of Keay 52 – see PANELLA and SAGUI 2001, p. 787, 802. Marseille: BONIFAY and PIERI 1995, p. 114-6 (10%-16% in mid-fifth century contexts, falling to 7% in the late fifth). Small amounts of Keay 52 appear in some early sixth-century deposits at the Bourse (PIERI 2005, p. 25, p. 165-6: contexts 44 and 50), but the only later find at Marseille to date is from a later seventh-century context: see S. Bien in BONIFAY - REYNAUD 2007, p. 156. Its absence from other sixth-century Gallic contexts is noted in BONIFAY - CARRE - RIGOI 1998, p. 114.

and 537 to have stimulated traffic between the two, the scarcity of these amphorae in early sixth-century Gallic contexts therefore suggests the opposite. Besides offering a further example of the frequent disjunction between the ceramic data and political developments, the lack of Italian amphorae in Gaul after 500 also tends to confirm that the shipments of Italian grain to Gaul encouraged by Theoderic were more the exception than the norm. While the Mediterranean cargoes arriving at Marseille from which Amantius was hoping to profit in the 470s could conceivably have included Italian wine, therefore, the imported *orcae* stolen from its quayside a century later were probably produced in other regions of the Mediterranean.

Amid the relative profusion of evidence for regular maritime communications between western Italy and southern Gaul between the fifth and seventh centuries, neither the textual nor the archaeological evidence therefore gives us much reason to think that the shipment of Italian products to Gaul, or vice versa, was of more than temporary or local consequence. Trading in slaves between the two regions may have been more significant, but firm evidence of such traffic is confined to the 590s, and it will always have been susceptible to fluctuations in supply. Instead, a significant proportion of commercial exchange between Italy and Gaul was probably concerned with the redistribution of those wares of African, Aegean, and Levantine origin that, as we have seen, dominated inter-regional Mediterranean exchange from the fifth century onwards. It is to such traffic that we should finally turn.

Wrecks and routes: traffic between Italy and Gaul within the late antique Mediterranean exchange-system

For obvious geographical reasons, we can assume that African and eastern merchandise was not typically redistributed to Italy via Gallic ports. However, it is much more likely that some of the pottery and amphorae from these regions that reached Gallic sites arrived on ships that had initially sailed for Rome or other ports along the western Italian seaboard, whether in the context of state-backed supplies or commercial enterprise, or on ships with Italian home-ports engaged in the onward distribution of African and eastern goods to Gaul. It is obviously difficult to distinguish this putative traffic from the same imports arriving either directly from their regions of production or, in the case of the eastern wares, via alter-

native intermediary harbours in Tunisia. But three types of data through which we might at least attempt to explore the problem are textual references to the use of specific routes, archaeological evidence for differential patterns of ceramic supply, and shipwrecks.

The shipwreck data is potentially the most revealing, since it offers snapshots of cargoes in the process of distribution, but it is also unevenly distributed across time and space⁹⁰. Whereas only a handful of poorly-documented late antique wrecks have to date been located off the western Italian mainland, we know of over twenty ships that sank off the stormy shores of southern Gaul during late antiquity, many of which have been published in detail⁹¹. This sample is, however, heavily skewed towards the period between the late third and the mid-fifth century, from which three-quarters of these Gallic wrecks date. Most of these were carrying cargoes composed exclusively of African amphorae and pottery, and despite their modest size and tonnage, typical of late antique shipping, they appear to have been sailing direct from Africa to Gaul. The homogeneity of the ceramics carried by some of these ships suggests, moreover, that they did so not only from the major warehouse-port of Carthage, as one might expect, but from other ports to the east of Cap Bon in the immediate vicinity of the workshops that produced their cargoes of amphorae and fine-ware, such as Nabeul and Salakta, thereby maximising the efficient overseas distribution of these wares⁹². One such vessel is the wreck known as Dramont E, which went down c. 440 near the Ile d'Or, west of Fréjus, a well-known ships' graveyard. Its main cargo of some 700 amphorae of three different types was revealed by analysis to derive from a single ceramic workshop, Sidi Zahrani, near Nabeul, and it was also carrying 800-900 fine-ware plates manufactured by ateliers in the same area⁹³. But whatever their specific port of origin, these ships probably set out from Tunisia on a similar course northward, reflected in the cluster of ancient wrecks that have been located in deep water on the reefs of Skerki Bank, to

⁹⁰ For an overview of late antique shipwrecks, see KINGSLEY 2004.

⁹¹ McCORMICK 2012, p. 88, fig. 3.14, maps Gallic wrecks by century. DAHM 2018, p. 289, fig. 5, shows all fourth- and fifth-century western Mediterranean wrecks, labelling all the western Italian ones 'uncertain'.

⁹² BONIFAY - CAPELLI - LONG 2002; BONIFAY 2007; BONIFAY - TCHERNIA 2012, p. 317-25.

⁹³ SANTAMARIA 1995. Vandal coins give a *terminus post quem* in the 430s for a wreck with an estimated capacity of 40-50 tonnes.

the north-west of Sicily, which includes one early fifth-century vessel with a cargo of African ceramics comparable to that carried by Dramont E⁹⁴. From this point, African ships could head for ports in Italy or Gaul, but the wreck evidence suggests most probably did not go to Italy *then* Gaul. Instead, those bound for Gaul continued north on the most direct route, up the eastern coasts of Sardinia and Corsica, before turning west and coming to grief along the same short but hazardous stretch of the Provençal coast⁹⁵. Such direct traffic between Africa and Gaul had indeed been envisaged, albeit along a different route, in Diocletian's prices edict⁹⁶. Its feasibility is further apparent in one or two fourth- and early fifth-century narrative sources and implicit, for example, in the routine contacts that existed between the Christian communities of Provence and Africa in the days of Augustine⁹⁷.

Although African merchandise continued to arrive at Italian and Gallic ports throughout the Vandal era, despite the severing of the state-backed supply-line from Carthage to Rome, a hiatus in the shipwreck evidence means we lack proof of the persistence of direct traffic between Tunisia and Gaul during this period. But the La Palud wreck that went down in around the mid-sixth century on the northern side of Port-Cros in the Iles d'Hyères appears thoroughly reminiscent of the earlier pattern in its origin, cargo, and location⁹⁸. Some 150-200 large cylindrical African amphorae constituted the vast bulk of its known cargo, which, on the basis of their capacity of 80-90 litres and the absence of pitch from their interi-

⁹⁴ Skerki 3: WEITEMEYER - DÖHLER 2009, esp. p. 261-71.

⁹⁵ BONIFAY 2004, p. 453-4.

⁹⁶ Diocl., 37, 29, covers sailings from Africa to Narbonne, but the rate is more suited to the faster north-south crossing, reflecting the artificiality of some of the data in the edict: see ARNAUD 2007, esp. p. 329-33.

⁹⁷ Sulp. Sev., *Dial.* 1, 3, has Postumianus report 'a prosperous voyage' that saw him reach an African port on the fifth day out from Narbonne, matching the rate in the *Edict*. A six-day crossing from Marseille to Igilgili, some 300 miles west of Carthage, is mentioned in *Geog. Comp.* 40: see ARNAUD 2005, p. 153-8. Theodosius' forces sailed direct from Arles to Igilgili in 373: *Amm. Marc.* 29, 5, 5.

⁹⁸ LONG - VOLPE 1996, 1998. The wreck probably postdates the Vandal era, though it is hard to be that precise from the ceramic material; a wooden box recovered from it contained a precision balance and several weights, but the identity of the imperial pair depicted on two of the latter is uncertain.

ors, would have contained around 150 hectolitres of oil. The provenances of these amphorae again point to Nabeul as the ship's likely port of origin, while the location of the wreck suggests Marseille could have been its intended destination; perhaps the seventy *orcae* of oil and *liquamen* reported by Greg. Tur. to have been stolen from its *cataplus* had arrived at the port on a similar vessel⁹⁹. Although the continuing feasibility of direct sailings between Africa and Gaul in the late sixth century has left only the faintest of traces in the written sources, it therefore seems as if traffic between Tunisian and Gallic ports was still operating much as it had in the days of the western empire¹⁰⁰. Again, a series of wrecks north of Sicily, such as one located in deep water off Ustica with a very similar cargo to that of La Palud, probably represent one of the Italian branches of the same route north from Tunisia, along which some ships were once more operating in the service of the state¹⁰¹. But Frankish Gaul, like late Roman Gaul, had its own, commercial supply-line of African merchandise.

While the shipwreck evidence thus suggests that some proportion of the African wares reaching Gallic ports were shipped there directly, it does not as yet offer similar confirmation of direct shipments of amphorae to southern Gaul and western Italy from the eastern Mediterranean. The available data allows us to pursue late antique vessels of likely eastern origin up the Adriatic and as far as the southern coast of Sicily, but not into western Mediterranean waters, where no late antique wrecks loaded with amphorae of exclusively eastern origin have to date been found¹⁰². When such amphorae are present in western wreck assemblages, they tend instead to constitute secondary elements in predominantly African shipments. The La Palud wreck, for example, was also carrying four different

⁹⁹ LONG - VOLPE 1996, p. 1274-6; BONIFAY - CAPELLI - LONG 2002, p. 198-9. For oil imports to Marseille, see the references above.

¹⁰⁰ Greg. Tur., *Hist.* 10, 2, for a Frankish embassy to Constantinople that sailed to an unnamed African port, and proceeded overland to Carthage; perhaps the old route from Marseille to Igilgili was still operative. The emperor's attempts in *Hist.* 10, 4 to resolve the ensuing diplomatic incident further imply that communications between Africa and Gaul were fairly routine.

¹⁰¹ VOLPE 2002, p. 244-6. Gregory I's letters unsurprisingly show regular and rapid communications between Rome and Africa, but give few indications of specific routes: CONTU 2002, p. 287-93.

¹⁰² DAHM 2018, p. 297-300; MCCORMICK 2001, p. 596-8.

types of eastern amphorae, albeit in such trivial quantity – just half a dozen in total – that it is debatable whether they should be regarded as cargo; they could in any case have been taken on board, alongside its main load of African amphorae, at Nabeul, where all four types are attested¹⁰³. The likelihood that ships of eastern origin did venture deep into the north-western Mediterranean is nevertheless suggested by another southern Gallic wreck, or rather the intimation of one in an assemblage of bronze items and coins dredged up on two occasions in the Grazel channel, just south of Gruissan, at one of the entry-points to the ancient Narbonne port-complex. The bronze finds here included a balance bearing two measuring-scales in Greek, while all but one of the 105 coins were copper *folles* from various eastern Mediterranean mints, particularly Constantinople; the latest nine of these bear Sicilian countermarks, and date from 630/1¹⁰⁴. Although here we have neither a ship nor an amphora cargo, this homogeneous array of finds points to the existence of a vessel – dubbed Grazel B – that had set out from the vicinity of Constantinople in the early 630s and sailed via Sicily to southern Gaul, where it sank in an entrance to the former Gulf of Narbonne.

While Grazel B remains an outlier in the shipwreck data, the written sources meanwhile offer a relative profusion of incidental references to eastern traders and shippers in the west that have long been seen as indicative of their pivotal role in trans-Mediterranean exchange. Such material falls into two broad categories: reports of the presence of eastern ships in western waters, and of the activities of eastern traders in western markets¹⁰⁵. The significance of the latter is deduced primarily from a series of references in fifth-century sources to an influx into the late antique west of easterners, often described as Syrians, whose association with trade (and avarice) is presented, in particular by Jerome, as almost proverbial, and whose appearance coincides rather neatly with the growing presence of imported eastern amphorae on western sites¹⁰⁶. Many historians have

¹⁰³ LONG - VOLPE 1998, p. 336-8. BONIFAY - CAPELLI - LONG 2002, p. 198-9, for the possibility they were loaded at Nabeul.

¹⁰⁴ SOLIER *et al.* 1981, p. 23-51 (including H. Lavagne on the workings of the balance, and C. Morrisson on the coins).

¹⁰⁵ CLAUDE 1985, p. 149-54, p. 170-87.

¹⁰⁶ Jerome, *Ep.* 130, 7, 8 (Africa), in *Ezech.* 8, 27 (everywhere); Salv., *Gub.* 4, 69 (Gaul); Val. III, *Nov.* 3, 5 (Rome); Sidon., *Ep.* 1, 8, 2 (Ravenna).

extrapolated from such assertions by treating subsequent references not only to Syrians, but also Jews, in Gallic cities as proxy evidence of long-distance trade-networks, plotting mentions of them on maps much as one might now chart the distribution of Gaza wine amphorae¹⁰⁷. This remarkably tenacious assumption is doubly problematic. Firstly, very few of these references explicitly state these Syrians and Jews had any involvement in trade. While Mark Handley's recent study of the epigraphic evidence for travellers in the late antique west offered remarkable confirmation of both a movement of easterners into the west that reached a peak in the earlier fifth century, and the particular prevalence of Syrians within it, he also showed that these individuals were active in a variety of occupations¹⁰⁸. Secondly, our sources rarely suggest that those Syrians and Jews who were resident in the west had any particular links with the east, although in the case of the latter, just as likely to be members of long-established communities as recent immigrants, this should hardly be surprising¹⁰⁹. This is not, of course, to deny that there were Syrian traders in the west. Two long-term residents of Italian ports whose involvement in maritime trade is explicitly noted by Procopius are, for example, an unnamed friend from his Palestinian childhood whom he encountered in Syracuse, and Antiochos, a pillar of the community in Ostrogothic Naples who advocated its surrender to Belisarius' forces¹¹⁰. But while one might reasonably suspect that these men were involved in trade with the east, they have no known counterparts in the ports of southern Gaul. Although it is eminently possible that similar traders could have been based in Marseille, Arles, or Narbonne, each of which housed Greek-speaking and Jewish communities in the fifth and sixth centuries, firm evidence for their members being

¹⁰⁷ PIRENNE 1937, p. 52-7; LAMBRECHTS 1937. For one especially egregious map, see ROUCHE 1993, p. 407-8, carte II. Such claims are put into perspective by DEVROEY 1995, though the default assumption that easterners in sixth-century Gaul must be traders persists, e.g. in McCORMICK 2001, p. 107, n.100.

¹⁰⁸ HANDLEY 2011, esp. ch. 5. Half of the 251 epigraphically-commemorated easterners in late antique Gaul and Italy came from Syria and Palestine (table 5.7, p. 85). For the early fifth-century peak in such travellers, see p. 102-3 (though their distribution over time must be skewed by changing patterns of commemoration).

¹⁰⁹ HANDLEY 2011, p. 30-3, p. 84-5.

¹¹⁰ Proc., *Goth.* 3, 14, 7; 5, 8, 21. The ports of Sicily do appear a particular focus for eastern traders, and late antique interregional exchange in general: see e.g. VERA 1997-8, VOLPE *et al.* 2015.

engaged in overseas trade is lacking¹¹¹. Much as one might like to imagine Syrian traders resident in Gallic ports were implicated in the arrivals of LRA 4 amphorae direct from Gaza, their very existence is hypothetical.

We can be a little more confident about the arrivals of eastern ships in both Gallic and Italian harbours. One source in particular, Leontius' *Life of St. John the Almsgiver*, written in the early 640s, offers a series of stories recounting the financial and miraculous backing lent by its protagonist to the mercantile ventures of his church's fleet and local ship-captains during his time as patriarch of Alexandria in the 610s¹¹². Here we learn how ships from Alexandria not only set out far and wide across the Mediterranean, but out through the Straits of Gibraltar, and up the western coasts of Iberia and Gaul to the 'islands of Britain', a route long corroborated by finds of eastern Mediterranean wares in south-western Britain, and now by the presence of similar material at sites along the Atlantic seaboard¹¹³. Neither western Italy nor southern Gaul are among the various destinations mentioned by Leontius, but if ships with eastern home ports ventured as far as Tintagel, one imagines they could readily make for Rome or Marseille, and in the former case this is confirmed by the protracted efforts of Pope Gregory to arrange shipments of timber to the patriarch Eulogius in the 590s, which show an Alexandrine ship sailing to and from Portus on a more or less annual basis¹¹⁴. The evidence for Gaul, a passing reference by Leontius to the *gallodromoi* of Alexandria, whose name suggests they specialised in the Gallic route, and the incidental mention of a ship undergoing repair in Constantinople before heading for the Gauls, is more allusive¹¹⁵. But it is surely revealing that when Dynamius, who in his capacity as *patricius* of Marseille in the late sixth century would have overseen the operations of its port, sought in writing his *Life* of Maximus

¹¹¹ For Marseille and Arles: see n. 83 and for Greek-speakers, *V. Caesarii*, 1.19 (Arles), *I.G.*, XIV, 2462-3 (Marseille). For Narbonne, see Sidon., *Ep.* 3, 4, 1; *I.G.*, XIV, 2517; *Conc. Narb.* 589, can. 4, 9, 14, Greg. I, *Ep.* 7.21. We do hear of Jewish traders going to Marseille, but not of any based there. The two named Syrian traders in sixth-century Gaul are in Paris and Bordeaux.

¹¹² Leontius, *V. Joh. Eleem.*, 10, 13, 20, 26, 28.

¹¹³ *Ibid.*, 10; for the latest on the ceramic data, see DUGGAN - TURNER - JACKSON 2020.

¹¹⁴ Greg. I, *Ep.* 6, 61, 7, 37; 8, 28; 9, 176; 10, 21; 13, 43. Eastern ships also sailed to Mérida in the mid-sixth century: *Vit. Patr. Emeret.* 4, 3.

¹¹⁵ Leontius, *V. Joh. Eleem.*, 35; *Mir. S. Artemii* 27.

of Riez to imagine a temptation that might have beset the saint during his time as abbot of Lérins, he came up with demons in the shape of eastern sailors who appeared to the holy man one night on the island at a place called *Moles*, presumably its quay. Two of them said they had come to these parts to do business, and in the person of Maximus had found a good of greatest value, if only they could take him back with them to Jerusalem to greet his eager eastern public. Naturally, Maximus saw through this fiendish deception, and the ghost ship evaporated in the face of his prayer¹¹⁶. While we cannot know if the merchants who supplied Dynamius' contemporary Hospitius, a recluse near Nice, with Egyptian herb-roots had brought them direct from Alexandria, the prospective arrival of eastern sailors was clearly part of the *outillage mental* of late sixth-century Provence¹¹⁷.

The feasibility of direct shipments of African and eastern merchandise to southern Gaul is therefore demonstrable primarily from shipwreck evidence in the former case, and from the written sources in the latter. It has also been argued that the distinct provision of goods from these regions to Gaul is discernible in differential patterns of ceramic supply to Marseille and western Italian ports such as Rome and Naples¹¹⁸. This is plausible in principle, although one of the main discrepancies cited in support of this claim, a higher incidence of Phocaean fine-ware at Marseille, has been doubted in light of the consistent presence of this ware along the Tyrrhenian seaboard¹¹⁹. In broad terms, moreover, the considerable similarities between the Roman and Massiliote assemblages not only in the types of imported wares present, but also in the fluctuations over time of the relative proportions of amphorae of African and eastern origin arriving at the two ports seem more compelling than the differences¹²⁰. But one marked divergence between them, as previously noted, is the virtual absence of southern Italian and Sicilian amphorae in contexts at Marseille

¹¹⁶ Dynam., *V. Maximi*, 6. «Dum pastor egregius ... ad litus aequoris qui vocatur Moles accessit».

¹¹⁷ Greg. Tur., *Hist.* 6, 5.

¹¹⁸ REYNOLDS 1995, p. 134-5.

¹¹⁹ MARTIN 1998, p. 116-7.

¹²⁰ BERNAL CASASOLA - BONIFAY 2010, p. 56-7. The specific ceramic types imported to Rome and Marseille (and elsewhere) would merit renewed comparison, but that lies beyond the scope of this paper, and my expertise.

beyond the early sixth century, whereas such wares continue to make up a significant proportion of those present in ceramic assemblages at Rome up to and beyond the breakdown of the wider Mediterranean exchange-system in around 700. While the persistent shipment of southern Italian and Sicilian produce to Rome is readily explicable in light of the extent of senatorial and ecclesiastical landholding in the region, it is less easy to see why the same amphorae were no longer exported to southern Gaul in any quantity from these regions, whether directly, or by onward redistribution from Rome or Naples. Their absence is perhaps one further argument for many of the African and eastern wares imported to Gaul having been shipped there either directly or, in the case of the latter, via intervening halts in Africa, rather than via Sicily or Rome.

While the evidence is scarcely conclusive, one might therefore tentatively suggest that although the repertoires of imported Mediterranean pottery and amphorae arriving at western Italian and southern Gallic harbours were broadly similar in nature, a significant proportion of this material was shipped directly from African and eastern ports to a handful of privileged centres such as Rome, Naples, Marseille, and perhaps Arles (in conjunction with the royally-controlled facilities at Fos) and Narbonne, and only then redistributed more widely along the adjacent coasts to the numerous landings of the Rome-Arles route recorded in the *Maritime Itinerary*. This process of redistribution, evident from the ceramic finds from coastal sites in Tuscia, Liguria and Provence that continue well into the seventh century, and implicit in the textual indications of routine maritime communications between them, could in part have been carried out by the same ships on their return voyages, but much of it must have been facilitated by ships based in Italian or Gallic ports, of which we catch only fleeting but suggestive glimpses, such as Pope Gregory's passing allusion to Pisan *drumones*, or his frustration that Bishop Pascasius of Naples took more interest in squandering large sums on building ships than in fulfilling his pastoral duties¹²¹. These locally-based vessels could have shuttled between the major ports and other intermediate harbours such as Pisa, Genoa, identified by Procopius as a convenient halt for ships en route to Gaul and Spain, and perhaps Nice, supplying a host of lesser landings along the way¹²². One recurrent port of call for such vessels emerges as the island of Lérins, whether by design, as indicated by papal correspondence,

¹²¹ Greg. I, *Ep.* 13, 34; 13, 27.

¹²² Procop., *Goth.* 6, 12, 29. For imports well into the seventh century at Pisa, see

or divine agency, as in the case of a ship which was stopped in its tracks by a miraculous lull when sailing from the vicinity of Nice to Marseille until its Jewish crew fulfilled a passenger's desire to be put off there¹²³. Almost a century later, Benedict Biscop would end his two-year stay on Lérins by catching another such *navis mercatoria* back to Rome in the late 660s, before taking ship again to Marseille to escort Theodore and Hadrian on their journey to Canterbury, one of the last recorded uses of the maritime rather than the Alpine route by travellers to and from Anglo-Saxon England¹²⁴.

One final wreck that might give an idea of the sort of vessel on which Benedict could have travelled, but which also highlights the many gaps in our knowledge, is the ship known as St-Gervais 2, which sank in the later seventh century just off the port of Fos, and was excavated in the late 1970s¹²⁵. The wreck's proximity to the shore probably allowed the cargo in the forepart of the ship to be recovered at the time, but the central area of the vessel was fortuitously preserved by the pitch contained in four re-used African amphorae that had broken on impact. Congealed within this matrix were significant remnants of the ship, and of a large wooden barrel, as well as traces of the grain it was carrying in its rear section. Quite apart from this exceptional survival of a grain cargo, almost everything about this ship is enigmatic. The vessel itself was well-built, largely in the new, skeleton-first style, and substantial, with an estimated total capacity of 40-50 tonnes; its expensive bilge-pump implies it was equipped for open-water sailing, while its deep keel would have ruled out beaching, suggesting it was not designed for local cabotage¹²⁶. The small ceramic assemblage recovered from the pitch, which probably came from the ship's galley, was

ALBERTI - COSTANTINI 2015. For Nice, see Greg. Tur., *Hist.* 6.5; his stories of Hospitius have a distinctly maritime flavour.

¹²³ Pel. I, *Ep.* 3, sent Childebert I relics via its monks, while Greg. I, *Ep.* 6, 57 shows Augustine's mission went via Lérins; Greg. Tur., *Glor. Conf.*, 95, for the miracle, wrought by relics of Hospitius.

¹²⁴ Bede, *Hist. Abb.*, 3-4.

¹²⁵ JÉZÉGOU 1998; KINGSLEY 2004, p. 128-9; BONIFAY - REYNAUD 2007, p. 102, 106, stress that the amphorae and fine-wares securely associated with the wreck are strongly suggestive of its later seventh-century date.

¹²⁶ For a true caboteur, contrast the Dramont F wreck of c.400, roughly built, with a cargo of three tonnes of re-used African amphorae containing pine resin: JONCHERAY 1975.

largely of African origin, though it did also contain a very few sherds of eastern or more local provenance¹²⁷. Was this a ship from overseas delivering a cargo of grain and – perhaps – amphorae to Fos, the location, as we have seen, of a contemporary *cellarium fisci*, or was it sailing away from it having offloaded part of its original cargo? Like so much of our evidence, the exceptional nature of this wreck serves more to expand the range of commercial possibilities than to reveal their salient characteristics, but it nevertheless confirms that vessels of some size and sophistication were still operating in the Ligurian Sea area in the later seventh century.

Although at that date many of our African and eastern markers of on-going long-distance Mediterranean exchange were directly descended from fifth-century amphora families, the volume of such traffic is likely to have declined substantially from the period with which we began. The significance of these imports within the economies of Byzantine Italy and Merovingian Gaul must also have changed considerably, although the historiographical frameworks within which they have customarily been interpreted are noticeably different. Whereas in Italy the presence of such wares has often been set in the ominous context of state-sponsored supplies to Byzantine redoubts coming under mounting pressure from the Lombards, in Gaul precisely the same imports have been talked up as symptomatic of the tenacity of Frankish connections with the Mediterranean, and slotted into an illusory framework of long-distance trading networks sustained with particular zeal by members of resident communities of Syrians and Jews. Each of these traditional interpretations seems exaggerated, in the latter case to the point of caricature. While the state clearly played a significant role in the supply of goods to Rome and particular strongholds of imperial power such as S. Antonino di Pertini, the availability of similar goods along the Gallic coasts implies that at least some proportion of Italian coastal traffic was also taking place on a commercial basis¹²⁸. While overseas merchants will have been involved in shipping goods to Frankish ports, evidence for their involvement in moving such wares inland, whether directly, or in partnership with associates of the same origin or religion, is virtually non-existent. Indeed, in

¹²⁷ MCCORMICK 2001, p. 594, assigns it an eastern home port, for reasons unstated; an African origin seems more likely, but is still speculative.

¹²⁸ For recent and well-balanced syntheses, see especially ZANINI 2015, 2021, and other papers in the latter volume.

both Italy and Gaul, archaeological evidence for the inland penetration of Mediterranean imports is limited, and retreating over time, though it should be noted that this is hardly a new phenomenon. In western Italy, this diminishing distribution of imported wares is clearly linked at least in part to the advance of the Lombards, but it is becoming increasingly clear that familiar geographical and economic factors were equally at play in determining access to such goods¹²⁹. In Gaul, meanwhile, the scarcity of finds of imported Mediterranean ceramics north of Lyon may in part be indicative of the decanting of oil, wine, and other goods from amphorae into barrels or skins for their onward journey northward; one might doubt, for example, that the forty or so African amphorae that would have been required to convey the 10000 pounds of oil stipulated in the privilege granted to Corbie in 716 were carted 600 miles from Fos to the monastery when other forms of container better suited to overland transport were available¹³⁰. In any case, regardless of its volume or reach, the enduring significance of this traffic cannot be doubted, perhaps ultimately as much for its cultural as its economic value. Although Mediterranean imports had once been a lifeline for Rome, its much-reduced population appears to have adapted rather rapidly to their disappearance in around 700 by expanding its local and regional networks of supply¹³¹. In Francia, meanwhile, I have suggested elsewhere how a series of particular mechanisms in Marseille and along the Rhône corridor devised by the Merovingian kings to exploit such traffic to their advantage are among the best indications of its enduring significance. But while such imports were highly desirable, most were hardly essential, and when long-distance Mediterranean exchange-networks finally ground to a halt, substitutes for imported oil, wine, or papyrus were readily available¹³². Until then, nevertheless, the evidence from Rome and Marseille shows that these privileged sites in Italy and Gaul remained implicated in that wider system to the end, however difficult it is to isolate the specific commercial interactions between the two regions that were taking place within it.

¹²⁹ MENCHELLI 2017, p. 216-7.

¹³⁰ BONIFAY - PIERI 2020, p. 876, for the number of amphorae required. The *tractoria* accompanying the grant specifies the provision of carts.

¹³¹ SAGUI 1998a; 2002; MARAZZI 1993; DELOGU 2007.

¹³² LOSEBY 1998; 2000.

Conclusion

As the papers in this volume illustrate from various perspectives, communications and exchange between Italy and Gaul remained regular and vigorous throughout late Antiquity, both by land and sea. The overland routes through the Alps were far better suited to the movement of goods of high value and low volume, however, and for much of our period, especially between the mid-sixth and later-seventh centuries, individual travellers between the two regions chose to go by sea, taking advantage of the ready access to the Gallic interior afforded by the Rhône corridor, and the relative frequency of maritime traffic transporting goods across the Ligurian Sea. Although such shipping had no doubt declined in total volume since the early fifth century, the archaeological evidence confirms that the Italian and southern Gallic coasts continued to be integrated into the interregional exchange-system of the late antique Mediterranean for as long as it continued to exist, down to the early eighth century; the range and variety of imports which the monastery of Corbie was entitled to claim from the *cellarium fisci* at Fos in 716 indicates the persistence of maritime connections of similarly wide scope to those celebrated in more generic style in reference to Arles three centuries earlier by the imperial constitution of 418. While in Italy access to such imports appears increasingly to have privileged Byzantine-held areas, the evidence from Gaul demonstrates how the distribution of such goods transcended any state-sponsored systems of supply, and was substantially commercial.

Within this framework of the persistent integration of both Gaul and Italy into wider Mediterranean exchange-networks throughout late Antiquity, it remains much easier to recognise the routine nature of maritime communications between the two regions than to identify goods shipped from one to the other. In part this is a function of the evidence, because by late Antiquity neither Gaul nor Italy was still exporting archaeologically-traceable merchandise around the Mediterranean in substantial quantity. But it is probably also a reflection of how both regions were predominantly involved in long-distance maritime exchange as consumers rather than producers. As we have seen, textual evidence for the export of Italian merchandise to Gaul or vice versa is scarce, while archaeological indications of the movement of such goods between the two, whether in the form of DSP and common ware pottery or southern Italian and Sicilian amphorae, are short-lived or slight.

Similarly, within a late antique western Mediterranean commercial system dominated in the shipwreck evidence by African cargoes, and in the texts by eastern traders, the activities of Gallic and Italian merchants in moving goods between the two regions remain opaque. While it is presumably the case that some proportion of the African and eastern wares found in southern Gaul were mediated via Italy and its islands, the direct shipments to Gaul from Tunisian and probably eastern Mediterranean ports that had characterised the fourth century seem likely to have persisted, as traders built connections with a relatively stable and wealthy Merovingian market alongside a war-torn and rapidly contracting – if still substantial – Roman one. The broadly similar trends that can be seen in ceramic assemblages from Rome and Marseille between the fifth and early eighth centuries are as likely to reflect two distinct long-distance commercial axes north from Africa as onward traffic from one to the other, especially given the failure of Sicilian and Calabrian amphorae to reach southern Gaul in any quantity after 500, despite their continued prevalence at Rome. The African and eastern imports found at sites along the Ligurian and Provençal coasts will thus have got there, as in earlier periods, via redistribution from the major warehouse ports of Rome and Marseille by overseas ships returning home, but primarily on local vessels engaged in coastal tramping. Only in the decades around 700 did this pattern finally change, as the supply of imports from around the Mediterranean even to privileged sites like Rome and Marseille finally dried up, and Ligurian Sea shipping reached a low ebb, leading travellers between north-western Europe and Italy to prefer the Alpine passes over the Rhône corridor. Maritime traffic between Italy and Gaul never entirely stopped – in 822, ironically, we finally have an explicit reference to ships from Italy putting in at Marseille¹³³ – but the wider Mediterranean system in which both regions had been implicated throughout late antiquity had ceased to function, and neither the variety nor the complexity of the exchanges that had once taken place across Rutilius’ blue Etruscan sea would be rapidly rebuilt.

¹³³ GUÉRARD 1857, no. 11, in which Louis the Pious confirms Charlemagne’s earlier grant to St-Victor of tolls paid by ships from Italy putting in at the monastery.

Bibliography

- ALBERTI - COSTANTINI 2015: A. Alberti, A. Costantini, *Commerci a Pisa tra tardoantico e alto medioevo: nuovi dati da Piazza dei Miracoli*, in CIRELLI - DIOSONO - PATTERSON 2015, p. 159-69.
- ALLEINE *et al.* 2016: C. Alleine, C. Morhange, M. Pasquinucci, C. Roumieux, *Géoarchéologie des ports de Pise "Stazione Ferroviaria San Rossore" et de Portus Pisanus. Dynamiques géomorphologiques, sources antiques et données archéologiques*, Montpellier-Lattes 2016, p. 321-38.
- ARNAUD 2004: P. Arnaud, *Entre Antiquité et Moyen-Âge: l'Itinéraire Maritime d'Antonin*, in L. De Maria, R. Turchetti (ed.), *Rotte e porti del Mediterraneo dopo la caduta dell'impero romano d'occidente. Continuità e innovazioni tecnologiche e funzionali*, Soveria Mannelli 2004, p. 3-20.
- ARNAUD 2005: P. Arnaud, *Les routes de la navigation antique. Itinéraires en Méditerranée*, Paris 2005.
- ARNAUD 2007: P. Arnaud, *Diocletian's Prices Edict: the prices of seaborne transport and the average duration of maritime travel*, in *JRA*, 20, 2007, p. 321-36.
- ARNAUD 2010: P. Arnaud, *Systèmes et hiérarchies portuaires en Narbonnaise*, in X. Delestre, H. Marchesi (ed.), *Archéologie des rivages méditerranéens: 50 ans de recherche*, Paris 2010, p. 107-13.
- ARNAUD 2016: P. Arnaud, *Entre mer et rivière: les ports fluvio-maritimes de Méditerranée ancienne. Modèles et solutions*, in SANCHEZ - JÉZÉGOU 2016, p. 1-14.
- ARNAUD-FASSETTA 2004: G. Arnaud-Fassetta, *Le rôle du fleuve: les formations alluviales et la variation du risque fluvial depuis 5000 ans*, in C. Landuré, M. Pasqualini (ed.), *Delta du Rhône. Camargue antique, médiévale et moderne*, Aix 2004, p. 65-77.
- ARTHUR 1989: P. Arthur, *Some observations on the economy of Bruttium under the later Roman empire*, in *JRA*, 2, 1989, p. 133-42.
- ARTHUR 2002: P. Arthur, *Naples, from Roman town to city-state*, Rome 2002 (Archaeological Monographs of the British School at Rome, 12).
- AUGENTI 2019: A. Augenti, *I magazzini del Porto di Classe*, in *AnTard.*, 27, 2019, p. 159-75.
- BADAN - BRUN - CONGÈS 1995: O. Badan, J.-P. Brun, G. Congès, *Les bergeries romaines de la Crau d'Arles. Les origines de la transhumance en Provence*, in *Gallia*, 52, 1995, p. 263-310.
- BALDASSARRI 2011: M. Baldassarri, *Strutture portuali e comunicazioni maritime nella Toscana medievale alla luce della fonte archeologica (VIII-inizi XIII sec. d.C.)*, in G. Petralia (ed.), *I sistemi portuali della*

- Toscana mediterranea. Infrastrutture, scambi, economie dall'antichità ad oggi*, Pisa 2011, p. 81-116.
- BATIFFOL 1928: P. Battifol, *Saint Grégoire le Grand*, Paris 1928 (3rd ed.).
- BATS 2006: M. Bats (ed.), *Olbia de Provence à l'époque romaine*, Aix-en-Provence 2006 (*Etudes massaliètes*, 9).
- BERESFORD 2013: J. Beresford, *The ancient sailing season*, Leiden 2013.
- BERNAL CASASOLA - BONIFAY 2010: D. Bernal Casasola, M. Bonifay, *Importaciones y consumo alimenticio en las ciudades tardorromanas del mediterráneo nor-occidental (ss. VI-VIII d.c.) : la aportación de las ánforas*, in A. Garcia (ed.), *Espacios urbanos en el occidente Mediterráneo (s. VI-VIII)*, Toledo 2010, p. 45-64.
- BOETTO 2012: G. Boetto, *Les épaves comme sources pour l'étude de la navigation et des routes commerciales: une approche méthodologique*, in KEAY 2012, p. 153-73.
- BONIFAY 2004: M. Bonifay, *Etudes sur la céramique romaine tardive d'Afrique*, Oxford 2004 (BAR, Int. Ser., 1301).
- BONIFAY 2007: M. Bonifay, *Cargaisons africaines : reflet des entrepôts?*, in *Antiquités africaines*, 43, 2007, p. 253-60.
- BONIFAY - CAPELLI - LONG 2002: M. Bonifay, C. Capelli, L. Long, *Recherches sur l'origine des cargaisons africaines de quelques épaves du littoral français*, in L. Rivet, M. Sciallano (ed.), *Vivre, produire et échanger : reflets méditerranéens. Mélanges offerts à Bernard Liou*, Montagnac 2002, p. 195-200.
- BONIFAY - CARRE - RIGOIR 1998: M. Bonifay, M.-B. Carre, Y. Rigoir (dir.), *Fouilles à Marseille. Les mobiliers (I^{er}-VII^e s. ap. J.-C.)*, Paris - Lattes 1998 (*Etudes massaliètes*, 5).
- BONIFAY - PIERI 1995: M. Bonifay, D. Pieri, *Amphores du V^e au VII^e siècle à Marseille : nouvelles données sur la typologie et le contenu*, in *JRA*, 8, 1995, p. 94-120.
- BONIFAY - PIERI 2020: M. Bonifay, D. Pieri, *Merovingian Gaul and the Mediterranean: ceramics and trade*, in B. Effros and I. Moreira (ed.), *The Oxford Handbook of the Merovingian World*, New York 2020, p. 860-82.
- BONIFAY - REYNAUD 2007: M. Bonifay, C. Reynaud (dir.), *Échanges et consommation*, in *Gallia*, 64, 2007, p. 93-161.
- BONIFAY - TCHERNIA 2012: M. Bonifay, A. Tchernia, *Les réseaux de la céramique africaine (I^{er} - V^e s.)*, in KEAY 2012, p. 315-36.
- BONIFAY - TRÉGLIA 2007: M. Bonifay, J.-C. Tréglià (ed.), *LRCW 2. Late Roman Coarse Wares, Cooking Wares and Amphorae in the Mediterranean: Archaeology and Archaeometry*, 2 vols., Oxford 2007 (BAR, Int. Ser., 1662).

- CARCOPINO 1928: J. Carcopino, *Chronologie et histoire littéraire. A propos du poème de Rutilius Namatianus*, in *REL* 6, 1928, p. 180-200.
- CARSANA - D'AMICO - DEL VECCHIO 2007: V. Carsana, V. D'Amico, F. del Vecchio, *Nuovi dati ceramologici per la storia economica di Napoli tra tarda antichità ed altomedioevo*, in BONIFAY - TRÉGLIA 2007, p. 423-37.
- CASALINI 2015: M. Casalini, *Roma e il Mediterraneo dal IV al VI secolo*, in CIRELLI - DIOSONO - PATTERSON 2015, p. 535-46.
- CATHMA 1991: CATHMA, *Importations de céramiques communes méditerranéennes dans le midi de la Gaule (V^e-VII^e s.)*, in *A Ceràmica medieval no Mediterràneo occidental*, Lisboa, 16-22 de Novembro 1987, Mertola 1991, p. 27-47.
- CIRELLI - DIOSONO - PATTERSON 2015: E. Cirelli, F. Diosono, H. Patterson (ed.), *Le forme della crisi: produzioni ceramiche e commerci nell'Italia centrale tra Romani e Longobardi (III-VIII sec. d.C): atti del convegno, Spoleto-Campello sul Clitunno, 5-7 ottobre 2012*, Bologna 2015.
- CLAUDE 1985: D. Claude, *Untersuchungen zu Handel und Verkehr der vor- und frühgeschichtlichen Zeit in Mittel- und Nordeuropa, ii. Der Handel im westlichen Mittelmeer während des Frühmittelalters*, Göttingen 1985.
- CONTU 2002: C. Contu, *Comunicazioni nel Mediterraneo occidentale nelle lettere di Gregorio Magno*, in KHANOUSSI - RUGGIERI - VISMARA 2002, p. 287-304.
- CORRADO - FERRO 2012: M. Corrado, I. Ferro, *Le anfore Keay LII in e dalla Calabria: una prova della rinascita economica dei Bruttii nella tarda Antichità?*, in M. D'Andrea (ed.), *Vincenzo Nusdeo. Sulle tracce della storia*, Vibo Valentia 2012, p. 175-86.
- DAHM 2018: K.H. Dahm, *Amphorenladungen spätantiker Schiffswracks im westlichen Mittelmeerraum: Möglichkeiten und Grenzen der Rekonstruktion römischen Seehandels*, in *AnTard* 26, 2018, p. 285-306.
- DELOGU 2007: P. Delogu, *Rome in the ninth century: the economic system*, in J. Henning (ed.), *Post-Roman Towns, Trade and Settlement in Europe and Byzantium*, 2 vols., Berlin 2007, p. 105-22.
- DE VINGO 2010: P. De Vingo, *Amphores de transport, céramique de table et de cuisine de l'antiquité tardive et des premiers siècles du haut moyen âge issues des fouilles de Via XXV Aprile à Noli (Savone)*, in GUIDUCCI - PASQUINUCCI - MENCHELLI 2010, p. 311-7.
- DE VINGO 2018: P. De Vingo, *Dérivées des sigillées paléochrétiennes (DSP)*, in FRONDONI 2018, p. 217-8.
- DEVROEY 1995: J.-P. Devroey, *Juifs et Syriens. À propos de la géographie économique de la Gaule au haut moyen âge*, in J.-M. Duvosquel, E.

- Thoen (ed.), *Peasants and townsmen in medieval Europe. Studia in honorem Adriaan Verhulst*, Ghent 1995, p. 51-72.
- DIXNEUF 2017: D. Dixneuf (ed.), *LRCW 5. Late Roman Coarse Wares, Cooking Wares and Amphorae in the Mediterranean: Archaeology and Archaeometry*, Alexandria 2017 (*Etudes alexandrines*, 42-43).
- DJAOUI 2017: D. Djaoui, *Les différents ports du delta du Rhône au Haut Empire: modèle économique autour de la circulation et la diffusion des produits*, in *Archaeonautica*, 19, 2017, p. 123-40.
- DJAOUI - HEIJMANS 2019: D. Djaoui, M. Heijmans (ed.), *Archéologie et histoire en territoire arlésien. Mélanges offerts à Jean Piton*, Drémil Lafage 2019.
- DRAUSCHKE 2019: J. Drauschke, *Archaeological perspectives on communication and exchange between the Merovingians and the eastern Mediterranean*, in S. Esders et al. (ed.), *East and West in the early Middle Ages: the Merovingian kingdoms in Mediterranean perspective*, Cambridge 2019, p. 9-31.
- DUGGAN - TURNER - JACKSON 2020: M. Duggan, S. Turner, M. Jackson (ed.), *Ceramics and Atlantic connections: late Roman and early medieval imported pottery on the Atlantic seaboard*, Oxford 2020 (*Roman and Late Antique Mediterranean Pottery*, 15).
- DUPERRON - HEIJMANS 2019: G. Duperron, M. Heijmans, *Trois ensembles céramiques du VI^e s. sur le site de l'enclos Saint-Césaire à Arles*, in DJAOUI - HEIJMANS 2019, p. 603-20.
- DUPERRON - LANDURÉ 2019: G. Duperron, C. Landuré, *Premières données sur le faciès céramique et les échanges commerciaux dans l'établissement portuaire de la Montille d'Ulm (Arles) durant la première moitié du VI^e siècle*, in DJAOUI - HEIJMANS 2019, p. 569-91.
- ECK 1980: W. Eck, *Handelstätigkeit christlicher Kleriker in der Spätantike*, *Memorias de historia antigua*, 4, 1980, p. 127-38.
- FO 1992: A. Fo (ed. and tr.), *Rutilio Namaziano: il ritorno*, Turin 1992.
- FONTAINE et al. 2019: S. Fontaine, M. El Amouri, F. Marty, C. Rousse (dir.), *Fossae Marianae, le système portuaire antique dans le golfe de Fos et le canal de Marius: un état des connaissances archéologiques*, in *RAN*, 52, 2019, p. 7-126.
- FRANCO - CAPELLI 2014: C. Franco, C. Capelli, *New archaeological and archaeometric data on Sicilian wine amphorae in the Roman period (1st to 6th century AD). Typology, origin and distribution in selected western Mediterranean contexts*, in *RCRFA* 43, 2014, p. 547-55.
- FRONDONI 2018: A. Frondoni, *San Paragorio di Noli: le fasi del complesso*

di culto e l'insediamento circostante dalle origini all'XI secolo, Florence 2018 (Bibliotheca di Archeologia Medievale, 26).

GANSHOF 1960: F.-L. Ganshof, *Les bureaux de tonlieu de Marseille et de Fos. Contribution à l'histoire des institutions financières de la monarchie franque*, *Études historiques à la mémoire de N. Didier*, Paris 1960, p. 125-33.

GÉBARA - MORHANGE 2010: C. Gébara, C. Morhange, *Fréjus (Forum Iulii) : le port antique*, Portsmouth, RI 2010 (JRA, suppl. ser., 77).

GUÉRARD 1857: B.E.C. Guérard, *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille*, 2 vols., Paris 1857, reprinted Cambridge 2010.

GUIDUCCI - PASQUINUCCI - MENCHELLI 2010: G. Guiducci, M. Pasquinucci, S. Menchelli, *LRCW 3. Late Roman Coarse Wares, Cooking Wares and Amphorae in the Mediterranean: Archaeology and Archaeometry*, 2 vols., Oxford (BAR, Int. Ser., 2185).

HANDLEY 2011: M. Handley, *Dying on foreign shores. Travel and mobility in the late-antique west*, Portsmouth, RI 2011 (JRA, suppl. ser., 86).

HESLIN 2011: K. Heslin, *Dolia shipwrecks and the wine trade in the Roman Mediterranean*, in ROBINSON - WILSON 2011, p. 157-68.

HODGE 1983: A.T. Hodge, *Massalia, metrology and navigation*, *The Ancient World*, 7, 1983, p. 67-88.

HORDEN - PURCELL 2000: P. Horden, N. Purcell, *The corrupting sea. A study of Mediterranean history*, Oxford 2000.

JÉZÉGOU 1998: M.-P. Jézégou, *Le mobilier de l'épave Saint-Gervais 2 (VII^e s.) à Fos-sur-Mer (B.-du-Rh.)*, in BONIFAY - CARRE - RIGOR 1998, p. 343-51.

JONCHERAY 1975: J.-P. Joncheray, *Une épave du Bas-Empire : Dramont F*, in *Cahiers d'archéologie subaquatique*, 4, 1975, p. 91-140.

KEAY 2012: S. Keay, *The port system of imperial Rome*, in S. Keay (ed.), *Rome, Portus and the Mediterranean*, London 2012, p. 33-67.

KHANOUSSE - RUGGIERI - VISMARA 2002: M. Khanoussi, P. Ruggieri, C. Vismara (ed.), *Lo spazio marittimo del Mediterraneo occidentale: geografia storica ed economica*, Rome 2002 (*L'Africa Romana*, 14).

KINGSLEY 2004: S. Kingsley, *Barbarian Seas. Late Roman to Islam*, London 2004.

KÖLZER 2001: T. Kölzer, *Die Urkunden der Merowinger*, 2 vols., Hannover 2001.

LAMBRECHTS 1937: P. Lambrechts, *Le commerce des 'Syriens' en Gaule du haut empire à l'époque mérovingienne*, in *Antiquité classique*, 6, 1937, p. 35-61.

LANDURÉ - VELLA 2014: C. Landuré, C. Vella, *La Montille d'Ulmet*

- (Camargue, commune d'Arles) : un avant-port d'Arles durant l'Antiquité tardive?, in L. Mercuri, R. González Villaescusa, F. Bertoncello (ed.), *Implantations humaines en milieu littoral méditerranéen : facteurs d'installation et processus d'appropriation de l'espace*, Antibes 2014, p. 109-21.
- LAUBENHEIMER 2001: F. Laubenheimer, *Le vin gaulois de Narbonnaise exporté dans le monde romain sous le Haut-Empire*, in F. Laubenheimer (ed.), *20 ans de recherches à Sallèles d'Aude*, Besançon 2001, p. 51-65.
- LEVILLAIN 1902: L. Levillain, *Examen critique des chartes mérovingiennes et carolingiennes de l'abbaye de Corbie*, Paris 1902.
- LONG 1997: L. Long, *Inventaire des épaves de Camargue, de L'Espiguette au Grand Rhône*, in M. Baudat (ed.), *Crau, Alpilles, Camargue. Histoire et archéologie*, Arles 1997, 59-115.
- LONG - DUPERRON 2016: L. Long, G. Duperron, *Navigation et commerce dans le delta du Rhône durant l'Antiquité : bilan des recherches sur le port fluvial d'Arles et ses avant-ports maritimes*, in SANCHEZ - JÉZÉGOU 2016, p. 199-217.
- LONG - SPADA 2015: L. Long, G. Spada, *Le port fluvial antique d'Arles et son avant-port maritime en Camargue. Derniers résultats des recherches*, in *Archaeologia Maritima Mediterranea*, 12, 2015, p. 117-39.
- LONG - VOLPE 1996: L. Long, G. Volpe, *Origini e decline dal commercio nel Mediterraneo occidentale tra età arcaica et tarda antichità. I relitti de la Palud (Isola di Port-Cros, Francia)*, in *L'Africa Romana*, 11, 1996, p. 1235-84.
- LONG - VOLPE 1998: L. Long, G. Volpe, *Le chargement de l'épave 1 de la Palud (VIe s.) à Port-Cros (Var). Note préliminaire*, in BONIFAY - CARRE - RIGOIR 1998, p. 317-42.
- LOSEBY 1992: S.T. Loseby, *Marseille: a late antique success-story?*, in *JRS* 82, 1992, p. 165-85.
- LOSEBY 1998: S.T. Loseby, *Marseille and the Pirenne thesis, I: Gregory of Tours, the Merovingian kings and 'un grand port'*, in R. Hodges, W. Bowden (ed.), *The sixth century: production, distribution and demand*, Leiden 1998, p. 203-29. (Transformation of the Roman World, vol. 3).
- LOSEBY 2000: S.T. Loseby, *Marseille and the Pirenne thesis, II: 'ville morte'?*, in I.L. Hansen, C. Wickham (ed.), *The long eighth century*, Leiden 2000, p. 167-93 (Transformation of the Roman World, vol. 11).
- LOSEBY 2005: S.T. Loseby, *The Mediterranean economy*, in P. Fouracre (ed.), *The New Cambridge Medieval History, I, c.500-c.700*, Cambridge 2005, p. 605-38.
- LOSEBY 2012: S.T. Loseby, *Post-Roman economies*, in W. Scheidel (ed.),

- The Cambridge companion to the Roman economy*, Cambridge 2012, p. 334-60.
- MCCORMICK 2001: M. McCormick, *Origins of the European Economy. Communications and Commerce, AD 300-900*, Cambridge 2001.
- MCCORMICK 2012: M. McCormick, *Movements and markets in the first millennium. Information, containers, and shipwrecks*, in C. Morrisson (ed.), *Trade and markets in Byzantium*, Washington, D.C. 2012, p. 51-98.
- MANNONI - MURIALDO 2001: T. Mannoni, G. Murialdo, S. Antonino: *un insediamento fortificato nella Liguria bizantina*, Bordighera 2001.
- MARAZZI 1993: F. Marazzi, *Roma, il Lazio, il Mediterraneo: relazioni fra economia e politica dal VII al IX secolo*, in L. Paroli, P. Delogu (ed.), *La storia economica di Roma nell'alto medioevo alla luce dei recenti scavi archaeologici*, Florence 1993, p. 267-86.
- MARLIER 2009: S. Marlier, *Architecture et espace de navigation des navires à dolia*, in *Archaeonautica*, 15, 2009, p. 155-76.
- MARLIER 2018: S. Marlier, *Navires et navigations dans le delta du Rhone à l'époque romaine*, in *Archaeonautica*, 20, 2018, p. 103-40.
- MARTIN 1998: A. Martin, *La sigillata focese (Phocaeen Red-Slip/Late Roman C Ware)*, in SAGUI 1998, p. 109-22.
- MATHISEN 2013: R.W. Mathisen, *The council of Turin (398/399) and the reorganization of Gaul*, in *Journal of Late Antiquity*, 6, 2013, p. 264-307.
- MATTHEWS 1975: J. Matthews, *Western aristocracies and imperial court AD 364-425*, Oxford 1975.
- MENCHELLI 2017: S. Menchelli, *Late Roman coarse wares, cooking wares and amphorae. A survey of current research in Italy*, in DIXNEUF 2017, p. 203-22.
- MUKAI *et al.* 2017: T. Mukai, J.-C. Trégliat, E. Dantec, M. Heijmans, *Arles, enclos Saint-Césaire. La céramique d'un dépotoir urbain du Haut Moyen Âge. Milieu du VII^e-début du VIII^e siècle apr. J.-C.*, in DIXNEUF 2017, p. 171-200.
- PACETTI 1998: F. Pacetti, *La questione delle Keay LII nell'ambito della produzione anforica in Italia*, in SAGUI 1998, p. 185-208.
- PANELLA 1993: C. Panella, *Merci e scambi nel Mediterraneo tardoantico, Storia di Roma, III. L'età tardoantica, II. I luoghi e le culture*, Turin 1993, p. 613-97.
- PANELLA *et al.* 2010: C. Panella, L. Sagui, M. Casalini, F. Coletti, *Contesti tardoantichi di Roma: una rilettura alla luce dei nuovi dati*, in GUIDUCCI - PASQUINUCCI - MENCHELLI 2010, p. 57-78.
- PANELLA 2013: C. Panella, *Roma e gli altri. La culture materiale al tempo*

- di sacco di Alarico*, in J. Lipps, C. Machado, P. von Rummel (ed.), *The sack of Rome in 410 AD. The event, its context and its impact*, Wiesbaden 2013, p. 365-402.
- PANELLA - SAGUI 2001: C. Panella, L. Sagui, *Consumo e produzione a Roma tra tardoantico e altomedioevo: le merci, i contesti*, in *Roma nell'alto medioevo*, Spoleto 2001, p. 757-820 (*Settimane di Studio del Centro Italiano di Studi sull'alto Medioevo*, 48).
- PARKER 1992: A.J. Parker, *Ancient shipwrecks of the Mediterranean and the Roman provinces*, Oxford 1992 (BAR, Int. Ser., 580).
- PASCHOUD 1978: F. Paschoud, *Une relecture poétique de Rutilius Namatianus*, in *Museum Helveticum*, 35, 1978, p. 319-28.
- PASQUINUCCI - DEL RIO - MENCHELLI 2002: M. Pasquinucci, A. Del Rio, S. Menchelli, *I porti dell'Etruria settentrionale costiera (ager Pisanus e Volaterranus) e le dinamiche commerciali mediterranee (III secolo a.C.-VI d.C.)*, in KHANOUSSI - RUGGIERI - VISMARA 2002, p. 767-78.
- PIERI 2005: D. Pieri, *Le commerce du vin oriental à l'époque byzantine (V^e-VII^e siècles). Le témoignage des amphores en Gaule*, Beirut 2005 (*Bibliothèque archéologique et historique*, 174).
- PIERI 2007: D. Pieri, *Les centres de production d'amphores en Méditerranée orientale durant l'Antiquité tardive*, in BONIFAY - TRÉGLIA 2007, p. 611-25.
- PIERI 2012: D. Pieri, *Regional and interregional exchanges in the eastern Mediterranean during the early Byzantine period: the evidence of amphorae*, in C. Morrisson (ed.), *Trade and markets in Byzantium*, Washington, D.C. 2012, p. 27-49.
- PIRENNE 1937: H. Pirenne, *Mahomet et Charlemagne*, Brussels 1937.
- PRYOR 1989: J.H. Pryor, *The voyage of Rutilius Namatianus: from Rome to Gaul in 417 CE*, in *Mediterranean Historical Review*, 4, 1989, p. 271-80.
- REYNOLDS 1995: P. Reynolds, *Trade in the western Mediterranean, AD 400-700: the ceramic evidence*, Oxford 1995 (BAR, Int. Ser., 604).
- REYNOLDS 2010: P. Reynolds, *Hispania and the Roman Mediterranean, AD 100-700. Ceramics and trade*, London 2010.
- RIGOIR 1998: Y. Rigoir, *Les Dérivées-des-Sigillées Paléochrétiennes*, in SAGUI 1998, p. 101-7.
- ROBINSON - WILSON 2011: D. Robinson, A. Wilson (ed.), *Maritime archaeology and ancient trade in the Mediterranean*, Oxford 2011.
- ROUCHE 1993: M. Ruche, *Marches et marchands en Gaule du V^e au X^e siècle*, in *Mercati e mercanti nell'alto medioevo: l'area euroasiatica e l'area mediterranea*, Spoleto 1993, p. 395-434 (*Settimane di Studio del Centro Italiano di Studi sull'alto Medioevo*, 40).

- ROUGÉ 1986: J. Rougé, *Un drame maritime à la fin du IV^e siècle : le voyage de Martinien de Narbonne à Nole* (Paulin de Nole, poème 24), in J.-M. Paillet (ed.), *Pallas, numéro hors-série. Mélanges offerts à Monsieur Michel Labrousse*, Toulouse 1986, p. 93-103.
- SAGUI 1998: L. Saguì (ed.), *Ceramica in Italia: VI-VII secolo*, Florence 1998.
- SAGUI 1998a: L. Saguì, *Il deposito della Crypta Balbi: una testimonianza imprevedibile sulla Roma del VII secolo*, in SAGUI 1998, p. 305-30.
- SAGUI 2002: L. Saguì, *Roma, i centri privilegiati e la lunga durata della tarda antichità*, in *Archeologia Medievale*, 29, 2002, p. 7-42.
- SANCHEZ - JÉZÉGOU 2016: C. Sanchez, M.-P. Jézégou (ed.), *Les ports dans l'espace méditerranéen antique. Narbonne et les systems portuaires fluvio-lagunaires*, Montpellier-Lattes 2016 (RAN, suppl. 44).
- SANTAMARIA 1995: C. Santamaria, *L'épave Dramont "E" à Saint-Raphaël (V^e siècle ap. J.-C.)*, in *Archaeonautica*, 13, 1995, p. 5-198.
- SERFASS 2006: A. Serfass, *Slavery and Pope Gregory the Great*, in *J ECS* 14, 2006, p. 77-103.
- SOLIER *et al.* 1981: Y. Solier *et al.*, *Les épaves de Gruissan*, in *Archaeonautica*, 3, 1981, p. 7-264.
- TCHERNIA 1983: A. Tchernia, *Italian wine in Gaul at the end of the Republic*, in P. Garnsey, K. Hopkins, C.R. Whittaker (ed.), *Trade in the Ancient Economy*, Cambridge, 1983, p. 87-104.
- TCHERNIA 2016: A. Tchernia, *The Romans and Trade*, Oxford 2016.
- TOCH 2014: M. Toch, *Was there a Jewish slave trade (or commercial monopoly) in the early middle ages?*, in S. Hanss, J. Schiel (ed.), *Mediterranean slavery revisited (500-1800)/Neue Perspektiven auf Mediterrane Sklaverei*, Zurich 2014, p. 421-44.
- TRÉGLIA 2006a: J.-C. Tréglià, *L'habitat de l'Antiquité tardive (v. 475-v.650)*, in BATS 2006, p. 171-83.
- TRÉGLIA 2006b: J.-C. Tréglià, *Les céramiques de la phase 2*, in BATS 2006, p. 250-95.
- UGGERI 2002: R. Uggeri, *Problemi della rotta Roma-Arles*, in KHANOUSSI - RUGGIERI - VISMARA 2002, p. 711-6.
- VELLA *et al.* 2016: C. Vella *et al.*, *Ports fluviaux, ports lagunaires du Rhône et son delta durant l'Antiquité. Mobilité environnementale et dynamiques géomorphologiques comme contraintes à l'aménagement (ports d'Arles, Fos/Saint-Gervais, Ulmet)*, in SANCHEZ - JÉZÉGOU 2016, p. 353-68.
- VERA 1997-8: D. Vera, *Fra Egitto ed Africa, fra Roma e Costantinopoli, fra annona e commercio: la Sicilia nel Mediterraneo tardoantico*, in Kokalos, 43-44, 1997-8, p. 33-73.

- VERA 2010: D. Vera, *Fisco, annona e commercio nel mediterraneo tardoantico: destini incrociati o vite parallele?*, in GUIDUCCI - PASQUINUCCI - MENCHELLI 2010, p. 1-18.
- VERCAUTEREN 1926: F. Vercauteren, *Cataplus et catabolus*, in *Bulletin du Cange*, 2, 1926, p. 98-101.
- VOLPE 2002: G. Volpe, *Relitti e rotte commerciali nel Mediterraneo occidentale tardoantico*, in KHANOUSSI - RUGGIERI - VISMARA 2002, p. 239-50.
- VOLPE *et al.* 2015: G. Volpe, D. Leone, P.G. Spanu, M. Turchiano, *Produzioni, merci e scambi tra isole e terraferma nel Mediterraneo occidentale tardoantico*, in R. Martorelli, A. Piras, P.G. Spanu, *Isole e terraferma nel primo cristianesimo: identità locale ed interscambi culturali, religiosi e produttivi*, Cagliari 2015, p. 417-40.
- WEITEMEYER - DÖHLER 2009: C. Weitemeyer, H. Döhler, *Traces of Roman offshore navigation on Skerki Bank (Strait of Sicily)*, in *The International Journal of Nautical Archaeology*, 38, 2009, p. 254-80.
- WICKHAM 2005: C. Wickham, *Framing the early middle ages. Europe and the Mediterranean, 400-800*, Oxford 2005.
- WILSON 2011: A. Wilson, *Developments in Mediterranean shipping and maritime trade from the Hellenistic period to AD 1000*, in ROBINSON - WILSON 2011, p. 33-59.
- WOOLF 1998: G. Woolf, *Becoming Roman. The origins of provincial civilization in Gaul*, Cambridge 1998.
- WOOLF - LANCEL - SOLER 2007: E. Woolf, S. Lancel, J. Soler (ed. and tr.), *Rutilius Namatianus : sur son retour*, Paris 2007.
- ZANINI 2004: E. Zanini, *La ceramica bizantina in Italia tra VI e VIII secolo. Un sistema informativo territoriale per lo studio della distribuzione e del consumo*, in C. Bakirtzis (ed.), *VII^e Congrès international sur la céramique médiévale en Méditerranée, Thessaloniki, 11-16 octobre 1999*, Athens 2003, p. 381-94.
- ZANINI 2015: E. Zanini, *Economia dell'Italia bizantina e indicatori archeologici: qualche ulteriore riflessione*, in *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, 28, 2015, p. 431-58.
- ZANINI 2021: E. Zanini, *Non-agricultural items: local production, importation and redistribution*, in S. Cosentino (ed.), *A companion to Byzantine Italy*, Leiden 2021, p. 300-27.

Simmaco, Sidonio Apollinare e la gloriosa genealogia dei *Syagrii* di Lione

Pierfrancesco Porena, Università degli Studi Roma Tre

ABSTRACT The movement of aristocratic people and their literary production between Italy and Gaul during the 4th and 5th centuries progressively restricted itself within different regional horizons. Ammianus, Symmachus and Ausonius offer important information on the career of (Afranius) Syagrius, ordinary consul in 381 AD and praetorian prefect in 380-382 AD, enhanced by the emperor Gratianus. This evidence shows a constant and fluid dialogue between aristocrats located in Italy and in Gaul. Almost a century later, around 470 AD, Sidonius Apollinaris celebrates this Syagrius in some letters and in his *carmen* 24, as the progenitor of a noble family of his time. The descendants of Syagrius, especially the praetorian prefect of Gaul in 451-453 AD, Tonantius Ferreolus, are praised by Sidonius as a rare example of family continuity at the top of the senatorial administration of Gaul. In the space of less than a century the movement of members of the senatorial order and the circulation of their writings between Italy and Gaul seems to have ceased. Sidonius interprets the political, social and cultural environment of his times within a closed Gallic horizon.

KEYWORDS: Symmachus; Sidonius Apollinaris; Syagrii (family)

PAROLE CHIAVE: Simmaco; Sidonio Apollinare; Syagrii (famiglia)

Simmaco, Sidonio Apollinare e la gloriosa genealogia dei *Syagrii* di Lione

Pierfrancesco Porena

Introduzione

Il tardo impero romano conobbe aristocrazie senatorie attive e colte, che avevano nella carriera amministrativa e nell'eccellenza culturale due elementi condivisi e fondamentali di autorappresentazione e di autocoscienza di ceto. Questa autocoscienza non conosceva confini geografici, ed era nutrita dalla consapevolezza di un passato glorioso e di un presente impegnativo al servizio dell'ecumene imperiale comune alle famiglie aristocratiche di origine italica e di origine gallica¹. Questo patrimonio politico-sociale e culturale omogeneo intraprese percorsi diversi a causa della crisi esplosa in Occidente dai primi del V secolo². Gli equilibri

¹ Sull'autocoscienza di ceto condivisa dall'aristocrazia senatoria italica e gallica e sulla divaricazione di questa unità tra V e VI secolo cfr. MEURER 2019, in part. pp. 160-3; 248-53; sul nucleo identitario comune ad entrambe a livello di ceto senatorio cfr. NÄF 1995; sugli elementi che distinguono la *nobilitas* ancora nel tardo impero, cfr. BADEL 2005, in part. pp. 87-95. Sull'importanza per l'aristocrazia gallica tarda di essere un'aristocrazia di servizio cfr. l'analisi diacronica di STROHEKER 1970² e di MATTHEWS 1975, in part. pp. 307-50; la carriera civile resta centrale nella ricostruzione di SIVONEN 2006. Sul senso di identità delle aristocrazie galliche tarde cfr. le riflessioni su profilo giuridico e provenienza geografica in MATHISEN 2018. Su una sensibilità unificata dalla lenta conversione delle famiglie senatorie al cristianesimo, all'epoca della divaricazione dei destini politici delle due aristocrazie separate dalle Alpi, cfr. SALZMANN 2002. Sulla struttura dell'ordine e dell'assemblea senatorie in Occidente CHASTAGNOL 1992, pp. 325-74; CRACCO RUGGINI 1998; HEATHER 1998; SALZMAN 2020; per gli sviluppi dell'accesso e della permanenza nell'*ordo* e nell'assemblea nell'Occidente del VI secolo cfr. LA ROCCA - OPPEDISANO 2016.

² Sulla storia evenemenziale della crisi dell'Occidente nel V secolo cfr. DOYLE 2019 (Onorio), ELIA 1999 (Valentiniano III), HENNING 1999 (gli Augusti fino al 476). Contributi sul periodo in DRIJVERS - LENSKI 2019; riflessioni sul diverso impatto della crisi del V secolo in Occidente e in Oriente in HEATHER 2015 e BRANSBOURG 2016. Sui tre fallimenti

politico-militari tra l'Italia e la Gallia andarono incontro a una aporia irrisolvibile: ben presto fu chiara la difficoltà e, anzi, l'impossibilità di difendere contemporaneamente la grande prefettura del pretorio continentale delle Gallie e la prefettura trasversale e mediterraneocentrica di Italia Illirico Africa. I circuiti economici che si nutrivano di rendite prodotte in possedimenti dell'una e dell'altra area divennero fonti di ricchezza più incerte se percepite da ambiti regionali distanti. Ma soprattutto le nobiltà senatorie di queste due vaste regioni del tardo impero si trovarono progressivamente sempre più isolate ciascuna nel suo mondo, e le possibilità di carriera per la nobiltà gallica, confinata in un'orbita eccentrica rispetto al senato di Roma e alla sede imperiale di Ravenna, ai livelli più alti dell'amministrazione imperiale, come anche l'accesso al prestigiosissimo consolato, divennero esigue, mentre la gestione delle province galliche e iberiche era sottoposta a cambiamenti convulsi dettati dalla crescente ingerenza politica di una pluralità ridotta, ma potente, di *élites* militari barbariche³. Questa la cruda realtà.

1. *Syagrius console del 381 tra Ammiano, Ausonio e Simmaco*

La difficoltà di conservare una unità fruttuosa e una dialettica di reciproco scambio tra due aree, l'Italia e la Gallia, segnate da difficoltà strategiche insuperabili nel V secolo può essere illustrata attraverso i cambiamenti di prospettiva nei rapporti tra aristocratici delle due grandi prefetture tardoantiche là dove è possibile una lettura diacronica a cavallo dei secoli IV e V. Un caso interessante è costituito dall'immagine che nobili scrittori attivi nella seconda metà del IV e nella seconda metà del V secolo – Simmaco e Sidonio Apollinare – avevano del prefetto del pretorio e console del 381, Syagrius, o meglio Afranius Syagrius, e della sua discendenza⁴. Dopo la prefettura del pretorio negli anni 380-382, i discendenti

nel tentativo di recuperare le Gallie e l'Africa al controllo di Ravenna cfr. ZECCHINI 1983 e STICKLER 2002 (su Ezio, con prospettive diverse), OPPEDISANO 2013 (su Maioriano), OPPEDISANO 2020 (su Procopio Antemio).

³ Sugli sviluppi politici del V-VI secolo, che modificarono rapidamente il ruolo dell'aristocrazia senatoria gallica cfr. soprattutto DUMEZIL 2013, che a p. 139 così descrive i due principali processi storici che investirono l'area gallico-iberica: «fonctionnarisation des élites barbares» e «militarisation des élites romaines».

⁴ Sulla dibattuta questione della sua identità e della sua carriera vd. note seguenti.

della famiglia di Syagrius raggiunsero i vertici del *cursus honorum* senatorio, da individuare nella prefettura del pretorio delle Gallie, nel corso del V secolo con ammirevole continuità. Questo primato è generalmente trascurato a causa dell'imperfetta lettura delle fonti su Afranius Syagrius e sulla sua discendenza. In realtà queste fonti permettono di osservare l'evoluzione della percezione che il ceto senatorio italico e gallico ebbe di se stesso, dall'unità dell'Occidente, cisalpino e transalpino, all'epoca della maturità di Simmaco, all'orizzonte esclusivamente gallico della maturità di Sidonio; dal movimento delle persone e della corrispondenza dell'età di Simmaco alla contrazione degli spostamenti e delle comunicazioni entro orizzonti regionali rigidi nell'età di Sidonio.

Com'è noto i fasti consolari e la documentazione normativa, epigrafica, papiracea ricordano due consoli omonimi di nome Syagrius: il *consul prior* del 381 (nella *pars* di Graziano), in coppia con Eucherius (*prior* nella *pars* di Teodosio), e il *consul posterior* del 382, in coppia con Claudius Antonius (in entrambe le *partes*)⁵. Si tratta certamente di due consoli omonimi, ma distinti. Riguardo all'identità e alla possibile carriera dei due consoli di nome Syagrius la critica è discorde, ma in due studi recenti è stata avanzata la soluzione che sembra maggiormente equilibrata⁶: il Syagrius console ordinario di Graziano nel 381 è il dignitario che, come vedremo, è ricordato da Simmaco, brevemente da Ausonio, e da Sidonio Apollinare. Questo Syagrius svolse come *homo novus* una carriera brillante e si affermò come alto dignitario di successo durante il principato di Graziano – Augusto itinerante tra Treviri e Milano –, fattore che spiega l'attenzione ricevuta dagli scrittori contemporanei – appunto il 'romano-italico' Simmaco e il 'gallico' Ausonio – e un secolo dopo da Sidonio entro un orizzonte strettamente gallico. Il nostro Syagrius fu *notarius* di Valentiniano I nel 369: nella cornice delle vittorie alamanniche di Valentiniano I sul Reno, il *notarius* è ricordato dallo storico per essere l'unico sopravvissuto a una sanguinosa imboscata di Alamanni, destino che nell'immediato gli valse i sospetti dell'imperatore, ma che in prospettiva gli aprì una fortu-

⁵ Cfr. *CLRE*, pp. 296-9 e 649-50. Sull'identità e sulla carriera dei due consoli di nome Syagrius cfr. PORENA 2019. Nei documenti occidentali del 381 il nome di Syagrius precede quello del collega Eucherius; nei documenti orientali il nome di Eucherius precede quello del collega Syagrius (cfr. Mommsen, *Prolegomena*, pp. CCLVIII-CCLIX). Il consolato del 382 presenta sempre la sequenza Antonius et Syagrius. Le datazioni consolari non conservano traccia dei gentilizi dei due consoli omonimi.

⁶ Cfr. PORENA 2019 e 2020, pp. 158-9.

nata carriera⁷. Lo troviamo dieci anni dopo *magister officiorum* di Graziano, in carica nel palazzo imperiale il 1° ottobre 379⁸; poi prefetto del pretorio di Graziano tra il giugno 380 (*CTh.*, 11, 30, 38) fino almeno alla fine di agosto 382 (*CTh.*, 11, 16, 14)⁹. Infine Syagrius fu console ordinario nel 381, scelto dal medesimo imperatore Graziano. Com'era prassi dalla seconda metà del III secolo, il prefetto del pretorio Syagrius ottenne il consolato ordinario durante il suo mandato prefettizio, onore che rivestì il 1° gennaio 381, come *consul prior* nella *pars* di Graziano, e *posterior* in quella di Teodosio¹⁰. L'architettura delle coppie consolari del 381 e del 382 può essere così riassunta:

Anno	Consoli di Graziano A.	Consoli di Teodosio A.
381	(Afranius) Syagrius (<i>PPO</i> in carica)	Eucherius (ex <i>CSL</i> 377, <i>patruus Theodosii</i>)
382	Cl. Antonius (ex <i>PPO</i> 376-378)	Syagrius (ex <i>Procos./Vic. Afr.</i> 379, <i>adfinis Theodosii</i>)

Ulteriori indizi invitano a pensare che questo Syagrius sia l'unico prefetto del pretorio con questo nome attivo negli anni Ottanta e che potesse essere stato reclutato in Gallia.

Nel quadro delle campagne alamanniche del 369 Ammiano Marcellino volle ricordare l'eccezionalità di una carriera che i lettori suoi contemporanei conoscevano, quella del Syagrius, *notarius* dell'irascibile Valentiniano I, asceso ai vertici della carriera senatoria, raggiungendo prefettura del pretorio e consolato in poco più di dieci anni. Ammiano, che scrive dopo la conclusione di quella carriera, conosce una sola prefettura del pretorio di Syagrius, quella del console ordinario: se ci fossero stati due Syagrii omonimi, entrambi prefetti (come proposto per es. dalla *PLRE*) probabilmente lo storico avrebbe spiegato al lettore questa pericolosa anomalia. Se

⁷ Ammiano (28, 2, 5-9) la riassume così, evidenziandone l'inizio e il prestigiosissimo culmine: «[...] utque celeritas effectum negotii faceret tutum, per Syagrium tunc notarium, postea praefectum et consulem, [...]».

⁸ *CTh.*, 7, 12, 2.

⁹ *CTh.*, 11, 30, 38 (18 giu. 380); 7, 18, 4 (15 lug. 380); 8, 5, 36 (27 feb. 381); 12, 1, 89 (5 lug. 382, da anticipare al 381 per la presenza di Graziano a Viminacium; cfr. BARNES 1999, p. 168); 1, 10, 1 (5 lug. 381); 8, 7, 15 (9 ott. 381); 12, 1, 88 (9 apr. 382); 11, 16, 14 (30 ago. 382). Su questa serie di costituzioni cfr. PORENA 2020a, pp. 158-9.

¹⁰ Sopra a nota 5.

il Syagrius *notarius* divenuto prefetto del pretorio fosse stato parente di Teodosio I, lo storico lo avrebbe ricordato, e dunque anche questa ipotesi è esclusa. Il contemporaneo Ammiano conosce un solo Syagrius prefetto del pretorio e console ordinario.

Un secondo elemento proviene dalle costituzioni *ad Syagrium* del Codice Teodosiano. Benché i consoli del 381 e del 382 avessero il medesimo cognome, Syagrius, e benché le costituzioni al prefetto del pretorio siano abbastanza numerose e concentrate tra il 380 e il 382, i compilatori del Teodosiano non hanno sentito la necessità di distinguere nelle *inscriptio-nes* delle costituzioni i due dignitari omonimi e contemporanei nella veste di prefetto del pretorio: uno solo dei due Syagri, che furono consoli del 381 e del 382, fu prefetto del pretorio. Le datazioni dei documenti su papiro mostrano inequivocabilmente che il console del 381 era in quell'anno anche prefetto del pretorio in carica, una promozione, come detto del tutto normale¹¹. L'ipotesi che il console del 381 sia anche il solo prefetto del pretorio di nome Syagrius appare confermata dai criteri di selezione proprio dei prefetti del pretorio delle Gallie da parte dell'imperatore Graziano: tutti i prefetti del pretorio delle Gallie degli anni 376-383 sono ex dignitari palatini¹². Syagrius sembra essere il *magister officiorum* di Graziano nell'anno precedente la nomina alla massima prefettura, che anche per questa via si conferma essere una prefettura del pretorio al di là delle Alpi¹³.

Un terzo elemento è offerto dalle testimonianze dei senatori e scrittori contemporanei Ausonio e Simmaco. Nella terza delle *Praefatiunculae* lo scrittore di Bordeaux riserva a Syagrius profonde manifestazioni di affetto. In questa dedica di un'opera perduta, il retore gallico qualifica esplicitamente l'amico e destinatario Syagrius come un letterato di livello pari al

¹¹ Il cumulo di prefettura del pretorio e consolato nel IV secolo era normale: tra il principato di Diocleziano e quello di Graziano (292-383) furono consoli ordinari durante il mandato prefettizio ventotto prefetti del pretorio, un numero elevato se si tiene conto dei frequenti consolati imperiali e dei consolati assegnati a militari. I papiri che conservano l'indicazione della prefettura del pretorio per il Syagrius console del 381 sono *P. Rainer Cent.*, 86 = *Stud. Pal.*, 20, 103, del 25 febbraio 381; *P. Lips.*, 1, 20, del 2 aprile 381; *P. Lips.*, 1, 28 = *Chrest. Mitt.*, 363, del 31 dicembre 381.

¹² Claudius Antonius (*PLRE* I, p. 77; *CLRE*, pp. 298-9; Olszaniec 2013, p. 51-4), Ausonius (*PLRE* I, pp. 140-1; *CLRE*, pp. 292-3; OLSZANIEC 2013, pp. 68-81), Siburius (*PLRE* I, p. 404), Proculus Gregorius (*PLRE* I, p. 839; CLAUS 1980, p. 189; OLSZANIEC 2013, pp. 382-5).

¹³ Sopra a nota 8.

suo: «Dal momento che hai un posto nel mio cuore, Siagrio mio caro, e, altro me stesso, tu vivi in quest'Ausonio che ti appartiene a sua volta, così farò il tuo nome all'inizio del mio libro, perché non si possa distinguere se sia tuo o mio»¹⁴.

La sintonia tra i due senatori quale appare in questo breve testo farebbe pensare a una conoscenza personale diretta, a una lunga e costante condivisione di esperienze in terra gallica. In quegli anni anche Simmaco, in tre delle quattordici lettere superstiti inviate a Syagrius, loda la perizia retorica dell'amico senatore come superiore alla sua¹⁵. Simmaco celebra l'eloquenza magistrale di Syagrius (*Epist.*, 1, 95, 4); lo ringrazia per l'apprezzamento manifestato verso i suoi discorsi, che evidentemente Syagrius ha letto, e lo fa mentre è intento a inviargli un suo nuovo discorso; una seconda volta Simmaco non fa mistero di ritenere Syagrius un oratore di grande valore (*Epist.*, 1, 96): lo scambio tra i due senatori di opere appena redatte sembra una consuetudine e l'oratore invia a Syagrius un suo scritto di natura imprecisata (*libellus*) per avere un giudizio (*Epist.*, 1, 105).

Le lettere mostrano uno scambio epistolare frequente, rallentato dagli impegni burocratici e dalla barriera delle Alpi¹⁶. Dal contenuto delle lettere si deduce che Syagrius sia occupato in attività pubbliche di particolare responsabilità, che è possibile identificare negli incarichi di *magister officiorum* e di prefetto del pretorio¹⁷. La collocazione delle lettere a Syagrius nella raccolta simmachiana lascia pochi dubbi sul fatto che il destinatario sia un prefetto del pretorio. Questa collocazione è un elemento importante, e sovente trascurato. Le lettere di Simmaco a Syagrius sono raccolte infatti nel primo libro dell'epistolario. In questo libro i dignitari destinatari delle missive sono tutti prefetti del pretorio dell'età di Graziano, esclusi il padre e il fratello dell'oratore¹⁸. Come per i compilatori del Co-

¹⁴ Auson., *Praef.*, 3, 41 (Pastorino) «Ausonius Syagrio/Pectoris ut nostri sedem colis, alme Syagri,/communemque habitas alter ego Ausonium;/sic etiam nostro praefetaus habere libro,/differat ut nihilo, sit tuus amne meus».

¹⁵ Per le quattordici lettere cfr. Symm., *Ep.*, 1, 94-107. Cfr. SEECK 1883, pp. 38-42 e 77; SALZMAN - ROBERTS 2011, pp. 169-86.

¹⁶ Symm., *Ep.*, 1, 102 «[...] Aequius ferebam longinquam tui separationem; spes enim praesentiae tuae magno intervallo negata cessabat. Nunc expectationem nostram viciniae facilitate sollicitas. Nec te excusare collegis interventus Alpium potest eo quod iustior nobis ad querellam facta est via, qua tibi ad veniam causa deterior».

¹⁷ Symm., *Ep.*, 1, 97; 98; 100; 102.

¹⁸ Nell'ordine *Epist.*, 1-12 ad Avianius Symmachus (padre); 13-43 ad Ausonio (prefetto

dice Teodosiano, Simmaco – o eventualmente suo figlio Memmio – non sembra avere alcuna preoccupazione di distinguere dei Syagrii omonimi. Evidentemente anche il grande oratore conosce un solo Syagrius prefetto del pretorio nell'età di Graziano. Gli scambi epistolari e di opere letterarie appena prodotte tra l'oratore romano e il dignitario a nostro avviso attivo in Gallia appaiono negli anni 379-382 un'abitudine normale. La qualità della produzione era decisiva per la circolazione ad alto livello degli scritti dei senatori residenti in Italia e in Gallia. Syagrius, del quale non si conserva nessun frammento, deve essere stato uno scrittore di qualità. Una testimonianza della sua eleganza letteraria e poetica si rintraccia quasi un secolo dopo nell'epistolario di Sidonio Apollinare, che scriveva intorno al 470 ai nipoti e ai pronipoti del Syagrius console del 381.

Sidonio inviò tra il 469 e il 474 una densa epistola (5, 5) al suo giovane amico Syagrius, nobile gallico residente nel territorio eduo, che chiameremo – per evitare confusioni con l'omonimo avo – Syagrius il 'burgundo', perché nel nuovo contesto politico segnato dalla presenza barbarica il giovane aveva appreso la lingua germanica¹⁹. Nel rimproverare il giovane per la sua passione verso la lingua germanica Sidonio lo esorta a seguire l'esempio dell'avo, raffinato scrittore e insigne dignitario e console:

Cum sis consulis pronepos idque per virilem successionem (quamquam id ad causam subiciendam minus attinet), cum sis igitur e semine poetae, cui procul dubio statuas dederant litterae, si trabeae non dedissent (quod etiam nunc auctoris culta versibus verba testantur), a quo studia posterorum ne parum quidem, quippe in hac parte, degeneraverunt, immane narratu est, quantum stupeam sermonis te Germanici notitiam tanta facilitate rapuisse.

Dal momento che sei pronipote di un console, e persino attraverso una successione maschile (sebbene questo riguarda meno la questione che deve esse-

del pretorio 377-379); 44-55 a Vettius Agorius Praetextatus (prefetto del pretorio 383?-384); 56-61 a Petronius Probus (prefetto del pretorio 368/385); 62-74 a Celsinus Titianus (fratello); 75-88 a Hesperius (prefetto del pretorio 378-380); 89-93 ad Antonius (prefetto del pretorio 377-378); 94-107 a Syagrius (prefetto del pretorio 380-382). Sulla composizione di questo primo libro cfr. SALZMAN - ROBERTS 2011, pp. XIII-LXVIII, e KELLY 2015.

¹⁹ Cfr. Sid. Apoll., *Epist.*, 5, 5, 1. Per la residenza in area edua cfr. *Epist.*, 8, 8, 1 (*Gallicanae flos iuventutis*). Su questo Syagrius cfr. *PLRE* II, p. 1042; per lo stemma della famiglia di Syagrius, console del 381, vd. fig. 1, e oltre nel testo. Su queste epistole cfr. FRAUENHUBER 2007; sull'atteggiamento di Sidonio verso la presenza burgunda cfr. WOOD 2020.

re presentata), dal momento che, dunque, discendi dalla stirpe di un poeta, al quale senza dubbio le virtù letterarie avrebbero dedicato delle statue se non lo avessero fatto le dignità consolari (cosa che tuttora è testimoniata dalle raffinate espressioni nei versi di tale autore), rispetto al quale le opere dei posteri, certo in questo settore, non degenerarono nemmeno un po', è straordinario a dirsi quanto sono sorpreso dell'estrema facilità con cui hai afferrato la conoscenza della lingua germanica.

Nell'unica altra epistola conservata di Sidonio a Syagrius 'burgundo' (8, 8) ritorna l'esortazione a seguire le orme dell'avo console, onorato dalla *trabea* e dalla *sella curulis* di avorio e oro:

Dic, Gallicanae flos iuventutis, quousque tandem ruralium operum negotiosus urbana fastidis? [...] Redde te patri, redde te patriae, redde te etiam fidelibus amicis, qui iure ponuntur inter affectus. Aut si te tantum Cincinnati dictatoris vita delectat, duc ante Raciliam, quae boves iungat. Neque dixerim sapienti viro rem domesticam non esse curandam, sed eo temperamento, quo non solum quid habere sed quid debeat esse consideret. Nam, si ceteris nobilium studiorum artibus repudiatis sola te propagandae rei familiaris urtica sollicitat, licet tu deductum nomen a trabebis atque eboratas curules et gestatorias bratteatas et fastos recolas purpurissatos, is profecto invenire, quem debeat sic industrium quod latentem non tam honorare censor quam censor onerare. Vale.

Dimmi, fiore della gioventù gallica, fino a quando ti lascerai assorbire dai lavori della campagna sì da sdegnare gli impegni cittadini? [...] 2. Restituisci te stesso a tuo padre, restituisci te stesso alla tua patria, restituisci te stesso ai tuoi amici fedeli, che hanno diritto a uno spazio affettivo. Ma se ti alletta solo la vita del dittatore Cincinnato, sposa prima una Racilia, che ti aggioghi i buoi. 3. Non voglio dire che un uomo saggio non debba occuparsi del suo patrimonio, ma deve farlo con misura, in modo da considerare non solo quel che deve possedere, ma anche quel che deve essere. Se infatti tu rifiuti tutte le altre forme di attività che sono proprie dell'impegno dei nobili, e solo ti stimola il prurito di ingrossare il patrimonio familiare, quand'anche tu evocassi il nome che sorge dalle trabeae consolari, e dalle selle curuli d'avorio, e dalle portantine ornate in oro, e dai fasti tinti di porpora, scoprirai certamente che l'uomo così abile a nascondersi non tanto il censore ha il dovere di onorarlo quanto piuttosto l'esattore delle tasse di gravarlo. Addio.

Il giovane Syagrius il 'burgundo' è il pronipote per via maschile di un alto dignitario e console, nonché scrittore di alto livello ancora letto e ap-

prezzato nella Gallia del tardo V secolo²⁰. La critica è concorde nel vedere nell'anonimo dignitario e console, poeta raffinato, il Syagrius console del 381 e amico di Ausonio. La discendenza maschile, esaltata nella lettera da Sidonio, farebbe pensare alla conservazione del diacritico Syagrius dal bisnonno al pronipote: Syagrius 'burgundo' deve essere il pronipote del console del 381 e il figlio di un cugino germano del celebre Tonantius Ferreolus (vd. oltre). I meriti letterari dell'avo Syagrius sono talmente elevati e noti nella Gallia dell'età di Sidonio da giustificare il tenore affettivo e di solidarietà letteraria della dedica del gallico Ausonio, nonché l'ammirazione del romano Simmaco. Tutto fa pensare che Syagrius prefetto del pretorio e console del 381 fosse un aristocratico radicato in Gallia, i cui discendenti costituivano la nobiltà della regione nella seconda metà del V secolo. La sua carriera potrebbe essere iniziata in Gallia, sua patria, come attesterebbero la presenza del suo mausoleo fuori Lione, che costituiva un punto di riferimento alla periferia della città nel 469, ma anche la grande familiarità letteraria con Ausonio²¹. L'incarico di Syagrius come *notarius* nel *comitatus* di Valentiniano I a Treviri intorno al 369 era delicato e richiedeva grande discrezione e capacità retoriche. Non sembra improbabile che Syagrius fosse sostenuto da Ausonio, influente presso il principe, e ancora di più dopo l'ascesa di Graziano a *senior Augustus* alla fine del 375. Abbiamo visto che Ausonio ebbe la massima stima di Syagrius, e forse favorì un esponente di una famiglia di notabili gallici in ascesa nella *militia*, fino ai livelli di *magister officiorum* e prefetto del pretorio del giovane imperatore Graziano. La stima di Ausonio potrebbe spiegare anche l'ingresso di Syagrius fra i corrispondenti di Simmaco, che certamente fu in relazione epistolare con Syagrius durante il magisterio degli uffici e durante la prefettura del pretorio, cioè negli anni 379-382.

Un primo bilancio. I testi di Ausonio e di Simmaco relativi a Syagrius

²⁰ Riguardo alle selle e agli ornamenti in avorio nella Gallia tardoantica si segnala il rinvenimento presso Bourges di una placca d'avorio con immagine di Vittoria analoga agli ornamenti descritti da Sidonio in *Epist.*, 8, 8, 3; cfr. BÉAL - FERDIÈRE 2019.

²¹ Sul sepolcro di Syagrius fuori Lione cfr. Sid. Apoll., *Epist.*, 5, 17, 3-4: «Conveneramus ad sancti Iusti sepulcrum (sed tibi infirmitas impedimento, ne tunc adesses); processio fuerat antelucana, sollemnitas anniversaria, populus ingens sexu ex utroque, quem capacissima basilica non caperet quamlibet cincta diffusis cryptoporticibus. [...] De loci sane turbarumque compressu deque numerosis luminibus inlatis nimis anhelis; [...] Itaque cum passim varia ordinum corpora dispergerentur, placuit ad conditorium Syagrii consulis civium primis una coire, quod nec impleto iactu sagittae separabatur».

mostrano chiaramente che le relazioni tra Italia e Gallia negli anni Settanta/Ottanta del IV secolo erano fluide, regolari, nutrite da contatti bilaterali e dinamici da entrambi i versanti delle Alpi. Un particolare: Simmaco fu invitato alle feste per il consolato di Syagrius il 1° gennaio 381, e, pur avendo ricevuto i doni consolari dall'amico magistrato, declinò l'invito, scusandosi per il recente lutto (la morte del fratello Titianus); forse Simmaco non se la sentiva di mettersi in viaggio verso Treviri in inverno²². Tuttavia appare significativo che fosse del tutto naturale la presenza di senatori provenienti da Roma alle feste consolari nella sede del *comitatus* imperiale o nella sede dove il dignitario-console inaugurava l'anno della sua eponimia. I movimenti di persone e, soprattutto, i movimenti di epistole, di testi letterari, di orazioni di contenuto politico, di libri e di versi, di doni celebrativi del consolato eponimo, erano una prassi normale sui due versanti delle Alpi. Nelle fasi di concordia politica in Occidente, l'Italia e la Gallia del IV secolo appaiono un *habitat* politico e culturale condiviso dall'*élite* senatoria in carriera residente al di qua e al di là delle Alpi.

2. La discendenza e la memoria del console del 381 in Sidonio Apollinare

Spostiamo lo sguardo sui discendenti del Syagrius console del 381 ed entriamo nella Gallia di Sidonio Apollinare²³. Meno di un secolo dopo il consolato del brillante senatore asceso dai ranghi del notariato palatino dell'imperatore Valentiniano I, la testimonianza di Sidonio Apollinare sulla discendenza di Syagrius ritrae una realtà mutata dai processi storici che hanno trasformato le Gallie nel corso del V secolo. I riferimenti di

²² Simmaco inviò non solo a Syagrius console designato le *Epist.*, 1, 101 e 103, ma anche a Proculus Gregorius (*PLRE* I, p. 404), attivo, come sembra a Treviri forse come questore dell'Augusto, l'*Epist.*, 3, 21, una lettera nella quale lo pregava di scusare la sua assenza presso il comune amico neo-console; sulla presenza di Gregorius presso Graziano a Treviri nel 380/381 cfr. PORENA 2019, pp. 284-5.

²³ Per una recente messa a fuoco dell'universo politico e sociale di Sidonio Apollinare, dopo MATHISEN 1993, in part. pp. 87-118, cfr. KULIKOWSKI 2020; MRATSCHEK 2020; per la sensibilità di classe del senatore gallico cfr. MEURER 2019, pp. 164-253. Sulla biografia di Sidonio cfr., dopo HARRIES 1994, WAARDEN 2020; sull'*entourage* del senatore-scrittore cfr. MATHISEN 2020a; sulla corrispondenza di Sidonius e sulle 'direttrici' galliche della sua circolazione cfr. MATHISEN 1981; sulle caratteristiche dell'epistolario sidoniano cfr. OVERWIEN 2009; MRATSCHEK 2017; GIBSON 2020.

Sidonio al Syagrius prefetto e console del 381 sono contenuti in cinque epistole del periodo 467/476 e in alcuni versi del carme 24²⁴.

Innanzitutto Sidonio getta luce sui due rami della discendenza del console del 381 (fig. 1). Nella lettera a Vincentius (*Epist.*, 1, 7, 4) del 469 Sidonio afferma che Tonantius Ferreolus, ex prefetto del pretorio delle Gallie (451-453), impegnato a Roma nel processo contro Arvandus nel 469, è il nipote per via femminile di Afranius Syagrius il console²⁵: *Afranii Syagrii consulis e filia nepos*. Nella lettera a Eriphius (*Epist.*, 5, 17, 4) Sidonio indica esplicitamente che il console Syagrius era stato sepolto in un grande mausoleo a Lione²⁶. Con ogni probabilità Lione doveva essere la patria di Syagrius. Nelle lettere al giovane nobile omonimo del console, Syagrius 'burgundo' (*Epist.*, 5, 5, 1, e 8, 8, 3), Sidonio si rivolge al pronipote del console del 381 per discendenza maschile. Pertanto Syagrius 'burgundo' destinatario delle epistole sidoniane degli anni 467/474 deve essere il pronipote del Syagrius console del 381, discendente da un ramo familiare diverso da quello del celebre Tonantius Ferreolus, il prefetto eroico della difesa delle Gallie, alla metà del secolo, contro Attila, e che aveva mostrato fermezza verso il *magister* Ezio e il re visigoto Torrismondo. Secondo Sidonio, dunque, il console aveva almeno una figlia, sposa di un senatore per noi ignoto, e madre del famoso Tonantius Ferreolus. Quest'ultimo aveva sposato Papianilla, parente dello stesso Sidonio e madre del Tonantius che, vedremo, era un pupillo del grande scrittore. Ma il console del 381 aveva anche almeno un figlio, il cui nipote, Syagrius 'burgundo', portava il

²⁴ Sid. Apoll., *Epist.*, 1, 7 (all'amico Vincentius di Lione, del 469); 5, 5 (a Syagrius 'burgundo' del 469/474); 5, 17 (all'amico Eriphius di Lione, del 469); 7, 12 (a Tonantius Ferreolus, prefetto del pretorio delle Gallie nel 451-453, scritta nel 476); 8, 8 (a Syagrius 'burgundo', del 467); *Carm.* 24 (*Propempticon ad libellum*, per l'invio del poemetto agli amici residenti tra Lione e Narbona, di datazione incerta compresa nel decennio 460/470 ca., forse nel 465/467).

²⁵ Sid. Apoll., *Epist.*, 1, 7, 4 «Interea legati provinciae Galliae, Tonantius Ferreolus praefectorius, Afranii Syagrii consulis e filia nepos, Thaumastus quoque et Petronius, maxima rerum verborumque scientia praediti et inter principalia patriae nostrae decora ponendi, praeivium Arvandum publico nomine accusaturi cum gestis decretalibus insequuntur». Il passo rivela il gentilizio Afranius del Syagrius, console del 381. Su Tonantius Ferreolus cfr. *PLRE* II, 465-466; WAARDEN 2016, pp. 55-6. Sul lessico delle relazioni parentali nelle famiglie galliche tarde cfr. SETTIPANI 2015. Sul processo contro Arvandus descritto da Sidonio nella lettera 1, 7 cfr. PIETRINI 2015; DE LUCA 2017.

²⁶ Sopra a nota 21.

diacritico del celebre bisnonno, benché purtroppo la restante onomastica dei componenti del ramo maschile della famiglia resti ignota²⁷.

L'orizzonte dell'epistolario e della poesia di Sidonio destinati ai suoi aristocratici lettori è circoscritto alle Gallie²⁸. In quel contesto l'eccellenza dei due rami della famiglia di Syagrius console del 381 era costituita dalla memoria gloriosa di quel consolato ordinario. Nella seconda metà del V secolo, i lettori gallici di Sidonio potevano interpretare i suoi riferimenti rapidi al console Syagrius – quasi cento anni dopo la prefettura del pretorio e il consolato – in relazione alla nobile famiglia gallica del prefetto del pretorio contemporaneo Tonantius Ferreolus, o del giovane Syagrius 'burgundo', appartenente alla generazione successiva, se l'avo Syagrius fosse stato uno dei pochi consoli gallici del IV secolo e insieme prefetto del pretorio – a nostro avviso delle Gallie – nonché fondatore della fortuna di quella famiglia, che era ancora attiva nel panorama politico della Gallia del V secolo ad altissimo livello. È importante notare che il consolato è esaltato in modo ossessivo da Sidonio ogni volta che accenna al Syagrius del IV secolo²⁹. La magistratura eponima costituiva un primato per entrambi i rami della famiglia, l'origine remota della loro nobiltà. Sidonio aveva le sue fondate ragioni per indicare nel Syagrius del 381 una sorta di console ordinario 'per antonomasia'.

Se si riflette sul numero dei consoli ordinari di origine gallica nel secolo circa compreso tra il 381 e il 476, data limite della documentazione sidoniana, quasi nessuno aveva discendenti nella Gallia di Sidonio³⁰. Se si escludono i consolati imperiali e quelli attribuiti ai militari, e ci si limita ai consoli ordinari privati certamente originari delle Gallie, benché l'origine geografica di alcuni consoli ordinari sia ignota, il risultato è significativo: Evodius, prefetto del pretorio delle Gallie e console del 386 era stato no-

²⁷ Nel caso della nobiltà romana la costruzione degli *stemmata* era a discrezione delle singole famiglie, ma era prassi selezionare le immagini dei membri della famiglia attingendo all'ascendenza e alla parentela e all'affinità in linea maschile e in linea femminile; la *nobilitas* però si trasmetteva in linea diretta; per il tardo impero cfr. BADEL 2005, pp. 134-55.

²⁸ Sopra a nota 23.

²⁹ *Epist.*, 1, 7, 4 «Tonantius Ferreolus praefectorius, Afranii Syagrii consulis e filia nepos»; 5, 5, 1 «cum sis consulis pronepos idque per virilem successionem»; 5, 17, 4 «placuit ad conditorium Syagrii consulis civium primis una coire»; 8, 8, 3 «licet tu deductum nomen a trabeis atque eboratas curules et gestatorias bratteatas et fastos recolas purpurissatos».

³⁰ Cfr. *CLRE*, pp. 295-487.

minato dall'usurpatore Massimo e, oltre alla incerta ma probabile *damnatio*, non sembra aver lasciato discendenti di rilievo nel V secolo³¹; Flavius Rufinus, prefetto del pretorio d'Oriente e console del 392 fu ucciso e subì la *damnatio*³²; il prefetto del pretorio d'Ilirico Eutropius, console del 387, il prefetto del pretorio (per la terza volta) e console del 390, Neoterius, e il prefetto del pretorio delle Gallie e console del 401, Flavius Vincentius, non sembrano aver avuto nessun discendente nobile³³. Soltanto Agricola, prefetto del pretorio delle Gallie nel 418, e console nel 421 ebbe un nipote, Magnus, a sua volta prefetto del pretorio delle Gallie nel 458 e console nel 460, e un pronipote, Magnus Felix, anch'egli prefetto del pretorio delle Gallie nel 469³⁴. Tuttavia per il gallico Sidonio negli anni Settanta del V secolo soltanto Tonantius Ferreolus poteva vantare un ascendente diretto console ordinario nel IV secolo, Syagrius nel 381, quaranta anni prima del consolato di Agricola, il primo eponimo di quella famiglia, che aveva rivestito la *trabea* soltanto nel 421. Nel V e nella prima metà del VI secolo i consoli ordinari di origine gallica erano pochi, perché il consolato è spesso appannaggio dei senatori italici³⁵. Per la sensibilità gentilizia e genealogica del tradizionalista Sidonio e dei suoi lettori l'antichità della magistratura curule era una gloriosa ragione di vanto. Ecco perché quando parla del capostipite Syagrius in riferimento alla gloria dei suoi nipoti e pronipoti, Sidonio lo esalta costantemente e ossessivamente come console ordinario.

L'esaltazione della gloria della famiglia di Syagrius nella Gallia del tardo V secolo è anche e soprattutto celebrazione di primati ineguagliati e, nel doloroso processo di uscita delle Gallie dall'orbita di Roma e di Ravenna, difficilmente eguagliabili. A questo proposito nel dossier di Sidonio che

³¹ Su Evodius cfr. *PLRE* I, p. 297; *CLRE*, pp. 306-7.

³² Su Rufinus cfr. *PLRE* I, pp. 778-81; *CLRE*, pp. 318-9.

³³ Su Eutropius cfr. *PLRE* I, p. 317; *CLRE*, pp. 308-9; su Neoterius cfr. *PLRE* I, p. 623; *CLRE*, pp. 314-5; su Vincentius cfr. *PLRE* II, p. 1169; *CLRE*, pp. 336-7.

³⁴ Su Agricola cfr. *PLRE* II, pp. 36-7; *CLRE*, pp. 376-7; su Magnus cfr. *PLRE* II, pp. 700-1; *CLRE*, pp. 454-5; su Magnus Felix cfr. *PLRE* II, pp. 463-4. Cfr. In questo volume, il capitolo di F. Oppedisano.

³⁵ Nel quadro dell'affermazione ostrogota nella Gallia meridionale, nel 511 il re Teoderico nominò l'ultimo console di origine gallica, Felix, accettato dall'imperatore Anastasio; cfr. il dossier delle tre epistole di Cassiodoro all'Augusto di Costantinopoli, al neo-console, al senato di Roma, *Var.*, 2, 1-3 (con *Varie* cds); cfr. in sintesi *PLRE* II, pp. 462-3; *CLRE*, pp. 556-7. Su questo console e sul suo consolato in età ostrogota vd. il contributo di F. Oppedisano in questo volume.

stiamo esaminando è opportuno riflettere sull'apertura dell'epistola 7, 12, 1, a Tonantius Ferreolus (la *Laus Ferreoli*), scritta nel 476 in lode dell'allora ex prefetto del pretorio delle Gallie, anziano e congedato ventiquattro anni prima, ma mai dimenticato dall'*élite* gallica per la sua amministrazione efficace. Si tratta di una lettera dall'alto tenore elogiativo dell'amico e dignitario gallico. Secondo parametri tradizionali della panegiristica, Sidonio nell'*incipit* della lettera ricorda gli antenati di Ferreolus, e, fingendo di descrivere le glorie gentilizie che il suo stilo avrebbe esaltato scrivendo sul foglio, con una lunga preterizione afferma:

isset per avitas tibi stilus noster curules, patricias nihilominus infulas enumeraturus; non tacuisset triplices praefecturas et Syagrio tuo pro totiens mutatis praeconibus praeconia non negasset; patrem inde patruosque minime silendos percucurrisset.

Il nostro stilo avrebbe passato in rassegna le selle curuli dei tuoi avi, per enumerare nondimeno le loro insegne patrizie. Non avrebbe taciuto della serie di tre prefetture, e non avrebbe negato al tuo Syagrius gli araldi (delle dignità) – conformemente agli araldi tante volte mutati – cioè alle molte cariche via via rivestite. Avrebbe parlato dettagliatamente di tuo padre e degli zii paterni, dei quali in nessun modo si deve tacere³⁶.

Benché il riferimento alle selle curuli e alle bende patrizie degli avi di Ferreolus sia allusivo, e lo scrittore elegantemente eviti di elencare le cariche, è certo che egli comprenda il console Syagrius in questo gruppo dinastico, e indichi con il nesso *sellae* e *infulae* tutte le dignità maggiori degli ascendenti di Ferreolus.³⁷ I *praeconia* più volte mutati, invece, alludono

³⁶ Con sfumature diverse cfr. le traduzioni di ANDERSON 1965, p. 365; LOYEN 1970, p. 65; KÖHLER 2014, pp. 228-9; WAARDEN 2016, pp. 61-5; MASCOLI 2021, pp. 260-1.

³⁷ Le *infulae patriciatu*s sono ricordate soltanto da Cassiodoro, *Var.*, 3, 5 (ll. 24-25, a cura di A. La Rocca, in *Varie* 2014, pp. 18-9 e 199-203), nella lettera di Teoderico sulla concessione del patriziato al nobile Inportunus nel 509/511 (cfr. *PLRE* II, p. 592; Schäfer 1991, pp. 73-4). Si noti che, secondo una prassi consolidata nella lingua del tardo impero, Cassiodoro utilizza il sostantivo *infulae* come sinonimo di *insignia*; cfr. *Var.*, 1, 12, 3 «magister officiorum»; 2, 1, 4 «consul»; 3, 11, 1, e 9, 7, 4 «praefectus urbis Romae»; 3, 12, 3 «comes rerum privatarum»; 6, 3, 2 «praefectus praetorio». Lo stesso Sidonio utilizza *infulae* come metonimia del mandato in *Epist.*, 2, 3, dove le «amplissimae dignitatis infulae» indicano la prefettura del pretorio delle Gallie di Magnus Felix (*PLRE* II, pp. 463-4). Le costituzioni imperiali mostrano la medesima tendenza, cfr. *C.Th.*, 6, 10, 3; 6, 27, 21; 6,

specificamente alla serie delle prestigiose e diverse dignità di Syagrius, delle quali conosciamo il magistero degli uffici, la prefettura del pretorio e il consolato ordinario del 381. Ma soprattutto è opportuno notare che in questo veloce elenco di meriti non dichiarati, eppure celebrati allusivamente, e verosimilmente individuabili dal lettore contemporaneo, le *triplices praefecturae* («non tacuisset triplices praefecturas») sono ben distinte dalla frase che segue sulla carriera di Syagrius («et Syagrius tuo prototiens mutatis praeconibus praeconia non negasset»). L'esaltazione del glorioso rappresentante del ramo materno della stirpe di Tonantius Ferreolus – Syagrius – è a sua volta separato (*inde*) dal terzo elemento dell'e-logio degli antenati, cioè la celebrazione del padre e degli zii di Ferreolus («patrem inde patruosque minime silendos percucurrisset»), ossia il ramo paterno della sua famiglia (fig. 1). Ciascuna delle tre affermazioni – la serie delle tre prefetture, la carriera di Syagrius, la carriera del padre e degli zii paterni di Ferreolus – ha il suo verbo autonomo («non tacuisset [...] non negasset [...] percucurrisset»). Mentre una lettura diffusa ha assegnato a Syagrius tre prefetture³⁸, nel periodo la congiunzione *et* distingue le «triplices praefecturae» dall'esaltazione della carriera del Syagrius nonno

30, 24; 9, 41, 1; 10, 20, 14; 11, 18, 1; 12, 1, 42; 12, 1, 155; *CI* 1, 9, 18, 2; 11, 8, 11; 12, 3, 1; 12, 7, 2, 5 (dignitari); 7, 37, 3, 5 (l'imperatore); ma anche *CTh.*, 8, 4, 8 («officiales promoti»); *CI* 7, 63, 1 (magistrature civiche); per il nesso tra *infulae* consolari e della prefettura del pretorio cfr. *CI* 10, 32, 67, 1. Un passo molto significativo dell'orazione di Simmaco a Valentiniano I nel 369 (23, p. 323 SEECK 1883) esalta le *dignitates* civili come «honorum infulae» assegnate in base alla virtù. Gli scrittori cristiani usano il sostantivo per indicare il consolato (per es. Hier., *Epist.*, 155 Hilberg, a Praesidius, add. Kamptner a *CSEL* 56 «quanti in mediis opibus et inter infulas consulatus repentina morte subtracti sunt!») o le cariche superiori (per es. nella traduzione di Rufino di Aquileia dell'ottava omelia di Basilio, *PL* 21, col. 198 C «Intuere eos qui ante te similis potentiae dignitatibus effulserunt: ubi sunt? quid agunt? ubi fasces eorum? ubi magistratus? ubi diversarum infulae dignitatum?»). Il sostantivo indica anche per metonimia i paramenti sacri dei sacerdoti, cioè il loro mandato episcopale o presbiterale, esplicitamente, per es., nella biografia di Ambrogio (*Off.*, 1, 1, 4 «Ego enim raptus de tribunalibus atque administrationis infulis ad sacerdotium»; ancora a indicare un mandato in Ambr., *Paen.*, 2, 8; *Examer.*, 3, 7, 30; *Expl. Ps.*, 12, ps., 61, 24, 1; sulle simmetrie tra carriera civile e carriera ecclesiastica cfr. LIZZI TESTA 1988). Sul termine *infulae* cfr. *ThLL* VII, coll. 1498-1500; EHLERS *et al.* 1952, pp. 55-7; FANTHAM 2008. Sulle «sellae curules» evocate da Sidonio in relazione alla famiglia di Ferreolus cfr. ampiamente SCHÄFER 1989.

³⁸ Le ipotesi interpretative sono illustrate da van WAARDEN 2016, pp. 63-4.

materno di Ferreolus. Per indicare tre incarichi prefettizi del solo Syagrius forse Sidonio avrebbe utilizzato il singolare *triplicem praefecturam*, come ha optato nella lettera a Vincentius (*Epist.* 1, 7, 11): l'infamia che colpisce l'ex prefetto del pretorio delle Gallie Arvandus, una volta condannato a Roma, fa sì che egli perda la *gemina praefectura*, al singolare, che sta a indicare le due prefetture del pretorio da lui rivestite in sequenza con codicilli distinti per i due mandati.

La logica espositiva e la struttura del passo invitano a interpretare l'espressione «non tacuisset triplices praefecturas» come una realtà a sé: Sidonio esalta dapprima l'aspetto più insigne della storia familiare di Ferreolus, cioè la serie delle tre prefetture del pretorio, ottenute – come sembra – da Syagrius per primo, per terzo dal nipote, appunto Tonantius Ferreolus, destinatario della lettera e prefetto in Gallia negli anni 451-453, per secondo da un membro della famiglia (fig. 1). Fra i due prefetti, Syagrius e Tonantius Ferreolus, nonno materno e nipote, deve individuarsi una seconda prefettura del pretorio, non attestata esplicitamente nelle fonti. Essa poté essere rivestita, in base all'accenno nella lettera in esame alle carriere del padre e degli zii paterni di Tonantius Ferreolus («patrem inde patruosque minime silendos»), dal genero del console Syagrius, cioè dall'anonimo padre di Tonantius Ferreolus, o da uno dei fratelli del padre di Tonantius Ferreolus. Sembra meno probabile che la prefettura sia stata rivestita dal figlio di Syagrius, zio materno di Tonantius Ferreolus, nonno di Syagrius 'burgundo', perché nelle due lettere a Syagrius 'burgundo', pronipote del console Syagrius per via maschile, si fa riferimento generico a dignità, ma non a prefetture del pretorio. Dal momento che le epistole al 'burgundo' mirano a esortare il giovane a impegnarsi nel *cursus honorum*, forse Sidonio avrebbe fatto riferimento al prestigioso traguardo del nonno o di un prozio del ragazzo, se uno di loro avesse ottenuto la prefettura del pretorio delle Gallie.

Secondo la nostra interpretazione del passo, nella lode di Tonantius Ferreolus Sidonio vuole celebrare i traguardi raggiunti dalla famiglia del senatore gallico nell'arco di tre generazioni – questo il senso di *triplex* al plurale: una serie di tre incarichi distinti, ma rivestiti da tre generazioni di prefetti del pretorio appartenenti al medesimo gruppo gentilizio. Segue l'esaltazione della prima generazione, quella dell'avo Syagrius, che nella sua carriera aveva ottenuto il privilegio, raro per i senatori della Gallia, del consolato ordinario.

Notiamo che questa lettura del passo sidoniano trova un riscontro nella sintesi della carriera di Syagrius in Ammiano: lo storico antiocheno non avrebbe mancato di menzionare l'iterazione, addirittura le prestigiose *tri-*

plices praefecturae dell'epistola di Sidonio, se il suo Syagrius avesse rivestito tre prefetture; ma Ammiano ricorda una sola prefettura³⁹. La sintassi dell'*incipit* della lettera a Tonantius Ferreolus invita ad attribuire al Syagrius di Sidonio, nobile capostipite gallico di una famiglia aristocratica ramificata nelle Gallie, una prefettura del pretorio, la prima della terna familiare di prefetture rivestite lungo tre generazioni, e l'unica cumulata con il prestigioso consolato ordinario.

Il numero tre era molto significativo nelle genealogie dei romani e nella valutazione della *nobilitas*. Nella percezione dei romani, immutata in età tardoantica in Occidente e in Oriente, la trasmissione della *nobilitas* si estendeva lungo (almeno) tre generazioni, ma ottenere le dignità a ogni generazione dal nonno al nipote o al pronipote era un fattore di grande prestigio⁴⁰. Ai vertici della nobiltà italica del tardo IV secolo l'ossessione per il consolato era altrettanto importante che nella Gallia di Sidonio: il potente Petronius Probus e i suoi familiari potevano vantare quattro generazioni di consoli ordinari in discendenza patrilineare⁴¹. I Decii e gli Anicii

³⁹ Sopra a nota 7.

⁴⁰ Cfr. BADEL 2005, p. 149: «[...] le seuil des trois générations, si important dans la vision romaine de la parenté, joue un rôle fondamental et une famille ne peut se dire d'ancienne noblesse, que lorsqu'elle l'a franchie»; cfr. anche p. 150, e FRANCIOSI 1999; sulla trattatistica romana *de gradibus* cfr. THOMAS 1988. Una prassi analoga vige nel tardo impero d'Oriente, cfr. CABOURET 2020, p. 45 (τριγονία). Nel 431 la celebre iscrizione dal Foro di Traiano che riabilitava Virius Nicomachus Flavianus senior fu realizzata dal nipote Appius Nicomachus Dexter e ricostituiva la sequenza legittima delle dignità lungo tre generazioni (Flavianus senior, Flavianus iunior, Dexter); in questo caso una sequenza di prefetture del pretorio e di prefetture urbane assegnate ai tre senatori, la cui ascendenza, come per Ferreolus, collegava Dexter all'avo Nicomachus senior per via femminile; cfr. *CIL* VI, 1783 (pp. 4760-1) = *ILS* 2948 = HEDRICK 2000, pp. 94-8 (= *AE* 2000, 162) = EDR075061 = *LSA* 1247.

⁴¹ Nel corso del IV secolo la famiglia di Sex. Petronius Probus (*PLRE* I, pp. 736-40; cfr. anche PORENA 2020b) ottenne il consolato ordinario lungo quattro generazioni: Petronius Probianus console nel 322 (nonno di Probus, *CLRE* pp. 178-9); Petronius Probinus cos 341 (padre di Probus, *CLRE* pp. 216-217); Petronius Probus stesso console nel 371 (*CLRE*, pp. 276-7); un affine insigne, Q. Clodius Hermogenianus Olybrius console nel 379 (suocero di Probus, *CLRE* pp. 292-3); Anicius Hermogenianus Olybrius e Anicius Probinus consoli nel 395 (figli di Probus, *CLRE* pp. 324-5); Anicius Petronius Probus console nel 406 (figlio di Probus, *CLRE* pp. 346-7); cfr. anche BADEL 2005, p. 132. La ricca epigrafia della famiglia esalta ossessivamente il consolato. Il consolato del 371 è ricordato nei monumenti elevati

avrebbero potuto esaltarsi in egual misura tra V e VI secolo⁴². Forse non è un caso che Sidonio vantasse il consolato del primo Syagrius e la sequenza delle prefetture del pretorio della famiglia di Tonantius Ferreolus come un primato luminoso in una regione, la Gallia, che non poteva aspirare a consolati ordinari distribuiti nell'arco di tre generazioni⁴³. Il raggiungimento della massima carica illustre del *cursus* tardoantico, la prefettura del pretorio, nell'arco di tre generazioni era un elemento decisivo per stabilire la *nobilitas* della famiglia. Mentre i gradini del *cursus* determinavano meccanicamente e secondo la normativa imperiale l'*ordo dignitatum* e,

a Petronius Probus durante la sua carriera, sulle due basi di Gortina (IC IV, 312 = AE 1933, 197 = LSA 773; e IC IV, 318 = LSA 779 = BIGI - TANTILLO 2020, pp. 194-5, n° 6), a Roma (Pincio, CIL VI, 1751 = ILS 1265 = *Musei Capitolini. Le sculture del Palazzo Nuovo*, I, Milano 2010, n° 20 = EDR122122 = LSA 272), a Capua (AE 1972, 76 = CHIOFFI 2005, n° 111a = EDR079706 = LSA 1936, cfr. PORENA 2020b, pp. 108-13); a Verona Probus è detto «nipote di Probianus e figlio di Probinus, chiarissimi prefetti di Roma e consoli» (CIL V, 3344 = ILS 1266 = EDR093813 = LSA 1599); nella prima colonna del suo epitaffio si legge: «quanto era grande quel Probo che è sepolto qui, più grande dei suoi antenati consoli, del suocero (console) e di qualunque console, perché egli, console a sua volta, restaurò due casate», nella seconda colonna Probus è detto «illustre per i fasci, degno del console suo avo» (CIL VI, 1756a-b = CLE 1347a-b = ILCV 63a-b = ICUR, II (n.s.), 4219a-b = EDB17058-17059 = EDR118258-118260, col. I, ll. 2-4 e col. II, l. 6). I suoi figli, consoli, ricordano il consolato del padre defunto nei monumenti di Roma (CIL VI, 1752 = ILS 1268 = EDR128599 = LSA 1459; CIL VI, 1753 = ILS 1267 = EDR122124 = LSA 1460). L'iscrizione romana di Anicius Petronius Probus (PLRE II, pp. 913-4), figlio del potente senatore e console del 406, in onore della madre Anicia Faltonia Proba (PLRE I, pp. 732-3) è un 'panegirico' dei consolati della famiglia: «Del tutto simile alle vesti consolari di noi fratelli, il terzo segno distintivo delle cariche (consolari) che essi rivestono, abbiamo aggiunto a queste epigrafi. Io, Probus, adempio questi doveri verso l'amata madre mia, ricompensando con statue i benefici che ella aveva elargito. Ad Anicia Faltonia Proba, che dà prestigio agli Amnii, ai Pincii e agli Anicii, moglie di console, figlia di console, madre di consoli, il chiarissimo Anicio Probino, console, e il chiarissimo Anicio Probo, quaestore candidato, figli soprafatti dai meriti della madre, dedicarono» (CIL VI, 1754 = ILS 1269 = EDR127599 = LSA 1461); anche un secondo monumento romano ad Anicia Faltonia Proba la esalta come «discendente di consoli, madre di consoli» (CIL VI, 1755 = EDR127595 = LSA 1462).

⁴² Sugli Anici cfr. CAMERON 2012; sui Decii cfr. la prosopografia di SCHÄFER 1991.

⁴³ Una lode analoga è nel Panegirico dello stesso Sidonio per l'imperatore Avito, *Carm.*, 7, 153-162.

dunque, le precedenze nel protocollo di tutte le manifestazioni della vita politica e sociale del tardo impero, ivi compresa la gerarchia dei senatori nella redazione dei documenti ufficiali e privati, la *nobilitas* e la gloria che ne derivava erano il prodotto della somma tra le dignità ricoperte in linea agnatzia su più generazioni, almeno tre, e l'antiorità nell'accesso del capostipite alla carica massima. Nel caso di Tonantius Ferreolus o di Syagrius 'burgundo' quest'ultimo aspetto era assicurato dalla prefettura del pretorio e dal consolato ordinario concessi da Graziano a Syagrius, il brillante *ex notario*, e dalle prefetture del pretorio dei suoi discendenti.

L'interpretazione delle *triplices praefecturae* come di incarichi prefettizi svolti ai vertici delle Gallie nell'arco di tre generazioni all'interno del medesimo gruppo familiare discendente dal console del 381 sembra essere confermata da alcuni versi dello stesso Sidonio nel carme 24, redatto dopo il 460 e prima del 472⁴⁴. Lo scrittore si rivolge al suo *libellus* e lo prega di uscire dalla sua dimora, di mettersi in viaggio e di sostare dagli amici («sodales») che desiderano leggerlo. Sidonio indica l'itinerario da seguire, da Avitacum, venti chilometri a sud-ovest di Clermont, a Narbona, spiegando al componimento in quali residenze fermarsi per essere dono ai singoli colti lettori, gentiluomini e signore, del suo 'circolo'⁴⁵. Lungo il percorso che il poemetto segue per presentarsi alle dimore degli amici di Sidonio, è prevista una sosta a Trevidon, presso la dimora del giovane Tonantius, figlio di Tonantius Ferreolus⁴⁶. Questa è l'occasione per Sidonio di celebrare brevemente le caratteristiche più insigni dell'amico senatore Tonantius Ferreolus, che era stato il glorioso prefetto del pretorio delle Gallie nel 451-453, all'epoca dell'invasione della regione da parte degli Unni di Attila:

hic docti invenies patrem Tonanti, / rectorem cumenque Galliarum / prisci Ferreolum parem Syagri.

qui (o libello) troverai il padre del dotto Tonantius, il Ferreolus eccelso reggitore delle Gallie – appunto il prefetto del pretorio degli anni 451-453 – pari al capostipite Syagrius.

⁴⁴ Sid. Apoll., *Carm.*, 24 (*Propempticon ad libellum*), 34-36; sul passo cfr. SANTELIA 2002, pp. 57 e 87-9.

⁴⁵ Sull'itinerario verisimile del *libellum* cfr. FOURNIER - STOEHR-MONJOU 2014, fig. 2. Sul viaggio in Sidonio cfr. PIACENTE 2005; ora MATHISEN 2020b.

⁴⁶ Sul Tonantius figlio del prefetto del pretorio Ferreolus e giovane amico di Sidonio cfr. *PLRE II*, p. 1123.

L'elogio del prefetto Ferreolus sottolinea l'uguaglianza del suo incarico («eccelso reggitore delle Gallie») con l'incarico del *priscus Syagrius*, il primo della serie gloriosa di prefetti della famiglia che conduce a Tonantius Ferreolus, in virtù della loro 'parità' di rango e di ruolo («parem» e «rectorem cumenque Galliarum»). Tutto lascia pensare che l'uguaglianza alluda alla condivisione del mandato prefettizio nella medesima circoscrizione. Il confronto tra il passo dell'epistola 7, 12, 1 di Sidonio a Ferreolus e i versi 34-36 su Ferreolus nel *Propempticon* suggerisce che Syagrius fu il primo prefetto del pretorio delle Gallie in una dinastia che raggiunse il prestigioso incarico per tre generazioni consecutive, le *triplices praefecturae*. Nel contesto rigidamente gallico della società di Sidonio è estremamente probabile che le prefetture fossero prefetture del pretorio delle Gallie⁴⁷. In altri termini, nell'orizzonte ormai completamente gallico della produzione letteraria e del pubblico del retore, il collegamento tra l'avo Syagrius celebrato da Sidonio e Tonantius Ferreolus ha senso se la parità tra il capostipite e il nipote riguardasse la funzione prefettizia in area gallica; se, cioè, il prefetto del pretorio degli anni 380-382 e console ordinario del 381 fosse stato un nobile gallico, responsabile della prefettura al di là delle Alpi, come i suoi gloriosi discendenti.

Conclusioni

Nella seconda metà del IV secolo la corrispondenza di Simmaco mostra una trama vitale di relazioni tra aristocratici di altissimo rango originari, attivi e residenti nella diocesi Italiciana e nelle diocesi galliche. Leggendo questa corrispondenza, pur ridotta da una drastica selezione, si ricostruisce un'atmosfera di condivisione di un *habitat* comune. Esso è il prodotto di esigenze, aspettative, aspirazioni, autorappresentazioni analoghe: l'aristocrazia senatoria delle Gallie e d'Italia era vincolata a mantenere contatti attivi con i *comitatus* imperiali per il raggiungimento delle *dignitates* che davano nobiltà e potere. In Simmaco le Alpi possono essere un fastidioso inconveniente ai contatti, ma gli esponenti dell'aristocrazia senatoria al di qua e al di là delle Alpi appartengono a un unico ambiente sociale, competitivo, ma solidale, che gravita intorno a *comitatus* imperiali in movimento, almeno fino al 392, tra Milano e Treviri. Appunto: un *habitat* comune.

⁴⁷ Sulla cornice gallica della biografia e della produzione letteraria di Sidonio vd. sopra a nota 23.

Le immense prefetture d'Italia Illirico Africa e delle Gallie hanno le loro profonde ragioni d'essere, le loro differenze e criticità. Queste manifestano a livello amministrativo il dramma della storia imperiale romana: la difficoltà, forse l'impossibilità di difendere a un tempo i confini continentali danubiani e l'Italia a est e i confini continentali renani e le Gallie a nord. È il dramma di Stilicone, di Ezio, di Maioriano. Ma l'età di Simmaco e del Syagrius console del 381, dopo Magnenzio e prima di Massimo, è ancora l'epoca della corrispondenza di altissimo livello tra nobili che collaborano alla tutela di interessi personali e di ceto a cavallo tra le due prefetture.

Circa settanta anni dopo Simmaco, la corrispondenza di Sidonio Apollinare è circoscritta alle Gallie. L'età di Graziano emerge dalle sue pagine attraverso la memoria gentilizia di una grande famiglia gallica, quella dei discendenti del Syagrius, console del 381, in virtù dei primati amministrativi che aveva raggiunto in terra gallica tra tardo IV e V secolo. Il dramma della storia imperiale romana si è consumato nel breve frenetico decennio 399-411, micidiale per la storia dell'Occidente: una cesura negli equilibri tra Italia e Gallia. A valle di quella cesura sta Sidonio. Agli occhi del senatore-scrittore l'abile ex *notarius* Syagrius aveva fondato una dinastia di aristocratici gallici, dotati di grandi patrimoni nella Gallia nel V secolo, e capaci di pervenire nell'avvicinarsi delle generazioni sempre alla guida della prefettura del pretorio delle Gallie. La riflessione encomiastica di Sidonio è centrata sul cuore dell'area transalpina ed è tutta nutrita dalle vicende tormentate dei suoi tempi. Ai suoi occhi Tonantius Ferreolus era un dignitario eroico. Questo aspetto non deve essere sottovalutato. Ferreolus era stato il baluardo della tenuta delle Gallie di fronte all'assalto di Attila nel 451, era stato il diplomatico efficace contro le mire del re Visigoto Torrismondo su Arles nel 452, aveva tutelato con successo i contribuenti gallici di fronte alle pretese del potente patrizio Ezio nel 452/453 impegnato nella guerra unnica in Gallia; si era conservato nelle grazie di Valentiniano III. Così lo celebra Sidonio nella sua *Laus Ferreoli* (*Epist.*, 7, 12). La fortuna del nobile Tonantius Ferreolus, glorioso prefetto delle Gallie nel terribile triennio 451-453, era lì a mostrare la permanenza ai fastigi del *cursus* senatorio di una famiglia che riuscì a superare indenne le usurpazioni di Magno Massimo (383-388), di Arbogaste ed Eugenio (392-394), di Costantino III (407-411), di Giovino (411-413), di Attalo (414) e di Avito (455), i fallimenti di Ezio e di Maioriano, e l'invasione della nuova aggressiva nobiltà visigota e burgunda. Quella di Tonantius Ferreolus era, nella sensibilità di Sidonio, la figura grandiosa di un aristocratico gallico fra i pochissimi ancora in auge che appartenesse alla nobiltà che si era affermata nella seconda metà del IV secolo, quando le relazioni

tra aristocratici gallici e italici erano una prassi consueta. Un nobile che difendeva l'orgoglio di gruppo mentre la Gallia romana mutava tragicamente volto e perdeva il contatto vitale con il sistema-impero. Una difesa che si era necessariamente circoscritta a un orizzonte totalmente transalpino. In quell'ambito, e nella generazione successiva a Ferreolus, nell'altro ramo della famiglia, Syagrius 'burgundo' è esortato invano da Sidonio a impegnarsi in un *cursus honorum* che dovrebbe portarlo al fastigio della prefettura del pretorio, ma il giovane, pur ricco e facondo, si dedica con successo allo studio delle lingue germaniche. Per Simmaco le Alpi erano solo un fastidioso intralcio nel collegamento del tutto normale, fisico ed epistolare, tra Treviri e Roma, a livello dell'alta politica e sul piano delle relazioni cortesi tra nobili senatori in carriera. Lo sguardo di Sidonio sulla realtà e sulla nobiltà dei suoi tempi non varcava più le vette delle Alpi e ritraeva una società coinvolta in un rapido processo di allontanamento dalla matrice ellenistico-romana.

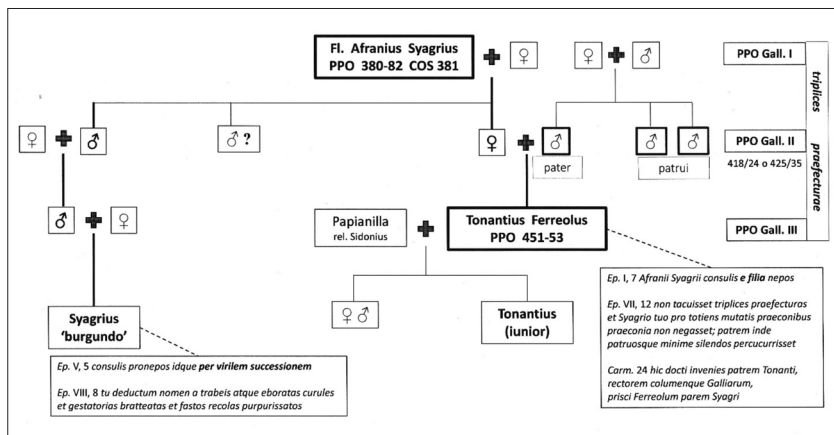


Fig. 1. Stemma della famiglia dei Syagrii.

Bibliografia primaria

- ANDERSON 1965: *Sidonius Poems and letters*, II, ed. W.B. Anderson, Cambridge Mass. 1965.
- LOYEN 1970: *Sidoine Apollinaire*, III. *Lettres (livres VI-XI)*. Texte établi et traduit par A. Loyen, Paris 1970.

- SEECK 1883: Q. Aurelii Symmachi quae supersunt, ed. O. Seeck (MGH AA, VI/1), Weidman 1883.
- Varie 2014: Flavio Magno Aurelio Cassiodoro Senatore, *Varie*, Direzione di A. Giardina, a cura di A. Giardina, G.A. Cecconi, I. Tantillo, con la collaborazione di F. Oppedisano, II (Libri III-V), Roma 2014.
- Varie cds.: Flavio Magno Aurelio Cassiodoro Senatore, *Varie*, direzione di A. Giardina, a cura di A. Giardina, G.A. Cecconi, I. Tantillo, con la collaborazione di F. Oppedisano, I (Libri I-II), Roma, in corso di stampa.

Bibliografia secondaria

- BADEL 2005: C. Badel, *La noblesse de l'Empire romain. Les masques et la vertu*, Seyssel 2005.
- BARNES 1999: T.D. Barnes, *Ambrose and Gratian*, «AntTard», 7, 1999, pp. 165-74.
- BÉAL - FERDIÈRE 2019: C. Béal, A. Ferdière, *Une plaquette d'ivoire sculpté de l'Antiquité tardive dans la grande villa périurbaine de "Lazenay" à Bourges (Cher)*, «RACF», 58, 2019, (<https://journals.openedition.org/racf/3708>).
- BIGI - TANTILLO 2020: F. Bigi, I. Tantillo (a cura di), *Senatori romani nel Pretorio di Gortina. Le statue di Asclepiodotus e la politica di Graziano dopo Adrianopoli*, Pisa 2020.
- BRANSBOURG 2016: G. Bransbourg, *Le grand écart. Les destins divergents de l'Orient et de l'Occident à travers le prisme fiscal de l'Empire tardif*, in C. Freu, S. Janniard, A. Ripoll (éd.), *Libera curiositas. Mélanges d'histoire romaine et d'Antiquité tardive offerts à J.-M. Carrié*, Turnhout 2016, pp. 67-81.
- CABOURET 2020: B. Cabouret, *La société de l'Empire romain d'Orient, IV^e-VI^e siècle*, Rennes 2020.
- CAMERON 2012: Al. Cameron, *Anician myths*, «JRS», 102, 2012, pp. 133-71 (poi in Id., *Studies in Late Roman Literature and History*, Bari 2016, pp. 285-333).
- CHASTAGNOL 1992: A. Chastagnol, *Le Sénat romain à l'époque impériale. Recherches sur la composition de l'Assemblée et le statut de ses membres*, Paris 1992.
- CHIOFFI 2005: L. Chioffi, *Museo provinciale Campano di Capua. La raccolta epigrafica*, Capua 2005.
- CLRE: R.S. Bagnall et al., *Consuls of the later Roman empire*, Atlanta 1987.
- CRACCO RUGGINI 1998: L. Cracco Ruggini, *Il Senato fra due crisi (III-VI secolo)*, in E. Gabba (a cura di), *Il Senato nella storia*, I. *Il Senato nell'età romana*, Roma 1998, pp. 223-375.

- DE LUCA 2017: S. De Luca, *Il processo di Arvando e il ruolo del senato tra Antemio e Ricimero*, «Historia», 66, 2017, pp. 483-508.
- DOYLE 2019: C. Doyle, *Honorius. The fight for the Roman West AD 395-423*, London 2019.
- DRIJVERS - LENSKEI 2019: J.W. Drijvers, N. Lenski (eds.), *The fifth century. Age of transformation. Proceedings of the twelfth biennial shifting frontiers in late antiquity conference*, Bari 2019.
- DUMÉZIL 2013: B. Dumézil, *Servir l'état barbare dans la Gaule franque. Du fonctionnement antique à la noblesse médiévale, IV^e-IX^e siècle*, Paris 2013.
- ELIA 1999: F. Elia, *Valentiniano III*, Catania 1999.
- FANTHAM 2008: E. Fantham, *Covering the head at Rome: ritual and gender*, in J.C. Edmondson, A.M. Keith (eds.), *Roman dress and the fabrics of Roman culture*, Toronto-London 2008, pp. 158-71.
- FOURNIER - STOEHR-MONJOU 2014: M. Fournier, A. Stoehr-Monjou, *Cartographie géo-littéraire et géo-historique de la mobilité aristocratique au V^e siècle d'après la correspondance de Sidoine Apollinaire: du voyage officiel au voyage épistolaire*, «Belgeo», 2, 2014, (<https://journals.openedition.org/belgeo/12689>).
- FRANCIOSI 1999: G. Franciosi, *Sull'ampiezza dell'antica famiglia agnazia*, «Index», 27, 1999, pp. 35-42.
- FRAUENHUBER 2007: A. Fraenhuber, *Kontinuität und Wandel Karrieren und Lebensbilder im Gallien des 5. Jahrhunderts. Betrachtungen zu zwei Briefen des Sidonius Apollinaris an Syagrius*, «Diomedes», 4, 2007, pp. 11-21.
- GIBSON 2020: R. Gibson, *Sidonius' Correspondence*, in G. Kelly, J. van Waarden (eds.), *The Edinburgh companion to Sidonius Apollinaris*, Edinburgh 2020, pp. 373-92.
- HARRIES 1994: J. Harries, *Sidonius Apollinaris and the fall of Rome, AD 407-485*, Oxford-New York 1994.
- HEATHER 1998: P. Heather, *Senators and senates*, in Av. Cameron, P. Garnsey (eds.), *The Cambridge ancient history, XIII². The late empire, AD 337-425*, Cambridge 1998, pp. 184-210.
- HEATHER 2015: P. Heather, *East & West in the fifth century*, in U. Roberto, L. Mecella (a cura di), *Governare e riformare l'impero al momento della sua divisione. Oriente, Occidente, Illirico*, Roma 2015 (<http://books.openedition.org/efr/2819>).
- HEDRICK 2000: C.W. Hedrick Jr., *History and silence. Purge and rehabilitation of memory in late antiquity*, Austin 2000.
- HENNING 1999: D. Henning, *Periclitans res publica. Kaisertum und Eliten in der Krise des weströmischen Reiches, 454/5-493 n. Chr.*, Stuttgart 1999.
- EHLERS et al. 1952: W. Ehlers, H. Kornhardt, O. Hiltbrunner, F. Tietze, *Beiträge*

- aus der *Thesaurus-Arbeit*: VII *Corpus*, exstinguo; exterreo; infulae, «MH», 9, 1952, pp. 42-57.
- KELLY 2015: G. Kelly, *The first book of Symmachus' Letters as an independent collection*, in P.F. Moretti, R. Ricci, C. Torre (eds.), *Culture and literature in latin late antiquity. Continuities and discontinuities*, Turnhout 2016, pp. 197-220.
- KÖHLER 2014: C. Sollius Apollinaris Sidonius, *Die Briefe*. Eingeleitet, übersetzt und erläutert von H. Köhler, Stuttgart 2014.
- KULIKOWSKI 2020: M. Kulikowski, *Sidonius' Political World*, in G. Kelly, J. van Waarden (eds.), *The Edinburgh companion to Sidonius Apollinaris*, Edinburgh 2020, pp. 197-213.
- LA ROCCA - OPPEDISANO 2016: A. La Rocca, F. Oppedisano, *Il senato romano nell'Italia ostrogota*, Roma 2016.
- LIZZI TESTA 1988: R. Lizzi Testa, *Codicilli imperiali e insignia episcopali: un'affinità significativa*, «RIL», 122, 1988, pp. 3-13.
- MASCOLI 2021: P. Mascoli, *Sidonio Apollinare, Epistolario*, Roma 2021.
- MATHISEN 1981: R.W. Mathisen, *Epistolography, Literary Circles, and Family Ties in Late Roman Gaul*, «TAPhA», 111, 1981, pp. 95-109 (poi Id., *Studies in the History, Literature, and Society of Late Antiquity*, Amsterdam 1991, pp. 13-27).
- MATHISEN 1993: R.W. Mathisen, *Roman Aristocrats in barbarian Gaul. Strategies for survival in an age of transition*, Austin (Tex.) 1993.
- MATHISEN 2018: R.W. Mathisen, "Roman" Identity in Late Antiquity, with Special Attention to Gaul, in W. Pohl et al. (eds), *Transformations of Romanness. Early Medieval Regions and Identities*, Berlin 2018, pp. 255-74.
- MATHISEN 2020a: R.W. Mathisen, *Sidonius' People*, in G. Kelly, J. van Waarden (eds), *The Edinburgh Companion to Sidonius Apollinaris*, Edinburgh 2020, pp. 29-75.
- MATHISEN 2020b: R.W. Mathisen, *Sidonius' Places. A Geographical Appendix*, in G. Kelly, J. van Waarden (eds), *The Edinburgh Companion to Sidonius Apollinaris*, Edinburgh 2020, pp. 155-65.
- MATTHEWS 1975: J. Matthews, *Western Aristocracies and Imperial Court, A.D. 364-425*, Oxford 1975.
- MEURER 2019: T.L. Meurer, *Vergangenes verhandeln. Spätantike Statusdiskurse senatorischer Eliten in Gallien und Italien*, Berlin 2019.
- MRATSCHEK 2017: S. Mratschek, *The Letter Collection of Sidonius Apollinaris*, in C. Sogno, B.K. Storin, E.J. Watts (eds.), *Late Antique Letter Collections. A Critical Introduction and Reference Guide*, Oakland 2017, pp. 309-36.
- MRATSCHEK 2020: S. Mratschek, *Sidonius' Social World*, in G. Kelly, J. van

- Waarden (eds), *The Edinburgh Companion to Sidonius Apollinaris*, Edinburgh, 2020 pp. 214-36.
- NÄF 1995: B. Näf, *Senatorisches Standesbewusstsein in spätrömischer Zeit*, Freiburg (CH) 1995.
- OPPEDISANO 2013: F. Oppedisano, *L'impero d'Occidente negli anni di Maioriano*, Roma 2013.
- OPPEDISANO 2020: F. Oppedisano (a cura di), *Procopio Antemio imperatore di Roma*, Bari 2020.
- OLSZANIEC 2013: S. Olszaniec, *Prosopographical Studies on the Court Elite in the Roman Empire (4th century AD)*, Toruń 2013.
- OVERWIEN 2009: O. Overwien, *Kampf um Gallien: die Briefe des Sidonius Apollinaris zwischen Literatur und Politik*, «Hermes», 137, 2009, pp. 93-117.
- PIACENTE 2005: L. Piacente, *In viaggio con Sidonio Apollinare*, in A. Gargano, M. Squillante Saccone (a cura di), *Il viaggio nella letteratura occidentale tra mito e simbolo*, Napoli 2005, pp. 95-106.
- PIETRINI 2015: S. Pietrini, *Il processo di Arvando. Il racconto di Sidonio Apollinare*, in *Ravenna capitale. Giudizi, giudici e norme processuali in Occidente nei secoli IV-VIII*, Santarcangelo di Romagna 2015, pp. 301-21.
- PLRE I: A.H.M. Jones, J.R. Martindale, J. Morris, *The Prosopography of the Later Roman Empire*, I, A.D. 260-395, Cambridge 1971.
- PLRE II: J.R. Martindale, *The Prosopography of the Later Roman Empire*, II, A.D. 395-527, Cambridge 1980.
- PORENA 2019: P. Porena, "Rebus prosopografico": considerazioni sui due Syagri, consoli ordinari nel 381 e nel 382, «ZPE», 211, 2019, pp. 279-92.
- PORENA 2020a: P. Porena, *Ipotesi sull'istituzione di una prefettura del pretorio autonoma d'Illirico nel decennio 378-387*, in F. Bigi, I. Tantillo (a cura di), *Senatori romani nel Pretorio di Gortina. Le statue di Asclepiodotus e la politica di Graziano dopo Adrianopoli*, Pisa 2020, pp. 143-66.
- PORENA 2020b: P. Porena, *Le iscrizioni del Pretorio di Gortyna e la carriera prefettizia di Sex. Petronius Probus*, in F. Bigi, I. Tantillo (a cura di), *Senatori romani nel Pretorio di Gortina. Le statue di Asclepiodotus e la politica di Graziano dopo Adrianopoli*, Pisa 2020, pp. 87-141.
- SALZMAN 2002: M.R. Salzman, *The making of a christian aristocracy. Social and religious change in the western Roman Empire*, Cambridge 2002.
- SALZMAN 2020: M.R. Salzman, *Senat I (Rom)*, in *Reallexikon für Antike und Christentum*, 30, Stuttgart 2020, pp. 251-94.
- SALZMAN - ROBERTS 2011: *The letters of Symmachus, book 1*, eds. M.R. Salzman, M.J. Roberts, Atlanta 2011.
- SANTELIA 2002: S. Santelia, *Sidonio Apollinare. Carme 24, Propempticon ad libellum*, Bari 2002.

- SCHÄFER 1989: Th. Schäfer, *Imperii insignia: sella curulis und fasces. Zur Repräsentation römischer Magistrate*, Mainz 1989.
- SCHÄFER 1991: C. Schäfer C., *Der weströmische Senat als Träger antiker Kontinuität unter den Ostgoten Königen (490-540)*, St. Katharinen 1991.
- SETTIPANI 2015: C. Settipani, *La parenté implicite ou explicite dans les recueils épistolaires gallo-romains*, in A. Bérenger, O. Dard (éd.), *Gouverner par les lettres, de l'Antiquité à l'époque contemporaine*, Metz 2015, pp. 313-46.
- SIVONEN 2006: P. Sivonen, *Being a Roman Magistrate. Office-holding and Roman Identity in Late Antique Gaul*, Helsinki 2006.
- STICKLER 2002: T. Stickler, *Aëtius. Gestaltungsspielräume eines Heermeisters im ausgehenden Weströmischen Reich*, München 2002.
- STROHEKER 1970²: K.F. Stroheker, *Der senatorische Adel im spätantiken Gallien*, Darmstadt 1970 (Tübingen 1948).
- THOMAS 1998: Y. Thomas, *Le traité des degrés du jurisconsulte Paul. Edition, traduction et commentaire*, in P. Legendre (éd.), *Le dossier occidental de la parenté*, Paris 1998, pp. 29-119.
- WAARDEN 2016: J.A. van Waarden, *Writing to survive. A Commentary on Sidonius Apollinaris, Letters, Book 7, II. The Ascetic Letters 12-18*, Leuven-Paris 2016.
- WAARDEN 2020: J.A. van Waarden, *Sidonius' Biography in Photo Negative*, in G. Kelly, J. van Waarden (eds), *The Edinburgh Companion to Sidonius Apollinaris*, Edinburgh 2020, pp. 13-28.
- WOOD 2020: I.N. Wood, *Sidonius and the Burgundians*, in D. Moreau, R. González Salinero (éd.), *Academica libertas. Essais en l'honneur du professeur Javier Arce*, Turnhout 2020, pp. 365-72.
- ZECCHINI 1983: G. Zecchini, Aezio. *L'ultima difesa dell'Occidente romano*, Roma 1983.

Teoderico e gli allori dei *Magni*

Fabrizio Oppedisano, Scuola Normale Superiore

ABSTRACT This paper deals with some of Cassiodorus' letters focused on the relations between Theoderic's kingdom and the Roman nobility of southern Gaul after the victory against the Franks; in particular, it examines the letters on the appointment of Arcadius Placidus Magnus Felix to the consulship (*Var.* 2, 1-3), and the letter on the restitution to the *spectabilis* Magnus of the properties he had lost during the war (*Var.* 3, 18). The contents and rhetorical strategies of these texts strengthen the links between the Ostrogothic present and the Roman past, so that Cassiodorus, for the first and only time in the *Variae*, establishes a full identification between the Gothic kingdom and the *imperium Romanum*. These messages must be interpreted both in the light of the external relations of the Ostrogothic kingdom and in the light of the new ties between Italy and the Gallic prefecture.

KEYWORDS: Theoderic; Late Antique Gaul; Magni (family)

PAROLE CHIAVE: Teodorico; Gallia tardoantica; Magni (famiglia)

Teoderico e gli allori dei *Magni**

Fabrizio Oppedisano

1. *Felix, console del 511*

Il secondo libro delle *Variae*, così come il primo, si apre con una lettera indirizzata all'imperatore Anastasio, di cui Teoderico invoca il favore in merito alla scelta del console del 511¹. Si tratta di un caso singolare, perché a quel livello cronologico il consenso della corte orientale non era necessario per completare le procedure di nomina dei dignitari del regno ostrogoto. L'autonomia di Teoderico nell'assegnazione delle cariche pubbliche era già consolidata al momento della stesura del panegirico di Ennodio² e delle prime lettere di Cassiodoro, dalle quali si evince che la procedura era circoscritta all'Italia: la cancelleria del re inviava una missiva al candidato per conferirgli la carica e una ai senatori per ottenere l'approvazione formale della nomina³. Questo sistema, che permetteva al re di determinare la composizione del senato, era stato l'esito delle relazioni tra Ravenna e

* Il contributo è parte dei lavori elaborati nell'ambito del PRIN 2017 *Ruling in hard times. Patterns of power and practices of government in the making of Carolingian Italy* (PI Giuseppe Albertoni), all'interno dell'unità di ricerca, da me coordinata, della Scuola Normale Superiore.

¹ Cassiod., *Var.*, 2, 1, 4 «Atque ideo vos, qui utriusque rei publicae bonis indiscreta potestis gratia delectari, iungite favorem, adunate sententiam: amborum iudicio dignus est eligi, qui tantis fascibus meretur augeri».

² *Opusc.*, 1, 57 (cfr. ROTA 2002, pp. 370-1), dove si fa riferimento all'autorità di Teoderico di ampliare il numero dei senatori, evidentemente attraverso il conferimento di alte funzioni pubbliche (su questo meccanismo vd. LA ROCCA - OPPEDISANO 2016, cap. 3, e più in sintesi OPPEDISANO 2019).

³ Nelle *Variae* sono attestati 23 casi di nomine a cariche di rango illustre e spettabile che implicavano l'ingresso in senato, in un arco cronologico che va dal 507 al 535. Soltanto in tre casi (*Var.*, 8, 12; 8, 20; 9, 7) nella selezione cassiodorea non è presente la lettera al senato (ma nulla fa pensare che in origine non esistesse), e soltanto la nomina al consolato

Costantinopoli e tra il governo teodericiano e la curia di Roma nei primi anni della dominazione gota in Italia⁴, ed era ancora in vigore al principio della guerra greco-gotica. Una delle condizioni poste nel 535 da Pietro Patrizio a Teodato per ottenere la pace con l'impero era infatti la rinuncia da parte del re ad assegnare le maggiori dignità romane: «qualora Teodato avesse voluto innalzare alcuni dei sudditi al patriziato o a un'altra dignità del senato, questo non lo avrebbe fatto lui, ma avrebbe chiesto all'imperatore di farlo»⁵.

Proprio perché si fondava su un equilibrio istituzionale tra monarchia e senato, il meccanismo di nomina vigente in Italia non era riproducibile negli altri regni insediati nelle province dell'impero romano d'Occidente, dove il conferimento delle cariche, in grado di agire come strumento di legittimazione al comando su una maggioranza di sudditi di origine romana, avveniva per mano dell'imperatore (è il caso del consolato concesso a Clodoveo nel 508⁶ o quello del *magisterium militum* per la Gallia richiesto da Sigismondo ad Anastasio)⁷. Tale dislivello si

di Felice presenta un *dossier* costituito da tre documenti: La Rocca - Oppedisano 2016, in part. pp. 66-83.

⁴ Valorizzando un passo di Malala (15, 9 [p. 383 Dindorf]) in cui si fa riferimento all'intervento dell'imperatore Zenone nelle nomine in Italia, CHRYSOS 1981, pp. 452-62, ha sostenuto che la corte orientale esercitasse un ruolo attivo in queste procedure; lo ha fatto tuttavia sulla base di argomenti deboli, come ha dimostrato in modo chiaro PROSTKO - PROSTYŃSKI 1994, pp. 194-202, il quale ha invece ricondotto l'autonomia del regno nella scelta dei consoli agli accordi del 498. In realtà non possiamo stabilire con esattezza quando il regno iniziò a scegliere autonomamente i propri dignitari, né se questa facoltà fu effettivamente ratificata da un trattato, giacché le fonti dimostrano una certa opacità in merito alle relazioni formali fra il regno e l'impero (cfr. GIARDINA 2006, in part. pp. 143-4).

⁵ Procop., *Goth.*, 1, 6, 3: ἦν δέ γε τῶν ὑπηκόων τινὰς ἐς τὸ τῶν πατρικίων ἢ ἄλλο βουλῆς ἀξίωμα Θεωδάτος ἀγαγεῖν βούληται, τοῦτο δὲ οὐκ αὐτὸν δώσειν ἀλλὰ βασιλεῖα αἰτήσιν διδόναι. Su questo passo in relazione all'autonomia del regno nelle nomine vd. GAUDENZI 1888, pp. 27-8; MOMMSEN 1910 (1889-1890), pp. 394-5; JONES 1974 (1962), in part. pp. 365-8.

⁶ Greg. Tur., *Hist.*, 2, 38; sulla ritualizzazione di questo evento, vd. per es. DE MICO 2005.

⁷ Alc. Avit., *Epist.*, 74 Malaspina (78 Peiper, 69 Chevalier); *Epist.*, 88 M (93 P, 82 Ch); *Epist.*, 89 M (94 P, 82^C Ch); le lettere risalgono agli anni 515/516; sui rapporti fra i Burgundi e Bisanzio, per es. WOOD 2014.

riflette sul tenore dei messaggi inviati dalle cancellerie dei regni romano-barbarici all'imperatore d'Oriente, come dimostra il confronto tra le lettere di Cassiodoro/Teoderico e quelle di Avito/Sigismondo indirizzate ad Anastasio: se Avito rimarca l'universalismo e l'unicità della *sedes imperii* (e.g. Alc. Avit., *Epist.*, 43, 1), e dunque l'appartenenza del popolo, della patria e del re burgundo all'imperatore (*Epist.*, 88, 3-4), Cassiodoro parla di «utraque res publicae» (*Var.*, 1, 1), tra l'altro riconosciute dallo stesso governo imperiale (*Coll. Avell.*, 112); se in Avito ciò che era dei Burgundi (*noster*) costituiva un'estensione di ciò che era dell'impero (*vester*), per Cassiodoro queste due sfere restavano sempre ben distinte; se Sigismondo governava la propria *gens* come un *miles* al servizio dell'imperatore, Teoderico lo faceva come un *rex* (senza ulteriori precisazioni) o come un *princeps*⁸. Così, una serie di termini che in Cassiodoro dovevano esprimere il rapporto di subordinazione dei sudditi a Teoderico, in Avito denotavano la subordinazione a Costantinopoli: nelle *Variae* il *domnus* è il re; i *subiecti* sono i sudditi del regno, mai dell'impero; *procer* è il funzionario o il senatore, mai il re (cfr. al contrario e.g. Alc. Avit., *Epist.*, 89, 4).

La nomina del console occidentale non faceva eccezione rispetto alla procedura prevista per tutte le altre grandi dignità del regno goto, come dimostra l'elezione di Paolino del 533, avvenuta attraverso l'invio dei codicilli da parte del re e la lettera al senato per la ratifica⁹. In alcuni casi tuttavia l'alto valore simbolico della più antica e prestigiosa magistratura romana poteva suggerire il coinvolgimento dell'imperatore, che conferiva alla scelta del console ulteriore solennità e la investiva di più ampi significati politici¹⁰. È esemplare il caso dell'elezione di Eutarico Cillica per il consolato del 519. In una lettera di Alarico della fine del 526, inviata a Giustino per ottenere il riconoscimento imperiale che un tempo Zenone aveva accordato a Teoderico (a Costantinopoli) e che lo stesso Giustino aveva concesso appunto ad Eutarico (in Italia), Cassiodoro ricorda come in quei casi il consolato fosse stato conferito direttamente dall'imperatore¹¹: «vos avum nostrum in vestra civitate celsis curulibus extulistis, vos

⁸ Vd. in part. GIARDINA 2006; cfr. anche il commento di A. Giardina a *Var.* 1, 1, in *Varie cds.*

⁹ Cassiod., *Var.*, 9, 22 e 23.

¹⁰ Sul consolato tardoantico vd. in part. CLRE, pp. 1-6; CECCONI 2007; SGUAITAMATTI 2012 (che segue CHRYSOS: pp. 106-8); per l'età ostrogota vd. il commento di F.M. Petrini a *Var.*, 6, 1, in *Varie* 2015, pp. 107-113.

¹¹ Cassiod., *Var.*, 8, 1, 3; VITIELLO 2005, pp. 56-90.

genitorem meum in Italia palmatae claritate decorastis». Dal registro della lettera si percepisce l'eccezionalità dell'intervento orientale, associato a un più ampio processo di legittimazione da parte dell'imperatore; l'investitura di Eutarico, per di più, era stata programmata in un momento di positiva ridefinizione dei rapporti tra l'impero e il regno dopo la morte di Anastasio: Teoderico aveva ragione di auspicare un nuovo corso nelle relazioni con Costantinopoli, sancito dalla fine dello scisma acaciano e proprio dall'investitura di Eutarico, che prevedeva, oltre al consolato assieme all'imperatore e l'assunzione del titolo di *Flavius*, l'*adoptio per arma*, il *triumphus* e forse l'acquisizione della cittadinanza romana¹².

Il passo della lettera di Atalarico a Giustino va confrontato con un frammento di un'orazione cassiodorea che si conclude con un riferimento alla nomina consolare: «et iudicium erat publicum, quod venisset ad casum. Et nos gloriamur de sententia boni principis, laetamur de consensu senatus»¹³. Questa testimonianza è importante, perché Cassiodoro, contrapponendo il meccanismo allora vigente con quello di età repubblicana, elogia un sistema elettorale che esaltava l'equilibrio istituzionale raggiunto fra monarchia e senato¹⁴. Se quella frase è chiara nel suo significato generale, è più difficile comprendere chi fosse, nello specifico, il *bonus princeps* che aveva eletto il nuovo console, anche perché il *folium* si interrompe proprio in quel punto. Alcuni hanno identificato questo principe con Giustino, il cui intervento nell'elezione consolare di Eutarico viene esplicitamente ricordato da Cassiodoro nella lettera del 526¹⁵. Le conseguenze di questa ricostruzione tuttavia sono difficilmente accettabili, perché si dovrebbe ammettere che, in un elogio ufficiale pronunciato in Italia per un principe goto destinato alla successione di Teoderico, Cassiodoro avesse insistito sulla continuità tra il presente ostrogoto e il passato romano e sulla perfezione dell'assetto istituzionale del regno teodericiano celebrando l'equilibrio fra il potere dell'imperatore d'Oriente e quello del senato romano. Il quadro che viene così a crearsi appare del tutto incoerente con l'ideologia teodericiano e con la prassi della comunicazione politica del regno, di cui

¹² CRISTINI 2023, pp. 75-81, con bibliografia; sul problema del conferimento della cittadinanza romana cfr. in part. MATHISEN 2006.

¹³ Cassiod., *Or.*, 2, ll. 25-27 ROTA 2023 (1, pp. 407-8 MOMMSEN).

¹⁴ Non abbiamo certezza sul momento in cui questa procedura entrò in vigore, ma è molto probabile che ciò avvenne tra fine IV e inizio V secolo: OPPEDISANO 2022, pp. 135-7.

¹⁵ Pur dubitativamente, questa è la soluzione verso cui si orienta ROTA 2023, 168.

Cassiodoro fu il massimo interprete. I messaggi trasmessi in questi anni si distinguono per la cura con cui il regno dei Goti è presentato come compagine autonoma dall'impero, in virtù di una continuità politica, istituzionale e morale tra l'Italia romana e l'Italia del VI secolo; questa immagine, modulata di volta in volta sulla base della destinazione dei messaggi (più cauti nelle lettere all'imperatore, più espliciti nei documenti interni), non viene mai scalfita¹⁶. Per questo motivo il *bonus princeps* a cui si allude nel frammento non potrà che essere identificato con Teoderico¹⁷. Questa soluzione apre la strada a due possibilità: a) il frammento non appartiene all'elogio di Eutarico, ma a quello pronunciato da Cassiodoro in occasione del proprio consolato del 514, come alcuni studiosi hanno supposto sulla base di altri argomenti¹⁸; b) il frammento appartiene al panegirico per Eutarico, ma allora il consolato del 519 non era stato conferito dal solo Giustino, bensì dal re e dall'imperatore assieme, come era avvenuto in occasione della nomina di Felice nel 511. Questa seconda possibilità implica che in due opere diverse – il panegirico del 519 e la lettera del 526 – Cassiodoro avesse posto in risalto due momenti differenti della stessa procedura: nella lettera inviata a Giustino all'indomani della morte di Teoderico, quando il giovane Atalarico aveva bisogno della legittimazione della corte imperiale, egli avrebbe evocato soltanto la *sententia* dell'imperatore sia per valorizzare l'autorità del suo destinatario, sia soprattutto per stabilire una perfetta simmetria con l'investitura modello di Teoderico, avvenuta in un contesto molto diverso, a Costantinopoli per mano di Zenone; nell'elogio del principe, destinato a una circolazione interna, egli avrebbe invece fatto riferimento alla procedura tradizionale, che era espressione dell'armonia perfetta fra il governo e il senato e fra i Goti e i Romani su cui su cui era incardinata l'Italia romano-ostrogota. È importante ribadire che il passo dell'orazione è mutilo e non si può escludere che nel prosiegua del testo Cassiodoro avesse in qualche modo fatto allusione all'intervento di Giustino.

Al di là di questi problemi, non c'è dubbio che la partecipazione dell'imperatore alla nomina del console occidentale fosse un fatto straordinario. Nel 511 l'elezione di Felice rappresenta in effetti uno snodo importante all'interno del processo di consolidamento del regno romano-ostrogoto

¹⁶ Vd. in part. GIARDINA 2006.

¹⁷ Sull'uso del termine *princeps*, *supra* n. 8.

¹⁸ Per gli orientamenti della storiografia su questo frammento vd. ROTA 2023, 168.

negli equilibri dell'Europa occidentale e nei rapporti con Costantinopoli. Il candidato scelto dal re per «dare ai fasti un nome, a Roma l'ornamento che le appartiene, alla curia lo splendore terreno»¹⁹ era un nobile della Gallia, e la sua elezione suggellava l'annessione della Provenza ottenuta dall'esercito goto nel 508, a cui avevano fatto seguito prima la nomina di un nuovo vicario, Gemello, e due anni dopo quella di un nuovo prefetto, Liberio (uno dei grandi collaboratori romani della monarchia ostrogota: prefetto del pretorio dell'Italia fra il 493 e il 500, egli aveva gestito le delicate fasi di stanziamento delle nuove comunità gote all'indomani della loro migrazione nella Penisola)²⁰: se la ricostituzione di un sistema amministrativo di stampo imperiale in questo piccolo lembo della Gallia coronava il ricongiungimento di quei territori all'Italia, l'elezione di un console di lì originario ne sanciva la piena reintegrazione; così, a un movimento verso l'esterno – quello dei funzionari inviati da Ravenna ad Arles – faceva seguito un movimento opposto, che portava a Roma un console gallico.

Da questa interazione fra centro e periferia ne discende una seconda, che investe la dimensione del tempo: il ritorno dei *primores* della Gallia nell'ordine senatorio, avviato dal consolato di Felice, ricuciva un legame con il passato che il *Gallicanum iustitium* aveva spezzato²¹. Questo tema,

¹⁹ Cassiod., *Var.*, 2, 1, 1 «Ammonet nos consuetudo sollemnis dare fastis nomen, ornatum proprium Romae, terrenam curiae claritatem, ut per annorum numerum decurrat gratia dignitatum et beneficiis principum sacretur memoria saeculorum».

²⁰ L'intervento dell'esercito ostrogoto, mobilitato per la Gallia il 24 giugno 508 (*Var.*, 1, 24), faceva seguito al fallimento dei tentativi di Teoderico di risolvere per via diplomatica le tensioni tra Franchi e Visigoti (*Var.*, 1, 45-46; 2, 41; 3, 1-4) e alla vittoria dei Franchi a Vouillé (su cui vd. in part. MATHISEN - SHANZER 2012); sull'annessione della Gallia al regno ostrogoto, vd. per es. CLAUDE 1978 (cfr. CLAUDE 1993); SAITTA 1988; MOORHEAD 1992, pp. 175-83; 188-94; DELAPLACE 2000; ARNOLD 2012; 2014, pp. 262-94; WIEMER 2018, pp. 371-86; STADERMANN 2020. Nelle *Variae* le lettere connesse alla Gallia fra guerra e dopoguerra sono molte: 1, 24; 2, 5; 2, 8; 2, 20 (sulla mobilitazione militare, con implicazioni di vario genere); 3, 16-18; 3, 32; 3, 34; 3, 38; 3, 40-44; 4, 5; 4, 7; 4, 12; 4, 16-17; 4, 19; 4, 21; 4, 26; 4, 36; 8, 6 (sulla riorganizzazione del territorio). Sulla figura del vicario Gemello: *PLRE* II, pp. 499-500; *PIB* II, pp. 32-3; *PChBE* IV, 1, pp. 861-2; si vd. anche il commento di G. Zecchini a Cassiod., *Var.*, 3, 16, 1, in *Varie* 2014, p. 230; su Liberio: *PLRE* II, pp. 677-81; O'DONNELL 1981; SCHÄFER 1991, pp. 79-83; *PChBE* II, 2, pp. 1298-301; DUMÉZIL 2011; PORENA 2012, pp. 17-32 e *passim*; commenti di G. Bonamente a *Var.*, 8, 6, 1, in *Varie* 2016, p. 191, e di P. Porena a *Var.*, 2, 16, 9, in *Varie* cds.

²¹ La fine del controllo romano sulla Gallia e la fuoriuscita dei nobili di quelle aree dal

a cui l'aristocrazia romana della Gallia era particolarmente sensibile²², viene ammantato di una ricercata veste retorica: i nobili gallici sono figli di Roma finalmente restituiti al grembo materno («quid enim vobis credi possit optatius quam ut alumnos proprios ad ubera sua Roma recolligat et in venerandi nominis coetu senatum numeret Gallicanum?»)²³; la stirpe del nuovo console, *originarius honorum* e *bonorum indoles*, affrancata dalla condizione di 'straniera in patria' (*honoribus suis privata peregrinabatur in patria*)²⁴, torna allo status che le è proprio in virtù di una consuetudine rafforzata dal tempo (Cassiodoro fa riferimento alla *lex temporum* che conduce lo *stemma* gentilizio fra le trabee)²⁵. Si può quindi dire che gli allori inariditi della famiglia di Felice tornano finalmente a pullulare di verdi germogli: «rediit per te Transalpinae familiae consulatus et arentes laurus viridi germine renovasti»²⁶.

Cassiodoro impiega metafore di questo tipo, connesse al mondo delle piante, soprattutto quando intende dare enfasi al tema della continuità generazionale e della floridezza del ceto senatorio. In questo caso egli riprende e fonde due motivi diversi: a) la naturale riproduzione dei boccioli, che simboleggia appunto la vitalità e la continuità generazionale delle *gentes*, rappresentate ora come alberi, con le loro radici e i loro rami, da cui germogliano ininterrottamente nuove *suboles* o nuovi *germina*²⁷, ora come un *seminarium* o una *silva*, in cui nascono sempre nuovi virgulti²⁸; l'alloro inaridito è espressione della sclerotizzazione di

sistema delle cariche pubbliche avevano interrotto i loro legami con il ceto senatorio. Su questi fenomeni vd. per es. STROHEKER 1965 (1942); 1948, cap. 3; CHASTAGNOL 1981 (cfr. CHASTAGNOL 1992, pp. 368-72); PIETRI 1986, pp. 314-5; BARNISH 1988, pp. 138-40; NÄF 1995, pp. 165-92; BADEL 2005, pp. 387-401; SIVONEN 2006, pp. 150-8.

²² Vd. ora MEURER 2019.

²³ Cassiod., *Var.*, 2, 1, 2.

²⁴ Ivi, 2, 3, 1.

²⁵ Ivi, 2, 1, 1.

²⁶ Ivi, 2, 2, 5.

²⁷ A titolo di esempio: Cassiod., *Var.*, 2, 15, 1 «bona certa sunt quae fidem ab exordio trahunt, dum origo nescit deficere quae consuevit radicitus pullulare»; 3, 6, 2 «et quamvis rara sit gloria, non agnoscitur in tam longo stemmate variata: saeculis suis producit nobilis vena primarios. Nescit inde aliquid nasci mediocre: tot probati quot geniti et, quod difficile provenit, electa frequentia. En pullulat ex uno germine quadrifarium decus, honor civium, gloria generis, augmentum senatus».

²⁸ Per *seminarium*, *Var.*, 8, 19, 2 «nam licet apud vos seminarium sit senatus, tamen et

questo ciclo naturale; b) la prodigiosa rigenerazione di un ramo spezzato e inerte, presagio di nuove glorie. In questo caso, tra gli esempi di cui disponiamo, riferiti per lo più alle *gentes Augustae*, si può ricordare l'episodio delle querce senza vita che riprendono a germogliare nel giardino dei Flavi, ad annunciare la nascita di Vespasiano, per poi tornare a seccarsi al termine del regno di Domiziano²⁹. Se per i Flavi a riprendere vita sono i rami della quercia, perché l'allusione è alla *potestas* dell'imperatore, nel caso di Felice a rinverdire è l'alloro, la pianta con cui erano intrecciati i fasci, simbolo stesso del consolato³⁰. In tal modo il nuovo console – il cui nome reca auspici favorevoli: «Felix a consule sumat annus auspicium portamque dierum tali nomine dicatum tempus introeat»³¹ – permette alla pianta della sua *gens*, e per estensione a quella delle *gentes* senatorie galliche, di tornare al vigore di un tempo.

La monarchia amala, nel momento in cui si rappresenta come responsabile positiva di questa grande palingenesi, avocando a sé il compito di riunire la Gallia all'Italia e restituendo questa terra al suo passato romano, trasmette un messaggio preciso: la vocazione imperiale del regno è tale che l'annessione della Gallia può essere configurata come la ricostruzione di un'unità territoriale, sebbene tale unità si fosse frantumata molto tempo prima dell'insediamento ostrogoto in Italia. Nella lettera al senato questo concetto è esplicitato in modo piuttosto chiaro:

Iacebat nobilis origo sub Gallicano iustitio et honoribus suis privata peregrinabatur in patria. Tandem pressos divina levaverunt: Romam recepere cum gloria et

de nostra indulgentia nascitur, qui vestris coetibus applicetur» (cfr. Liv., 42, 61, 5, ripreso da SHA Alex. Sev., 19, 3; MORETTI 2002; Symm., Or., 1, 3, sulla discendenza di Graziano: «meruisti quondam, inclute Gratiane, meruisti ut de te sacra germina pullularent, ut esses seminarium principatus, ut fieres vena regalis»); la metafora della *silva* è presente nella lettera inviata al senato per la nomina di Felice, Var., 2, 3, 2 «Romam recepere cum gloria et avorum antiquas laurus ab honorata curiae silva legerunt». È frequente anche la rappresentazione del re come un *agricola* che compie innesti (ovvero immette uomini nuovi in senato attraverso il conferimento delle cariche pubbliche): per es. Cassiod., Var., 1, 4, 1; 6, 14, 1; 8, 19, 1 (LA ROCCA - OPPEDISANO 2016, cap. 3).

²⁹ Suet., Vesp., 5, 2 e 4; Dom., 15, 2; cfr. Tac., Hist., 2, 78, 2; Dio, 65, 66, 1, 3; VIGOURT 2001, in part. pp. 343-65; REQUENA 2017, in part. pp. 13-24; 37-9; 204-7; vd. anche MORGAN 1996; ESCÁMEZ DE VERA 2015. Per altri esempi e per una trattazione più ampia in merito a questo repertorio di immagini, OPPEDISANO 2019, pp. 218-21.

³⁰ Vd. per es. SCHÄFER 1989, pp. 201-2.

³¹ Cassiod., Var., 2, 1, 1.

avorum antiquas laurus ab honorata curiae silva legerunt. Nam quis possit negare generi munus cuius habetis velut in arce depositum?

Una nobile stirpe giaceva prostrata nell'anarchia gallicana e, privata dei suoi onori, era straniera in patria. Ma alla fine la divinità sollevò gli oppressi: essi recuperarono Roma con gloria e colsero gli antichi allori degli avi dall'onorato bosco della curia. Chi potrebbe, infatti, negare alla famiglia un dono di cui avete, come in un'acropoli, grandi riserve³²?

Attraverso questo apparente paradosso, Teoderico può rinsaldare i legami tra il presente ostrogoto e il passato romano; può così rafforzare la posizione del regno nei difficili equilibri fra le *gentes* installate nelle province dell'impero d'Occidente e consolidare un bagaglio di autorevolezza nel dialogo con la corte di Anastasio in una fase di distensione dei rapporti dopo un periodo di aperta conflittualità³³. La riconquista della Gallia insomma corrobora la vocazione del regno a costituirsi quale rinnovata *pars imperii*, e la lettera ad Anastasio cerca di coinvolgere Costantinopoli in questo grande progetto, conferendogli un respiro e una legittimità ampi.

Nella prospettiva di un rilancio dei rapporti tra governo centrale e aristocrazia gallica, la scelta di Felice risponde a una strategia ben precisa. Il console voluto da Teoderico per celebrare questa nuova stagione del regno romano-ostrogoto era un membro di una grande *gens* romana della Gallia, che in passato aveva annoverato consoli: *qui longo stemmate ducto per trabeas lege temporum originarius est honorum*³⁴. Se si eccettua il caso dell'imperatore Avito, console nel 456, e quello piuttosto lontano di Flavius Vincentius, console del 401, l'unica famiglia della Gallia di quinto secolo che corrisponde a questa descrizione è quella dei Magni, ascesa al consolato con Agricola nel 421 e con Magnus nel 460³⁵. Un'iscrizione del Colosseo, studiata da Silvia Orlandi, ha confermato in modo inequivocabile l'appartenenza a questa *gens* del console del 511, di cui ora conosciamo il nome completo: Arcadius Placidus Magnus Felix³⁶.

³² Ivi, 2, 3, 2.

³³ Sul tenore dei rapporti fra Teoderico e Anastasio in questi frangenti, vd. per es. WOZNIAK 1981; MOORHEAD 1992, pp. 184-8; PROSTKO - PROSTYŃSKI 1994, pp. 213-78; HAARER 2006, pp. 91-100; MEIER 2009, pp. 223-38.

³⁴ Cassiod., *Var.*,

³⁵ Per un quadro dei consoli di quinto secolo, vd. *PLRE* II, pp. 1242-4, e *CLRE*, pp. 334-533.

³⁶ ORLANDI 2004, pp. 368-9; 480-1; ORLANDI 2006; cfr. MATHISEN 2003. Deve essere

L'ascesa di Felice alla somma magistratura romana poteva essere motivata, oltre che dalla nobiltà della sua stirpe, anche dai meriti personali di cui egli aveva dato prova nell'espletamento di una funzione di rango illustre, ricevuta da Teoderico alcuni anni prima (la convergenza di questi due requisiti, tradizionalmente richiesti ai candidati, è la spia di una ricerca attenta di legittimazione del candidato). Cassiodoro non dice quale fosse questa carica: esclusi il consolato, il patriziato e le grandi prefetture – di cui difficilmente Felice poteva essere stato insignito, per di più senza che nella lettera o in altri testi se ne facesse riferimento – ed esclusa la questura – che Cassiodoro riveste dal 506/507 fino al 511/512 –, restano le comitive finanziarie e il magistero degli uffici.

Dalle tre lettere relative alla nomina al consolato emergono alcuni dettagli dai quali possiamo ricostruire a grandi linee la parabola di Felice: nato e cresciuto in Gallia negli anni della dominazione visigota³⁷, dopo aver perso il padre e averne ereditato i beni³⁸, egli abbandonò la terra natia per trasferirsi in Italia³⁹; qui trovò il sostegno del patrizio Paolino⁴⁰ e più tardi ottenne il favore di Teoderico. Questo nesso fra la scelta di Felice di abbandonare la Gallia e l'acquisizione di onori da parte del governo ostrogoto è argomentato da Cassiodoro in questi termini:

Huius experimenta clementiae te retines approbasse cum soli genitales fortuna derelicta velut quodam postliminio in antiquam patriam commeasses. Excepit te noster affectus, implevit beneficiis manus fecitque esse votum quod nostrum expetisses imperium. Sic enim decebat crescere qui meliora visus est elegisse. Mutatur enim fortuna cum dominis et in laude regnantis proficit quod subiectus acquirit.

respinta l'ipotesi di BJORNIE 2013, 194, secondo cui Felix sarebbe stato un discendente di Fl. Constantius Felix, console del 428, il quale per altro – eccettuato un possibile legame con Ruricio di Limoges (MATHISEN 1999, pp. 21-2) – non reca tracce di un'appartenenza al sistema delle grandi *gentes* romane della Gallia; né è appurabile la congettura, sempre di Bjornlie, di una identificazione del console stesso, Felix, con l'omonimo *consiliarius* di Cassiodoro ricordato nella prefazione al libro undicesimo delle *Variae* (cfr. il commento di G.A. Cecconi, I. Tantillo a *Var.*, 11, *pr.*, in *Varie* 2016, p. 125).

³⁷ Cassiod., *Var.*, 2, 1, 1-2; 2, 2, 5; 2, 3, 3 e 6.

³⁸ Ivi, 2, 1, 3; 2, 3-4.

³⁹ Ivi, 2, 2, 2, cit. *infra*, n. 41.

⁴⁰ Ivi, 2, 3, 5. Paulinus probabilmente è il console del 497: *PLRE* II, p. 847; SCHÄFER 1991, p. 95; MATHISEN 2003, p. 59, con n. 18.

Tu ricordi di aver provato l'esperienza di questa clemenza quando, in base a una sorta di postliminio, ti recasti nell'antica patria, abbandonata la sorte del suolo natio. Ti accolse il nostro affetto e riempì le mani di benefici e ha trasformato in un voto il fatto che tu abbia preferito il nostro impero. Così infatti era giusto che crescesse chi mostrò di aver fatto una scelta migliore. La fortuna muta insieme ai signori e va a lode del re ciò che il suddito ottiene⁴¹.

Nel testo si coglie una particolare cura nella scelta dei termini con cui si fa riferimento al rapporto tra Felice, la Gallia, l'Italia e il regno. La Gallia può essere definita *solum genitale*, perché è il territorio in cui Felice è nato, ma non può essere considerata una vera e propria patria, perché in quel momento su di essa si esercitava il controllo dei Visigoti (questo interludio tra l'occupazione visigota e la riconquista romano-ostrogota viene efficacemente figurato dalla metafora del *iustitium*)⁴². L'Italia, invece, è una *antiqua patria*, perché rappresenta la continuità nel tempo della romanità, garantita dall'*imperium nostrum*, ovvero dal governo di Teoderico. Il ritorno di Felice in Italia, dunque, provoca un abbandono del *solum genitale*, ma al tempo stesso rappresenta un ritorno all'*antiqua patria*. È proprio questa scelta che viene premiata dalla *clementia* di Teoderico: gli alti *honores* che per antica tradizione appartenevano alla famiglia di Felice consentono a lui che li riceve di recuperare pienamente la propria condizione e, al re che li conferisce, di rimarcare la sua distanza dalle altre monarchie, incapaci di restituire la patria romana ai propri sudditi («mutatur enim fortuna cum dominis»)⁴³.

2. La patria di Magnus

Negli stessi anni, fra il 507 e il 511 (forse nel 509), dunque all'indomani della vittoria militare di Ibba a Narbona, un altro membro dei Magni ricevette una serie di benefici da Teoderico. Si tratta di un personaggio di rango spettabile, Magnus, a cui è dedicata una lettera indirizzata al vicario delle Gallie, Gemello⁴⁴. I contenuti di questo documento possono essere sintetizzati in questo modo: meritano ricompense coloro che han-

⁴¹ Cassiod., *Var.*, 2, 2, 2.

⁴² ARNOLD 2014, p. 117; cfr. il commento di A. La Rocca a *Var.*, 2, 3, 5-8, in *Varie* cds.

⁴³ Cassiod., *Var.*, 2, 2, 2.

⁴⁴ Ivi, 3, 18; non è possibile stabilire con esattezza il grado di parentela tra questo

no deciso di passare dalla parte di Teoderico, perché attraverso la loro prosperità il regno può provare che la scelta da essi compiuta è stata la migliore («Merentur bona qui nostram visi sunt elegisse clementiam, ut eos veraciter iudicasse per augmenta propria possimus ostendere»); questo principio generale assume una particolare forza nel caso specifico di Magno, perché la sua fortuna dipende dall'attuazione di un provvedimento di pura e semplice equità, ovvero fare in modo che egli possa rientrare in possesso dei beni perduti durante un periodo di assenza («Quod si talibus viris publica decet prospici largitate, quanto magis eos sua dignum est possidere, quod commune munus probatur esse iustitiae?»)⁴⁵; l'*absentia* di Magno e l'occupazione delle sue proprietà si erano verificate durante il conflitto tra i Franchi e gli Ostrogoti: in un momento successivo Magno, rinnegando i suoi legami con il nemico (*hostium conversatione damnata*) e «memore dei propri natali, è rimpatriato nell'impero romano» («quod natus est reminiscens, ad Romanum repatriavit imperium»)⁴⁶.

Le simmetrie con il documento relativo al conferimento degli onori a Felice sono evidenti: la retorica di Cassiodoro – il discorso ruota ancora una volta intorno ai termini *patria*, *imperium Romanum*, *natus est/genitalis* – si impegna a configurare l'annessione gota come il ripristino della romanità (*Romam recepere cum gloria*)⁴⁷. Nel caso della lettera inviata al vicario Gemellus, però, la calibratura del rapporto di identificazione tra regno gotico e impero romano appare molto più audace. Se nelle *Variae*, infatti, si evita sempre di parlare di *imperium Romanum* in riferimento al regno, perché quell'espressione evocava l'autorità orientale verso la quale Teoderico rivendicava una posizione di contiguità ma al tempo stesso di sostanziale autonomia⁴⁸, ora invece l'espressione *ad Romanum repatriavit imperium* stabilisce una completa sovrapposizione tra regno gotico e impero romano: il ritorno in patria si compie nel momento in cui la Gallia recupera pienamente, grazie alla conquista gota, la sua dimensione romana (il movimento presupposto dall'insolito verbo *repatrio*, che rimanda all'ambito del *postliminium*, coincide, più che con gli spostamenti di Magnus, con l'andamento della guerra)⁴⁹.

personaggio e il console del 511 (e più in generale con gli altri membri di questa famiglia): vd. il mio commento in *Varie* 2014, pp. 232-4; sui Magni, *infra*, n. 41.

⁴⁵ Cassiod., *Var.*, 3, 18, 1.

⁴⁶ Ivi, 3, 18, 2.

⁴⁷ Ivi, 2, 3, 2.

⁴⁸ GIARDINA 2006, in part. p. 133.

⁴⁹ Vd. il mio commento a *Var.*, 3, 18, 5-6, in *Varie* 2014, p. 233.

La scelta di un'espressione così inconsueta per gli schemi abituali del linguaggio e della retorica cassiodorea è riconducibile al contesto e ai destinatari del documento. Il governo amalo, rivolgendosi a un mondo in cui i sentimenti di nostalgia per il passato romano coesistevano con endemici fenomeni di refrattarietà verso l'autorità imperiale⁵⁰, cercava di evitare che il ricongiungimento della prefettura gallica a quella italiana assumesse le forme della conquista: evocando la romanità come una sorta di spazio condiviso da Goti e Romani della Gallia, il sintagma *Romanum imperium* aveva l'indubbio vantaggio di normalizzare la violenza dell'annessione, senza implicare ricadute significative sulla definizione del rapporto fra regno e impero d'Oriente (si tratta di un messaggio interno all'amministrazione ostrogota, che è cosa ben diversa da una comunicazione destinata a una circolazione più ampia). I contenuti stessi della disposizione, del resto, aspiravano a trasmettere questo messaggio. La mobilitazione militare contro i Franchi, iniziata nel giugno del 508, aveva provocato in Gallia un'alterazione delle *possessiones*, e nell'area di Narbona, dove i Magni avevano i maggiori interessi, molti possedimenti erano stati usurpati (un testo di Cassiodoro affronta ad esempio il problema dei beni sottratti in questi anni alla Chiesa)⁵¹. La risposta di Teoderico esprime la volontà del regime gotico di evitare che il rapporto fra il nuovo governo e il territorio potesse configurarsi come un rapporto fra vincitori e vinti: i beni andavano immediatamente restituiti ai loro proprietari e, per quanto possibile, le strutture tradizionali della società romana andavano ripristinate.

Sia sul piano del linguaggio, e quindi della rappresentazione del potere, sia sul piano concreto dell'azione politica, la linea di Teoderico in Provenza all'indomani della vittoria sui Franchi è orientata a rimarcare l'abisso di legittimità che distingueva gli Ostrogoti dalla pletera delle *gentes* che si contendevano le province romane. In quel momento l'identificazione del regno con l'impero romano tende ad apparire più scoperta e meno ambigua: la presenza dei Goti permette la ricostruzione del legame spezzato della Gallia con le sue origini romane; i benefici fiscali, gli indennizzi, i provvedimenti destinati a garantire il legittimo possesso dei beni e, infine,

⁵⁰ Questa oscillazione è uno degli aspetti di maggiore evidenza nella storia del rapporto tra mondo gallico e governo imperiale; per l'età tardoantica vd., a titolo di esempio, MATTHEWS 1975, in part. pp. 329-51; PIETRI 1986; MATHISEN 1993; gli studi raccolti in *Patrie gauloise* 1983 e in DRINKWATER - ELTON 1992; per una messa a punto recente, KULIKOWSKI 2013; sul ribellismo, in generale URBAN 1999.

⁵¹ *Var.*, 4, 17.

il conferimento di cariche di governo, in particolare l'onore sommo del consolato, ne sono la riprova⁵².

3. *Una grande gens fra V e VI secolo*

Come perno di questo programma Teoderico sceglie la figura di Felice e la famiglia dei Magni che, tra quinto e sesto secolo, vantava ramificazioni in Gallia meridionale e nelle province dell'Italia settentrionale. Qui, il livello di radicamento di alcuni membri di questa grande *gens* era tale che in alcuni casi la loro origine transalpina non era più un dato significativo. È esemplare il caso di Rufius Magnus Faustus Avienus, il cui consolato del 502 è celebrato da Ennodio in un'epistola indirizzata a suo padre, Faustus Niger, come una vera svolta nella storia della propria stirpe: se fino a quel momento il consolato aveva ornato solo di riflesso lo stemma dei Magni, attraverso gli *adfini* (ovvero i consoli del ramo anicio, quello di Faustus Niger, la cui moglie, Cynegia, era parente di Ennodio), e questi onori erano dunque *ornamenta peregrina*, ora il *novellus consul* aveva riparato i *vetusti fasces* della famiglia⁵³:

Hactenus trabealis coturni pompam familiae nostrae peregrina ornamenta tribuerant et pertinere nos ad eum magis adfinitate quam genere gaudebamus, qui anno nomen inposuit [...]. At nunc facessat invidia: vetustorum reparator fascium novellus consul inluxit et dignitatum nostrarum cariosas fores robustus reseravit impulsor.

Ornamenti esterni avevano finora conferito alla nostra famiglia l'onore del coturno trabeale, ed eravamo felici di essere legati a colui che dava il nome all'anno per un rapporto di affinità piuttosto che di sangue [...]. Ma si ritiri ora la gelosia: ha

⁵² Sul rapporto fra *imitatio imperii* e ricostituzione della prefettura gallica vd. in part. ARNOLD 2014, cap. 10.

⁵³ Sulla famiglia dei Magni e le sue molteplici ramificazioni che la univano a gruppi importanti della Gallia meridionale e dell'Italia settentrionale, cfr. STROHEKER 1948 (*stemma* a p. 238); MATHISEN 1991 (1979), con *stemma* a p. 196; 1991 (1981); 2003; TANTILLO 1999; ORLANDI 2006; OPPEDISANO 2013, pp. 232-40; sui legami di *adfinitas* fra Ennodio e la famiglia di Fausto e di parentela con la famiglia dei Magni, vd. MARCONI 2013, in part. pp. 14-20; 93-7.

iniziato a risplendere il nuovo console, riparatore di fasci antichi, e ha dischiuso le porte tarlate delle nostre dignità con il suo robusto slancio⁵⁴.

Anche Ennodio, come Cassiodoro, sceglie una metafora botanica per esprimere l'idea dell'interruzione e poi del ripristino della tradizione consolare dei Magni: se con Felice erano tornati a germogliare gli allori ormai secchi, con il consolato di Avieno erano stati riparati i fasci logorati dal tempo («vetustorum reparator fascium novellus consul inluxit»). L'interludio a cui queste metafore danno enfasi può essere facilmente misurato: in entrambi i casi il riferimento è all'ultimo consolato ottenuto da un membro della *gens* dei Magni, ovvero quello conferito dall'imperatore Maioriano nel 460 al nobile narbonese Magno, ascendente per via materna di Rufius Magnus Faustus Avienus e per via paterna di Arcadius Placidus Magnus Felix (di cui era il nonno o il bisnonno)⁵⁵. Questa convergenza è, per noi, particolarmente interessante: nel 511 Cassiodoro celebra la nomina di Felice come il ritorno del consolato a un nobile della Gallia dopo un lunghissimo periodo di tempo, sebbene pochi anni prima un altro Magnus, Avieno, avesse ottenuto lo stesso onore. Dal punto di vista di Cassiodoro, e soprattutto dal punto di vista della regalità amala, quello di Avieno era evidentemente un consolato privo di attinenze con la Gallia. Il motivo è intuibile: il ramo forte della famiglia di Rufius Magnus Faustus Avienus, tra l'altro nato a Roma, non era quello materno di Cynegia, ma quello paterno di Faustus Niger; non era quello dei Magni, ma quello degli Anici. Ennodio poteva certamente andare orgoglioso del fatto che un membro della propria famiglia sollevasse nuovamente i fasci dopo quarant'anni, ma certo non poteva dire, come avrebbe fatto Cassiodoro parlando di Felice, che in tal modo il consolato era tornato a far risplendere la Gallia.

Il tenore della lettera inviata al senato per l'approvazione della nomina di Felice (*Variae*, 2, 3) è indicativo di quali potessero essere i sentimenti della gran parte del senato nei confronti della scelta compiuta da Teoderico nel 511. Dall'epistola si percepisce una tensione vibrante tra i senatori italici, i quali ormai – almeno fin dall'inizio del V secolo – si sentivano

⁵⁴ Ennod., *Epist.*, 1, 5, 1-2. Di questa lettera si vedano le note di Gioanni 2006, pp. 101-7, e di Marconi 2013, pp. 93-7.

⁵⁵ Sul console del 460 e sui Magni durante il governo di Maioriano, OPPEDISANO 2013, pp. 232-40; per una discussione sul rapporto tra il console del 460 e quello del 511, vd. ora il commento di A. La Rocca a *Var.*, 2, 3, in *Varie* cds.

legittimati a considerare il consolato a proprio esclusivo appannaggio. Nella parte conclusiva del testo – in cui, secondo uno schema consueto, il re chiedeva all'aula di approvare il candidato scelto dal governo – Cassiodoro avverte l'esigenza di motivare questa nomina, e lo fa ricorrendo sia ad argomenti particolari, connessi al profilo del nuovo console, sia ad argomenti di carattere generale: Felice meritava il consolato perché apparteneva a una *speciosa stirpis* e al tempo stesso aveva mostrato indubbi meriti personali (*suis meritis relucens*). E poi esisteva una lunga tradizione che suffragava la sua predisposizione ai *fasces*:

Legit enim frequenter Roma fasces de moenibus Gallicanis, ne aut in damno suo praecipua contemneret aut probata virtus inhonora cessaret. Impleatur ergo nobilis curia provincialibus bonis, cuius est proprium quodcumque videtur esse praecipuum. Ipse quoque annus temporum pater quadrifaria se diversitate componit, nec desiderium caperet si novitatis gratiam non haberet.

Roma, infatti, ha raccolto frequentemente fasci dalle città gallicane, per non disprezzare a proprio danno ciò che è esimio e non lasciare priva di onori la virtù provata. Si riempia, dunque, di virtù provinciali la nobile curia, alla quale appartiene tutto ciò che è esimio. Anche l'anno, padre del tempo, si compone di quattro parti diverse, né susciterebbe desideri, se non avesse l'attrattiva della novità⁵⁶.

Alla chiusura dell'aristocrazia romana verso gli ambienti gallici Cassiodoro risponde valorizzando la tradizione familiare di Felice; risponde ricordando l'attitudine tradizionale del senato ad accogliere i migliori, anche se esterni alle cerchie aristocratiche italiane, in particolare i nobili della Gallia; risponde, infine, celebrando, attraverso la metafora delle stagioni, l'importanza del rinnovamento nella tradizione romana, con un dettaglio che avvicina il tenore di questo discorso al dibattito sull'integrazione dei *primores* della Gallia Comata del 48 d.C.⁵⁷.

È chiaro che le tensioni che accompagnarono la nomina di Felice non si erano verificate, pochi anni prima, nel caso dell'elezione di Avieno: il fatto che questi potesse essere un Magnus, avere un'ascendenza gallica, non costituiva un elemento di disturbo; il problema infatti non era etnico, ma politico, e riguardava l'andamento dei rapporti fra nobiltà gallica, governo ostrogoto e aristocrazia italiana. Il compromesso fra gli Amali e il senato,

⁵⁶ Cassiod., *Var.*, 2, 3, 6 (traduz. A. La Rocca).

⁵⁷ Vd. il commento di A. La Rocca a *Var.*, 2, 3, in *Varie cds*.

in virtù del quale il regno ostrogoto era posto nella condizione di legittimare, all'insegna della romanità, il controllo dell'Italia, implicava una linea di governo coerente con gli interessi e i sentimenti dell'aristocrazia senatoria. È su questo equilibrio che si fondava la stabilità del regno ed è poi dalla sua disgregazione che avrebbe avuto origine il disfacimento del progetto teodericiano.

Conclusioni

In questa prospettiva, una proiezione del regno verso la Gallia costituiva un piccolo segnale di allarme per alcuni segmenti dell'aristocrazia romana; il segnale di una novità che alterava un equilibrio molto delicato. Teoderico andava a toccare un nervo scoperto della storia dell'Occidente romano fra V e VI secolo, affrontando un problema che aveva generato forti tensioni fra governo imperiale e aristocrazia senatoria. Proprio negli anni del consolato di Magnus queste tensioni erano degenerare in un conflitto drammatico: la strategia attuata da Maioriano per stabilizzare la Gallia dopo l'eliminazione di Avito e dopo l'occupazione militare del 458 (l'esercito romano aveva sconfitto i Visigoti ad Arles e aveva liberato Lione dai Burgundi entrati con il sostegno dei senatori gallici) prevedeva la reintegrazione della classe dirigente transalpina nel governo imperiale. Era stata un'operazione massiccia. Al di là di alcune cariche minori, come la comitiva onoraria conferita a Sidonio, furono assegnate dignità illustri ad almeno quattro cittadini della Gallia: il *quaestor sacri palatii* Domnulus, il quale aveva legami strettissimi con Lione, di cui forse era originario; tre membri della famiglia dei Magni: Magnus, prefetto delle Gallie e console del 460; suo nipote Camillus, insignito di due altissime dignità, una delle quali fu sicuramente la prefettura delle Gallie; Ennodius, avo del vescovo e secondo alcuni fratello del console del 460, nominato da Maioriano *comes rei privatae*⁵⁸. Privilegiare i Magni significava assorbire nel governo imperiale una famiglia originaria della Gallia ma in grado di interagire positivamente con le classi dirigenti italiane, almeno quelle dell'Italia transpadana. Nonostante ciò, questa politica di integrazione risultò comunque sbilanciata, insidiosa, distante dagli interessi di settori potenti dell'aristocrazia senatoria, anzitutto quelli che gravitavano intor-

⁵⁸ Sulla politica di Maioriano in Gallia e per il profilo di questi funzionari si rimanda a Oppedisano 2013, cap. 8.

no al decio Basilio (si tratta di gruppi radicati nell'Urbe che, fin dall'età di Stilicone, avevano esercitato con crescente efficacia una pressione costante sul governo, affermando, per usare le parole di Santo Mazzarino, «la propria preminenza sullo Stato e sullo stesso potere centrale»)⁵⁹. Dopo la reazione dell'aristocrazia terriera al governo, nel 461, la prefettura gallica andò incontro a una rapida e inesorabile scissione dall'Italia romana, nonostante il tentativo, fallito, di Antemio di contrastare questo processo⁶⁰.

Teoderico, dopo quasi cinquant'anni, recuperò quel programma. Ma lo fece con cautela: ne sfruttò soprattutto le ricadute ideologiche, come abbiamo visto; sicuramente prevedeva di ricavare vantaggi concreti dalla riacquisizione di un'area potenzialmente ricca e dal ripristino di un tessuto commerciale e di una rete di scambi che la nobiltà gallica, e certamente la famiglia dei Magni, sarebbe stata in grado di valorizzare. Ma il governo della Gallia, a differenza di quanto era avvenuto alla fine dell'impero romano, sarebbe rimasto centralizzato: negli anni di Teoderico come in quelli di Atalarico, non sarebbe stato concesso alcuno spazio ai nobili di quelle terre per amministrare direttamente la loro prefettura (l'esperienza di Arvando, del resto, imponeva cautela)⁶¹; una prefettura governata per un tempo incredibilmente lungo, dal 510 al 534, da Liberio, un uomo di fiducia di Teoderico, colui che più di chiunque altro aveva saputo bilanciare gli interessi del governo ostrogoto con quelli dei grandi *possessores* italici.

Bibliografia primaria

GIOANNI 2006: *Ennode de Pavie. Lettres. Tome I, livres I et II*, Texte établi, traduit et commenté par S. Gioanni, Paris 2006.

Varie 2014: FLAVIO MAGNO AURELIO CASSIODORO SENATORE, *Varie*, Direzione di A. Giardina, a cura di A. Giardina, G.A. Cecconi, I. Tantillo, con la collaborazione di F. Oppedisano, II, Roma 2014.

Varie 2015: FLAVIO MAGNO AURELIO CASSIODORO SENATORE, *Varie*, Direzione di A. Giardina, a cura di A. Giardina, G.A. Cecconi, I. Tantillo, con la collaborazione di F. Oppedisano, III, Roma 2015.

Varie 2016: FLAVIO MAGNO AURELIO CASSIODORO SENATORE, *Varie*, Direzione

⁵⁹ Mazzarino 1990 (1942), p. 165.

⁶⁰ Sull'azione di Antemio in Gallia vd. ora Janniard 2020, pp. 233-8.

⁶¹ Su Arvando vd. Teitler 1992; Pietrini 2015; De Luca 2017.

- di A. Giardina, a cura di A. Giardina, G.A. Cecconi, I. Tantillo, con la collaborazione di F. Oppedisano, IV, Roma 2016.
- Varie cds: FLAVIO MAGNO AURELIO CASSIODORO SENATORE, *Varie*, Direzione di A. Giardina, a cura di A. Giardina, G.A. Cecconi, I. Tantillo, con la collaborazione di F. Oppedisano, I, in corso di stampa.

Bibliografia secondaria

- ARNOLD 2012: J.J. ARNOLD, *The battle of Vouillé and the restoration of the Roman empire*, in R.W. Mathisen, D. Shanzer (eds.), *The battle of Vouillé, 507 CE. Where France Began*, Boston-Berlin 2012, pp. 111-36.
- ARNOLD 2014: J.J. ARNOLD, *Theoderic and the roman imperial restoration*, Cambridge 2014.
- BADEL 2005: C. BADEL, *La noblesse de l'Empire romain. Les masques et la vertu*, Paris 2005.
- BARNISH 1988: S.J.B. BARNISH, *Transformation and survival in the western senatorial aristocracy, c. AD 400-700*, «PBSR», 56, 1988, pp. 120-55.
- BJORNLIIE 2013: S. BJORNLIIE, *Politics and tradition between Rome, Ravenna and Constantinople. A Study of Cassiodorus and the Variae, 527-554*, Cambridge 2013.
- CECCONI 2007: G.A. CECCONI, *Lineamenti di storia del consolato tardoantico*, in M. David (a cura di), *Eburnea Diptycha. I dittici d'avorio tra Antichità e Medioevo*, Bari 2007, pp. 109-30.
- CHASTAGNOL 1981: A. CHASTAGNOL, *Réflexions sur la fin du Sénat de Rome*, in *Atti dell'Accademia Romanistica Costantiniana, IV Convegno internazionale, in onore di Mario De Dominicis (Perugia-Spello-Bettona-Todi, 1-4 ottobre 1979)*, Perugia 1981, pp. 167-78.
- CHASTAGNOL 1992: A. CHASTAGNOL, *Le Sénat romain à l'époque impériale. Recherches sur la composition de l'Assemblée et le statut de ses membres*, Paris 1992.
- CHRYSOS 1981: E.K. CHRYSOS, *Die Amaler-Herrschaft in Italien und das imperium romanum. Der Vertragsentwurf des Jahres 535*, «Byzantion», 51, 1981, pp. 452-62.
- CLAUDE 1978: D. CLAUDE, *Universale und partikulare Züge in der Politik Theoderichs*, «Francia», 6, 1978, pp. 19-58.
- CLAUDE 1993: D. CLAUDE, *Theoderich d. Gr. und die europäischen Mächte*, in *Theoderico il Grande e i Goti d'Italia*, Atti del XIII Congresso internazionale di studi sull'Alto Medioevo (Milano, 2-6 novembre 1992), Spoleto 1993, pp. 21-43.
- CLRE: R.S. BAGNALL et al., *Consuls of the later Roman empire*, Atlanta 1987.

- CRISTINI 2023: M. CRISTINI, *La poilitica esterna dei successori di Teoderico*, Roma 2023.
- DEPLAÇE 2000: Ch. DELAPLACE, *La «Guerre de Provence» (507-511), un épisode oublié de la domination ostrogothique en Occident*, in *Romanité et cité chrétienne. Permanences et mutations, intégration et exclusion du I^{er} au VI^e siècle. Mélanges en l'honneur d'Y. Duval*, Paris 2000, pp. 77-89.
- DE LUCA 2017: S. DE LUCA, *Il processo di Arvando e il ruolo del senato tra Antemio e Ricimero*, «Historia», 66, 2017, pp. 483-508.
- DE MICO 2005: N. DE MICO, *Il simbolismo romano di Clodoveo in Gregorio di Tours*, Hist. II 38, «RCCM», 47, 2005, pp. 125-37.
- DRINKWATER - ELTON 1992: J. DRINKWATER, H. ELTON (ed.), *Fifth-century Gaul: a crisis of identity?*, Cambridge 1992.
- DUMÉZIL 2011: B. DUMÉZIL, *Le patrice Liberius: développement et redéploiement d'un réseau dans la première moitié du VI^e siècle*, in *Échanges, communications et réseaux dans le haut Moyen Âge. Études et textes offerts à Stéphane Lebecq*, Textes réunis par A. Gautier, C. Martin, Turnhout 2011, pp. 27-44.
- ESCÁMEZ DE VERA 2015: D.M. ESCÁMEZ DE VERA, *Rumor, prodigia, e ideología en época flavia*, «SHHA», 33, 2015, pp. 169-93.
- GAUDENZI 1888: A. GAUDENZI, *Sui rapporti tra l'Italia e l'impero d'Oriente fra gli anni 476 e 554 d.C.*, Bologna 1888.
- GIARDINA 2006: A. GIARDINA, *Livelli di regalità*, in Id., *Cassiodoro politico*, Roma 2006, pp. 101-59.
- HAARER 2006: F.K. HAARER, *Anastasius I: politics and empire in the late Roman world*, Cambridge 2006.
- JANNIARD 2020: S. JANNIARD, *Objectifs et moyens de la politique militaire d'Anthémius*, in F. Oppedisano (a cura di), *Procopio Antemio imperatore di Roma*, Roma 2020, pp. 229-55.
- JONES 1974 (1962): A.H.M. JONES, *The constitutional position of Odoacer and Theoderic*, in P.A. Brunt (a cura di), *The Roman economy. Studies in ancient economic and administrative history*, Oxford 1974, pp. 365-74 (già «JRS», 52, 1962, pp. 126-30).
- KULIKOWSKI 2013: M. KULIKOWSKI, *Sundered aristocracies, new kingdoms, and the end of the Western Empire*, in S. Diefenbach, G.M. Müller (a cura di), *Gallien in Spätantike und Frühmittelalter. Kulturgeschichte einer Region*, Berlin-Boston 2013, pp. 79-90.
- LA ROCCA - OPPEDISANO 2016: A. LA ROCCA, F. OPPEDISANO, *Il senato romano nell'Italia ostrogota*, Roma 2016.
- MARCONI 2013: G. MARCONI, *Ennodio e la nobiltà gallo-romana nell'Italia ostrogota*, Spoleto 2013.
- MATHISEN 1991 (1979): R.W. MATHISEN, *Resistance and reconciliation. Majorian*

- and the Gallic aristocracy after the fall of Avitus*, in Id., *Studies in the history, literature and society of late antiquity*, Amsterdam 1991, pp. 167-97 (già «Francia», 7, 1979, pp. 597-627).
- MATHISEN 1991 (1981): R.W. MATHISEN, *Epistolography, literary circles and family ties in late Roman Gaul*, in Id., *Studies in the history, literature and society of late antiquity*, Amsterdam 1991, pp. 13-27 (già «TAPhA», 111, 1981, pp. 95-109).
- MATHISEN 1993: R.W. MATHISEN, *Roman aristocrats in barbarian Gaul: strategies for survival in an age of transition*, Austin 1993.
- MATHISEN 1999: *Ruricius of Limoges and friends. A collection of letters from Visigothic Gaul*, Translated with introduction, commentary and notes by R.W. Mathisen, Liverpool 1999.
- MATHISEN 2003: R.W. MATHISEN, *Qui genus, unde patres? The case of Arcadius Placidus Magnus Felix*, «Medieval Prosopography», 24, 2003, pp. 55-71.
- MATHISEN 2006: R.W. MATHISEN, *Peregrini, barbari, and cives romani: concepts of citizenship and the legal identity of barbarians in the later Roman empire*, «AHR», 111, 2006, pp. 1011-40.
- MATHISEN - SHANZER 2012: R.W. MATHISEN, D. SHANZER (eds.), *The battle of Vouillé, 507 CE. Where France began*, Boston-Berlin 2012.
- MATTHEWS 1975: J. MATTHEWS, *Western aristocracies and imperial court. A.D. 364-425*, Oxford 1975.
- MAZZARINO 1990 (1942): S. MAZZARINO, *Stilicone. La crisi imperiale dopo Teodosio*, Milano 1990 (I ed. Roma 1942).
- MEIER 2009: M. MEIER, *Anastasios I. Die Entstehung des Byzantinischen Reiches*, Stuttgart 2009.
- MEURER 2019: T.L. MEURER, *Vergangenes Nerhandeln. Spätantike Statusdiskurse senatorischer Eliten in Gallien und Italien*, Berlin-Boson 2019.
- MOMMSEN 1910 (1889-1890): TH. MOMMSEN, *Ostgothische Studien*, in Id., *Gesammelte Schriften*, VI, *Historische Schriften*, III, Berlin 1910, pp. 362-484 (già «Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde», 14, 1889, pp. 225-49; 453-544; 15, 1890, pp. 181-6).
- MORETTI 2002: P.F. MORETTI, *Di nuovo sulla fortuna di un termine "agricolo": seminarium*, in I. Gualandri (a cura di), *Tra IV e V secolo. Studi sulla cultura latina tardoantica*, Milano 2002, pp. 159-88.
- MORGAN 1996: G. MORGAN, *Vespasian and the omens in Tacitus «Histories» 2.78, «Phoenix»*, 50, 1, 1996, pp. 41-55.
- MOORHEAD 1992: J. MOORHEAD, *Theoderic in Italy*, Oxford 1992.
- NÄF 1995: B. NÄF, *Fulgentius von Ruspe, Caesarius von Arles und die Versammlungen der römischen Senatoren*, «Klio», 74, 1992, pp. 431-46.
- O'DONNELL 1981: J.J. O'DONNELL, *Liberius the patrician*, «Traditio», 37, 1981, pp. 31-72.

- OPPEDISANO 2013: F. OPPEDISANO, *L'impero d'Occidente negli anni di Maioriano*, Roma 2013.
- OPPEDISANO 2019: F. OPPEDISANO, *Senato e cariche pubbliche nelle Res gestae di Ammiano Marcellino*, in T. Gnoli (a cura di), *Aspetti di tarda antichità. Storici, storia e documenti del IV secolo d.C.*, Bologna 2019, pp. 213-26.
- OPPEDISANO 2022: F. OPPEDISANO, *L'autonomia del senato nella res publica tardoantica*, in *A global crisis? The Roman World between the 3rd and the 5th century CE*, Ed. by P. Cimadomo, D. Nappo, Roma 2022, 129-140.
- ORLANDI 2004: S. ORLANDI, *Epigrafia anfiteatrale dell'Occidente romano*, VI, *Roma. Anfiteatri e strutture annesse con una nuova edizione e commento delle iscrizioni del Colosseo*, Roma 2004.
- ORLANDI 2006: S. ORLANDI, *Le iscrizioni del Colosseo come base documentaria per lo studio del senato tardoantico*, in *Le trasformazioni delle élites in età tardoantica*, Atti del Convegno Internazionale (Perugia, 15-16 marzo 2004), a cura di R. Lizzi Testa, Roma 2006, pp. 311-24.
- Patrie gauloise* 1983: *La patrie gauloise d'Agrippa au VIème siècle*, Actes du Colloque (Lyon 1981), Lyon 1983.
- PChBE II, 2: *Prosopographie chrétienne du Bas-Empire*, II, *Prosopographie de l'Italie chrétienne (313-604)*, 2, L-Z, Sous la direction de Ch. Pietri, L. Pietri, Roma 2000.
- PChBE IV: *Prosopographie chrétienne du Bas-Empire*, IV, *Prosopographie de la Gaule chrétienne (313-614)*, Sous la direction de L. Pietri, M. Heijmans, Paris 2013.
- PIB II: S. Cosentino (a cura di), *Prosopografia dell'Italia bizantina (493-804)*, I, G-O, Bologna 2000.
- PIETRI 1986: L. PIETRI, *L'ordine senatorio in Gallia dal 476 alla fine del VI secolo*, in A. Giardina (a cura di), *Società romana e impero tardoantico*, I, *Istituzioni, ceti, economie*, Roma-Bari 1986, pp. 307-23.
- PIETRINI 2015: S. PIETRINI, *Il processo di Arvando. Il racconto di Sidonio Apollinare*, in G. Bassanelli (a cura di), *Ravenna capitale. Giudizi, giudici e norme processuali in Occidente nei secoli IV-VIII*, I, *Saggi*, Santarcangelo di Romagna 2015, pp. 301-21.
- PLRE II: *The Prosopography of the Later Roman Empire*, II, A.D. 395-527, By J.R. Martindale, Cambridge-London-New York-New Rochelle-Melbourne-Sidney 1980.
- PORENA 2012: P. PORENA, *L'insediamento degli Ostrogoti in Italia*, Roma 2012.
- PROSTKO - PROSTYŃSKI 1994: J. PROSTKO-PROSTYŃSKI, *Utraeque res publicae. The emperor Anastasius I's Gothic policy (491-518)*, Poznań 1994.
- REQUENA 2017: M. REQUENA, *L'imperatore predestinato*, Roma 2017.
- ROTA 2002: S. ROTA (a cura di), *Magno Felice Ennodio. Panegirico del clementissimo re Teoderico* (opusc. 1), Roma 2002.

- ROTA 2023: S. ROTA, *I frammenti oratori di Cassiodoro*, Edizione, traduzione, commento, Roma 2023.
- SAITTA 1988: B. SAITTA, *Teoderico di fronte a Franchi e Visigoti (a proposito della battaglia di Vouillé)*, in *Cultura e società nell'Italia medievale. Studi per Paolo Brezzi*, Roma 1988, pp. 737-50.
- SCHÄFER 1989: TH. SCHÄFER, *Imperii insignia: sella curulis und fascies. Zur Repräsentation römischer Magistrate*, Mainz 1989.
- SCHÄFER 1991: CH. SCHÄFER, *Der weströmische Senat als Träger antiker Kontinuität unter der Ostgotenkönigen (490-540 n. Chr.)*, St. Katharinen 1991.
- SGUAITAMATTI 2012: L. SGUAITAMATTI, *Der spätantike Konsulat*, Fribourg 2012.
- SIVONEN 2006: P. SIVONEN, *Being a Roman magistrate. Office-holding and Roman identity in late antique Gaul*, Helsinki 2006.
- STADERMANN 2020: C. STADERMANN, *Restitutio Romanarum Galliarum. Theoderichs des Großen Intervention in Gallien (507-511)*, «Frühmittelalterliche Studien», 54, 2020, pp. 1-67.
- STROHEKER 1965 (1942): K.F. STROHEKER, *Die Senatoren bei Gregor von Tours*, in Id., *Germanentum und Spätantike*, Zürich-Stuttgart 1965, pp. 192-206 (già «Klio», 34, 1942, pp. 293-305).
- STROHEKER 1948: K.F. STROHEKER, *Der senatorische Adel im spätantiken Gallien*, Tübingen 1948.
- TANTILLO 1999: I. TANTILLO, *Un senatore gallico del V secolo d.C.*, «Epigraphica», 61, 1999, pp. 267-76.
- TEITLER 1992: H.C. TEITLER, *Un-Roman activities in late antique Gaul: the cases of Arvandus and Seronatus*, in J. Drinkwater, H. Elton (ed.), *Fifth-century Gaul: a crisis of identity?*, Cambridge 1992, pp. 309-17.
- URBAN 1999: R. URBAN, *Gallia Rebellis. Erhebungen in Gallien im Spiegel antiker Zeugnisse*, Stuttgart 1999.
- VIGOURT 2001: A. VIGOURT, *Les présages impériaux d'Auguste à Domitien*, Paris 2001.
- VITIELLO 2005: M. VITIELLO, *Momenti di Roma ostrogota: adventus, feste, politica*, Stuttgart 2005.
- WIEMER 2018: H.-U. WIEMER, *Theoderich der Grosse. König der Goten - Herrscher der Römer. Eine Biographie*, München 2018.
- WOOD 2014: I. WOOD, *The Burgundians and Byzantium*, in A. Fischer, I. Wood (a cura di), *Western perspectives on the Mediterranean. Cultural transfer in late antiquity and the early middle ages, 400-800 AD*, London-New Delhi-New York-Sidney 2014, pp. 1-16.
- WOZNIAK 1981: F.E. WOZNIAK, *East Rome, Ravenna and Western Illyricum: 454-536 A.D.*, «Historia», 30, 1981, pp. 351-82.

Relazioni pericolose: i rapporti diplomatici tra gli Ostrogoti e i Franchi durante la Guerra Gotica

Marco Cristini, Università degli Studi di Firenze

ABSTRACT The relations with the Franks were an important part of Ostrogothic foreign policy throughout the Gothic War. Theodahad tried immediately to secure their neutrality and Vitiges signed a treaty with them. In 538, Theudebert sent a Burgundian army to Italy, ostensibly consisting of ‘volunteers’, and the following year he came to Italy himself. Under Totila, the Franks were able to occupy part of Northern Italy and adhered to a policy of neutrality, yet they took advantage of his death in order to further extend their influence. Theia again asked the Franks for help and a group of warriors led by two Alamannic dukes was sent to Italy. The relations between Ostrogoths and Franks show the importance of the observance of treaties, as well as the frequent recourse to alleged ‘volunteers’ in order to fight against an ally without formally breaking a treaty.

KEYWORDS: Ostrogoths; Franks; Gothic War

PAROLE CHIAVE: Ostrogoti; Franchi, Guerra gotica

Relazioni pericolose: i rapporti diplomatici tra gli Ostrogoti e i Franchi durante la Guerra Gotica

Marco Cristini

Introduzione

La politica esterna dei sovrani ostrogoti ebbe due interlocutori privilegiati, Costantinopoli e il regno franco. Teoderico, dopo il suo arrivo in Italia, cercò subito di stabilire relazioni cordiali con l'impero, consapevole che senza il benessere di Anastasio sarebbe stato impossibile controllare la penisola italiana, e allo stesso tempo diede avvio a una *Bündnispolitik* basata su un'elaborata rete di alleanze matrimoniali, con lo scopo di porre fine alla cronica instabilità che aveva caratterizzato fino a quel momento le relazioni tra le genti insediate sui territori dell'antico impero d'Occidente; era un progetto politico maturato in seguito al periodo trascorso nei Balcani, durante il quale gli Ostrogoti avevano toccato con mano le conseguenze della conflittualità, spesso fomentata da Bisanzio, tra diversi gruppi barbarici¹.

Già nei primi anni di regno Teoderico aveva saputo cogliere le potenzialità del popolo di Clodoveo, al punto che fu a questi e non al visigoto Alarico II o al burgundo Gundobado, sovrani all'epoca assai più celebri, che si rivolse per cercare una sposa². Tuttavia l'unione tra Teoderico e Audefla, sorella di Clodoveo, non inaugurò una stagione di concordia

* Il contributo è parte dei lavori elaborati nell'ambito del PRIN 2017 *Ruling in hard times. Patterns of power and practices of government in the making of Carolingian Italy* (PI Giuseppe Albertoni), all'interno dell'unità di ricerca della Scuola Normale Superiore, Pisa (coordinata da Fabrizio Oppedisano).

¹ Sulla politica esterna di Teoderico, cfr. almeno WOLFRAM 2009, pp. 306-24, e WIEMER 2018, pp. 330-97, oltre allo studio monografico di LAST 2013. Meno aggiornato ma ancora utile MOORHEAD 1992, pp. 173-211.

² Cfr. MATHISEN 2020. I Visigoti avevano mantenuto la loro egemonia sulla Gallia fino alla Guerra di Provenza, nonostante le ripetute campagne militari condotte da Clodoveo.

tra i rispettivi popoli³. La rivalità tra il regno franco e il regno ostrogoto era resa inevitabile da elementari considerazioni di natura geopolitica, dato che tanto Teoderico quanto Clodoveo ambivano a esercitare un ruolo egemone tra i popoli germanici e la Gallia meridionale rappresentava una regione strategica per entrambi⁴. La disfatta visigota a Vouillé nel 507 mise in crisi il sistema di alleanze pazientemente costruito da Teoderico e rese indispensabile un intervento diretto degli Ostrogoti nel conflitto, per impedire ai Franchi di arrivare fin sulle coste del Mediterraneo e interrompere la continuità territoriale tra le due stirpi gotiche⁵.

Per rispondere alle ambizioni egemoniche nutrite da Clodoveo e, almeno in un primo momento, incoraggiate da Bisanzio⁶, Teoderico non si limitò a occupare con le sue truppe buona parte della Gallia Meridionale, ma elaborò anche un'ideologia politica efficacemente riassunta da Cassiodoro in *Var.*, 1, 1 (una missiva indirizzata ad Anastasio), con l'espressione «quantum vos sequimur, tantum gentes alias anteimus»⁷. Il regno ostrogoto, nelle intenzioni del suo fondatore, avrebbe dovuto occupare una posizione intermedia tra Costantinopoli e i regni germanici, un obiettivo conseguibile grazie alla raffinata politica di *imitatio imperii* promossa dall'Amalo e al valore dell'esercito ostrogoto, che era uscito vincitore dalla guerra di Provenza⁸. Questo ambizioso disegno sembrò sul punto di realizzarsi in seguito alla morte di Clodoveo e alla suddivisione del suo regno tra i figli, eventi che determinarono una battuta d'arresto per l'espansione territoriale franca, ma dopo la scomparsa di Teoderico gli equilibri di potere mutarono nuovamente.

³ *Exc. Val.*, 63; Iord., *Get.*, 295-296 (erroneamente definita 'figlia') e Greg. Tur., *Hist.*, 3, 31. Sulla politica matrimoniale teodericiana, cfr. ultimamente FAUVINET-RANSON 2018.

⁴ Sulle ambizioni territoriali e politiche di Clodoveo alla vigilia di Vouillé si rimanda a due recenti biografie del sovrano, BECHER 2011, pp. 199-223, e ROUCHE 2013, pp. 287-307. Per un quadro complessivo della strategia teodericiana nei confronti dei Franchi, oltre ai volumi già citati, cfr. anche CLAUDE 1997.

⁵ La disamina più esaustiva della Guerra di Provenza è offerta da STADERMANN 2020.

⁶ Anastasio ratificò la conquista franca di una parte consistente dei territori prima controllati dai Visigoti conferendo a Clodoveo il consolato onorario e (probabilmente) l'ambito titolo di *patricius*, cfr. Greg. Tur., *Hist.*, 2, 38, con i commenti di MATHISEN 2012.

⁷ Cassiod., *Var.*, 1, 1, 3.

⁸ Sull'*imitatio imperii* teodericiana, cfr. ultimamente ARNOLD 2014, con le precisazioni di SCHÄFER 2017. Sull'esercito ostrogoto, cfr. REE PETERSEN 2013, pp. 149-64, e HALSALL 2016.

Sul trono di Ravenna, come noto, salì Atalarico, un fanciullo di appena otto anni, lasciando l'effettivo controllo del regno nelle mani della madre Amalasunta⁹. La minore età del sovrano rendeva sconsigliabile intraprendere onerose campagne militari all'estero, pertanto gli Ostrogoti furono costretti a tollerare l'annessione dei regni burgundo e turingio ai domini franchi. Fu altresì impossibile intervenire in aiuto dei Visigoti, che dopo la morte di Teoderico avevano riacquisito piena autonomia e che nel 531 furono duramente sconfitti dai Franchi, perdendo buona parte dei territori gallici ancora in loro possesso¹⁰.

La presenza di una pluralità di interlocutori spesso in lotta tra loro, frutto del passaggio dal monopolio politico imperiale a un equilibrio multipolare verificatosi in Occidente a partire dal V secolo¹¹, aveva garantito a Teoderico ampi margini di manovra nelle relazioni con gli altri popoli, rendendo difficile la formazione di un fronte anti-gotico unitario, nonostante i ripetuti tentativi in tal senso promossi da Costantinopoli. Negli anni successivi, però, l'indebolimento dei Visigoti, la scomparsa dei Vandali e la caduta delle altre *gentes* sotto l'egemonia franca ridussero drasticamente le opzioni dei sovrani ostrogoti, costringendoli dapprima a privilegiare l'alleanza con l'impero, non più fondata – nemmeno nella coeva comuni-

⁹ Iord., *Get.*, 304, definisce Atalarico «vix decennis», mentre in *Rom.*, 367 il fanciullo (nel 526) è «octo annos [...] vivens», un dato che trova conferma in Procop., *Goth.*, 1, 2, 1 (ὀκτὼ γεγονὼς ἔτη). Verosimilmente l'aggettivo «decennis» dei *Getica* è il risultato di una corruzione testuale e la lezione originaria era «octennis», cfr. CRISTINI 2020a. Su Amalasunta, è imprescindibile VITIELLO 2017. La successione a Teoderico è stata recentemente analizzata da WIEMER 2020.

¹⁰ Burgundi: Procop., *Goth.*, 1, 13, 3; Greg. Tur., *Hist.*, 3, 11; Mar. Avent., *Chron.*, a. 534; cfr. FAVROD 1997, pp. 450-7. Turingi: Greg. Tur., *Hist.*, 3, 7-8; Procop., *Goth.*, 1, 13, 1-2; la fine del regno turingio fu immortalata nel *De excidio Thoringiae* di Venanzio Fortunato (*Carm. app.*, 1); cfr. anche KAMPERS 2009. Visigoti: Procop., *Goth.*, 1, 13, 10-11; *Chron. Caesaraug.*, 115a; Greg. Tur., *Hist. Franc.*, 3, 10 e 21; cfr. KAMPERS 2008, pp. 164-5. Sul breve regno di Amalarico, cfr. il recente saggio di POVEDA ARIAS 2020.

¹¹ BECKER 2013, p. 221: «Au V^e siècle, la situation politique européenne évolue d'un équilibre unipolaire dominé par l'Empire romain vers un équilibre multipolaire». Cfr. anche GILLET 2003, p. 3: «The political unity of the empire was replaced by a multiplicity of powers, and constant political interaction again became necessary [...]. Political communication and negotiation were the inevitable products of the break-up of the empire, and were fundamental to the nature of the barbarian kingdoms and of the Roman empire in the fifth and early sixth centuries».

cazione politica ravennate – su un rapporto nominalmente paritario¹², e in un secondo momento, dopo la rottura delle relazioni con Giustiniano, a cercare un accordo con i sovrani merovingi che garantisse almeno la loro neutralità, un compito reso più arduo dalle coeve iniziative diplomatiche imperiali volte a consolidare l'alleanza con i successori di Clodoveo.

1. *I rapporti franco-ostrogoti sotto Teodato*

Quando nel 535, in seguito alla morte di Amalasunta, ebbe inizio la Guerra Gotica, gli equilibri politici in Europa erano radicalmente cambiati rispetto all'epoca di Teoderico¹³. I Franchi, benché sotto tre diversi sovrani – Teodeberto, Childebarto e Clotario –, controllavano ormai la quasi totalità della Gallia e ambivano a raggiungere le coste del Mediterraneo, in modo da spezzare definitivamente la continuità territoriale tra le due stirpi gotiche e da avere accesso ai porti della Provenza, che avrebbero consentito loro di controllare i traffici commerciali diretti in Gallia e di inviare legazioni in Oriente senza dover attraversare i territori di altri popoli¹⁴. Non sorprende dunque che Giustiniano, al momento di dare avvio alla guerra contro Teodato, avesse inviato una lettera ai sovrani dei Franchi (riportata da Procopio di Cesarea), esortandoli ad attaccare l'Italia in virtù della comune fede cattolica e della comune ostilità nei confronti degli Ostrogoti¹⁵.

Naturalmente Procopio non poté trascrivere con assoluta fedeltà i dialoghi e le lettere presenti nei suoi libri; sarebbe perciò fuorviante analizzarne l'opera alla ricerca di una costante coerenza lessicale¹⁶. Cionondimeno da un esame complessivo dei *Bella* emerge una certa uniformità nell'uso del lessico diplomatico, specialmente per quanto riguarda i rapporti di amicizia e alleanza. Generalmente il termine *philia* designa una politica che non implicava una collaborazione militare attiva, mentre *symmachia* e

¹² Cfr. Cassiod., *Var.*, 8, 1, col commento di G. Bonamente in *Varie* 2016, pp. 173-8.

¹³ Per un quadro d'insieme della genesi del conflitto, cfr. da ultimo HEATHER 2018, pp. 147-54, anche se rimane imprescindibile RUBIN 1995, pp. 73-90.

¹⁴ Sui regni franchi alla vigilia della Guerra Gotica, cfr. ZÖLLNER 1970, pp. 79-89; EWIG 2012, pp. 33-7.

¹⁵ Procop., *Goth.*, 1, 5, 8-9. Cfr. ultimamente MARAZZI 2019, p. 28; ESDERS 2020, pp. 349-50; MARAZZI 2023, pp. 29-30.

¹⁶ CESARETTI 2012, p. 71. Più in generale sui dialoghi in Procopio, cfr. TARAGNA 2000, pp. 65-139.

omaichmia segnalano la volontà di combattere a fianco dell'alleato¹⁷. Procopio usa qui il verbo συμμαχέω, che indica una vera e propria alleanza militare, e le fonti sulle prime fasi della Guerra Gotica sembrano suffragare questa interpretazione.

Cassiodoro, in *Var.*, 11, 15, riferisce di alcuni provvedimenti regi in favore di Asti, definita «supra ceteras [scil. *civitates*] ingravata»¹⁸, mentre Procopio riporta un discorso pronunciato da Vitige all'indomani della sua ascesa al trono nel quale il re esorta i suoi soldati a porre fine al conflitto (πόλεμος) in corso con i Franchi per mezzo di un accordo, in modo da concentrare tutte le forze contro Belisario¹⁹. Le fonti sono avare di informazioni riguardo a questi episodi bellici, che probabilmente consistettero in alcune scorrerie, ma sembra verosimile che i Franchi avessero tenuto fede, almeno in un primo momento, al patto di *symmachia* siglato con l'impero.

Posto di fronte alla prospettiva di una guerra su due fronti, Teodato si affrettò a cercare un accordo con gli eredi di Clodoveo, promettendo loro i territori gallici ancora controllati dagli Ostrogoti e venti *kentenaria* d'oro²⁰, una somma non indifferente se si considera che le riserve auree del tesoro ostrogoto durante il regno di Amalasunta ammontavano a quattrocento *kentenaria*. Un *kentenarion* era pari a 100 libbre d'oro, dunque venti *kentenaria* equivalevano a 654 kg d'oro e a circa 144.000 solidi²¹.

¹⁷ Cfr. POHL 2008, p. 205, e CESARETTI 2012, p. 50. Cfr. per es. Procop., *Goth.*, 4, 25, 15: Audoino rimproverò l'imperatore perché le sue truppe non avevano combattuto contro i Gepidi assieme ai Longobardi, nonostante sussistesse un *ξυμμαχικόν* e un cospicuo contingente di Longobardi si fosse recato in Italia per unirsi a Narsete. Per ulteriori esempi, cfr. POHL 2008, p. 205, n. 12. Anche la seconda e la terza ambasceria di Totila confermano l'accezione semantica sopra indicata di *ξυμμαχία*: il re promise che gli Ostrogoti avrebbero combattuto come alleati (*ξυμμαχήσουσιν*) dell'impero. Cfr. anche Procop., *Goth.*, 4, 34, 17: Teia inviò una forte somma di denaro a Teodebaldo per convincerlo a stringere un'alleanza (*ξυμμαχία*), dal momento che gli Ostrogoti avevano bisogno delle truppe franche per continuare la guerra contro Giustiniano.

¹⁸ Cassiod., *Var.*, 11, 15, 2.

¹⁹ Procop., *Goth.*, 1, 11, 17-18; cfr. anche 1, 13, 20. Questi passi sembrano però contraddetti da 2, 25, 6, che menziona l'ingratitude dei Franchi nei confronti degli Ostrogoti senza fare riferimento a scontri armati tra i due popoli.

²⁰ Procop., *Goth.*, 1, 13, 14.

²¹ Una libbra romana = 327 g = 72 solidi (*CTh.*, 12, 6, 13 = *CI* 10, 72, 5); 1 *kentenarion* = 100 libbre (Procop., *Bell. Pers.*, 1, 22, 4) = 32,7 kg = 7200 solidi; 400 *kentenaria* = 13.080 kg = 2.880.000 solidi. Per l'entità del *kentenarion* procopiano, cfr. VITIELLO 2014, pp. 37 e

Quest'ultimo dato è significativo, perché anche Gregorio di Tours attesta il pagamento di un cospicuo tributo ai Franchi, presentandolo però come un *Wergeld* pari a 50.000 *solidi* per la morte di Amalasunta, imparentata con i sovrani merovingi²². La differenza di importo con Procopio (secondo il quale sarebbe stato pagato un tributo circa tre volte superiore) si spiega facilmente ipotizzando che il dato numerico riportato da Gregorio si riferisca alla quota toccata a ciascuno dei tre sovrani franchi (Teodeberto, Clotario e Childebarto).

La presentazione di questo ingente tributo come un *Wergeld* può essere ricondotta alle consuetudini narrative di Gregorio, che è incline a una spiccata personalizzazione degli eventi da lui narrati²³, ma è altresì possibile che lo storico avesse riportato, forse inconsapevolmente, una versione di quanto accaduto rielaborata in base alle esigenze ideologiche dei sovrani merovingi. Infatti il *Bellum Gothicum* riferisce che Teodato, in cambio della cessione della Gallia meridionale e di venti *kentenaria* d'oro, chiese l'aiuto dei Franchi²⁴, i quali però erano già legati a Giustiniano da un vincolo di *symmachia*. Stringere un analogo patto con gli Ostrogoti li avrebbe esposti all'accusa di tradimento, pertanto è verosimile che avessero scelto di presentare l'accordo con Teodato alla stregua di un indennizzo per la morte di Amalasunta, cugina di Childebarto e Clotario.

2. Un'alleanza ambigua: Vitige e i Franchi

Teodato non riuscì a concludere i negoziati prima della sua morte; l'ingrato compito di annunciare agli Ostrogoti la cessione della Provenza toccò a Vitige. Sebbene il discorso pronunciato all'indomani della sua ascesa al trono che si legge nel *Bellum Gothicum* sia da ricondurre alla penna di

211, n. 152. Sul valore ponderale della libbra romana, cfr. da ultimo CARLÀ 2009, pp. 42-3 e relativa bibliografia.

²² Greg. Tur., *Hist.*, 3, 31: «Quod cognuscentes hi regis Childeberthus et Chlothacharius, consubrinii eius, necnon et Theudoberthus [...] ad Theodadum legationem dirigunt, exprobrantes de morte eius atque dicentes: "Si haec quae egisti nobiscum non composueris, regnum tuum auferimus et simile te poena damnabimus". Tunc ille timens, quinquagina eis milia aureorum transmisit». Cfr. anche VITIELLO 2014, pp. 151-2.

²³ MURRAY 2016; BJORNIE 2020.

²⁴ Procop., *Goth.*, 1, 13, 14.

Procopio²⁵, è indubbio che si trattò di una decisione sofferta, specialmente per un sovrano che si era impossessato della corona dopo aver ucciso il predecessore e che prima delle nozze con Matasunta non poteva vantare alcun legame di parentela con la stirpe amala²⁶. Vitige inviò in Gallia dei legati con l'incarico di stringere un patto di *omaichmia*, dunque una piena alleanza militare, alle condizioni concordate con Teodato²⁷. I sovrani merovingi accettarono il denaro e suddivisero tra loro i territori gallici, ma promisero solamente di diventare *philoï* degli Ostrogoti. L'*omaichmia* – spiega Procopio – era un'opzione improponibile perché i Franchi avevano già siglato un patto analogo con l'imperatore. Ciononostante si mostrarono disponibili a mandare truppe ausiliarie in soccorso degli Ostrogoti, ma a due condizioni: avrebbero inviato i contingenti in segreto e li avrebbero scelti tra i popoli loro soggetti, in modo da poter negare qualsiasi coinvolgimento²⁸.

L'accordo del 537 rivela la ritrosia degli eredi di Clodoveo di fronte alla prospettiva di proseguire il conflitto con gli Ostrogoti, con tutta probabilità perché temevano che le truppe imperiali, occupata l'Italia, avrebbero potuto volgersi contro di loro. D'altra parte, non erano neppure intenzionati a scendere apertamente in campo contro Giustiniano, una scelta che li avrebbe esposti al rischio di ritorsioni da parte dell'impero. Si rifugiarono così in un'opportunistica neutralità, basata sulla non facile coesistenza tra una *symmachia* con Giustiniano, che di fatto venne meno non appena ebbero occupato la Provenza, e un'alleanza con gli Ostrogoti ritenuta da questi ultimi una vera e propria *omaichmia* e dai Franchi – almeno pubblicamente – una semplice *philia*.

Già dall'inizio della Guerra Gotica i sovrani merovingi mostrarono una padronanza tutt'altro che scontata della coeva prassi diplomatica, destreggiandosi con abilità tra i doveri dei *philoï* e quelli dei *symmachoi* e rimanendo – non senza qualche forzatura – all'interno del perimetro delle norme del diritto inter-nazionale (qui inteso in senso etimologico). Siamo molto lontani dall'immagine stereotipata del barbaro violento e infido tipica di tanti autori coevi²⁹; ci troviamo invece all'interno di un contesto

²⁵ Procop., *Goth.*, 1, 13, 17-25.

²⁶ Sull'ascesa al trono di Vitige, cfr. VITIELLO 2014, pp. 156-73.

²⁷ Procop., *Goth.*, 1, 13, 26.

²⁸ Procop., *Goth.*, 1, 13, 27-28.

²⁹ HEATHER 1999; MATHISEN 2016. Un esempio dei sentimenti anti-barbarici diffusi durante la tarda antichità è costituito dal cosiddetto *De proprietatibus gentium* (MGH, AA

politico post-romano caratterizzato da un sostrato di norme giuridico-diplomatiche di ascendenza imperiale e riconosciute come teoricamente valide da tutti gli interlocutori³⁰.

I contatti tra l'Italia e la Gallia ripresero all'incirca un anno dopo l'accordo appena descritto. In seguito all'occupazione da parte delle truppe di Belisario di Milano, Vitige, che aveva subito forti perdite durante l'assedio di Roma, fu costretto a chiedere ai Franchi di onorare i patti. Teodeberto acconsentì e inviò diecimila guerrieri burgundi, i quali dissero di essersi recati in Italia «liberamente e di propria iniziativa»³¹. In quegli stessi mesi una legazione imperiale guidata da un ambasciatore di nome Andrea raggiunse Teodeberto e gli comunicò la richiesta di mandare tremila uomini in soccorso dei difensori di Milano, come riferisce una lettera tramandata nelle *Epistolae Austrasicae*³². Giustiniano chiese ai Franchi di rispettare l'accordo stipulato nel 535, ma Teodeberto, il quale aveva già ordinato ai Burgundi di attraversare le Alpi proprio per riconquistare la città, prese tempo e mandò a sua volta un'ambasceria a Bisanzio.

L'inaspettato arrivo del contingente burgundo colse alla sprovvista i difensori di Milano, che non fecero in tempo a rifornirsi delle provviste necessarie per resistere a un assedio³³, e la città cadde all'inizio del 539. Il *Bellum Gothicum* riferisce che tutti gli abitanti di sesso maschile, ben 300.000, furono passati a fil di spada e che le donne furono cedute ai Burgundi per compensarli del loro aiuto³⁴. Le cifre offerte da Procopio mancano di verosimiglianza³⁵, mentre il dettaglio relativo alla ricompensa data

11, 389-390), un breve catalogo di popoli che associa a ciascuna *gens* una virtù positiva o negativa. Lo stesso Procopio non era del tutto estraneo a simili pregiudizi; cfr. AUBERGER 2015; GREATREX 2018.

³⁰ Si trattava di un processo che aveva preso avvio già nel V secolo, come recentemente mostrato da BECKER 2020. Per una disamina più ampia, cfr. PULIATTI 2011; SARANTIS 2018.

³¹ Procop., *Goth.*, 2, 12, 39 ἐθελούσιοι τε καὶ αὐτονόμῳ γνῶμῃ.

³² *Epist. Austras.*, 19, 1. Sul legato Andrea, non altrimenti noto, cfr. PLRE III, p. 75 (Andreas 3).

³³ Procop., *Goth.*, 2, 12, 37-40.

³⁴ Procop., *Goth.*, 2, 21, 39. Si tratta di cifre poco credibili, ma il massacro degli abitanti di Milano è menzionato anche da Marcell., *Auct. Chron.*, a. 539, 3: «Gothi Mediolanum ingressi muros diruunt praedamque potiti omnes Romanos interficiunt».

³⁵ Sui dati numerici in Procopio, specialmente in contesti bellici, cfr. WHATELY 2015.

ai Burgundi può contribuire a una migliore comprensione delle non facili relazioni tra gli Ostrogoti e le genti transalpine.

Milano era una città ricca e senza dubbio il bottino accumulato dai vincitori fu notevole; tuttavia ai Burgundi toccarono solamente le prigioniere. Nel 538/539 l'Italia attraversava un periodo di carestia, aggravata dal conflitto in atto e, probabilmente, da un generale peggioramento delle condizioni climatiche nell'emisfero boreale³⁶. Nutrire migliaia di persone fino al loro arrivo oltre le Alpi sarebbe stato un compito gravoso in condizioni normali e nel 539 dovette risultare un'impresa oltremodo ardua. Gli Ostrogoti si mostrarono dunque tutt'altro che riconoscenti nei confronti dei loro alleati. È impossibile stabilire con certezza se questo trattamento fosse stato determinato da necessità contingenti (sfamare i superstiti di Milano sarebbe risultato difficile anche per Vitige), dall'insoddisfazione per il comportamento di Teodeberto (che aveva onorato solo parzialmente l'*omaichmia* con gli Ostrogoti) o da antiche rivalità, anche se un episodio avvenuto poco tempo prima lascia intuire che l'ostilità tra Vitige e i Franchi probabilmente era dovuta a tensioni recenti.

Cassiodoro in *Var.* 12, 28, riferisce di un'incursione alamanna nella Liguria³⁷. Mommsen e Fridh datano il documento (un *edictum*) al 535/536, durante il regno di Teodato³⁸, mentre Krautschick lo colloca negli ultimi quattro mesi del 537, una cronologia condivisibile in quanto contiene un accenno alle prime fasi della carestia che avrebbe presto flagellato l'Italia intera³⁹. Se Vitige (come riferisce Agazia) rinunciò effettivamente alla so-

³⁶ Sulla carestia, cfr. da ultimo BRATOŽ 2016, pp. 140-4. Per l'evento climatico del 536 e le sue conseguenze, cfr. ARJAVA 2005 e NEWFIELD 2018. I rapporti tra il cambiamento del clima e i coevi mutamenti degli assetti politico-istituzionali sono presi in esame da CHEYETTE 2008. Più scettici MORELAND 2018, e HALDON et al. 2020.

³⁷ Cassiod., *Var.*, 12, 28, 4: «Alamannorum nuper fugata subreptio, quae in primis conatibus suis sic probatur oppressa, ut simul adventum suum iunxisset et exitum quasi salutaris ferri execatione purgata».

³⁸ *MGH*, *AA* 12, 383; *CCSL* 96, 496.

³⁹ KRAUTSCHICK 1983, p. 101, che riprende in parte LÖHLEIN 1932, pp. 12 e 29-31. Cfr. anche Cassiod., *Var.*, 12, 7, 1: «Atque ideo illi vel illi Sueborum incursione vastatis fiscum quintae decimae indictionis serenitas regalis indulsit, sicut te poterit instruere relecta praeceptio». Questa incursione sueba nelle *Venetiae* è verosimilmente da identificare con la scorreria alamanna, dato che gli autori antichi confondevano spesso i due popoli. Sulle due lettere, cfr. il commento di A. Marcone in *Varie* 2015, pp. 253 e 297. Sull'identificazione tra Suevoi e Alamanni, cfr. DRINKWATER 2007, pp. 320-63. Erano già considerati un medesimo

vrantà sugli Alamanni subito dopo la sua ascesa al trono⁴⁰, questi ultimi, ormai liberi da vincoli di sudditanza nei confronti degli Ostrogoti, poterono lanciare un attacco nell'Italia settentrionale verso la fine dell'anno, forse incoraggiati dai Franchi⁴¹. Si tratterebbe di una strategia analoga a quella adottata durante l'assedio di Milano, ma con tutta probabilità volta a soddisfare le richieste imperiali di intervento senza al contempo venir meno all'accordo di *philia* con Vitige. Alla luce di questo episodio, non sorprende che gli Ostrogoti avessero trattato con una certa freddezza i Burgundi.

Nel 539 i Franchi intervennero direttamente nel conflitto e condussero un'incursione nell'Italia settentrionale⁴². Gli Ostrogoti, vedendo arrivare le truppe di Teodeberto, in un primo momento pensarono che fossero giunte per combattere Belisario, una convinzione che i Franchi assecondarono finché non ebbero passato il Po nei pressi di Pavia. A quel punto iniziarono a trattare gli Ostrogoti da nemici. Tanto i guerrieri di Vitige quanto i soldati di Belisario furono colti alla sprovvista e messi in fuga, ma i Franchi ben presto dovettero fare i conti con un'epidemia che si abbatté sul loro esercito, uccidendo un terzo degli effettivi. Quando seppe dell'arrivo di Teodeberto, Belisario gli scrisse una lettera nella quale lo accusò di essere venuto meno ai giuramenti e minacciò una ritorsione da parte di Giustiniano. Teodeberto, non è chiaro se a seguito della missiva o dopo aver constatato le precarie condizioni dei suoi uomini, decise di far ritorno in Gallia⁴³.

Löhlein, recentemente seguito da Arnold, ipotizza che Teodeberto avesse lasciato dietro di sé delle truppe di occupazione guidate dai *duces* Bu-

gruppo etnico da Greg. Tur., *Hist.*, 2, 2: «Suebi, id est Alamanni». GEUENICH 1997, p. 76, osserva che «möglicherweise hat aber das gemeinsame Vorgehen von Alamannen und Sueben [...] zu einer dauerhaften Verschmelzung dieser beiden Völker geführt».

⁴⁰ Agath., *Hist.*, 1, 6, 4. Cfr. EWIG 1983, p. 20.

⁴¹ ARNOLD 2020, p. 450.

⁴² L'incursione di Teodeberto è narrata in dettaglio da Procop., *Goth.*, 2, 25, 1-18, e Greg. Tur., *Hist.*, 3, 32. Più sintetici Mar. Avent., *Chron.*, a. 539; Marcell., *Auct. Chron.*, a. 539, 4; Iord., *Rom.*, 375. Cfr. WOLFRAM 2009, p. 347; ARNOLD 2020, p. 451.

⁴³ Procop., *Goth.*, 2, 25, 19-24. Iord., *Rom.*, 375, riferisce che Belisario «rogantibus Francis pacem concessit», ma con tutta probabilità si trattò di un semplice accordo volto a evitare il ripetersi di scontri tra le truppe imperiali e quelle franche, cfr. Marcell., *Auct. Chron.*, a. 539.4: Teodeberto «pacisciens cum Belisario ad Gallias revertitur». EWIG 1983, p. 19, lo definisce un *Nichtangriffsakt*, seguito da DRAUSCHKE 2011, p. 249.

tilino, Mumoleno e Amingo⁴⁴, una congettura che si basa principalmente su un passo della vita di Giovanni di Reomé, scritta da Giona di Bobbio nel 659. In essa si legge che Teodeberto, dopo aver messo a ferro e fuoco l'Italia, «celerque reversus, demissis ducibus, quibus summam bellorum commiserat, Mumoleno et Bucceleno, ipse ad propriam repedavit»⁴⁵. L'ablativo assoluto «demissis ducibus», però, non significa che Mumoleno e Butilino/Bucellino rimasero in Italia, bensì che Teodeberto, terminata la campagna militare, li lasciò liberi di tornare alle loro dimore. Si trattava di *duces* con un notevole grado di autonomia, che con tutta probabilità guidavano contingenti di guerrieri reclutati tra i gruppi tribali direttamente soggetti alla loro autorità; non sorprende dunque che avessero chiesto di staccarsi dall'esercito di Teodeberto: in tal modo sarebbero tornati in patria più rapidamente e si sarebbero procurati i necessari approvvigionamenti con maggiore facilità. Se Giona avesse voluto indicare che ai condottieri franchi era stato ordinato di presidiare l'Italia settentrionale, avrebbe scritto «relictis ducibus»⁴⁶. La testimonianza di Paolo Diacono, successiva di oltre un secolo, è inaffidabile, in quanto confonde la scorreia del 539 sia con l'incursione del 553/554 sia con la rivolta franco-gota di Amingo e Widin del 562⁴⁷. Sembra in buona parte basata su Gregorio di Tours, il quale fatica ugualmente a distinguere le diverse fasi degli inter-

⁴⁴ LÖHLEIN 1932, pp. 35-7; cfr. anche ARNOLD 2020, p. 451; MARAZZI 2023, p. 33.

⁴⁵ *Ionae Vita Iohannis abbatis Reomanensis* 15, in *Passiones vitaeque sanctorum aevi Merovingici et antiquiorum aliquot*, ed. B. Krusch, Hannoverae 1896 (MGH, SRM 3), pp. 502-17: 513 (= MGH, SS. rer. Ger. 37, pp. 321-44: 337-8). Giustamente la traduzione di O'HARA - WOOD 2017, p. 257, recita: «he soon returned, and dismissed the generals Mummolenus and Buccelenus, to whom he had entrusted leadership in battle, and made his way back home».

⁴⁶ Cfr. *Vita Iohannis* 7 (MGH, SRM 3, p. 510, l. 1-2 = SS. rer. Ger. 37, p. 333, l. 9-10): «mox a seniore vocati, relictis oboediendo in opere securibus, ad coenobium remeant», e soprattutto *Vita Columb.* 1, 20 (MGH, SRM 4, p. 91, l. 13-16 = SS. rer. Ger. 37, p. 195, l. 3-8): «Cumque nullatenus cerneret sibi virum Dei obaudire, relictis quibusdam, quibus ferocia animi fortior inerat, Bertecharius abscessit. Hii vero qui remanserant virum Dei hortantur, ut illis misereatur qui ad tale opus patrandum infeliciter fuerant relict, eorumque periculo consuleret».

⁴⁷ Paul. Diac., *Hist. Lang.*, 2, 2: «His temporibus Narsis etiam Buccellino duci bellum intulit. Quem Theudepertus rex Francorum, cum in Italiam introisset, reversus ad Gallias, cum Amingo alio duce ad subiciendam Italiam dereliquerat. Qui Buccellinus cum paene totam Italiam direptionibus vastaret et Theudeperto suo regi de praeda Italiae munera

venti franchi in Italia⁴⁸. Risultano dirimenti i resoconti coevi di Giordane (*Rom.* 375: «rogantibus Francis [scil. *Belisarius*] pacem concessit et sine suorum dispendio de fines Italos expulit») e soprattutto di Procopio, il quale dopo aver descritto l'incursione di Teodeberto riferisce che i passi alpini che separavano la Liguria tardoantica dalla Gallia erano ancora presidiati dagli Ostrogoti⁴⁹. Sarebbe stato oltremodo rischioso lasciare in Italia un contingente franco senza aver assunto il controllo diretto dei valichi, soprattutto alla luce della precarietà dei rapporti tra Vitige e Teodeberto. Per queste ragioni, non c'è motivo di dubitare della testimonianza di Giordane, Procopio e Giona di Bobbio, assai meglio informati sugli eventi italiani rispetto a Gregorio di Tours e Paolo Diacono.

Procopio, che nel narrare la scorreria del 539 definisce i Franchi il popolo più traditore di tutti⁵⁰, indugia volentieri sulla perfidia di Teodeberto, eppure nella sua narrazione include alcuni frammenti del coevo lessico diplomatico che possono condurre verso un'interpretazione differente. Lo storico scrive anzitutto che i Franchi, dopo aver constatato che entrambi i contendenti erano stremati, decisero di non rimanere più neutrali (usa l'avverbio ἡσυχῇ), bensì di conquistare loro stessi parte della penisola. Nonostante qualche forzatura i Franchi – per ammissione dello stesso Procopio – fino a quel momento avevano mantenuto un atteggiamento equidistante tra le parti in lotta. Più avanti, poi, nel riferire i contenuti della lettera di Belisario, scrive che a un re si addice la lealtà e che «tradire i giuramenti messi per iscritto e violare i patti non è cosa lecita nemmeno agli uomini più ignobili»⁵¹.

Sarebbe fin troppo facile liquidare queste frasi come mere espressioni retoriche; esse invece rappresentano un'ottima sintesi dello *ius gentium* tardoantico. Per essere considerati membri a pieno titolo del mondo post-romano, e non barbari incivili, i Franchi erano tenuti a rispettare alcune norme basilari delle relazioni internazionali, come dimostra la stessa incursione del 539, che avvenne in un momento di estrema difficoltà per entrambi i contendenti. Un risoluto intervento franco a favore o dell'u-

copiosa conferret, cum in Campania hiemare disponeret, tandem in loco cui Tannetum nomen est gravi bello a Narsete superatus, extinctus est».

⁴⁸ Greg. Tur., *Hist.*, 3, 32.

⁴⁹ Procop., *Goth.*, 2, 28, 28-35.

⁵⁰ Procop., *Goth.*, 2, 25, 2 ἔστι γὰρ τὸ ἔθνος τοῦτο τὰ ἐς πίστιν σφαλερώτατον ἀνθρώπων ἀπάντων'.

⁵¹ Procop., *Goth.*, 2, 25, 21.

no o dell'altro avrebbe potuto determinare una rapida fine delle ostilità e per i vincitori sarebbe stato oltremodo difficile negare ai Franchi una ricompensa territoriale. Eppure Teodeberto si attenne a una politica di neutralità, saccheggiando l'Italia settentrionale per qualche mese e infine tornando sui suoi passi. Egli diede senza dubbio prova di una scarsa moralità muovendo contro l'Italia mentre Vitige e Belisario erano impegnati a combattersi, cionondimeno tenne sostanzialmente fede al patto di non belligeranza che aveva stretto sia con Giustiniano sia con Vitige.

L'importanza del formale rispetto degli accordi emerge anche da una lettera a Giustiniano di Teodebaldo, figlio di Teodeberto, inviata dopo la sua ascesa al trono⁵². Il re franco scrive che il padre «imperatoribus ac regibus vel gentibus universis fidem immaculatam promissasque semel amicitias firmis condicionibus conservavit»⁵³. Significativo è l'uso di *amicitia*, l'equivalente del greco *philia*, riferito sia ai rapporti con l'impero sia a quelli con le genti, dunque anche con gli Ostrogoti. Questo termine faceva parte del coevo lessico diplomatico, come si evince anche dalle *Variae* di Cassiodoro. In esse *amicitia* ricorre complessivamente quattordici volte e in ben quattro casi si trova all'interno di missive inviate a Giustiniano⁵⁴, nelle quali designa il rapporto di mutua collaborazione che i sovrani ostrogoti speravano si instaurasse con Costantinopoli, ma potrebbe anche alludere a un patto di non aggressione sovrapponibile alla *philia* tratteggiata da Procopio. Non a caso i riferimenti all'*amicitia* sono assenti tanto nelle lettere inviate alle altre *gentes*, rispetto alle quali i sovrani ostrogoti – quantomeno fino al 535 – si ritenevano superiori, quanto nelle missive scritte all'epoca di Teoderico, allorché i rapporti con l'imperatore erano spesso conflittuali. La richiesta di *amicitia* fu avanzata una prima volta da Atalarico e divenne più pressante nel 534-535, quando Teodato la invocò ben tre volte. L'esiguità del campione disponibile impedisce di giungere

⁵² Cfr. la dettagliata analisi di GILLET 2019.

⁵³ *Epist. Austras.*, 18, 3. L'argomentazione procede in modo analogo anche nel paragrafo successivo.

⁵⁴ Occorrenze prive di valenza diplomatica: *Var.*, 1, 42, 2; 2, 3, 6; 2, 14, 5; 3, 5, 3; 5, 40, 6; 8, 17, 2-6 (quattro occorrenze); 11, 5, 1; occorrenze in missive inviate a Giustiniano: *Var.*, 8, 1, 5; 10, 2, 2-3; 10, 22, 2. Si tratta di poco meno di un terzo delle occorrenze, mentre le epistole diplomatiche rappresentano solo una piccola parte delle *Variae*. Cfr. il commento di M. Vitiello a *Var.*, 10, 22, in *Varie* 2016, p. 444: «Il valore del termine *amicitia* in tema di rapporti internazionali si accresce considerando anche che Cassiodoro non fa un uso frequente di tale parola».

a conclusioni certe, ma un confronto con i *Getica* di Giordane, basati su materiali cassiodorei, rivela che in quest'opera la parola *amicitia* è sempre usata per descrivere una forma di alleanza tra popoli e sovrani che non implica una collaborazione militare attiva⁵⁵.

Naturalmente era possibile modificare gli accordi presi, come si evince dall'ambasceria che i Franchi inviarono a Ravenna pochi mesi prima della caduta della città, promettendo una *symmachia*, dunque una piena alleanza militare, in cambio di una sorta di condominio sulla penisola, una proposta che Vitige rifiutò⁵⁶. L'offerta di un governo congiunto dell'Italia lascia perplessi, in quanto un simile progetto era stato abbozzato da Teoderico mezzo secolo prima per indurre Odoacre alla resa, ma non si era mai concretizzato⁵⁷. Affiora il sospetto che Procopio, in mancanza di informazioni certe sul compenso chiesto dai Franchi nel 539/540, avesse attribuito loro progetti maturati soltanto anni dopo, durante la seconda fase della guerra gotica. In precedenza essi avevano riconosciuto un rapporto di *philia* con gli Ostrogoti, che li obbligava soltanto a non nuocere ai loro alleati, mentre nel 539 erano disposti a impegnarsi in un patto di vera e propria *symmachia*, pertanto un compenso dovette esserci, ma esso va ricercato in un ingente tributo o in altre concessioni territoriali, limitate a regioni specifiche e non diluite in un ipotetico condominio franco-gotico della penisola⁵⁸.

Nel corso della prima fase del conflitto, quella meglio documentata grazie alla presenza di Procopio in Italia, le relazioni tra Ostrogoti e Franchi furono caratterizzate dal rispetto formale degli accordi presi (una virtù di primaria importanza tra le genti del sesto secolo, come provano tanto le iniziative politico-militari franche quanto le accuse di Procopio, che cercò di delegittimare Teodeberto tacciandolo di slealtà), e da una crescente asimmetria: l'instabile equilibrio geopolitico dell'epoca di Amalasunta fu irrimediabilmente compromesso dallo scoppio del conflitto, che da un lato rese gli Ostrogoti dipendenti dall'aiuto o comunque dalla neutralità franca, dall'altro ne sguarnì i confini occidentali (una situazione oltremodo

⁵⁵ Iord., *Get.*, 65 (Filippo di Macedonia con i Goti); 185 (Attila e l'impero); 270-271 (le tribù gotiche e l'impero attorno al 460); 303 (Teoderico e le altre *gentes*).

⁵⁶ Procop., *Goth.*, 2, 28, 7.

⁵⁷ Procop., *Goth.*, 1, 1, 24; Sulla morte di Odoacre, cfr. ultimamente CALIRI 2017, pp. 155-8.

⁵⁸ Cfr. ESDERS 2020, p. 351.

aleatoria le cui gravi conseguenze sarebbero diventate evidenti nel decennio seguente).

3. *La neutralità franca sotto Totila*

Dopo la conquista di Ravenna da parte di Belisario nel 540 le notizie sulle relazioni franco-gotiche divengono più sporadiche. Nel 547 Procopio riferisce che i Franchi avevano assunto in modo arbitrario il controllo di parte della Liguria, delle Alpi Cozie e delle Venezie, e che Totila si mostrò disposto a riconoscere la loro egemonia su questi territori in cambio della neutralità dei sovrani merovingi, espressa ancora con l'avverbio ἡσυχῇ⁵⁹. Poi, attorno al 547/548, il re ostrogoto tentò di stringere un'alleanza matrimoniale col popolo franco, ma l'iniziativa non ebbe successo, in quanto il sovrano interpellato (o Teodeberto, o più probabilmente Teodebaldo) non intendeva dare una sua parente in sposa a un uomo che non era stato in grado di mantenere il possesso di Roma dopo averla conquistata⁶⁰. Le scarse notizie offerte da Procopio sono integrate da Mario di Avenches, secondo il quale nel 548 un «dux Francorum» di nome Lanthacarius morì «in bello Romano»⁶¹. Non è dato sapere chi ferì mortalmente il comandante franco, ma è possibile che Lanthacarius stesse combattendo al fianco di Totila, magari come mercenario o come guida di un contingente di 'volontari'⁶².

⁵⁹ Procop., *Goth.*, 3, 33, 7; 4, 24, 6-10. Cfr. però HEATHER 2018, p. 261: «While the siege of Rome was in progress, he had decided to hand over his Venetian provinces to the Frankish king Theudebert to free up more Goths for Italy from garrison duties there». Qui Heather segue *Goth.*, 4, 24, 27, ma si tratta di parte di un discorso di Teodebaldo volto a difendere l'operato del padre. Dal resoconto procopiano si ricava che prima i Franchi occuparono alcune città italiane e solo poi Totila ratificò il loro dominio su di esse; cfr. WIEMER 2013, p. 625. Secondo EWIG 1983, p. 21, «Die frankische Besetzung der venetischen Gebiete ist also wohl um 545 erfolgt». Un'altra testimonianza coeva è *Epist. Austras.*, 20, 2, nella quale Teodeberto scrive a Giustiniano che la «septentrionalis plaga Italiae» è sottomessa ai Franchi, senza menzionare alcun accordo con gli Ostrogoti. In realtà il controllo franco non si estese affatto sulla totalità delle Venetiae, cfr. Pelag., *Epist.*, 52, 15: «Hystriam et Venetias tyranno Totila possidente, Francis etiam cuncta vastantibus».

⁶⁰ Procop., *Goth.*, 3, 37, 1-2.

⁶¹ Mar. Avent., *Chron.*, a. 548. Cfr. *PLRE* III, p. 765.

⁶² Cfr. Procop., *Goth.*, 2, 12, 39: nel 538 i guerrieri burgundi erano formalmente giunti

Offrire un'interpretazione complessiva di questi episodi può essere rischioso data la laconicità delle fonti, ma un puntuale confronto con le iniziative diplomatiche di Vitige permette di formulare qualche congettura. Nel mondo tardoantico gli accordi internazionali avevano una valenza personale e andavano rinegoziati dopo la morte o la deposizione di uno dei contraenti⁶³. La cattura di Vitige nel 540 fu ritenuta come la fine del regno ostrogoto da Giustiniano, il quale considerò sempre Totila alla stregua di un ribelle⁶⁴; molto probabilmente i Franchi ritennero che i loro obblighi verso gli Ostrogoti fossero venuti meno e occuparono parte dell'Italia settentrionale.

Totila, dopo la conquista di Roma, credette di aver conseguito lo status di re legittimo e si affrettò a concludere un trattato con i Franchi, seguendo l'esempio di Vitige⁶⁵. Come nel 537, la neutralità franca fu ottenuta con cessioni territoriali e – almeno a giudicare dalla presenza di *siliquae* con l'effigie di Totila in numerose sepolture franche – anche con ingenti tributi⁶⁶. Come si è visto, la neutralità non escludeva l'invio di contingenti di volontari; forse Lanthacarius faceva parte di un corpo di spedizione inviato in aiuto di Totila, come potrebbe suggerire la cronologia di Mario di Avenches, che colloca la morte di questo *dux* nel 548, ovvero l'anno dopo le trattative appena ricordate. Quanto al progetto matrimoniale di

in Italia ἐθελοούσιοι τε καὶ αὐτονόμῳ γνώμῃ. Per un'analisi complessiva dei rapporti tra Totila e i Franchi, cfr. da ultimo CRISTINI 2020, pp. 38-42.

⁶³ Per un'introduzione ai trattati di epoca tardoantica si rimanda a PADOA-SCHIOPPA 2011, pp. 40-56. Sulla durata dei trattati, cfr. almeno BLOCKLEY 1992, p. 161: «Since treaties were always between rulers, not states, their duration was set by the lifetime of the contracting parties (or their survival in office)». Probabilmente fu per questa ragione che Teodebaldo, dopo la sua ascesa al trono, si affrettò a scrivere a Giustiniano che «amicitias nostras, quas delectabiliter requiritis, stabiliter rogamus studeatis» (*Epist. Austras.*, 18, 5). Cfr. anche Roberto 2020, pp. 172-3, che mette in luce la valenza personale degli accordi tra le popolazioni barbariche e l'impero nel IV-V secolo.

⁶⁴ Significativamente, Giordane nei *Getica* non menziona mai Totila e fa terminare la bimillenaria storia del popolo gotico nel 540, con la presa di Ravenna, cfr. *Get.*, 313. Totila è definito «nefandissimus tyrannus» in *CIL* VI, 1199, l'iscrizione fatta scolpire da Narsete per celebrare la sua vittoria sugli Ostrogoti. Cfr. anche Procop., *Goth.*, 3, 11, 7; 4, 30, 2, e *Iust., Nov. App.*, 7, 2, col commento di ARCHI 1978, pp. 22-4.

⁶⁵ Cfr. *supra*.

⁶⁶ Diverse monete con l'effigie di Totila sono state trovate in sepolture franche; cfr. WERNER 1961, pp. 604-5; Gropengießer 1994, pp. 45-6.

Totila, era una mossa che faceva parte della sua strategia di legittimazione (Teoderico aveva sposato una principessa franca), anche se il rifiuto di Teodebaldo lascia intendere che non solo l'impero ma anche gli altri regni germanici non consideravano ancora il re ostrogoto alla stregua di un sovrano legittimo.

L'ambiguità della posizione franca emerse con chiarezza quando Giustiniano inviò in Gallia il legato Leonzio (attorno al 550/551) per chiedere a Teodebaldo di muovere guerra agli Ostrogoti⁶⁷. Il re franco rispose che i suoi guerrieri non potevano unirsi alle truppe imperiali perché erano amici (*philoï*) degli Ostrogoti. Significativamente, Procopio usa il medesimo termine (*philoï/philia*) per descrivere sia le relazioni tra gli Ostrogoti e i Franchi sia quelle tra i Franchi e Costantinopoli⁶⁸. Leonzio pose in evidenza il fatto che i Franchi avevano ricevuto ingenti somme di denaro dall'imperatore non solo in nome dell'amicizia, ma anche e soprattutto di un'alleanza militare, pertanto avrebbero dovuto combattere contro Totila⁶⁹. Teodebaldo però eluse la richiesta rifiutandosi di confermare il legame di *symmachia* con Bisanzio e ribadendo la *philia* sia con Totila sia con Giustiniano. Difese la sua neutralità argomentando che, se fosse venuto meno ai patti stretti con gli Ostrogoti, non avrebbe rispettato nemmeno quelli con l'impero⁷⁰. In conformità agli obblighi della *philia*, i Franchi osservarono una politica di neutralità (ancora una volta descritta da Procopio con l'espressione ἡσυχῇ μένειν)⁷¹, come indica anche quanto avvenne dopo l'arrivo in Italia del generale imperiale Narsete, allorché

⁶⁷ Procop., *Goth.*, 4, 24, 25; cfr. *PLRE* III, p. 775 (Leontius 5). Questa legazione era stata preceduta da un'altra ambasceria, inviata in Gallia dopo l'ascesa al trono di Teodebaldo; cfr. *Epist. Austras.*, 18.

⁶⁸ Cfr. POHL 2008, p. 214: «We get the impression that this concept of *xymmachia* is quite compatible with relationships between independent states (and not only between the Empire and dependent barbarians)». Lo stesso vale per la *philia*. Cfr. anche *Epist. Austras.*, 18, 3 (ricordata sopra) e 20, che contiene un riferimento alla «antiqua retroactorum principum amicitia» (20, 3), verosimilmente un'allusione all'alleanza tra Clodoveo e Anastasio.

⁶⁹ Procop., *Goth.*, 4, 24, 13 e 24. Scambi di ambascerie tra Bisanzio e i Franchi sono attestate da *Epist. Austras.*, 18-20, cfr. anche LOUNGHIS 1980, pp. 73-4.

⁷⁰ Procop., *Goth.*, 4, 24, 25 εἰ δὲ ἀβέβαιοι Φράγγοι ἐς αὐτοὺς εἶεν, οὐδὲ ὑμῖν ποτε πιστοὶ ἔσονται.

⁷¹ Procop., *Goth.*, 4, 24, 9.

non consentirono ai suoi soldati di attraversare i territori posti sotto il loro controllo, ma nemmeno li attaccarono⁷².

Nel frattempo le relazioni franco-gotiche erano diventate sempre più asimmetriche e l'Italia settentrionale era stata gradualmente egemonizzata da Teodebaldo, il quale – seguendo l'esempio dei suoi predecessori – aveva tratto profitto dalle difficoltà degli Ostrogoti per estendere ancor di più i territori da lui controllati, come emerge con chiarezza da un episodio riferito da Procopio subito dopo la battaglia di Busta Gallorum e la morte di Totila. Narsete aveva incaricato un generale di nome Valeriano di occupare Verona, ma i Franchi rivendicarono per sé la città. Narsete, che stava ancora combattendo gli Ostrogoti, non poteva aprire un nuovo fronte contro Teodebaldo, così Valeriano si ritirò senza portare a termine la sua missione⁷³. L'occupazione di un centro nevralgico come Verona costituiva senza dubbio una violazione dell'intesa raggiunta con Totila e basata sul rispetto dello *status quo*, ma il sovrano era morto e i Franchi probabilmente non si ritennero più vincolati dall'accordo stretto con lui.

4. I Franchi e il tramonto dell'Italia ostrogota

Teia, dopo la sua elezione da parte dei superstiti di Busta Gallorum, propose ai Franchi un nuovo patto di *symmachia* e iniziò a battere moneta, in modo da essere in grado di remunerare tempestivamente sia le sue truppe sia eventuali *foederati* transalpini⁷⁴. Ancora una volta si configurava un'alleanza basata sull'invio in Italia di contingenti franchi in cambio del pagamento di cospicue somme di denaro e, presumibilmente, della cessione di località strategiche come Verona. Teia morì prima di portare a compimento il suo progetto⁷⁵, ma nel 553 giunse in Italia un esercito di Alamanni guidato da due nobili, Leutari e Butilino, che secondo Agazia

⁷² Procop., *Goth.*, 4, 26, 18. Cfr. BRODKA 2018, pp. 134-9.

⁷³ Procop., *Goth.*, 4, 33, 3-6. Cfr. RUBIN 1995, p. 193; BRODKA 2018, p. 153. Su Valeriano, cfr. PLRE III, pp. 1355-61 (Valerianus 1), e più di recente GRITTI 2019, pp. 142-9.

⁷⁴ Procop., *Goth.*, 4, 34, 17 παρά Θεοδίδου τὸν Φράγγων ἄρχοντα ἔπεμψε, χρήματα πολλὰ προτείνόμενος ἐπὶ τε ξυμμαχίαν παρακαλῶν. Per un profilo essenziale di questo sovrano cfr. PLRE III, p. 1224; AMORY 1997, p. 454; KRAUTSCHICK 2005. Sulla sua monetazione, cfr. METLICH 2004, p. 46.

⁷⁵ Cadde combattendo contro Narsete durante la battaglia del Mons Lactarius; per una dettagliata analisi dello scontro cfr. ROISL 1990.

avevano accettato l'alleanza (*symmachia*) con gli Ostrogoti di loro iniziativa, nonostante le perplessità di Teodebaldo⁷⁶. Ancora una volta l'invio di un corpo di spedizione in Italia fu mascherato dalla finzione dei 'volontari' e dalla formale opposizione del sovrano, una strategia politica che caratterizzò la Guerra Gotica nella sua interezza.

Leutari e Butilino, dopo essere giunti in Italia, occuparono Parma e sconfissero un'unità di *foederati* guidata dall'erulo Fulcaris⁷⁷, suscitando così tra i superstiti di Busta Gallorum e del Mons Lactarius la speranza che fosse finalmente giunto l'aiuto franco invocato invano dagli ultimi successori di Teoderico. Agazia riferisce che gli Ostrogoti avevano siglato con l'impero εἰρήνην [...] καὶ ὁμαιχμίαν, ma non appena seppero dell'arrivo degli Alamanni si ribellarono immediatamente⁷⁸. Questo dato indica che Narsete, probabilmente agendo in qualità di plenipotenziario di Giustiniano, aveva concluso un vero e proprio trattato di pace dopo la battaglia del Mons Lactarius, basato sulla cessazione delle ostilità e su un'alleanza che Agazia non definisce *symmachia*, come il patto tra gli Ostrogoti e i *duces* degli Alamanni, bensì *omaichmia*, un apax nelle *Historiae*⁷⁹. La scelta di questo termine fu verosimilmente determinata dalla volontà da parte di Agazia di mettere in risalto la differenza tra il patto siglato dagli Ostrogoti sconfitti e l'alleanza con Leutari e Butilino, che configurano due rapporti politici differenti. Il patto con i *duces* franco-alamanni prevedeva, almeno sotto il profilo formale, la parità dei contraenti, mentre l'accordo raggiunto all'indomani della battaglia del Mons Lactarius contemplava una subordinazione all'autorità imperiale, seppur più sfumata di quanto si è solitamente ritenuto.

Ciononostante Aligerno, fratello di Teia, che era ancora assediato nella piazzaforte di Cuma, si rese conto ben presto che gli Alamanni non erano giunti per ristabilire il regno ostrogoto, bensì per assoggettare l'Italia al loro dominio, come riferisce Agazia. Nel timore che al suo popolo non fosse più concesso vivere secondo i πατρία νόμιμα, preferì sottomettersi all'impero e si recò a Classe (alla fine del 553 o nei primi mesi del 554) per consegnare a Narsete le chiavi di Cuma, dove erano custodite anche le

⁷⁶ Agath., *Hist.*, 1, 6, 2. Sull'incursione di Leutari (*PLRE* III, pp. 789-90, Leutharis 1) e Butilino (*PLRE* III, pp. 253-4), cfr. RUBIN 1995, pp. 196-200; ALBERTONI 2011; più di recente ARNOLD 2020, p. 453.

⁷⁷ Agath., *Hist.*, 1, 14.

⁷⁸ Agath., *Hist.*, 1, 15, 7.

⁷⁹ Cfr. Agath., *Hist.*, 1, 6, 2 per l'accordo con Leutari e Butilino.

insegne regie, i παράσημα τῆς Γοτθικῆς ἡγεμονίας⁸⁰. Messo di fronte alla scelta se servire Teodebaldo o Giustiniano, Aligerno preferì quest'ultimo, ratificando così definitivamente la fine del regno ostrogoto.

Aligerno fu subito inviato a Cesena, dove si rivolse ai guerrieri franco-alamanni che minacciavano la città esortandoli a desistere dalla loro incursione, che aveva ormai perso la sua ragione d'essere. Agazia riferisce che Leutari e Butilino erano mossi dalla speranza di impadronirsi dei tesori di Cuma; dopo aver saputo che la città era nelle mani di Narsete, ebbero un momento di esitazione, incerti se fosse il caso di continuare a combattere⁸¹. Il resoconto di Agazia conferma indirettamente l'esistenza di un accordo con Teia, che molto probabilmente aveva promesso ai Franchi una quota consistente del tesoro custodito nella piazzaforte campana in cambio del loro aiuto. La resa di Aligerno determinò necessariamente l'annullamento degli accordi presi con i condottieri alamanni, privando così la loro presenza in Italia di qualsivoglia giustificazione basata sulle norme internazionali vigenti nel sesto secolo. La spedizione di Leutari e Butilino, iniziata come l'ultimo atto della tormentata alleanza franco-ostrogota, si chiuse come una mera razzia, in modo non dissimile da quanto accaduto con l'incursione di Teodeberto del 539.

Dal punto di vista di chi si trovava in Italia nel 553, fu la resa di Aligerno e non la battaglia del Mons Lactarius a segnare la fine della Guerra Gotica, simboleggiata dalla cessione degli *ornamenta palatii*. La fama di Procopio e la maggiore diffusione dei suoi *Bella* hanno fatto sì che nel corso dei secoli fosse accettata una versione dei fatti più in linea con i messaggi politici diffusi da Giustiniano, che preferì identificare la fine del conflitto con una battaglia conclusasi con una schiacciante vittoria delle truppe costantinopolitane e con la morte del sovrano ostrogoto, condannando così gli eventi accaduti dopo la morte di Teia a una sorta di limbo storiografico. Le azioni degli Ostrogoti superstiti, dell'esercito franco-alamanno e di Narsete, però, indicano che fino alla fine del 553 la speranza o, a seconda

⁸⁰ Agath., *Hist.*, 1, 20. Non è chiaro a quali insegne alluda Agazia. Gli «ornamenta palatii» di epoca teodericianiana, restituiti al sovrano amalo nel 497/498 dopo che erano stati inviati a Zenone da Odoacre in seguito alla deposizione di Romolo Augustolo (*Exc. Val.*, 64), quasi sicuramente furono portati a Bisanzio nel 540. Forse si trattava di oggetti fatti realizzare da Totila oppure depositati a Pavia prima della resa di Vitige. Cfr. KOHLHAS-MÜLLER 1995, pp. 143-60. KÖRBS 1913, p. 90, colloca la resa di Cuma verso la fine di dicembre.

⁸¹ Agath., *Hist.*, 1, 20, 9-11.

dei casi, il timore che il regno ostrogoto potesse rinascere dalle sue ceneri grazie all'aiuto franco era ancora presente.

Conclusione

L'esame dei rapporti tra gli Ostrogoti e i Franchi durante la Guerra Gotica ha consentito di porre in evidenza almeno tre aspetti della coeva prassi diplomatico-militare che esercitarono un'influenza non trascurabile sull'andamento del conflitto. Anzitutto è emerso che il rispetto dei patti era una virtù di capitale importanza per i sovrani del sesto secolo, al punto che i re merovingi si sforzarono di rimanere – sebbene con non poche forzature – nel perimetro delle alleanze strette con l'impero e con gli Ostrogoti⁸². Un secondo elemento che merita di essere brevemente considerato è la validità degli accordi: diversi indizi inducono a credere che i trattati decadessero in seguito alla morte o alla deposizione di uno dei firmatari⁸³, una situazione usuale nel mondo tardoantico e che costrinse gli Ostrogoti a rinegoziare la neutralità franca offrendo nuove concessioni per almeno tre volte. Gli eredi di Clodoveo sfruttarono i momenti di interregno tra un'intesa e quella successiva per ampliare i territori italiani da loro controllati senza formalmente venir meno agli accordi, una strategia poco sostenibile nel lungo periodo ma che per il momento li mise al riparo da un possibile attacco imperiale. Emerge infine con regolarità la prassi di coinvolgere nel conflitto contingenti di popoli soggetti all'egemonia franca, che formalmente si recarono in Italia di propria iniziativa ma che in realtà erano parte integrante degli accordi stretti con gli Ostrogoti e probabilmente anche con Giustiniano. Si trattava di una strategia ben nota all'impero, che rappresenta un'ulteriore conferma della profonda influenza esercitata dalle consuetudini giuridiche, diplomatiche e militari romane sui popoli germanici⁸⁴.

⁸² Cfr. per i secoli immediatamente precedenti le conclusioni di BLOCKLEY 1992, p. 167: «In general, during the fourth and fifth centuries it appears that treaties were taken most seriously by their participants and were, therefore, a significant force for international stability during a most unstable period».

⁸³ Cfr. *supra*, nota 63.

⁸⁴ Per limitarsi ai primi decenni del VI secolo, Anastasio aveva fomentato lo scontro tra i franco-burgundi e le due stirpi gotiche, cfr. da ultimo STADERMANN 2020, p. 18, mentre Giustiniano si era servito dei Gepidi per cercare di riprendere il controllo di Sirmium

La disamina delle relazioni tra gli Ostrogoti e i Franchi durante la Guerra Gotica, al netto della loro importanza per comprendere la coeva prassi diplomatica, ha altresì indicato che esse si rivelarono spesso una fonte di insidie. Gli eredi di Teoderico furono costretti a subordinare in modo sempre più palese le loro iniziative diplomatiche e, più tardi, militari alla neutralità franca, per garantirsi la quale dovettero rinunciare ad ampie porzioni del loro regno, pregiudicando così l'integrità territoriale della penisola italiana. I sovrani merovingi seppero trarre vantaggio dal conflitto per espandere i loro territori, ma subirono ingenti perdite, che compromisero la loro capacità di reagire tempestivamente ad altre minacce, e non furono in grado di stabilire un controllo saldo sulle regioni italiane da loro occupate, che l'impero riuscì a riconquistare nell'arco di un decennio⁸⁵. Infine Giustiniano non poté mai trascurare del tutto un possibile intervento franco in soccorso di Vitige o Totila, un'eventualità che rese consigliabile concentrare le operazioni militari nell'Italia centro-meridionale, in modo da non dare adito a pericolosi malintesi. L'attività diplomatica tra l'Italia e la Gallia esercitò un'influenza crescente sull'andamento del conflitto e col passare degli anni si legò in modo indissolubile alla sopravvivenza stessa del dominio ostrogoto sulla penisola, al punto che Aligerno, fratello di Teia, posto di fronte alla scelta se servire Teodebaldo o Giustiniano, optò per l'impero e così facendo ratificò sia la fine dell'alleanza con i Franchi sia la scomparsa dello stesso regno ostrogoto.

Bibliografia primaria

Varie 2015: Flavio Magno Aurelio Cassiodoro Senatore, *Varie*, direzione di A. Giardina, a cura di A. Giardina, G.A. Cecconi, I. Tantillo, con la collaborazione di F. Oppedisano, vol. 5, Roma 2015.

Varie 2016: Flavio Magno Aurelio Cassiodoro Senatore, *Varie*, direzione di A. Giardina, a cura di A. Giardina, G.A. Cecconi, I. Tantillo, con la collaborazione di F. Oppedisano, vol. 4, Roma 2016.

(SARANTIS 2016, pp. 60-5). In entrambi i casi l'impero ambiva a ridurre l'influenza del regno ostrogoto su alcuni territori strategici senza dover scendere direttamente in campo contro Teoderico e i suoi successori.

⁸⁵ Cfr. ad esempio le difficoltà incontrate nel reprimere le rivolte scoppiate tra i Sassoni e i Turingi (ZÖLLNER 1970, p. 102).

Bibliografia secondaria

- ALBERTONI 2011: G. ALBERTONI, *Incursioni, ribellioni e identità collettive alla fine della guerra greco-gotica in Italia e nel territorio tra Trento e Verona: la rappresentazione delle fonti storico-narrative*, in M. Bassetti et al. (a cura di), *Studi sul Medioevo per Andrea Castagnetti*, Bologna 2011, pp. 1-17.
- AMORY 1997: P. AMORY, *People and identity in Ostrogothic Italy, 489-554*, Cambridge 1997.
- ARCHI 1978: G.G. ARCHI, *Pragmatica sanctio pro petitione Vigilii*, in O. Behrends et al. (cur.), *Festschrift für Franz Wieacker zum 70. Geburtstag*, Göttingen 1978, pp. 11-36 [ripubblicato in G.G. Archi, *Scritti di diritto romano. III. Studi di diritto penale, studi di diritto postclassico e giustiniano*, Milano 1981, pp. 1971-2010].
- ARJAVA 2005: A. ARJAVA, *The mystery cloud of 536 CE in the Mediterranean sources*, «DOP», 59, 2005, pp. 73-94.
- ARNOLD 2014: J.J. ARNOLD, *Theoderic and the Roman imperial restoration*, Cambridge 2014.
- ARNOLD 2020: J.J. ARNOLD, *The Merovingians and Italy: Ostrogoths and early Lombards*, in B. Effros, I. Moreira (eds.), *The Oxford handbook of the Merovingian world*, Oxford 2020, pp. 442-60.
- AUBERGER 2015: J. AUBERGER, *On est toujours le barbare de quelqu'un. Les barbares dans la Guerre des Goths de Procope*, «RPh», 89, 2015, pp. 7-29.
- BECHER 2011: M. BECHER, *Chlodwig I. Der Aufstieg der Merowinger und das Ende der antiken Welt*, München 2011.
- BECKER 2013: A. BECKER, *Les relations diplomatiques romano-barbares en Occident au V^e siècle: acteurs, fonctions, modalités*, Paris 2013.
- BECKER 2020: A. BECKER, *From hegemony to negotiation: reshaping East Roman diplomacy with barbarians during the 5th century*, in N. Drocourt, E. Malamut (dir.), *La Diplomatie Byzantine. De l'Empire Romain aux confins de L'Europe (V^e-XV^e s.)*, Leiden 2020, pp. 21-39.
- BJORNLIIE 2020: M.S. BJORNLIIE, *Greg. Tur. and the Decem libri historiarum between religious belief and rhetorical habit*, «Studies in Late Antiquity», 4, 2020, pp. 153-84.
- BLOCKLEY 1992: R.C. BLOCKLEY, *East Roman foreign policy. Formation and conduct from Diocletian to Anastasius*, Leeds 1992.
- BRATOŽ 2016: R. BRATOŽ, *La produzione e il consumo di alimenti nella provincia della Venetia et Histria al tempo dei Goti orientali*, «Antichità altoadriatiche», 84, 2016, pp. 131-58.
- BRODKA 2018: D. BRODKA, *Narses. Politik, Krieg und Historiographie*, Berlin 2018.

- CALIRI 2017: E. CALIRI, *Praecellentissimus rex. Odoacre tra storia e storiografia*, Roma 2017.
- CARLÀ 2009: F. CARLÀ, *L'oro nella tarda antichità: aspetti economici e sociali*, Torino 2009.
- CESARETTI 2012: P. CESARETTI, *I Longobardi di Procopio*, in F. Lo Monaco, F. Mores (a cura di), *I Longobardi e la storia. Un percorso attraverso le fonti*, Roma 2012, pp. 19-73.
- CHEYETTE 2008: F.L. CHEYETTE, *The disappearance of the ancient landscape and the climatic anomaly of the early Middle Ages: a question to be pursued*, «EME», 16, 2008, pp. 127-65.
- CLAUDE 1997: D. CLAUDE, *Clovis, Théoderic et la maîtrise de l'espace entre Rhin et Danube*, in M. Rouche (a cura di), *Clovis, Histoire & Mémoire: Le baptême de Clovis, l'événement*, Paris 1997, pp. 409-20.
- CRISTINI 2020: M. CRISTINI, *The diplomacy of Totila (541-552)*, «StudMed», 61, 2020, pp. 29-48.
- CRISTINI 2020a: M. CRISTINI, *De aetate Athalarici regis Gothorum a. 526° (Iord. Get. 304)*, «VoxLat», 56, 2020, pp. 475-8.
- DRAUSCHKE 2011: J. DRAUSCHKE, *Diplomatie und Wahrnehmung im 6. und 7. Jahrhundert: Konstantinopel und die merowingischen Könige*, in M. Altrippl (a cura di), *Byzanz in Europa. Europas östliches Erbe*, Turnhout 2011, pp. 244-75.
- DRINKWATER 2007: J.F. DRINKWATER, *The Alamanni and Rome 213-496 (Caracalla to Clovis)*, Oxford 2007.
- ESDERS 2020: S. ESDERS, *The Merovingians and Byzantium: diplomatic, military, and religious issues, 500-700*, in B. Effros, I. Moreira (eds.), *The Oxford handbook of the Merovingian world*, Oxford 2020, pp. 347-69.
- EWIG 1983: E. EWIG, *Die Merowinger und das Imperium*, Opladen 1983.
- EWIG 2012: E. EWIG, *Die Merowinger und das Frankenreich*, Stuttgart 2012⁶.
- FAUVINET-RANSON 2018: V. FAUVINET-RANSON, *Reines et princesses du royaume ostrogothique d'Italie au VI^e siècle*, in F. Chausson, S. Destephen (dir.), *Augusta, Regina, Basilissa. La souveraine de l'Empire romain au Moyen Âge: entre héritages et métamorphoses*, Paris 2018, pp. 59-78.
- FAVROD 1997: J. FAVROD, *Histoire politique du Royaume Burgonde (443-534)*, Lausanne 1997.
- GEUENICH 1997: D. GEUENICH, *Geschichte der Alemannen*, Stuttgart 1997.
- GILLET 2003: A. GILLET, *Envoys and political communication in the late antique West (411-533)*, Cambridge 2003.
- GILLET 2019: A. GILLET, *Telling off Justinian: Theudebert I, the Epistolae Austrasicae, and communication strategies in sixth-century Merovingian-Byzantine relations*, «EME», 27, 2019, pp. 161-94.
- GREATREX 2018: G. GREATREX, *Procopius' attitude towards barbarians*, in G.

- Greatrex, S. Janniard (a cura di), *Le Monde de Procope - The world of Procopius*, Paris 2018, pp. 327-54.
- GRITTI 2019: E. GRITTI, *Prosopografia romana tra le due partes imperii (98-604). Contributo alla storia dei rapporti tra Transpadana e Oriens II*, Bari 2019.
- GROPENGISSER 1994: E. GROPENGISSER, *Totila, König der Ostgoten in der Mitte des 6. Jahrhunderts*, «Mannheimer Berichte», 42, 1994, pp. 39-62.
- HALDON ET AL. 2020: J. HALDON ET AL., *Demystifying collapse: climate, environment, and social agency in pre-modern societies*, «Millennium», 17, 2020, pp. 1-33.
- HALSALL 2016: G. HALSALL, *The Ostrogothic military*, in J.J. Arnold, M.S. Bjornlie, K. Sessa (eds.), *A companion to Ostrogothic Italy*, Leiden-Boston 2016, pp. 173-99.
- HEATHER 1999: P. HEATHER, *The barbarian in Late Antiquity: image, reality, and transformation*, in R. Miles (eds.), *Constructing identities in Late Antiquity*, London-New York 1999, pp. 234-58.
- HEATHER 2018: P. HEATHER, *Rome resurgent. War and Empire in the age of Justinian*, Oxford 2018.
- KAMPERS 2008: G. KAMPERS, *Geschichte der Westgoten*, Paderborn 2008.
- KAMPERS 2009: G. KAMPERS, *Die Thüringer und die Goten*, in H. Castritius, D. Geuenich, M. Werner (hrsg.), *Die Frühzeit der Thüringer. Archäologie, Sprache, Geschichte*, Berlin-New York 2009, pp. 265-78.
- KOHLHAS-MÜLLER 1995: D. KOHLHAS-MÜLLER, *Untersuchungen zur Rechtsstellung Theoderichs des Großen*, Frankfurt am Main 1995.
- KÖRBS 1913: O. KÖRBS, *Untersuchungen zur ostgotischen Geschichte I*, Eisenberg 1913.
- KRAUTSCHICK 1983: S. KRAUTSCHICK, *Cassiodor und die Politik seiner Zeit*, Bonn 1983.
- KRAUTSCHICK 2005: S. KRAUTSCHICK, *Teja*, in *RLGA*, XXX, Berlin-New York 2005, pp. 322-3.
- LAST 2013: H. LAST, *Die Außenpolitik Theoderichs des Großen*, Norderstedt 2013.
- LÖHLEIN 1932: G. LÖHLEIN, *Die Alpen- und Italienpolitik der Merowinger im VI. Jahrhundert*, Erlangen 1932.
- LOUNGHIS 1980: T.C. LOUNGHIS, *Les ambassades byzantines en Occident depuis la fondation des états barbares jusqu'aux Croisades*, Athens 1980.
- MARAZZI 2019: F. MARAZZI, *L'ambita preda. Contese geopolitiche e prospettive di egemonia sulla Penisola italiana fra VI e VIII secolo*, in P. Giulierini, F. Marazzi, M. Valenti (a cura di), *Longobardi. Un passato declinato al futuro*, Cerro al Volturno (Isernia) 2019, pp. 25-56.
- MARAZZI 2023: F. MARAZZI, *The geography of war. Terrain, theatres and causes of the conflict between Goths, Lombards and Romans*, in H. Dey, F. Oppedisano

- (a cura di), *Justinian's Legacy. The Last War of Roman Italy/L'eredità di Giustiniano. L'ultima guerra dell'Italia romana*, Roma, 2023, pp. 25-75.
- MATHISEN 2012: R.W. MATHISEN, *Clovis, Anastasius and political status in 508 C.E.: the Frankish aftermath of the battle of Vouillé*, in R. W. Mathisen, D. Shanzer (eds.), *The battle of Vouillé, 507 CE: where France began*, Boston-Berlin 2012, pp. 79-110.
- MATHISEN 2016: R.W. MATHISEN, *Violent behavior and the construction of barbarian identity in Late Antiquity*, in H.A. Drake (ed.), *Violence in Late Antiquity. Perceptions and practices*, London-New York 2016, pp. 27-35.
- MATHISEN 2020: R.W. MATHISEN, "Alors commença la France": *Merovingian expansion south of the Loire, 495-510*, in B. Effros, I. Moreira (eds.), *The Oxford handbook of the Merovingian world*, Oxford 2020, pp. 407-23.
- METLICH 2004: M.A. METLICH, *The coinage of Ostrogothic Italy*, London 2004.
- MOORHEAD 1992: J. MOORHEAD, *Theoderic in Italy*, Oxford 1992.
- MORELAND 2018: J. MORELAND, *AD536 - Back to nature?*, «AArch», 89, 2018, pp. 91-111.
- MURRAY 2016: A.C. MURRAY, *The composition of the Histories of Greg. Tur. and its bearing on the political narrative*, in Id. (ed.), *A companion to Greg. Tur.*, Leiden-Boston 2016, pp. 63-101.
- NEWFIELD 2018: T.P. NEWFIELD, *The climate downturn of 536-50*, in S. White, C. Pfister, F. Mauelshagen (a cura di), *The Palgrave handbook of climate history*, London 2018, pp. 447-93.
- O'HARA - WOOD 2017: Jonas of Bobbio, *Life of Columbanus, Life of John of Réomé, and Life of Vedast*, translated with introduction and commentary by A. O'HARA, I. WOOD, Liverpool 2017.
- PADOA-SCHIOPPA 2011: A. PADOA-SCHIOPPA, *Profili del diritto internazionale nell'Alto Medioevo*, in *Le relazioni internazionali nell'Alto Medioevo. Atti della LVIII Settimana di Studio della Fondazione Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo*, Spoleto 2011, pp. 1-78.
- PLRE III: J.R. Martindale, *The prosopography of the Later Roman Empire III*, Cambridge 1992.
- POHL 2008: W. POHL, *The Empire and the Lombards. Treaties and negotiations in the sixth century*, in Id., *Eastern central Europe in the Early Middle Ages: conflicts, migrations and ethnic processes*, ed. by C. Spinei, C. Hriban, Bucuresti 2008, pp. 201-52.
- POVEDA ARIAS 2020: P. POVEDA ARIAS, *Diálogos y relaciones de poder en los albores del reino visigodo hispano: el reinado de Amalarico (511-531)*, «Territorio, Sociedad y Poder», 15, 2020, pp. 9-23.
- PULIATTI 2011: S. PULIATTI, *Incontri e scontri. Sulla disciplina giuridica dei rapporti internazionali in età tardo-antica*, in *Le relazioni internazionali*

- nell'Alto Medioevo. *Atti della LVIII Settimana di Studio della Fondazione Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo*, Spoleto 2011, pp. 109-55.
- REE PETERSEN 2013: L.I. REE PETERSEN, *Siege warfare and military organization in the successor states (400-800 AD)*. *Byzantium, the West and Islam*, Leiden-Boston 2013.
- ROBERTO 2020: U. ROBERTO, *L'usurpatore e i barbari in età tardoantica: alcune riflessioni tra diplomazia e politica*, «Occidente/Oriente», 1, 2020, pp. 165-84.
- ROISL 1990: H.N. ROISL, *Theia und die versuchte Durchbruchsschlacht in der Ebene des Sarno im Oktober 552*, «JÖByz», 40, 1990, pp. 69-81.
- ROUCHE 2013: M. ROUCHE, *Clovis*, Paris 2013².
- RUBIN 1995: B. RUBIN, *Das Zeitalter Iustinians II*, aus dem Nachlass herausgegeben von C. Capizzi, Berlin-New York 1995.
- SARANTIS 2016: A. SARANTIS, *Justinian's Balkan wars. Campaigning, diplomacy and development in Illyricum Thrace and the Northern world A.D. 527-65*, Prenton 2016.
- SARANTIS 2018: A. SARANTIS, *Diplomatic relations between the eastern Roman empire and the "barbarian" successor states, 527-565*, «History Compass», 2018, pp. 1-14.
- SCHÄFER 2017: C. SCHÄFER, *Zwischen Abendland und Byzanz. Weltsicht und Selbstverständnis im Reich Theoderichs d. Gr.*, in R. Rollinger (hrsg.), *Die Sicht auf die Welt zwischen Ost und West (750 v. Chr.-550 n. Chr)*, Wiesbaden 2017, pp. 197-209.
- STADERMANN 2020: C. STADERMANN, *Restitutio Romanarum Galliarum. Theoderichs des Großen Intervention in Gallien (507-511)*, «FMS», 54, 2020, pp. 1-67.
- TARAGNA 2000: A.M. TARAGNA *Logoi historias. Discorsi e lettere nella prima storiografia retorica bizantina*, Alessandria 2000.
- VITIELLO 2014: M. VITIELLO, *Theodahad. A Platonic king at the collapse of Ostrogothic Italy*, Toronto 2014.
- VITIELLO 2017: M. VITIELLO, *Amalasuintha. The transformation of queenship in the Post-Roman world*, Philadelphia 2017.
- WERNER 1961: J. WERNER, *Fernhandel und Naturalwirtschaft im östlichen Merowingerreich nach archäologischen und numismatischen Zeugnissen*, in *Moneta e scambi nell'Alto Medioevo. Atti della VIII settimana di studi del Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo (Spoleto, 21-27 aprile 1960)*, Spoleto 1961, pp. 557-618.
- WHATELY 2015: C. WHATELY, *Some observations on Procopius' use of numbers in descriptions of combat in Wars books 1-7*, «Phoenix», 69, 2015, pp. 394-411.
- WIEMER 2013: H.U. WIEMER, *Die Goten in Italien. Wandlungen und Zerfall einer Gewaltgemeinschaft*, «HZ», 296, 2013, p. 593-628.

- WIEMER 2018: H.U. WIEMER, *Theoderich der Grosse König der Goten - Herrscher der Römer. Eine Biographie*, München 2018.
- WIEMER 2020: H.U. WIEMER, *Von Theoderich zu Athalarich: das gotische Königtum in Italien*, in Id. (hrsg.), *Theoderich der Große und das gotische Königreich in Italien*, Oldenbourg 2020, pp.239-294.
- WOLFRAM 2009: H. WOLFRAM, *Die Goten. Von den Anfängen bis zur Mitte des sechsten Jahrhunderts. Entwurf einer historischen Ethnographie*, München 2009⁵.
- ZÖLLNER 1970: E. ZÖLLNER, *Geschichte der Franken bis zur Mitte des sechsten Jahrhunderts*, München 1970.

STUDI E RICERCHE

Sui *Dialogi meretricii* di Luciano

Domitilla Campanile, Università di Pisa

ABSTRACT This article aims at analysing Lucian's *Dialogues of the Courtesans* from a perspective that enhances Luciano's literary programme. The interpretation here proposed is to consider these *Dialogues* a dramatic and lively representation of Lucian's new creation, that is the creation of a mixed genre born from the union of Comedy and Dialogue. This conclusion is supported by an intertextual reading based on other works of Lucian, especially the *de mercede conductis*. The experimental character of the *Dialogues of the Courtesans* also invites the reader to consider these dialogues as a single text where some of the possible narrative variants of the encounter between the two literary genres are produced.

KEYWORDS: Lucian of Samosata; The Dialogues of the Courtesans; Deceit

PAROLE CHIAVE: Luciano; Dialoghi delle Cortigiane; Inganno

Sui *Dialogi meretricii* di Luciano

Domitilla Campanile

I *Dialoghi delle cortigiane* (da qui in poi *Dial. meret.*) di Luciano hanno suscitato un particolare interesse all'inizio del secolo scorso, quando l'attenzione degli studiosi era diretta soprattutto a indagare i rapporti di quest'opera con la commedia attica¹ e a discutere la possibilità di ricostruire trama e struttura di testi perduti. Lo scolio iniziale ai *Dial. meret.* pareva autorizzare una tale indagine con l'affermazione che i *Dial. meret.* avevano tratto tutto dalla commedia, specialmente da Menandro²; presto, però, è parso conveniente impiegare un approccio più sfumato che, senza negare il forte rilievo dell'ambientazione comica, notasse anche la proprietà dell'espressione lucianea e differenziasse tra messa in scena e rapporti con il presente, tanto più che dal punto di vista del vocabolario, dello stile o della sintassi non si riscontrava nel testo una coloritura comica specifica³. Tutto ciò non ha fatto ignorare la dipendenza dei *Dial. meret.* dall'universo comico, ma ha spinto a cercare allusioni e ricuperi ulteriori. La presenza nel IV *Dial. meret.* di Teocrito e del suo secondo idillio, le Φαρμακεύτραι, è stata, per esempio, esaminata con cura da Bompaire⁴, mentre Anderson ha riscontrato nel dialogo, oltre alla magia, temi e motivi tipici della cultura ellenistica⁵.

¹ Tra gli studi più significativi vd. LEGRAND 1907 e LEGRAND 1908; MRAS 1916. Il saggio di Legrand era anche una risposta agli eccessi di KOCK 1888 che si era provato a ricuperare nei *Dial. meret.* tracce di redazione in versi provenienti direttamente da testi comici.

² *Scholia in Lucianum* 1906, p. 275: Ἰστέον ὡς αὐταὶ πᾶσαι αἱ ἑταῖραι κεκωμῶδηνται καὶ πᾶσι μὲν τοῖς κωμωδιοποιοῖς, μάλιστα δὲ Μενάνδρῳ, ἀφ' οὗ καὶ πᾶσα αὕτη ἡ ὕλη Λουκιανῷ τῷ προκειμένῳ εὐπόρηται. Da vedere LUCARINI 1998.

³ Vd. LEGRAND 1907, p. 177 e LEGRAND 1908, p. 78.

⁴ BOMPAIRE 1958, pp. 571-2; a pp. 325-6 Bompaire, in ogni caso, ribadisce la presenza della commedia nuova nei *Dial. meret.* Importante HOUSEHOLDER 1941.

⁵ ANDERSON 1976a, pp. 94-7. Sulla magia in Luciano vd. anche OGDEN 2007, p. 14 e SPICKERMANN 2013.

Se la pubblicazione della nuova edizione critica dei *Dial. meret.* ha segnato un passaggio importante⁶, l'interesse rivolto ai personaggi ha ora superato il dibattito sul rapporto con la commedia, considerato certo; la ricerca si è indirizzata piuttosto ai singoli dialoghi che compongono l'opera per analizzare lo statuto eccezionale di testi che istituiscono a protagoniste donne che esercitano la professione di etere, di donne, cioè, che vendono la propria compagnia e il proprio corpo agli uomini⁷. Si tratta di mettere al centro della scena una categoria sociale marginale e vulnerabile che ben di rado assurge a protagonista di un'opera letteraria e a cui ancor più raramente è concessa voce e manifestazione di soggettività⁸. In ogni dialogo, invece, l'etera interagisce con un personaggio femminile a lei vicino, madre, amica, serva o con l'uomo dal quale è mantenuta.

Nei quindici dialoghi non compare l'atto che qualifica l'etera come tale, mancano totalmente, infatti, rappresentazioni dei rapporti delle cortigiane con uomini, mentre l'unico rapporto sessuale di cui si discute è stato compiuto fra donne (*Dial. meret.*, 5). È significativo, inoltre, che tale rapporto non avvenga nel dialogo e, per di più, non sia completamente narrato. L'etera Leena prova vergogna (αἰσχύνομαι) del fatto e alla fine prega l'amica di non chiedere particolari (μὴ ἀνάκρινε ἀκριβῶς)⁹. Non mi sembra che sia stato osservato, però, come anche in questo dialogo sia descritto un rapporto mercenario: Leena alla fine ha acconsentito perché Megilla l'aveva pregata molto e aveva dato «un monile prezioso e tele di

⁶ *Luciani opera* 1987, testo che utilizzo; si veda, però, la recensione di NESSEL RATH 1990 che valuta criticamente il progresso relativo di questa edizione. Per quanto riguarda la cronologia di *Dial. meret.* vd. JONES 1986, p. 167; sulla difficoltà di datazione delle opere di Luciano vd. per un primo orientamento ancora SCHMID 1891; SCHWARTZ 1965; ANDERSON 1976b; HALL 1981, pp. 44-7; KORUS 1986; BARTLEY 2005.

⁷ Come viene esplicitato nel VI dialogo in cui una madre spiega alla figlia come sarà possibile arricchirsi: Συνοῦσα μὲν τοῖς νεανίσκοις καὶ συμπίνουσα μετ' αὐτῶν καὶ συγκαθεύδουσα ἐπὶ μισθῷ. «Andando coi giovanotti e bevendo con loro e dormendoci insieme, dietro compenso». Salvo diversamente indicato la traduzione è quella di Alessandro Lami e Franco Maltomini in LUCIANO 1986.

⁸ Per la definizione di etera e la sua posizione sociale vd. ROISMAN 2015 e GILHULY 2007, con i rilievi di KAPPARIS 2017, pp. 56-9. Sempre da vedere FANTHAM 1975.

⁹ A questo dialogo (*Dial. meret.*, 5) sono dedicati molti studi: ricordo, almeno, CAMERON 1998; GILHULY 2006; BOEHRINGER 2010; BLONDELL - BOEHRINGER 2014; GASSINO 2018, tutti con bibliografia precedente.

quelle fini»¹⁰. Megilla, che vuole essere chiamata Megillos, si comporta in modo analogo ai clienti di Leena. Nei dialoghi le prestazioni femminili sono quantificate e misurate sia attraverso denaro sia beni di pregio, doni da esibire e dei quali vantarsi come testimonianza di una posizione sicura anche se effimera¹¹. L'intercambiabilità donna/denaro/beni domina transazioni che qui sfuggono alla determinazione dell'etera: spesso è l'uomo che decide cosa e quanto donare, la donna può cercare un cliente più generoso o, come in *Dial. meret.*, 14, rifiutare doni troppo miseri. In alternativa (*Dial. meret.*, 6) è la madre che negozia con il cliente; la verginità della figlia è un bene ben custodito e venduto al momento giusto per una mina¹².

Queste prime osservazioni servono per accostarci ai *Dial. meret.* in un'ottica che valorizzi il programma letterario di Luciano; sarebbe erroneo, infatti, considerare i *Dial. meret.* un'opera che ricerchi un effetto di realtà per avanzare critiche sociali¹³. Il testo, destinato alla pubblica lettura e alla recitazione¹⁴, offre, come tante opere di Luciano, possibilità molteplici di interpretazione e si rivela più raffinato e meno facilmente decifrabile di quanto possa apparire nella sua studiata semplicità. Un esempio del forte rapporto intertestuale con gli autori del passato si ha proprio nel *Dial. meret.*, 5 appena ricordato. Più che evocare un rarissimo caso di descrizione di amore fra donne, il dialogo sviluppa soprattutto un discorso critico sul *Simposio* e le *Leggi* di Platone; una fra le molte spie di ciò è proprio il raro nome Megillos, lo stesso di un interlocutore spartano nelle *Leggi*¹⁵. Il nome femminile Megilla, invece, non è attestato, si tratta di un'evidente creazione luciana che rimanda direttamente alla forma maschile del nome proprio. Un aiuto per una possibile comprensione dei *Dial. meret.* proviene, però, oltre che da autori precedenti da Luciano stes-

¹⁰ Luc., *Dial. meret.*, 5: ἰκετενοῦσης πολλὰ καὶ ὄρμον τινὰ μοι δούσης τῶν πολυτελῶν καὶ ὀθόνας τῶν λεπτῶν.

¹¹ Per un'indagine sugli aspetti economici nei *Dial. meret.* vd. MAURITSCH 2018.

¹² Sulle figure di madri/mezzane vd. ora STRONG 2012.

¹³ Non concordo, qui, con lo studio, per il resto assai utile, di BARTLEY 2005, p. 365: «This gives the dialogues a strong sense of moral and social comment that is absent from the D. Deorum and Marini, and quite different in character from that in the D. Mortuorum».

¹⁴ Su ciò vd. GASSINO 2018, p. 120.

¹⁵ Si può rimandare all'ampia discussione in GILHULY 2006, pp. 279-82 e BLONDELL - BOEHRINGER 2014.

so, poiché è la sua opera a indirizzare verso una valutazione formale dei *Dial. meret.*

In primo luogo, bisogna osservare nei *Dial. meret.* la combinazione del dialogo con un contenuto non appropriato a tale genere letterario come la vita di etere ad Atene; proprio tale polarità costituisce il contenuto della prolalia *Prometheus es in verbis*¹⁶, un testo che contribuisce a farci intendere i fondamenti dei *Dial. meret.* Il *Prom. Es* consiste in un'ironica apologia nella quale Luciano giustifica e rivendica la propria scelta di aver osato mescolare due generi letterari del tutto diversi tra loro, il dialogo e la commedia. Egli non ritiene di aver creato un centauro (*Prom. Es*, 5: ὁ ἵπποκένταυρος), un mostro, dall'unione di due entità così distanti tra loro come il dialogo, serio e filosofico, e la commedia libera e dionisiaca; al contrario pensa di aver realizzato da due cose ottime qualcosa di bello, come dal vino e dal miele si produce una mescolanza dolcissima¹⁷.

Pur convinto dell'operazione Luciano avverte l'estraneità reciproca dei due generi e si sofferma a descriverne le specificità. Tutto apparentemente divide il dialogo, abituato a disputare in casa propria con pochi compagni, dalla commedia, ridanciana, frequentatrice di teatri e per di più beffarda verso il dialogo. Luciano, inoltre, è stato il primo ad unire al dialogo, maschio, la commedia, femmina (τὸ θῆλυ τῷ ἄρρενι ἐγκαταμίξας)¹⁸; alla rivendicazione del proprio intervento, infatti, unisce la certezza di avere il primato nel compiere un'unione così innovativa e di non aver sottratto a nessuno il vanto della nuova creazione.

Al di là delle immagini mitologiche e delle metafore ardite il contenuto è chiaro: la fusione di due generi letterari ha dato origine a una forma del tutto nuova. È lecito suggerire che le dichiarazioni metaletterarie del *Prom. Es* trovino esemplificazione e realizzazione pratica proprio nei *Dial. meret.* In tutti i quindici dialoghi la forma – appunto dialogica – si mescola al contenuto di commedia rappresentato dalle protagoniste, con il

¹⁶ Su cui vd. ora, BILLAULT 2017 e CAMEROTTO 2020. Sulla sfida di questa innovazione vd. ancora ROMM 1990. Importante su ciò anche BAUMBACH - VON MÖLLENDORFF 2017, pp. 176-7 e pp. 181-3.

¹⁷ Luc., *Prom. Es*, 5: εὐμορφόν τι ἐκ δυοῖν τοῖν ἀρίστοιν ζυντεθέν, ὥσπερ ἐξ οἴνου καὶ μέλιτος τὸ ζυμαμφοτέρον ἥδιστον.

¹⁸ Luc., *Prom. Es*, 7. Per l'attribuzione di un'identità di genere a un genere letterario vd. GILHULY 2006, pp. 276-7 e GILHULY 2007, pp. 62-3. Bisogna notare, però, che il riferimento al maschile e femminile si applica qui anche al genere grammaticale, maschile per ὁ διάλογος e femminile per ἡ κωμῳδία.

risultato di creare un genere in grado di rivelare lo sperimentalismo letterario di Luciano.

Il confronto con il *Bis Accusatus* rafforza una tale lettura e aggiunge elementi ulteriori; la difesa ironica e orgogliosa del proprio operato letterario si trova, infatti, anche nel *Bis Acc.*, apologia resa dal Siro in tribunale di fronte alle accuse di Retorica prima e di Dialogo poi. L'etnico siro incarna qui una tra le espressioni delle molteplici *personae* attraverso le quali Luciano intende in qualche misura comunicare parte delle differenti articolazioni del proprio pensiero¹⁹. Il Siro è accusato da Retorica di maltrattamenti (*Bis. Acc.*, 29: τοῖς περὶ τῆς κακώσεως νόμοις), di ingratitudine e di abbandono, da Dialogo di violenza. Il Siro, inoltre, avrebbe reso Dialogo un essere ibrido e mostruoso, involgarito e sfigurato²⁰. L'ambito processuale, assai adatto all'accentuazione dei contrasti e alla satira, ricorre con frequenza nelle drammatizzazioni di Luciano²¹, ma qui la doppia accusa è trattata con particolare abilità e raffinatezza metaletteraria.

Il Siro non ha difficoltà a difendersi: di fronte alle accuse di Retorica egli ribatte di non averla abbandonata, è la donna che si è corrotta, si acconcia la chioma come una cortigiana²², si è concessa a molti e ora conduce una vita immorale. Non l'ha citata in giudizio per adulterio solo per riguardo al passato, ma si è allontanato da lei per non vivere con una cortigiana. Dialogo l'ha preso in casa e questo spiega la situazione con Retorica. I giudici assolvono il Siro, pronto ora ad affrontare Dialogo che avanza un'accusa che riecheggia quanto lo stesso Luciano si attribuiva in *Prom. Es.* Dialogo davanti ai giudici lamenta, infatti, che gli sono state spezzate le ali, gli è stato sottratto l'aspetto tragico e decoroso per sostituirlo con quello comico e satirico e lo si costringe a vivere con Beffa, Giambo, Cinismo, Eupoli e Aristofane²³. L'affondo nel carattere metaletterario delle azioni del Siro è

¹⁹ Sull'etnico «Siro» e sul rapporto di questa *persona* con Luciano nato a Samosata (provincia di Siria) vd. SWAIN 2007; FACELLA 2012; CAMEROTTO 2014, pp. 46-7 e 140-5.

²⁰ Luc., *Bis. Acc.*, 33: ἵπποκένταυρος: ritorna il richiamo a quell'animale ibrido che segnala il connubio tra Dialogo e Commedia. Vd. anche BRIAND 2017.

²¹ Vd. GASSINO 2017.

²² Luc., *Bis. Acc.*, 31: κοσμουμένην δὲ καὶ τὰς τρίχας εὐθετίζουσιν εἰς τὸ ἑταιρικόν.

²³ Luc. *Bis. Acc.*, 33: τὰ πτερὰ συντρίψας ἰσοδίατον τοῖς πολλοῖς ἐποίησεν, καὶ τὸ μὲν τραγικὸν ἐκεῖνο καὶ σωφρονικὸν προσωπεῖον ἀφεῖλέ μου, κωμικὸν δὲ καὶ σατυρικὸν ἄλλο ἐπέθηκε μοι καὶ μικροῦ δεῖν γελοῖον. εἰτά μοι εἰς τὸ αὐτὸ φέρων συγκαθεῖρξεν τὸ σκῶμμα καὶ τὸν ἱαμβὸν καὶ κυνισμὸν καὶ τὸν Εὐπολιν καὶ τὸν Ἀριστοφάνη. Utili DOLCETTI 1998 e IANNUCCI 2022.

evidente: il dialogo serio e filosofico che mutuava contenuti dalla tragedia ora a causa del suo nuovo compagno ha dovuto modificarsi quanto a genere letterario e referenti, accogliendo elementi propri del genere comico, del cinismo e della satira²⁴.

La difesa del Siro è simile a quella esposta in *Prom. Es.*: egli sostiene con forza il proprio operato; ha salvato Dialogo da una fine indegna e, unendolo a Commedia, gli ha dato una nuova vita, lo ha reso piacevole da serio e scheletrico che era²⁵. Le due accuse e la difesa sono intessute di allusioni demosteniche e platoniche, mentre l'intera struttura riprende parte della trama della commedia *Pytine* di Cratino²⁶, ma tale evocazione non occulta l'interesse dell'argomentazione: il nuovo genere nato dall'unione di Dialogo e di Commedia deve essere difeso e celebrato di fronte a ogni ascoltatore. La degradazione di Retorica, che ha cominciato a comportarsi in modo tipico di una cortigiana, allude alla rinuncia della dizione dei grandi oratori attici, come ribatte nella difesa il Siro; nonostante citi Demostene, Retorica si è allontanata definitivamente da ὁ Παιανιεύς ἐκεῖνος (= il grande del demo di Peania, appunto Demostene) e per questo è stata lasciata dal Siro, che ora si impegna in forme letterarie differenti e non corrotte.

La proposta di considerare i *Dial. meret.* una prova drammatica e sperimentale della nuova creazione di Luciano, una realizzazione della forma di un genere misto nata dall'unione di Commedia e di Dialogo, mi pare, dunque, sorretta anche dal confronto con il *Bis Accusatus*. Nel *Bis Accusatus* il valore della novità creata dal protagonista viene accettata dai giurati, immagine degli ascoltatori delle opere del Nostro. Si deve aggiungere che il Siro non ha più rapporti con Retorica, ma continua a praticare Dialogo, divenuto ora sorridente e piacevole di fronte a quello stesso pubblico che prima lo evitava (§ 34).

Si può ulteriormente procedere nell'analisi dei *Dial. meret.*, poiché, oltre a restituire in modo diretto la nuova forma letteraria nata dall'unione del dialogo con la commedia, i *Dial. meret.* offrono la possibilità di una lettura spregiudicata di un'altra opera di Luciano. La descrizione delle sventure

²⁴ Luc. *Bis. Acc.*, 33: καὶ τὸ μὲν τραγικὸν ἐκεῖνο καὶ σωφρονικὸν προσωπεῖον ἀφείλε μου, κωμικὸν δὲ καὶ σατυρικὸν ἄλλο ἐπέθηκε μοι καὶ μικροῦ δεῖν γελοῖον.

²⁵ Sul *Bis Accusatus* vd. BRAUN 1994; PASS 2018; PETERSEN 2018; LUCIANO 2020, pp. 8-18.

²⁶ Vd. già HELM 1906, p. 278. Retorica, inoltre, apre il proprio discorso di accusa riprendendo l'esordio demostenico dell'orazione *Sulla corona* e vi fa seguire l'inizio della *Terza Olintiaca*.

di Tesmopoli, il protagonista della satira *de Mercede Conductis*, è utilizzata come esempio per dissuadere l'amico Timocle dal mettersi a servizio di un ricco Romano. Nella satira, diretta all'amico ma indirizzata a tutti come è proprio della comunicazione satirica²⁷, la vita di chi vive insieme a un Romano in cambio di pagamento presenta aspetti in comune con le esperienze delle etere.

All'inizio del *Merc.Cond.* (§ 1) i Greci colti che mettano la propria dottrina a servizio sono indicati come τοὺς ἐπὶ μισθῷ συνόντας. È quasi ovvio ricordare che tra i vari significati di σύνειμι oltre a «vivere insieme», «essere impegnato con» c'è anche quello di «avere rapporti sessuali con». L'utilizzo di un verbo il cui campo semantico include l'aspetto erotico è, evidentemente, una scelta precisa di Luciano. Ci sono altre corrispondenze tra i *Dial. meret.* e *Merc.Cond.*²⁸, come la scena penosa della definizione del compenso (*Merc. con.*, §19-20); anche la fine infelice che attende il dotto Greco invecchiato e non più utile alla ricca casa è simile all'esito che attende le etere quando non saranno più giovani e attraenti.

La descrizione finale del *Merc.Cond.* vede Luciano gareggiare dichiaratamente con Cebete nel raffigurare con le parole e non con gli strumenti di un pittore l'immagine di un percorso biografico. Rispetto alla famosa tavola Luciano assegna, però, alla vita del protagonista un esito infelice²⁹. In *Merc.Cond.* la descrizione del miserevole itinerario del dotto allontanato nudo e povero dalla casa sontuosa sembra assai più raffinata della voce della madre che in *Dial. meret.*, 7 ricorda alla figlia che non avrà sempre diciotto anni, ma il messaggio della vecchiaia incombente e della necessità di scegliere oculatamente è analogo. A uno sguardo attento anche l'allusione a Cebete perde molto in solennità, poiché Luciano attiva un doppio effetto satirico con la rappresentazione grottesca del suo personaggio

²⁷ Vd. NESSEL RATH 2009 e CAMEROTTO 2014, pp. 276-8.

²⁸ Vd. nel commento al *Merc.Cond.* di HAFNER 2017, per esempio, p. 57, nota 173, p. 129 (con discussione di σύνειμι), p. 157, p. 170, p. 204. Si ricordi che Luciano utilizza in *Dial. meret.*, 6 il verbo σύνειμι al participio presente per indicare l'atto sessuale riferito a un'etera; vd. qui nota 7. Vd. anche CAMEROTTO 2022.

²⁹ Luc., *Merc. cond.*, 42: βούλομαι δ' ὅμως ἔγωγε ὥσπερ ὁ Κέβης ἐκεῖνος εἰκόνα τινὰ τοιοῦτου βίου σοι γράψαι. Sul testo noto come *Tabula Cebetis*, composto verosimilmente nella prima età imperiale, vd. SEDDON 2006; SQUIRE - GRETHLEIN 2014 e GRETHLEIN 2021, pp. 199-212, § 8: *How to Read Ekphrasis: The Tabula Cebetis*. Luciano allude all'opera di Cebete anche in *Rhetorum Praeceptor*, 6: ὥσπερ ὁ Κέβης ἐκεῖνος εἰκόνα γραψάμενος τῷ λόγῳ.

nudo e disperato e con l'inversione del percorso felice narrato da Cebete. L'omologia tra un Greco che mette la propria cultura al servizio dei Romani e le etere che si vendono ai clienti è innegabile; se il paragone sembra troppo forte bisogna ricordare lo statuto satirico del *Merc. Cond.* e la carica dissuasiva che l'autore vuole introdurre in quest'opera.

Il carattere sperimentale dei *Dial. meret.* invita, inoltre, ad analizzarli come un unico testo al cui interno sono prodotte alcune tra le possibili varianti narrative dell'incontro tra i due generi letterari³⁰. L'analisi del primo e dell'ultimo dialogo suggeriscono una lettura continua: gli uomini assenti di cui parlano Glicera e Taide nel I dialogo e Coclido e Partenide nel XV sono entrambi soldati, ma l'ottimismo e la noncuranza dell'inizio si disperde nell'ultimo dialogo, dove assistiamo al lamento della protagonista, malmenata da un militare dal nome parlante di Dinomaco che, furente di gelosia contro un'altra, non trova di meglio da fare che sfogarsi sul rivale Gorgo e su Partenide, un'innocente suonatrice di aulo.

Altri soldati compaiono nel IX e nel XIII dialogo, personaggi nei quali emergono l'inettitudine e l'incapacità di comportarsi correttamente. La consueta maschera comica del soldato fanfarone viene usata per rappresentare Polemone (IX) e Leontico (XIII), ma in quest'ultimo caso Luciano introduce una variante per smontare il personaggio e mettere alla prova la duttilità del nuovo genere letterario. Preso dall'esaltazione esagerata delle proprie azioni militari, Leontico non si accorge dell'orrore provato dalla ragazza, che si allontana in lacrime. Come un personaggio tragico si trova allora costretto a scegliere tra due azioni ugualmente *χαλεπά*, essere odiato e dormire senza la giovane o riconquistarla ammettendo di aver mentito, cosa che farà. Il passaggio dal dilemma tragico alla scelta comica si attua pienamente con l'invito all'amico Chenida di agire da intermediario e di riferire alla ragazza che egli ha mentito «ma non in tutto»³¹.

Se si riconosce nei *Dial. meret.* la struttura di un unico testo in cui i vari dialoghi offrono varianti narrative diventa possibile procedere a un'analisi tematica che aiuti a riconoscere la presenza di motivi comuni tali da contribuire a una migliore comprensione dell'opera. In altri termini, ci si chiede se questa forma di dialogo comico, che vede protagoniste le

³⁰ Per l'invito a considerare i *Dial. meret.* un unico testo è da vedere anche GASSINO 2018, ove sono proposte ulteriori motivazioni per una tale lettura.

³¹ In questo dialogo si trova l'unica indicazione cronologica non generica. All'inizio Leontico si vanta di aver ucciso il comandante di cavalleria dei Galati, popolazione calata in Grecia nel 280-279 a.C., vd. WILL 1979, p. 105.

etere, contenga elementi comuni dal punto di vista del contenuto. Lungi dall'essere esercitazione virtuosistica fine a sé stessa, lo sperimentalismo di Luciano mira, infatti, a veicolare efficacemente contenuti dissacranti e contrari all'opinione comune, come è proprio della satira³².

Una lettura continua dei *Dial. meret.* evidenzia un elemento comune a quasi tutti i dialoghi, elemento che, tuttavia, non è stato rilevato da chi ha affrontato questo testo. L'inganno e l'errore si impongono, infatti, nelle vicende delle etere in misura assai maggiore di quanto avvenisse nelle commedie ma, a differenza delle commedie, non compare sotto forma di errore di persona seguito da successiva agnizione. Consideriamo, dunque, questo aspetto.

Nel I dialogo una falsa amica ha sottratto con l'inganno a Gliceria il suo uomo, un soldato acarnano. Solo grazie all'inganno e alla magia di cui la madre è esperta, Gorgona (altro nome parlante) – brutta come una vecchia – è, infatti, riuscita nell'impresa. Nel II Mirtion, incinta di otto mesi, crede erroneamente che Panfilo abbia sposato la ricca figlia di un armatore³³; il giovane le spiega allora l'equivoco: è un vicino di casa, non lui, lo sposo, ma chi ha riferito male il fatto voleva ingannarla e farla soffrire.

Melitta (IV dialogo) è in rotta con Carino perché qualche maligno ha scritto falsamente sui muri del Ceramico che la donna ama Ermotimo e che è ricambiata dal ricco armatore³⁴; Carino ora ha un'altra e Melitta chiede all'amica il nome di una brava maga tessala che faccia ritornare a lei Carino. Nel più volte citato V dialogo Megilla inganna Leena: il suo aspetto femminile è una mistificazione, non ha capelli lunghi, porta una parrucca e in realtà la sua testa è rasata come quella di un atleta; rivela, inoltre, di essere Megillos, non Megilla e di aver sposata Demonassa.

L'ingenua Corinna (VI) crede che la madre le abbia procurato un innamorato, non un cliente, e solo dopo che le è stata spiegata con chiarezza la nuova situazione comprende che dovrà iniziare il mestiere di cortigiana per mantenere nel lusso sé e la madre. Nel settimo si manifesta con forza

³² Su ciò si veda FUENTES GONZÁLEZ 2005, pp. 151-2; CAMEROTTO 2014; CAMEROTTO 2016; BRIAND 2017; BÉGUIN 2017; CAMEROTTO 2020.

³³ Panfilo afferma di fronte all'errore di Mirtio: *μανθάνω τὴν ἀπάτην* prima di spiegarle l'equivoco.

³⁴ Luc., *Dial. meret.*, 5: ἐπὶ τὰ δεξιὰ πρὸς τῷ Διπύλῳ, «Μέλितτα φιλεῖ Ἑρμότιμον», καὶ μικρὸν αὐθις ὑποκάτω, «Ὁ ναύκληρος Ἑρμότιμος φιλεῖ Μέλितταν». Per l'ambientazione genericamente ateniese dei *Dial. meret.* vd. ANDERSON 1976a, p. 34; FOLLET 1994. Sulla scrittura che inganna vd. ora KUIN 2022, pp. 119-21.

la capacità satirica di mettere in scena una sorta di mondo alla rovescia. La madre/mezzana rimprovera la figlia Mirtion di stare con un giovane che non le dona né soldi né begli oggetti, anzi è la stessa Mirtion a fare doni, sicura che Cherea alla morte del padre la sposerà. La madre cerca di dissipare questa certezza e biasima il giovane perché è l'unico incapace di ottenere con l'inganno soldi dal padre o spillare soldi alla madre³⁵. Gli ascoltatori devono convenire con la madre, la vera vittima di Cherea è Mirtion: una volta che il padre non ci sarà più è molto probabile che Cherea sposerà una ragazza ricca abbandonando l'illusiva Mirtion.

Un'etera esperta, da vent'anni nel mestiere³⁶, spiega alla giovane Criside come tenersi gli uomini: attraverso la simulazione, fingendo di amare un altro, bisogna suscitare gelosia: questa è il vero filtro amoroso che tiene avvinti gli uomini (VIII). Il dialogo successivo mostra i pericoli del comportamento appena elogiato e le conseguenze del tenersi due innamorati nella speranza che l'uno, andato a combattere lontano, non incontri l'altro, cosa che invece puntualmente avviene. Nel X il filosofo Aristeneto proibisce al suo pupillo di vedere Droside, perché frequentare etere non si addice a chi intenda studiare filosofia. Droside è sicura che invece Aristeneto voglia tenersi Clinia per sé, perché ama i ragazzi³⁷. L'amica Chelidonio, allora, decide di usare la scrittura contro il filosofo e di scrivere su un muro del Ceramico, dove passeggia il padre di Clinia «Ἀρισταίνετος διαφθείρει Κλεινίαν» in modo che il filosofo sia licenziato. La simmetria e la rivincita con gli eventi del dialogo IV è evidente; qui la scrittura ingannevole serve ad aiutare l'etera, non a metterla in difficoltà. Nell'XI dialogo una cortigia-

³⁵ Luc., *Dial. meret.*, 7 *Madre*: «Costui è il solo che non ha trovato l'arte di raggirare suo padre, che non ha mandato uno schiavo ad ingannarlo, che non ha mai fatto richieste a sua madre, minacciando di salpare lontano a far la guerra se non avesse ottenuto niente» Μόνος οὗτος οὐ τέχνην εὗρηκεν ἐπὶ τὸν πατέρα, οὐκ οἰκέτην καθήκεν ἐξαπατήσοντα, οὐκ ἀπὸ τῆς μητρὸς ἦτησεν ἀπειλήσας ἀποπλευσεῖσθαι στρατευσόμενος, εἰ μὴ λάβοι.

³⁶ Luc., *Dial. meret.*, 8: ταῦτα λέγω πρὸς σὲ εἴκοσιν ὅλοις ἔτεσιν ἐταιρήσασα. Sul significato del numero venti vd. ANDERSON 1976, pp. 81-2: gli anni di mestiere di Ampelide corrispondono alla differenza di venti anni tra Ermotimo e Licino (Luc., *Herm.*, 13). Ancora una volta sono accostate le professioni di retore e di cortigiana, bisogna però ricordare il valore omerico ed esemplare di venti anni, tanti quanti Odisseo mancò da Itaca.

³⁷ Sulla figura di maestri di dubbia moralità in Luciano vd. TOMASSI 2022, pp. 211-33; sul filosofo Aristeneto vd. BERDOZZO 2011, pp. 249-50 e i rilievi di NESSEL RATH 1990, p. 500.

na matura è riuscita a circuire un giovane mentendo sulla propria età; il giovane Carmide ha lasciato Trifena per Filemazio, donna che evita con cura di farsi vedere nuda e dichiara di essere ventenne mentre ha superato i quarantacinque anni, come rivela Trifena. Una volta convinto di ciò, Carmide cessa di pensare a Filemazio e torna con Trifena.

Nel dialogo successivo l'inganno si gioca sullo scambio uomo/donna. Lisia ha lasciato Ioessa perché, introdottosi di notte nella camera all'insaputa di lei, ha trovato un altro uomo nel letto. Non era un uomo, ribatte Ioessa, era l'amica Piziade scambiata da Carmide per un uomo a causa dei capelli corti³⁸. Torna in forma leggermente differente lo scenario del dialogo V. A quel che viene detto qui l'amica Piziade non è l'amante di Ioessa, i suoi capelli sono rasati a causa di una malattia.

Il dialogo XIII mette in scena il soldato goffo e fanfarone che vanta le proprie imprese facendo spaventare la ragazza; per riconquistarla si riduce a dover confessare, tramite l'amico Chenide, che sono quasi tutte menzogne. Nel XIV dialogo, Dorione lamenta che Mirtale lo abbia sostituito con un mercante della Bitinia. Tutte le promesse della ragazza erano dunque ingannevoli, ma Mirtale gli rinfaccia la miseria dei doni e la generosità del nuovo amante³⁹.

L'ultimo dialogo (XV) completa su un tono più cupo l'VIII, mostrando come la gelosia, lungi dall'essere desiderabile, conduce a violenza e distruzione. Questo dialogo, come abbiamo osservato sopra, chiude inoltre la serie dei *Dial. meret.*, ma all'ottimismo di Taide (*Dial. meret.*, 1) si oppone lo sconforto di Partenide: dai soldati si ricavano solo *πληγὰς καὶ δίκας* (*Dial. meret.*, 15), botte e processi. Molto meglio accompagnarsi a un pescatore, un marinaio, un contadino che avere per amante un soldato smargiasso e violento.

Il mondo delle etere è dominato da ἀπάτη e dall'impossibilità di fidarsi di altri; nel I dialogo Taide a proposito del rubarsi gli uomini afferma «fra noi cortigiane usa così»⁴⁰. È una società spietata quella in cui si muovono

³⁸ Oltre a una ripresa del dialogo V vi è qui una critica sottile nei confronti di chi non utilizza l'autopsia (gli occhi) e si fida di altri sensi più ingannevoli come il tatto.

³⁹ In questo dialogo Luciano rielabora in forma comica il *topos* della coppia costituita da un'avida cortigiana e un ricco mercante, vd. NOBILI 2016. Che i doni elargiti da Dorione a Mirtale fossero cipolle, pescetti di non grande valore, biscotti e fichi secchi – tutti evidentemente parte della razione alimentare del marinaio Dorione – accentua il complessivo effetto comico e sancisce l'inevitabilità della scelta di Mirtale.

⁴⁰ Luc., *Dial. meret.*, 1: ἀλλ' εἰωθὸς γίγνεσθαι ὑφ' ἡμῶν τῶν ἐταίρων.

queste donne, senza che sia possibile comportarsi altrimenti; solo i beni materiali e il denaro costituiscono un elemento concreto di fronte all'insicurezza di una vita condotta esercitando la professione. Queste considerazioni e la presenza indiscutibile di inganno e falsità sollecitano, però, ad approfondire il senso dei *Dial. meret.* nella direzione già intravista. Lo scopo dell'opera non è, infatti, avanzare critiche sociali per bocca delle donne coinvolte, né evidenziare la realtà effimera di chi vive in un benessere temporaneo in cambio della vendita del proprio corpo. Il nuovo dialogo luciano non si rivolge, infatti, al pubblico per segnalare una realtà ben nota, ma l'inganno e la falsificazione alludono anche alla professione retorica, ai rischi cui si sottopongono i suoi cultori e alla degradazione volontariamente scelta dalla retorica quando ha abbandonato la purezza attica e la lezione dei grandi oratori⁴¹. L'omologia tra etere e retori presente nel *Bis Accusatus* e nel *Merc.Cond.* si chiarisce nei *Dial. meret.* L'ansia della concorrenza, l'aspirazione a una vita priva di preoccupazioni economiche, lo spettro della vecchiaia che rende inutile l'individuo accomunano chi, come le etere, mette la propria persona al servizio dei clienti o, come i Greci, mette in vendita la propria cultura ai Romani.

L'ultimo dialogo si conclude con quelle dinamiche di esclusione rappresentate in *Merc.Cond.*: Partenide rimane con lo strumento musicale rotto e un quadro sconsolante della vita. Resta come soluzione solo il ricorso al tribunale, ipotesi da intendere, oltre che in senso proprio, anche come un ulteriore rimando infratestuale alle opere di Luciano ambientate in sedi processuali. Si è invitati cioè, ancora una volta, a ricondurre i *Dial. meret.* all'interno della produzione del Nostro e a comprendere il loro valore satirico alla luce della relazione tra il mondo delle etere e quello della retorica.

Bibliografia

- ANDERSON 1976a: G. ANDERSON, *Lucian. Theme and Variation in the Second Sophistic*, Leiden 1976.
- ANDERSON 1976b: G. ANDERSON, *Some Alleged Relationships in Lucian's Opuscula*, «AJPh», 97, 1976, pp. 262-75.
- BARTLEY 2005: A. BARTLEY, *Techniques of Composition in Lucian's Minor Dialogues*, «Hermes», 133, 2005, pp. 358-67.
- BAUMBACH - VON MÖLLENDORFF, 2017: M. BAUMBACH, P. VON MÖLLENDORFF,

⁴¹ Utile GILHULY 2007, pp. 89-91.

- Ein literarischer Prometheus: Lukian aus Samosata und die Zweite Sophistik*, Heidelberg 2017.
- BÉGUIN 2017: D. BÉGUIN, *Les dialogues de Lucien et la société du spectacle*, in *Mixis. Le mélange des genres chez Lucien de Samosate*, Éd. par É. Marquis, A. Billault, Paris 2017, pp. 257-72.
- BERDOZZO 2011: F. BERDOZZO, *Götter, Mythen, Philosophen: Lukian und die paganen Göttervorstellungen seiner Zeit*, Berlin 2011.
- BILLAULT 2017: A. BILLAULT, *Le mélange des genres dans À celui qui a dit: «Tu es un Prométhée dans tes discours»*, in *Mixis. Le mélange des genres chez Lucien de Samosate*, Éd. par É. Marquis, A. Billault, Paris 2017, pp. 37-48.
- BLONDELL - S. BOEHRINGER 2014: R. BLONDELL, S. BOEHRINGER, *Revenge of the Hetairistria. The Reception of Plato's Symposium in Lucian's Fifth Dialogue of the Courtesans*, «*Arethusa*», 47/2, 2014, pp. 231-64.
- BOEHRINGER 2010: S. BOEHRINGER, *Pratiques érotiques antiques et questions identitaires: ne pas prendre Lucien au mot (Dialogues des Courtisanes, V)*, «*Clio. Femmes, Genre, Histoire*», 31, 2010, pp. 19-52 <<http://journals.openedition.org/clio/9569>> (aprile 2023).
- BOMPAIRE 1958: J. BOMPAIRE, *Lucien écrivain. Imitation et création*, Paris 1958.
- BONANDINI 2022: A. BONANDINI, *Un figlio degenerare per un nobile padre. Dialogo filosofico e dialogo menippeo*, in A. Bonandini, L. Boulègue, G. Ieranò (sous la direction de), *Le dialogue de l'Antiquité à l'Âge humaniste. Péripéties d'un genre dramatique et philosophique*, Paris 2023, pp. 149-173.
- BRAUN 1994: E. BRAUN, *Lukian. Unter doppelter Anklage. Ein Kommentar*, Frankfurt am Main 1994.
- BRIAND 2017: M. BRIAND, «*Tel un hippocentaure... » : méta-dialogue et satire dans « La double accusation ou Les tribunaux » de Lucien*, in *Rire et dialogue*, Éd. par M. Briand, S. Dubel, A. Eissen, Rennes 2017, pp. 65-77.
- CAMERON 1998: A. CAMERON, *Love (and Marriage) between Women*, «*GRBS*», 39/2, 1998, pp. 138-56.
- CAMEROTTO 2014: A. CAMEROTTO, *Gli occhi e la lingua della satira. Studi sull'eroe satirico in Luciano di Samosata*, Milano 2014.
- CAMEROTTO 2016: A. CAMEROTTO, *La verità della satira (secondo Luciano di Samosata)*, in *Nuda Veritas. Da Omero a Orson Welles*, A cura di A. Camerotto, F. Pontani, Udine-Milano 2016, pp. 147-70.
- CAMEROTTO 2020: A. CAMEROTTO, *Vizi e virtù della manipolazione. Tutto quello che si può fare nel II secolo d.C. (e oltre) secondo Luciano di Samosata*, «*Rhesis. International Journal of Linguistics, Philology, and Literature*», 11/1, 2020, pp. 154-67.
- CAMEROTTO 2022: A. CAMEROTTO, *Heracles and the Monkey. Paideia and Money in Lucian of Samosata*, «*Mnemosyne*», 75/1, 2022, pp. 113-44.

- DOLCETTI 1998: P. DOLCETTI *Personificazioni, scelte di vita e scelte letterarie nell'opera di Luciano*, in *Quaderni del dipartimento di filologia, linguistica e tradizione classica*, Bologna 1998, pp. 245-61.
- FACELLA 2012: M. FACELLA, *Languages, Cultural Identities and Elites in the Land of Mara bar Sarapion*, in *The Letter of Mara bar Sarapion in Context. Proceedings of the Symposium held at Utrecht University, 10-12 December 2009*, Ed. by A. Merz, T.L. Tieleman, Leiden 2012, pp. 67-94.
- FANTHAM 1975: E. FANTHAM, *Sex, Status and Survival in Hellenistic Athens: A Study of Women in New Comedy*, «Phoenix», 29, 1975, pp. 44-74.
- FOLLET 1994: S. FOLLET, *Lucien et l'Athènes des Antonins*, in *Lucien de Samosate. Actes du colloque international de Lyon*, Éd. par A. Billault, Paris 1994, pp. 131-9.
- FUENTES GONZÁLEZ 2005: P.P. FUENTES GONZÁLEZ, s.v. *Lucien de Samosate*, in *Dictionnaire des philosophes antiques*, IV, Sous la dir. de R. Goulet, Paris 2005, pp. 131-60.
- GASSINO 2017: I. GASSINO, *Le mélange des genres chez Lucien : le cas de la rhétorique judiciaire*, in *Mixis. Le mélange des genres chez Lucien de Samosate*, Éd. par É. Marquis, A. Billault, Paris 2017, pp. 203-21.
- GASSINO 2018: I. GASSINO, *Les Dialogues des Courtisanes : des dialogues lucianesques ?*, «Ítaca. Quaderns Catalans de Cultura Clàssica», 34, 2018, pp. 117-46.
- GILHULY 2006: K. GILHULY, *The Fallic Lesbian. Philosophy, Comedy and Social Inversion in Lucian's Dialogues of the Courtesans*, in *Prostitutes and Courtesans in the Ancient World*, Ed. by C.A. Faraone, L.K. McClure, Madison 2006, pp. 274-91.
- GILHULY 2007: K. GILHULY, *Bronze for Gold. Subjectivity in Lucian's 'Dialogues of the Courtesans*, «AJP», 128, 2007, pp. 59-94.
- GRETHLEIN 2021: J. GRETHLEIN, *The Ancient Aesthetics of Deception. The Ethics of Enchantment from Gorgias to Heliodorus*, Cambridge 2021.
- HAFNER 2017: M. HAFNER, *Lukians Schrift "Das traurige Los der Gelehrten". Einführung und Kommentar zu De Mercede Conductis Potentium Familiaribus*, lib. 36, Stuttgart 2017.
- HALL 1981: J. HALL, *Lucian's Satire*, New York 1981.
- HELM 1906: R. HELM, *Lukian und Menipp*, Leipzig 1906.
- HOUSEHOLDER 1941: F.W. HOUSEHOLDER, *Literary Quotation and Allusion in Lucian*, New York 1941.
- IANNUCCI 2022: A. IANNUCCI, *Aristofane in Luciano (e la preistoria della parola romanzesca)*, in *Chorodidaskalia. Studi di poesia e performance in onore di Angela Andrisano*, A cura di V. Mastellari, M. Ornaghi, B. Zimmermann, Göttingen 2022, pp. 147-59.

- JONES 1986: C.P. JONES, *Culture and Society in Lucian*, Cambridge (Mass.) 1986.
- KAPPARIS 2017: K. KAPPARIS, *Prostitution in the Ancient Greek World*, Berlin 2017.
- KOCK 1888: T. KOCK, *Lucian und die Komödie*, «RhM», 43, 1888, pp. 29-59.
- KORUS 1986: K. KORUS, *Zur Chronologie der Schriften Lukians*, «Philologus», 130, 1986, pp. 96-103.
- KUIN 2022: I.N.I. KUIN, *Cities Full of Words: Illiteracy and Epigraphy in Lucian of Samosata*, in *Documentality. New Approaches to Written Documents in Imperial Life and Literature*, Ed. by J. Arthur-Montagne, S.J. DiGiulio, I.N.I. Kuin, Berlin 2022, pp. 107-32.
- LEGRAND 1907: P.E. LEGRAND, *Les Dialogues des Courtisanes comparés avec la comédie*, «REG», 20, 1907, pp. 176-231.
- LEGRAND 1908: P.E. LEGRAND, *Les Dialogues des Courtisanes comparés avec la comédie*, «REG», 21, 1908, pp. 39-79.
- LUCARINI 1998: C.M. LUCARINI, *Nota sui caratteri delle cortigiane nella commedia e in Luciano*, «SCO», 46/3, 1998, pp. 955-7.
- Luciani opera* 1987: *Luciani opera*, Recognovit brevique adnotatione critica instruxit M. D. Macleod, IV, Oxonii 1987, pp. 315-66.
- LUCIANO 1986: LUCIANO di Samosata, *Dialoghi marini; Dialoghi degli Dei; Dialoghi delle cortigiane*, Introduzione, traduzione e note di A. Lami e F. Maltomini, Milano 1986.
- LUCIANO 2020: LUCIANO di Samosata, *La nave o Le preghiere*, Introduzione, traduzione e commento di G. Tomassi, Berlin 2020.
- MAURITSCH 2018: P. MAURITSCH, *Lebensunterhalt(ung). Lukians Hetärengespräche als mikroökonomische Fallstudien*, in *Antike Welten. Althistorische Forschungen in Österreich*, Herausgegeben von K. Schnegg, B. Truschnegg, M. Pohl, Innsbruck 2018, pp. 187-206.
- MRAS 1916: K. MRAS, *Die Personennamen in Lucians Hetärengesprächen*, «WS», 38, 1916, pp. 308-42.
- NESSERLATH 1990: H.-G. NESSELRATH, *Recensione a Luciani Opera Tomus IV (Libelli 69-86) by M. D. Macleod*, «Gnomon», 62/6, 1990, pp. 498-511.
- NESSERLATH 2009: H.G. NESSELRATH, *A Tale of Two Cities. Lucian on Athens and Rome*, in *A Lucian for our Times*, Ed. by A. Bartley, Newcastle 2009, pp. 121-35.
- NOBILI 2016: C. NOBILI, *Mercanti e cortigiane: la fortuna di un topos da Saffo a Eliodoro*, «RFIC», 144/1, 2016, pp. 5-24.
- OGDEN 2007: D. OGDEN, *In Search of the Sorcerer's Apprentice: The Traditional Tales of Lucian's Lover of Lies*, Swansea 2007.
- PASS 2018: D.B. PASS, *Philosophers and Citizens on the Areopagus: Lucian's Prose Trilogy*, «Ramus», 48/2, 2018, pp. 198-222.

- PETERSEN 2018: A. PETERSEN *Pushing Forty: The Platonic Significance of References to Age in Lucian's Double Indictment and Hermotimus*, «CQ», 68/2, 2018, pp. 621-33.
- ROISMAN 2015: H.I. ROISMAN, *Lucian's Courtesans: Vulnerable Women in Difficult Occupation*, in *Kinesis. The Ancient Depiction of Gesture, Motion, and Emotion. Essays for Donald Lateiner*, Ed. by C.A. Clark, E. Foster, J.P. Hallett, Ann Arbor 2015, pp. 188-206.
- ROMM 1990: J. ROMM, *Wax, Stone, and Promethean Clay: Lucian as Plastic Artist*, «ClAnt», 9, 1990, pp. 74-98.
- Scholia in Lucianum* 1906: *Scholia in Lucianum*, Edidit Hugo Rabe, Lipsiae 1906.
- SCHMID 1891: W. SCHMID, *Bemerkungen über Lucians Leben und Schriften*, «Philologus», 50, 1891, pp. 297-319.
- SCHWARTZ 1965: J. SCHWARTZ, *Biographie de Lucien de Samosate*, Bruxelles 1965.
- SEDDON 2006: K. SEDDON, *Epictetus' Handbook and the Tablet of Cebes. Guides to Stoic Living*, Abingdon 2006.
- SPICKERMANN 2013: W. SPICKERMANN, *Lucian of Samosata on Oracles, Magic and Superstition*, in *Divination in the Ancient World. Religious Options and the Individual*, Ed. by V. Rosenberger, Stuttgart 2013.
- SQUIRE - GRETHLEIN 2014: M. SQUIRE, J. GRETHLEIN, "Counterfeit in Character but Persuasive in Appearance": Reviewing the Ainigma of the Tabula Cebetis, «CPh», 109/4, 2014, pp. 285-324.
- STRONG 2012: A.K. STRONG, *Working Girls: Mother-Daughter Bonds Among Ancient Prostitutes*, in *Mothering and Motherhood in the Ancient World*, Ed. by L. Peterson, P. Salzman, Austin 2012, pp. 121-39.
- SWAIN 2007: S. SWAIN, *The Three Faces of Lucian*, in *Lucian of Samosata vivus et redivivus*, Ed. by C. Ligota, L. Panizza, London-Torino 2007, pp. 17-44.
- TOMASSI 2022: G. TOMASSI, *Ermotimo e Marco Aurelio*, «Lexis», 40/1, 2022, pp. 211-33.
- WILL 1979: É. WILL, *Histoire politique du monde hellénistique (323-30 av. J.-C)*, I, Nancy 1979.

Finito di stampare nel mese di aprile 2025
presso Digital Team S.r.l. Unipersonale
Via dei Platani, 4
61032 Fano PU

